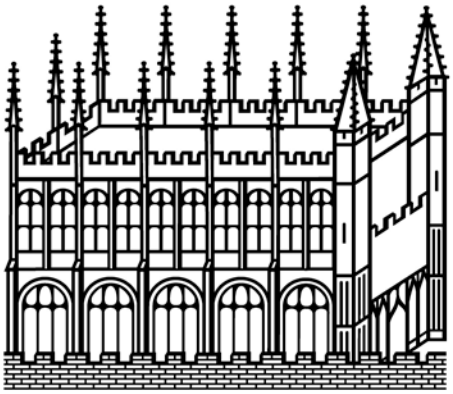


Bodleian Libraries

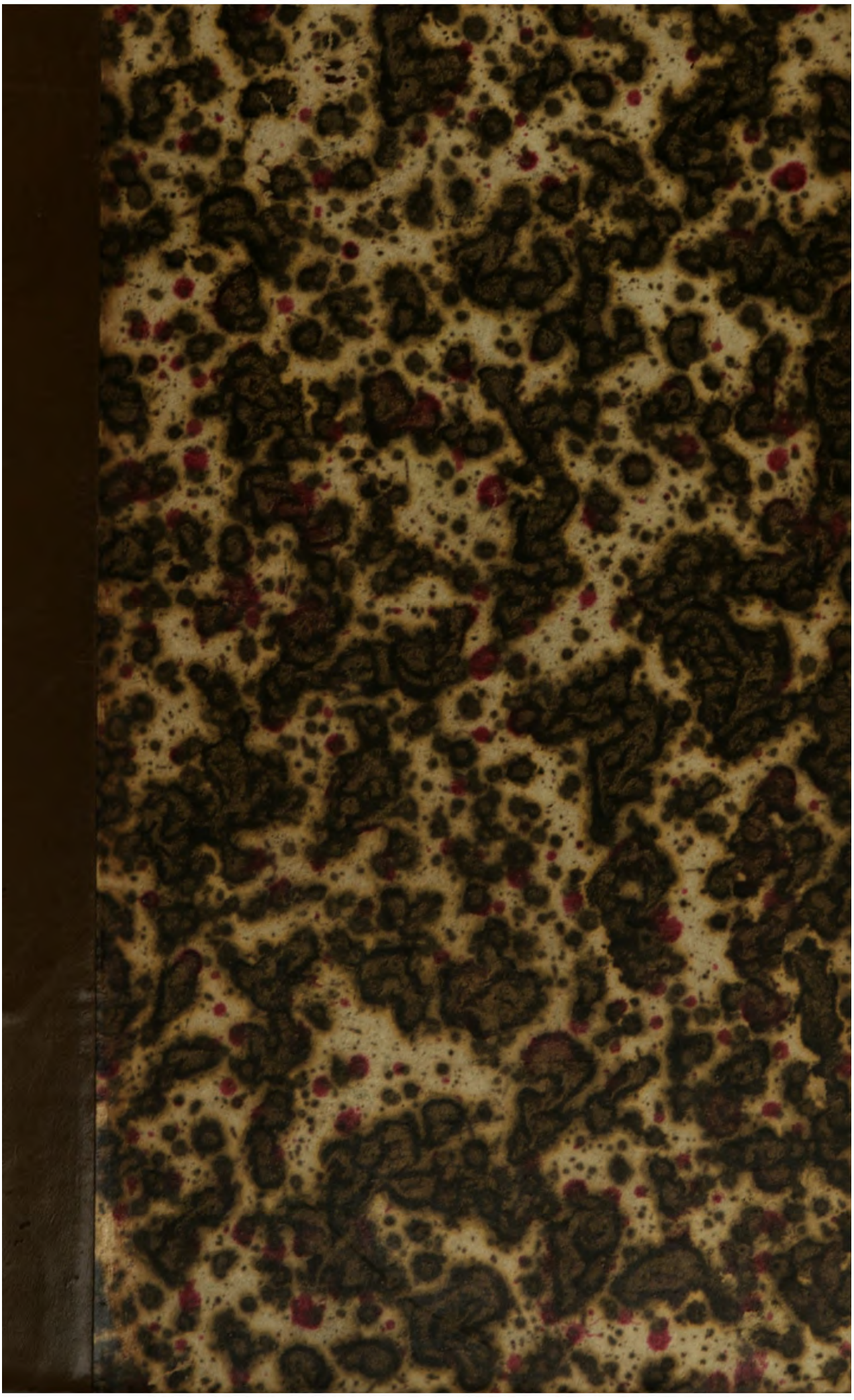
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

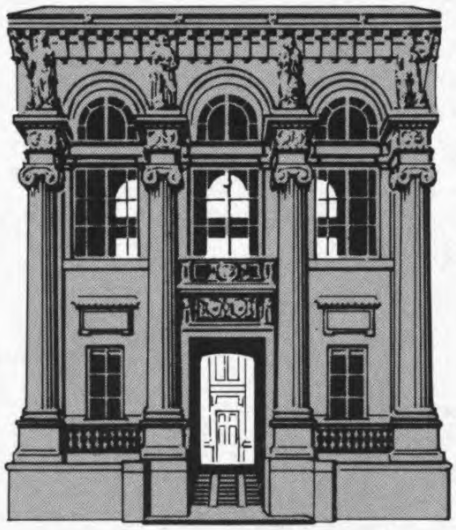
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

50
2-3-1-

Vet. Fr. III B. 4201

4°

2 vols

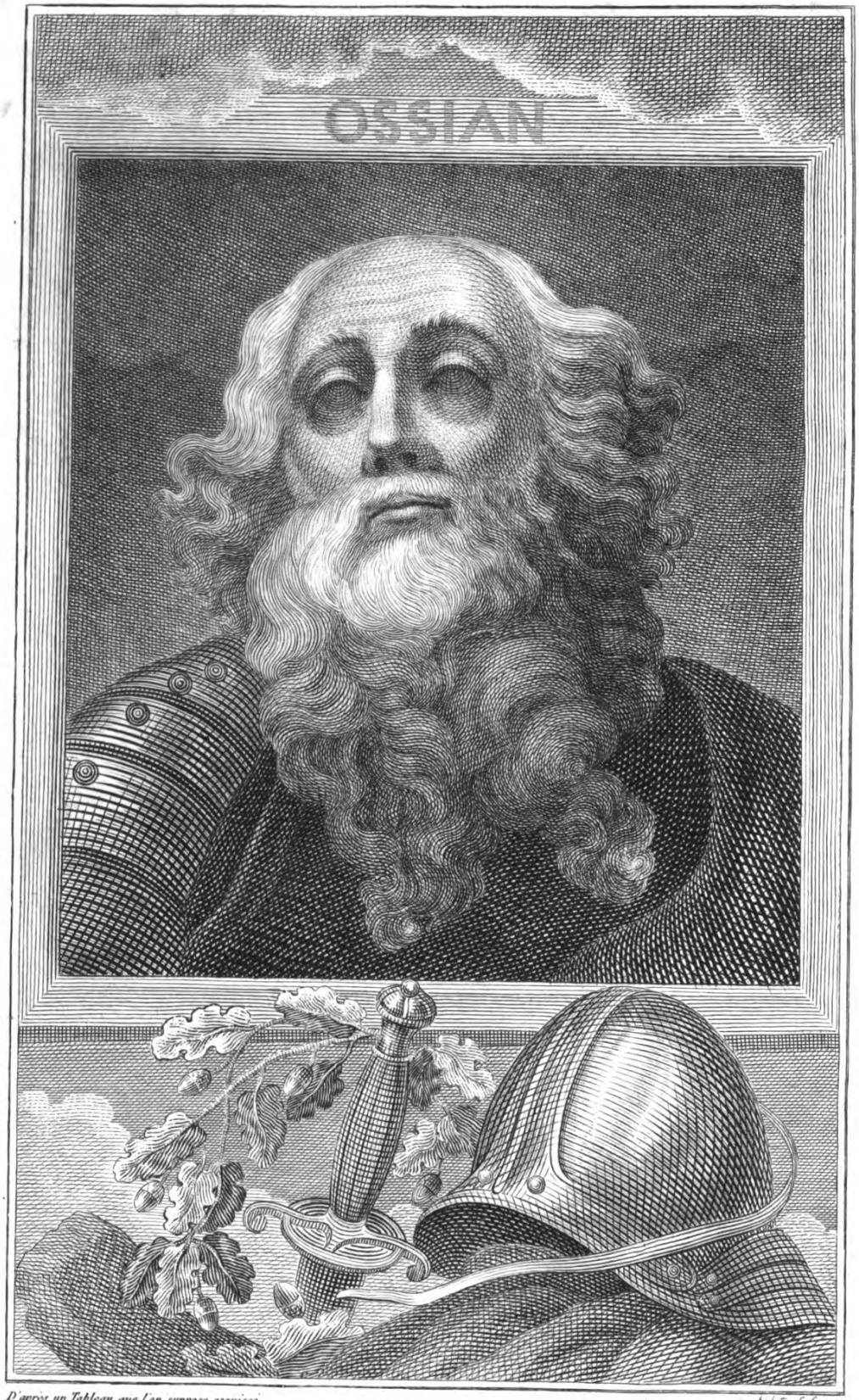
£40

03700/CZ

OSSIAN,

FILS DE FINGAL.

I.



D'après un Tableau que l'on suppose esquissé par Runciman (ancien peintre Ecossais)

a. hubert lefevre

OSSIAN,

FILS DE FINGAL,

BARDE DU 3e SIÈCLE;

POÉSIES GALLIQUES,

TRADUITES SUR L'ANGLAIS DE MACPHERSON,

PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des Poëmes d'Ossian et de quelques autres Bardes;

TRADUITS SUR L'ANGLAIS DE J. SMITH,

POUR SERVIR DE SUITE À L'OSSIAN DE LETOURNEUR;

Et précédée d'une NOTICE sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France.

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1810.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 FEB 1986
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.[1]

Est-il vraisemblable qu'un sauvage, un barbare, soit l'auteur d'un grand nombre de poëmes, tels que les chants de Selma, Carthon, Carrictura, Calthon et Colmal, Darthula, Lathmon, etc. où tout respire la générosité, la grandeur d'ame, le véritable héroïsme, où le mérite de la composition répond à la beauté des sentimens? Est-il possible que sans le secours de l'écriture, ces poëmes se soient conservés jusqu'à nous, pendant près de quatorze cents ans, chez un peuple ignorant et privé de tous les arts?

Quelques détails sur l'origine, le gouvernement, les mœurs et les usages des Calédoniens, éclairciront ces problêmes; et la simple exposition des faits en donnera la solution : ces détails absolument nécessaires pour l'intelligence de plusieurs passages d'Ossian, sont d'ailleurs de nature à intéresser tout lecteur; et le merveilleux du roman est ici uni à la vérité de l'histoire.

L'enfance des états, comme celle de l'homme, n'est point le temps des actions éclatantes; quand elle serait marquée par des événemens mémorables, ils seraient perdus pour la postérité. Les arts qui immortalisent les grands hommes, conservent seuls et assurent le

[1] Ce discours est extrait et composé en grande partie des dissertations anglaises de M. Macpherson.

souvenir de leurs actions, ne croissent et ne fleurissent que dans un sol cultivé par plusieurs générations. C'est chez un peuple déjà poli et civilisé, que les historiens écrivent, que les monumens s'élèvent. Les faits des premiers âges restent ensevelis dans l'oubli, ou sont altérés et exagérés par des traditions incertaines. Toutes les nations se donnent pour fondateurs des héros fabuleux, ou des dieux imaginaires. Toutes veulent illustrer leur origine aux dépens de la vérité. Les Grecs et les Romains ne furent point exempts de cette vanité; mais ils eurent de bonne heure d'excellens historiens, qui transmirent leurs actions à la postérité, tandis que celles des autres peuples sont mêlées de fables extravagantes, ou sont restées perdues pour les siècles suivans. Les Celtes, maîtres de l'Europe depuis l'embouchure de l'Oby, en Russie, jusqu'au cap Finistère, sont à peine connus dans l'histoire. Leur langue, qu'on parle encore chez des nations séparées les unes des autres par des pays immenses, est le seul monument qui nous reste d'eux. Il atteste l'étendue de leurs possessions, sans jeter aucune lumière sur leur histoire.

De tous les peuples connus sous le nom de Celtes, les plus renommés sont ceux qui habitaient les Gaules, et ils ne doivent cette célébrité qu'aux historiens des nations contre lesquelles ils ont eu des guerres fréquentes. Suivant le témoignage des meilleurs auteurs (1), la Grande-Bretagne fut le premier pays que peuplèrent les Celtes des Gaules. La situation respective des lieux rend cette opinion probable; et la conformité de langage et de coutume qui existait du temps de César, entre les Gaulois et les Bretons, semble ne laisser aucun doute sur cette origine. La colonie gauloise s'établit

d'abord dans cette partie de la Grande-Bretagne, qui est vis-à-vis les Gaules ; elle s'étendit vers le nord, et peupla par degrés l'île entière. Tacite croit que les Calédoniens (2), qui habitaient les montagnes au nord de l'Ecosse, provenaient des Germains ; il en donne pour preuve la couleur de leur chevelure et la grandeur de leur taille (3). La langue, les usages des anciens Celtes, qui se sont toujours conservés dans cette partie de la Grande-Bretagne, semblent contredire l'opinion de ce grand écrivain.

Quelle que soit l'origine des Calédoniens, il paraît que du temps de Julius Agricola, ils étaient fort nombreux, et en état de résister aux Romains, maîtres du reste du monde connu ; ce qui suppose qu'il y avait déjà long-temps qu'ils étaient établis dans le pays. Leur gouvernement était un mélange d'aristocratie et de monarchie, comme chez tous les peuples où les druides s'étaient emparés du pouvoir souverain. Leurs divinations, leur prétendu commerce avec le ciel, une vie austère et retirée leur avaient acquis une grande considération parmi le peuple. Ces hommes adroits et ambitieux surent si bien profiter de la vénération qu'ils inspiraient, qu'ils se mirent insensiblement à la tête de toutes les affaires religieuses et civiles. Les chefs veillaient à l'exécution des lois ; mais le pouvoir législatif était entre les mains des druides : c'était par leur ordre que les tribus se réunissaient sous un seul chef, quand la nation était menacée de quelque guerre domestique ou étrangère ; c'étaient eux qui choisissaient le magistrat ou vergobret ; et sa dignité ne durait, comme la dictature des Romains, que le temps du danger.

Les druides conservèrent long-temps cette autorité

extraordinaire chez les nations Celtes, qui n'étaient pas soumises aux Romains. Mais dès le commencement du deuxième siècle, leur puissance commença à décliner parmi les Calédoniens. Les guerres continuelles que ces peuples eurent à soutenir, empêchèrent la noblesse d'entrer, comme auparavant, dans cet ordre; le nombre des prêtres diminua, et les préceptes de leur religion furent négligés et bientôt oubliés dans le tumulte des camps. On ne nomma plus de vergobret, ou bien il fut élu sans leur participation, et continué malgré eux.

Les Calédoniens étaient originairement divisés en tribus ou clans. Chaque clan avait son chef, et chaque chef était libre et indépendant. Toujours en guerre contre le roi du monde (nom emphatique, que les poëmes du temps donnent aux empereurs romains), le danger commun rassemblait toutes les tribus; mais comme aucun des chefs ne voulait obéir à son égal, comme tous voulaient commander, leurs guerres furent mal conduites, et par conséquent malheureuses. Trenmor, bisaïeul du célèbre Fingal, fut le premier qui représenta aux chefs les funestes conséquences de cette division; il leur proposa de commander chacun à leur tour : la proposition fut acceptée. Tous furent vaincus. Trenmor prit à son tour le commandement de l'armée, et défit entièrement l'ennemi. Les tribus victorieuses le proclamèrent vergobret, d'une voix unanime. Alors les druides voulurent réclamer les priviléges de leur ordre; ils députèrent Garmal, fils de Tarno, vers Trenmor, pour lui ordonner de se démettre de sa dignité. Le refus de Trenmor occasiona une guerre civile, qui fut bientôt terminée par la destruction totale des druides. Le petit nombre qui échappa au carnage,

se cacha dans les forêts et dans les cavernes, où ils avaient coutume de se retirer pour se livrer à la méditation.

L'extinction du sacerdoce fut suivie d'un mépris général pour la religion. L'autorité que le vergobret n'avait eue que par élection et pour un temps, devint perpétuelle et héréditaire, et le nom de vergobret fut changé en celui de roi.

L'autorité royale, excepté en temps de guerre, était très-bornée; chaque chef resta toujours souverain dans sa tribu, et son pouvoir même n'y était pas illimité. On croit assez généralement que les montagnards d'Ecosse vivaient dans le plus vil esclavage. Leur attachement à la famille de leur chef, la grande idée qu'ils avaient de son mérite, ont pu donner lieu à cette erreur. Mais les premiers siècles d'une société ne sont jamais le temps du pouvoir arbitraire. Les hommes ayant peu de besoins, conservent long-temps leur indépendance; mais plus un peuple se civilise, plus les esprits se plient et se façonnent à cette soumission au gouvernement, dont les magistrats ambitieux abusent pour rendre leur pouvoir absolu. Quand la gloire ou la sûreté de la tribu était menacée, les ordres des chefs étaient sacrés, on leur obéissait sans restriction; mais si un particulier était opprimé dans sa tribu, il passait dans une autre, et trouvait dans cet asile tous les avantages que sa patrie lui refusait; la crainte de cette désertion rendait les chefs très-circonspects dans l'exercice de leur autorité. Comme le degré de leur puissance dépendait du nombre de leurs sujets, ils évitaient avec soin tout ce qui pouvait le diminuer.

Dans les affaires civiles, ils ne suivaient pas les or-

dres de leurs chefs, mais la coutume de leurs ancêtres, telle que la tradition l'avait conservée, et qu'ils appelaient *clechda*. S'élevait-il quelque différend entre deux particuliers, ils choisissaient quelques vieillards de la tribu pour les juger, suivant le clechda. Le chef interposait ensuite son autorité, et donnait force de loi à la décision des arbitres. Pendant la guerre, le chef était moins réservé dans l'exercice de son pouvoir; mais il l'étendait rarement jusqu'à ôter la vie à un membre de sa tribu. Il n'y avait de crime capital que le meurtre, et ce crime était très-rare; on n'infligeait jamais aucune punition corporelle. Le souvenir de cet affront se serait conservé pendant plusieurs siècles dans une famille, et elle aurait cherché sans cesse les occasions de s'en venger. Mais quand le chef punissait un sujet de sa propre main, cette peine était alors regardée comme une correction paternelle.

Ce qui contribua sur-tout à affermir l'autorité des chefs dans leur tribu, et le pouvoir du roi sur les chefs, ce furent les chants des bardes (4). Les bardes étaient des druides d'un rang inférieur, dont l'emploi était de chanter les héros et les dieux. Ils ne partagèrent point les malheurs de leur ordre. Le vainqueur, jaloux d'immortaliser son nom, épargna les dispensateurs de la gloire. Ils passèrent dans son camp et lui témoignèrent leur reconnaissance, en le peignant dans leurs chants comme un héros doué de toutes les vertus. Le vulgaire incapable d'examiner de près le caractère du roi, fut ébloui des brillantes qualités que lui attribuaient les bardes. Ces poëtes, disciples des druides, étaient initiés aux mystères et à la science de cet ordre fameux; leur génie et leurs connaissances les mettaient fort au-

dessus de leurs compatriotes. Ils se formèrent l'idée d'un héros accompli, et donnèrent à leur roi le caractère qui n'existait que dans leur imagination. Les chefs prirent ce héros idéal pour leur modèle, et les efforts qu'ils firent pour l'imiter, créèrent dans leurs ames tous les sentimens héroïques qu'on trouve dans les poésies de ces temps reculés. Le prince, excité par les louanges et par la rivalité de ses chefs, voulut se distinguer par ses vertus, autant qu'il l'était par son rang. Cette émulation continuelle forma à la fin le caractère général de la nation, assemblage heureux de la valeur fière d'un peuple sauvage, et des plus belles vertus d'une nation civilisée.

Les actions d'un tel peuple deviennent intéressantes et dignes de passer à la postérité. La gloire de la nation éveille le génie de l'homme que la nature a doué d'une ame sensible et d'une imagination ardente. Il brûle d'immortaliser la renommée de sa patrie. Le langage vulgaire lui paraît au-dessous des actions qu'il veut célébrer : la mesure et l'harmonie aident à imprimer ses récits dans la mémoire de ceux qui l'écoutent. C'eût été là sans doute l'origine de la poésie parmi les Calédoniens, si cet art n'eût pas fait partie de la religion de leurs druides.

C'est à la poésie que la plupart des nations, ainsi que les Calédoniens, ont confié leur histoire. L'usage constant de répéter les poëmes historiques dans toutes les occasions solennelles, et de les enseigner aux enfans, a suffi pour les conserver long-temps sans le secours de l'écriture. Cette chronique auriculaire s'est perpétuée chez les Germains jusqu'au huitième siècle; et c'est d'après les traditions poétiques, qu'on a écrit la

première histoire des Incas du Pérou. Si des peuples dont le pays a été souvent inondé de colonies étrangères, et qui en ont envoyé eux-mêmes dans les contrées éloignées, ont pu conserver sans altération et pendant plusieurs siècles leurs histoires traditionnelles, doit-on s'étonner que les Calédoniens, qui n'eurent pendant long-temps aucun commerce avec le reste du monde, et qui furent toujours si attachés à la mémoire de leurs ancêtres, aient transmis de génération en génération les poëmes historiques de leurs bardes ?

Le roi n'était pas le seul qui eût des bardes à sa suite. Chaque chef avait les siens, et ces bardes avaient sous leurs ordres un certain nombre de bardes inférieurs proportionné à la puissance du chef. Le roi donnait tous les ans une fête solennelle, où les bardes de toutes les tribus s'assemblaient pour répéter leurs poëmes. Il jugeait, avec les chefs, ceux qui méritaient d'être enseignés aux enfans. On trouve un exemple de ce concours dans les chants de Selma. A l'armée, tous les bardes se réunissaient dans les occasions mémorables, et chantaient en chœur, soit pour célébrer une victoire, soit pour déplorer la mort d'un personnage distingué. Les poëmes que l'on chantait alors étaient toujours de la composition de l'archibarde, ou chef des bardes du roi, qui ne devait cette place éminente qu'à la supériorité de son talent pour la poésie.

Les bardes servaient de hérauts, pour annoncer la paix ou la guerre. Les chefs et le roi n'employaient jamais d'autres ambassadeurs; leur personne était sacrée, et l'on voit dans Temora un usurpateur qui n'ose

lever sur eux la main qu'il venait de tremper dans le sang de son roi.

Les honneurs dont ils jouissaient et les émolumens de leurs places, rendirent, dans la suite, leur ordre très-nombreux et très-insolent; ils composaient des satyres sanglantes contre tous ceux que leurs protecteurs n'aimaient pas; et revêtus du caractère d'ambassadeurs, ils portèrent la licence jusqu'à accabler d'injures les chefs qui refusaient leurs propositions.

Il paraît qu'après l'introduction du christianisme, quelques-uns se firent prêtres. Ce fut peut-être pour cette raison qu'on les appela *clers*, du mot latin *clericus*. Les clers, quelle que soit l'étymologie de leur nom, devinrent un fléau public. Abusant de la considération qu'on avait pour leur ordre, ils venaient en grand nombre chez les chefs, et y vivaient à discrétion, jusqu'à ce qu'une autre troupe vînt les en chasser, avec les armes de la satyre. La tradition nous a conservé quelques-uns de ces combats poétiques, et rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les bardes portaient alors la licence, et combien la poésie avait dégénéré. Leur indolence et leur penchant à la malignité avaient éteint ce feu pur, ce noble enthousiasme, qui animaient leurs prédécesseurs. L'insolence de leur conduite, et la médiocrité de leurs talens, forcèrent enfin les chefs à leur ôter des priviléges dont ils ne méritaient plus de jouir. Ils prodiguaient la louange et le blâme, sans choix et sans discernement. Ils érigeaient en héros accompli, un petit tyran, dont le nom était à peine connu au delà du vallon où il régnait.

Ces hommes lâches et corrompus, en prostituant ainsi sans pudeur la louange à ceux qui en étaient le

moins dignes, rendirent leurs panégyriques méprisables. A la fin les chefs, lassés d'eux, les chassèrent honteusement. Alors, indignés d'un traitement qu'ils méritaient, ils s'abandonnèrent plus que jamais à leur malice, et pendant près d'un siècle, leurs ouvrages ne sont que des chansons satyriques. Les chefs méprisèrent leur impuissante méchanceté. Le peuple qui ne craignait pas leurs traits, les reçut, et les traita aussi bien que sa situation le permettait. Errans de tribus en tribus, ils amusaient leurs hôtes, en répétant les compositions de leurs prédécesseurs, ou en flattant leur vanité par de fausses généalogies. Enhardis par ces premiers succès, ils eurent bientôt recours à des moyens plus puissans pour charmer le vulgaire. Privés du talent de rendre la vérité intéressante, ils inventèrent des fables, ils substituèrent les châteaux enchantés, les géants, les nains, les magiciens, et tout le merveilleux des romans, à la sagesse de l'histoire. Chaque barde, en répétant ces contes, y ajoutait les circonstances qu'il croyait les plus propres à fixer l'attention, et à exciter l'admiration de ses auditeurs. Ces histoires romanesques devinrent enfin si dénuées de vraisemblance, que le peuple même les aimait sans les croire. Un grand nombre de ces contes est passé jusqu'à nous. Les montagnards d'Ecosse les récitent encore aujourd'hui. Quelques-uns sont si longs, qu'il faut plusieurs jours pour les répéter. Ceux qui les savent par cœur ont une mémoire si prodigieuse, qu'ils n'omettent pas la moindre circonstance. Ce qu'il y a de plus étonnant sans doute, c'est d'entendre sous un ciel rigoureux, au milieu d'une chaîne de montagnes couvertes de neiges et de glaces, des descriptions magnifiques qui surpas-

sent toute la pompe orientale. Ces contes sont remplis de détails peu naturels, et d'aventures invraisemblables, qui rebutent un homme sensé. Mais je ne sais comment il arrive, dit M. Macpherson, qu'ils attachent et usurpent l'attention.

Tous ces romans sont en vers, ou plutôt en prose rimée. Les poëmes d'Ossian et des anciens bardes sont en prose mesurée. Ils gardaient la rime pour les morceaux lyriques dont ils semaient leurs ouvrages, et qu'ils chantaient en s'accompagnant de la harpe, pour couper leurs récits et réveiller leurs auditeurs.

Leurs successeurs, en faisant consister toute la beauté de la poésie dans le retour des mêmes sons, hâtèrent l'extinction de leur ordre. Bientôt il n'y eut point de berger parmi les montagnards qui ne fît des vers passables : tout homme qui a de l'oreille pour revêtir d'un langage harmonieux et monotone des idées sans suite et sans intérêt. L'art devenu trop facile, tomba dans le mépris, dès qu'il n'y eut plus ni gloire ni avantage à l'exercer ; quand les montagnards furent devenus un peuple de rimeurs, les vrais bardes disparurent. Telle fut la fin d'un ordre que le génie, les exploits et les vertus d'Ossian avaient porté au plus haut degré de splendeur. Ce barde célèbre vivait avant l'établissement de la religion chrétienne en Ecosse, c'est-à-dire, vers la fin du troisième ou le commencement du quatrième siècle. Ce fut l'an trois cent trois que la persécution de Dioclétien fit passer quelques chrétiens en Bretagne. La douceur et la tolérance de Constantius Chlorus qui y commandait alors, y attira bientôt un grand nombre de sectateurs de la religion persécutée. Quelques-uns, par crainte ou par zèle

pour la propagation de la foi, quittèrent le pays soumis aux Romains, et vinrent s'établir chez les Calédoniens; ils trouvèrent ces peuples d'autant plus disposés à recevoir leur nouvelle doctrine, qu'ils avaient absolument oublié la religion des druides. Ces premiers missionnaires chrétiens vécurent dans les cavernes et dans le fond des forêts; ce qui les fit appeler, par les Calédoniens, *culdées*, c'est-à-dire, *solitaires*. Ce fut avec un de ces culdées qu'Ossian, dans les dernières années de sa vie, disputa sur la religion chrétienne. La tradition a conservé cette dispute célèbre. Elle porte toutes les marques de l'antiquité la plus reculée; Ossian y montre une telle ignorance des dogmes du christianisme, qu'on ne peut pas supposer qu'il fût déjà introduit en Ecosse. Il est donc probable que notre barde fleurissait lors de l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens en Ecosse. Les allusions fréquentes qu'il fait à l'histoire de ce temps, semblent dissiper tous les doutes qu'on pourrait former sur cette époque.

Ossian descendait de ce fameux Trenmor (5) qui détruisit l'ordre des druides, et fut proclamé roi par toutes les tribus.

Fingal, fils de Comhal, et petit-fils de Trenmor, naquit le jour même de la mort de son père. Quand il fut sorti de l'enfance, il reconquit ses états. Gaul, fils de Morni, devint son ami, et l'accompagna dans toutes ses guerres. Le barde Ossian était fils de Fingal et de Roscrana (6). Dès qu'Ossian put porter les armes, il accompagna son père dans toutes ses expéditions. L'Irlande fut le théâtre des plus considérables (7). Ce fut dans une de ces expéditions qu'il épousa Roscrana, fille de Cormac, et mère de notre poëte. Ossian, dans

les deux expéditions, partagea les dangers et la gloire de son père. Le rétablissement de Ferad-Artho sur le trône d'Irlande, fut le dernier exploit de Fingal; alors il remit solennellement sa lance à Ossian. Notre barde en fit un digne usage pour la défense du faible et de l'opprimé, jusqu'à ce que la vieillesse l'eût fait tomber de ses mains. Alors privé de son père et de son fils Oscar, que Caïrbar, l'usurpateur, avait tué par la plus lâche des trahisons, aveugle et infirme, il charma sa douleur et ses maux en chantant les exploits de ses amis. *Il* se traînait souvent à la tombe de son père, et se consolait, comme il le dit lui-même, en la touchant de ses mains tremblantes. Malvina, l'épouse de son cher Oscar, ne l'abandonna point. C'est à elle qu'il adresse la plupart de ses poëmes, sur-tout ceux où le vaillant Oscar joue le principal rôle (8). La tendre amitié, les soins de notre barde pour Malvina, la reconnaissance et l'attachement de la veuve d'Oscar, prouvent que la délicatesse des sentimens n'est pas le partage exclusif d'un peuple civilisé.

Malvina apprenait par cœur les poëmes d'Ossian, à mesure qu'il les composait, et les chantait en s'accompagnant de la harpe. Après la mort d'Ossian, les bardes les apprirent de Malvina, et les répétaient de préférence à leurs propres ouvrages. Les détails historiques qu'ils contiennent, autant que la beauté de la poésie, les rendaient chers à tous les Calédoniens; mais ce qui les rend précieux aujourd'hui, c'est qu'on y trouve une peinture fidèle des mœurs de son temps, et qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain. Les opinions, les usages, les passions et les plaisirs d'un peuple qui sort, pour ainsi dire, des mains de la

nature, ne sont point un spectacle indifférent pour le philosophe.

La guerre était la passion dominante des Calédoniens; ils avaient un souverain mépris pour la vie tranquille, et croyaient que le repos avilisait l'homme. En effet, quand l'ame est oisive, elle perd sa vigueur naturelle. L'action au contraire, et les vicissitudes de la fortune, mettent en jeu toutes les facultés de l'esprit humain, et les fortifient en les exerçant; de là vient que chez les nations policées où la loi assure à chaque individu le repos et la propriété, vous trouvez rarement cette valeur indomptable, ce mépris héroïque de la mort qui semblent caractériser un peuple sauvage.

La résistance invincible que les Calédoniens opposèrent aux Romains; cette muraille fameuse que les maîtres du monde bâtirent en Ecosse pour se garantir de leurs incursions (9), attestent le courage de cette nation. L'éducation perpétuait parmi les montagnards d'Ecosse, cet enthousiasme guerrier qui élève l'homme au-dessus de lui-même, change la fatigue, les périls et la mort même en plaisirs. A peine un Calédonien était-il sorti de l'enfance, qu'il suivait son père à la guerre. La crainte de se déshonorer sous les yeux d'un tel guide, et le désir d'égaler sa gloire, transformaient les enfans en héros.

L'autorité paternelle était absolue; elle n'était fondée sur aucune loi, mais sur le respect et l'amour. On verra dans un des poëmes d'Ossian, un jeune homme que Fingal avait exclu du nombre de ses guerriers pour une action honteuse, aller chercher lui-même le fer avec lequel son père, aveugle et vieux le frappe sur le tombeau de son aïeul. Ce qui allumait

sur-tout dans le cœur des jeunes gens, le désir de se distinguer, c'était l'usage de ne point leur donner de nom, qu'ils ne l'eussent mérité par quelque action éclatante.

(10) On sent l'influence que devait avoir cette coutume. Elle servait d'encouragement et de récompense à la valeur et à la vertu. Elle servait aussi de punition au guerrier lâche ou cruel. Le nom seul d'un homme avertissait de ses vices ou de ses vertus; et cet usage serait sans doute plus nécessaire parmi une nation civilisée où tous les cœurs sont cachés sous un voile uniforme, que chez un peuple sauvage où l'on ignorait l'art de déguiser ses sentimens et ses passions.

Les armes offensives des Calédoniens étaient la lance, les flèches, le poignard et l'épée; leurs armes défensives, le casque et le bouclier. Le casque du roi était orné d'une aile d'aigle. Sur son bouclier s'élevaient plusieurs bosses qu'on appelait les *voix de la guerre*, parce que chaque bosse avait un son particulier, et annonçait un ordre différent. Quand le roi se préparait à quelque expédition, un barde se rendait à minuit dans la *salle des fêtes*. Il entonnait le chant de guerre, et invitait trois fois les ombres des anciens héros à contempler les exploits de leurs descendans : il suspendait ensuite le bouclier du roi à un arbre, et le frappait de temps en temps avec la pointe d'une lance, en continuant le chant de guerre. Il répétait les mêmes cérémonies pendant trois nuits consécutives : on dépêchait en même temps de tous côtés des bardes pour assembler les tribus. *Lever le bouclier*, était l'expression ordinaire, pour dire commencer la guerre.

Quelquefois quand un chef apprenait l'arrivée de

l'ennemi sur ses terres, il tuait aussitôt une chèvre de sa propre épée ; il plongeait à moitié dans le sang un morceau de bois noirci par le feu ; il le donnait aux guerriers de sa suite qui le portaient avec une promptitude incroyable de hameau en hameau ; et dans l'espace de quelques heures toutes les tribus étaient sous les armes.

Ce bâton brûlé et teint de sang, était une espèce de manifeste par lequel le chef menaçait de punir par le fer et le feu ceux qui refuseraient de se ranger sous ses étendards. Cette cérémonie qu'on appelait *crantera* ou *crantara*, s'est conservée long-temps, et presque jusqu'à nos jours dans le nord de l'Ecosse.

Les Calédoniens combattaient presque toujours à pied. Les chefs seuls montaient quelquefois un char ; de là vient qu'Ossian donne toujours aux chefs l'épithète de *carbone*, c'est-à-dire, *porté sur un char* (11).

Il y avait dans la demeure du chef une grande salle où il donnait des fêtes à ses tribus dans toutes les occasions éclatantes. Lorsque la vieillesse rendait un héros incapable de porter les armes, il les attachait solennellement au mur de la salle des fêtes, et ne reparaissait plus dans les combats. Cette époque de la vie s'appelait le *temps de suspendre ses armes*. On y suspendait aussi les dépouilles et les armes conquises sur l'ennemi.

Quand le jour du combat était fixé, le roi passait la nuit qui le précédait, sur une colline éloignée de son armée. Là, dans le silence et dans la solitude, il méditait le plan de la bataille et la disposition de ses troupes. Au point du jour, il donnait le commandement à l'un de ses chefs. Lui, il restait sur une col-

line avec quelques bardes. Les autres bardes suivaient l'armée, et entonnaient le chant du combat. Si le roi voyait plier ses guerriers, il dépêchait un barde pour ranimer leur courage par des chants belliqueux; mais si les ennemis continuaient à avoir l'avantage, alors le roi descendait pour combattre en personne.

Quand les Calédoniens remportaient une victoire signalée, ils élevaient un monument pour en conserver le souvenir. Ce monument était une pierre sous laquelle on plaçait une arme et un morceau de bois *brûlé*, tandis que les bardes jouaient de la harpe, et chantaient en chœur. On trouve encore de ces pierres dans le nord de l'Ecosse.

Ils traitaient en général les vaincus avec humanité, et rendaient presque toujours la liberté aux prisonniers; mais lorsqu'un chef était déterminé à faire périr celui qu'il avait en son pouvoir, on lui signifiait son arrêt de mort en frappant sur un bouclier avec la pointe d'une lance, tandis qu'un barde chantait dans l'éloignement *le chant de mort*. Les Ecossais observaient dans ces circonstances un autre usage qui subsistait encore il n'y a pas long-temps. Tout le monde a entendu parler de la tête de taureau qu'on servit au lord Douglas, dans le château d'Edimbourg, pour lui faire connaître que sa mort approchait.

Les haines de famille rendaient les combats particuliers très-communs. Deux chefs Calédoniens se faisaient une guerre éternelle, sans autre raison que l'inimitié de leurs ancêtres : mais l'amitié semblait être aussi héréditaire; et au moment où deux guerriers combattaient avec fureur, si l'un d'eux se nommait à l'ennemi, et que leurs ancêtres eussent été amis, l'autre

aussitôt jetait ses armes et embrassait son adversaire; c'était, il est vrai, une tache éternelle à la gloire d'un héros d'éviter ainsi le combat, et reprocher à un guerrier qu'il *disait son nom à l'ennemi*, c'était le taxer de lâcheté, et lui faire l'injure la plus sanglante.

Après la honte de déclarer son nom à l'ennemi, la plus grande était de demander du secours; aussi n'était-ce qu'à la dernière extrémité qu'on avait recours à ses amis ou à ses alliés. C'est peut-être pour cette raison qu'Ossian ne fait point intervenir les dieux pour protéger ses héros; il aurait cru diminuer leur gloire en faisant agir pour eux des êtres surnaturels. Aussi ne trouve-t-on dans ses poëmes aucunes traces de la religion de son temps; tandis que la poésie des autres nations est essentiellement liée à leur mythologie.

Ceux qui venaient implorer le secours d'un chef, tenaient d'une main un bouclier teint de sang, et de l'autre une lance rompue. Le bouclier était le symbole de la mort de leurs amis, et la lance rompue, l'emblême de leur faiblesse et de leur malheureuse situation. Si le chef accordait le secours demandé, il remplissait la *coupe de la fête*, et la présentait au suppliant en signe de protection et d'amitié.

Quand un guerrier entrait dans le pays, s'il portait la pointe de sa lance en avant, il annonçait par là qu'il venait avec l'intention de faire la guerre, et en conséquence on le traitait en ennemi; mais s'il tenait la pointe baissée derrière lui, c'était un signe d'amitié, on l'invitait sur-le-champ à la fête, et l'on exerçait envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Aucune nation du monde n'a porté l'hospitalité aussi loin que les anciens Ecossais. C'était une infâmie pour

un homme distingué, de fermer sa porte aux étrangers. Les bardes l'appelaient *le nuage que les étrangers évitent ;* et après le reproche de lâcheté, c'était le plus outrageant qu'on pût faire à un Calédonien. Mais *l'ami des étrangers* était le plus beau titre qu'on pût donner à un chef. Les bardes étaient les premiers intéressés à entretenir cet esprit parmi leurs compatriotes. La tradition nous a conservé un exemple singulier de l'hospitalité de cette nation. Un des premiers comtes d'Argyle ayant appris qu'un seigneur irlandais venait le visiter avec une suite nombreuse, craignit que son château ne fût trop petit pour le recevoir, il y mit le feu, fit dresser des tentes sur le rivage, et y reçut magnifiquement le seigneur irlandais. Cette action, qui nous paraît extravagante, fut admirée alors, et célébrée dans tous les chants des bardes.

C'était dans la salle des fêtes qu'on recevait les étrangers ; on leur donnait une fête qui durait trois jours. Leur demander leur nom avant ces trois jours, c'était manquer aux devoirs de l'hospitalité ; car si la famille du chef et celle de l'étranger eussent été ennemies, le combat eût bientôt succédé à la fête. Aussi quand on voulait reprocher à un Calédonien qu'il n'exerçait pas généreusement l'hospitalité, on disait qu'il *demandait le nom de l'étranger.* Après la fête on proposait à ses hôtes l'honneur de la lance ; c'était une espèce de tournois qui a été long-temps en usage parmi les montagnards d'Ecosse. La chasse faisait partie de la fête ; le chef était obligé d'en faire les honneurs à l'étranger, en lui laissant tout le péril, et c'eût été ne pas connaître les droits de l'hospitalité que de tuer un sanglier furieux qui eût menacé la vie de son hôte.

Quand l'étranger partait, le Calédonien qui l'avait reçu prenait ses armes, et lui donnait les siennes. On conservait ces armes dans les familles, comme un monument de l'amitié de leurs ancêtres.

Les anciens Ecossais brûlaient dans toutes leurs fêtes un large tronc de chêne, qu'ils appelaient le *tronc de la fête*. Il n'y a pas long-temps que cet usage subsistait encore, et le temps l'avait tellement consacré, que le peuple en regarda l'abolition comme une espèce de sacrilége.

La tradition nous a transmis la manière dont se préparaient les festins. On creusait une large fosse. Après en avoir revêtu l'intérieur de pierres polies, telles que les pierres à fusil, on amassait auprès une certaine quantité de pierres plattes de la même espèce. On chauffait avec de la bruyère la fosse et les pierres, jusqu'au degré convenable pour cuire les viandes; on mettait ensuite alternativement dans la fosse une pièce de gibier et une couche de pierres, jusqu'à ce qu'elle fût remplie. Alors on couvrait le tout de bruyère pour concentrer la chaleur. On montre encore dans le nord de l'Ecosse, des fosses que les montagnards prétendent avoir servi à cet usage.

Les anciens Scots, ainsi que les montagnards de nos jours, buvaient dans de grandes coquilles. Voilà pourquoi l'on trouve souvent dans les poésies galliques, *le roi des coquilles*, *la salle des coquilles*, etc. Il est difficile de dire la liqueur qu'ils buvaient et qu'ils appelaient *la force de la coquille*. Le traducteur anglais dit qu'il connaît d'anciens poëmes où il est fait mention de flambeaux de cire et de vin, comme de choses fort communes dans le palais de Fingal. Le nom du vin em-

prunté du latin, prouve que si les Calédoniens l'ont connu, ils en furent redevables aux Romains ; et les poëmes du temps attestent que cette liqueur leur parut l'une des conquêtes les plus précieuses qui eussent été faites sur le *roi du monde.*

Pendant la fête qu'on donnait aux étrangers, les bardes chantaient et jouaient de la harpe : souvent ils représentaient quelque événement mémorable : on verra de ces espèces de drames dans cette collection. S'ils connaissaient l'étranger, ils ne manquaient jamais de chanter ses louanges et celles de ses ancêtres (12).

La liberté avec laquelle les anciens Ecossais se visitaient les uns des autres, ne contribua pas peu à étendre leurs idées, et à adoucir leurs mœurs.

On ne doit point se représenter les Calédoniens comme nos sauvages modernes, qui, sans patrie et presque sans famille, n'ont d'autre société que celle que *le besoin* forme pour un moment, d'autres arts que *la* chasse et la pêche. Grâces à leur grande hospitalité, les Calédoniens connurent de bonne heure les douceurs et les devoirs de la société, et c'est peut-être la principale cause de cette estime et de cette déférence dont le sexe jouissait parmi eux. M. Mallet, dans son excellente introduction à l'histoire du Dannemarck, observe avec raison, « que les nations celtes « avaient une façon de penser et d'agir à l'égard des « femmes, toute opposée à celle des asiatiques, et de « quelques peuples du midi. Ces derniers, par un « contraste singulier, et cependant ordinaire, semblent « avoir eu pour elles beaucoup de passion et très-peu « d'estime ; esclaves et tyrans à la fois, les dispensant

« de la raison, et oubliant la leur avec elles, dans leur « commerce avec le sexe, ils ne faisaient que passer de « l'adoration au mépris, et des sentimens d'un amour « idolâtre à ceux d'une jalousie inhumaine ou d'une « indifférence dédaigneuse, et plus insultante encore « que la jalousie.

« Chez les autres, au contraire, elles étaient moins « regardées comme les instrumens d'une volupté sen- « suelle, que comme des égales et des compagnes, « dont l'estime aussi précieuse que les faveurs, ne « pouvait être glorieusement acquise que par des « égards, des procédés généreux, et des efforts de « courage et de vertu ».

On verra dans les poésies d'Ossian, que les Calédoniens ont porté ce respect et ces égards aussi loin qu'aucune autre nation celte. Il ne paraît pas qu'ils missent beaucoup de solennité dans les mariages; le beau-père donnait ses armes à son gendre, et c'était la seule dot que l'époux voulut recevoir. Fidèles à la beauté que leur cœur avait choisie, ils n'eurent jamais plusieurs femmes à la fois. L'épouse tendrement attachée à son héros, le suivait quelquefois aux combats déguisée en guerrier. Ces sortes de déguisemens sont fréquens dans les poëmes de notre barde, et y répandent toujours de l'intérêt.

La force et la beauté étaient les seules convenances auxquelles on fît attention dans les mariages. Les rois et les chefs n'ayant aucun intérêt de se mésallier avec le vulgaire, transmettaient à leurs enfans la force et la taille majestueuse qui les en distinguaient. Ces qualités semblaient être inséparables de la noblesse du sang, et Sulmalla reconnait qu'Ossian et son fils Oscar

sont de la race des rois, à la hauteur de leur taille et à la majesté de leur démarche (13.)

Les Calédoniens respectaient l'union conjugale, et on verra Fingal réprimander sévèrement un jeune guerrier qui avait enlevé la femme d'un chef étranger, combattre à regret pour le ravisseur, demander la paix à l'époux offensé, et lui offrir de lui rendre son épouse avec des présens considérables.

Ce qui distingue encore les Calédoniens des sauvages modernes, c'est le progrès qu'ils avaient déjà fait dans plusieurs arts, du temps d'Ossian. Ils cultivèrent de bonne heure ceux qui sèment de quelques fleurs la vie passagère de l'homme, tels que la poésie et la musique. On jugera par cette collection de leurs progrès dans le premier de ces deux arts (14). Il est plus difficile de définir quelle était leur musique. On ne sait point si les harpes accompagnaient les voix à l'unisson. Il paraît pourtant par plusieurs passages, qu'ils connaissaient les accords. M. Macpherson croit qu'ils avaient emprunté des Scandinaves, le chant qu'ils appelaient *fon-oimarra*, ou *chant des Sirènes*. Quel était ce chant ? C'est ce qu'il est impossible de savoir par l'éloignement des temps et le défaut de monumens authentiques.

Les vertus des plantes salutaires que la nature prodigue dans les pays de montagnes, ne leur étaient point inconnues. Fingal est célèbre dans le nord par ses connaissances en médecine. Si l'on en croit quelques poëmes irlandais, il avait dans une coupe l'essence de plusieurs simples qui fermait sur-le-champ les blessures. Il n'y a pas long-temps que l'art de les guérir était généralement connu des montagnards d'Ecosse. On ne voit point que les Calédoniens fussent sujets aux

autres maladies qui exigent le secours de la médecine. Une vie frugale, active et laborieuse les préservait de cette foule de maux qui affligent les peuples civilisés, en même temps qu'elles adoucissaient ceux qui sont inséparables de la nature humaine.

C'était sans doute leur genre de vie qui rendait les douleurs des mères moins longues et moins cruelles, bonheur qu'on attribuait alors à de certaines ceintures magiques qu'on croyait propres, suivant l'expression d'Ossian, à accélérer la naissance des héros; il n'y a pas long-temps qu'on conservait dans le nord de l'Ecosse, de ces ceintures; on y voyait plusieurs figures mystérieuses, et on les ceignait autour des femmes, avec des gestes et des paroles qui prouvaient que cet usage venait originairement des druides.

Le mépris que les Calédoniens avaient pour la vie tranquille, les éloigna toujours des arts mécaniques et de l'agriculture même. On n'en trouve du moins aucune trace dans les poésies de ces temps-là, si on en excepte l'art de forger les armes.

Ils avaient de l'or et du fer.

L'or servait à décorer l'armure des guerriers, leurs armes étaient de fer ou d'acier. Ils n'employaient point ce métal à d'autres usages; car on voit que lorsqu'ils enchaînaient un captif, c'était avec des liens de cuir.

C'était aussi de longues courroies de cuir qu'ils se servaient dans leurs vaisseaux, au lieu de cordages. La navigation avait déjà fait de grands progrès du temps de Fingal. Les Calédoniens avaient traversé plusieurs fois les mers orageuses de la Scandinavie. Ils connaissaient déjà les étoiles et les distinguaient par des noms particuliers. On voit par ce que nous venons de dire,

que les anciens Ecossais n'étaient point des chasseurs ignorans et confinés dans leur île, à qui le reste de l'univers fût étranger. Leurs nombreuses expéditions en Irlande, en Scandinavie, et dans le nord de la Germanie, leur donnèrent occasion d'étendre leurs connaissances, d'observer les mœurs et les usages des différens peuples, et de transplanter dans leur patrie les arts utiles qui fleurissaient chez les autres nations.

L'art de bâtir avec la pierre fut au rang de ces conquêtes précieuses qui, sans dépouiller le vaincu, augmentaient les vraies richesses du vainqueur. Aucune des maisons de Fingal, excepté Tifoirmal, n'était bâtie en bois. Tifoirmal était une grande salle où les bardes s'assemblaient tous les ans pour répéter leurs ouvrages, avant d'aller les soumettre au jugement de Fingal. Cette maison de bois fut brûlée, et M. Macpherson nous apprend qu'un barde a laissé un catalogue curieux de tous les matériaux dont elle était composée.

On bâtissait toujours sur des éminences, afin de dominer sur le reste du pays, ou de peur d'être surpris par l'ennemi. Aussi appelait-on beaucoup de ces châteaux *Selama*, c'est-à-dire, *Bellevue*, et c'est de là qu'était dérivé le nom du palais de *Selma*, résidence ordinaire des rois d'Ecosse; la maison des chefs était ornée de tours. On ignore jusqu'à quel degré ils avaient porté l'architecture. Ils ne bâtirent jamais de temple; aucun lieu n'était consacré particulièrement au culte de la divinité. Ossian témoigne même quelque mépris pour les temples et le culte d'Odin, le dieu des Scandinaves, qu'il appelle *Loda*. Ils n'avaient aucune effigie, aucune statue de leurs dieux, différence qu'Ossian a soin de marquer entre les Calédoniens et les Scandinaves, en

représentant ces derniers invoquant Odin autour de sa statue, que notre poëte appelle *la pierre du pouvoir.* Croyaient-ils que la nature entière était le temple de la divinité ? C'est ce que nous n'osons aussurer. Il paraît bien difficile qu'ils n'eussent pas quelques notions de l'existence d'un Etre suprême ; et Ossian, malgré son silence sur la religion de son pays, montre un esprit trop éclairé pour qu'on puisse le soupçonner de n'avoir pas eu d'idée de cette grande vérité ; quelques endroits de ses poëmes pourraient servir à prouver qu'il admettait un Dieu.

Les Calédoniens n'ont fait, il est vrai, l'apothéose d'aucun de leurs héros, différens en cela de presque tous les peuples du monde. Mais on doit l'attribuer à l'idée qu'ils avaient de la puissance ; ils la faisaient consister dans la force du corps et dans la hauteur de la taille ; qualités que la mort détruisait. Comment n'auraient-ils pas admis un Etre suprême, eux qui croyaient à l'immortalité de l'ame, aux peines et aux récompenses de l'autre vie ?

Les nuages étaient, suivant l'opinion des Calédoniens, le séjour des ames après le trépas. Ceux qui avaient été vaillans et vertueux, étaient reçus avec joie dans le palais aérien de leurs pères. Mais les méchans et les barbares étaient exclus de la demeure des héros, et condamnés à errer sur les vents. Il y avait même différentes places dans le palais des nuages, et on en obtenait une plus ou moins élevée à proportion de son mérite et de sa bravoure ; opinion qui ne contribuait pas peu à exciter l'émulation des guerriers.

L'ame conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions qu'elle avait eus pendant la vie. L'ombre

d'un guerrier conduisait encore des armées fantastiques, les rangeait en bataille, livrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé la chasse, il poursuivait des sangliers de nuages, monté sur un coursier de vapeurs. En un mot, le bonheur dont on jouissait dans le palais aérien était de se livrer éternellement aux mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la vie.

Les Calédoniens croyaient que les ames commandaient aux vents et aux tempêtes ; opinion qui subsiste encore parmi le peuple des montagnes ; ils pensent que les tourbillons et les rafales de vents sont occasionés par les esprits qui se transportent d'un lieu dans un autre. Les anciens Ecossais comptaient parmi les plus grands plaisirs des ombres, celui de disposer à leur gré des élémens ; mais ils ne leur accordaient aucun pouvoir sur les hommes.

Jamais héros ne pouvait entrer dans le palais aérien de ses pères, si les bardes n'avaient chanté son hymne funèbre. Cet hymne paraît avoir été la seule cérémonie essentielle de leurs funérailles. Car d'ailleurs ils mettaient beaucoup de simplicité dans cette dernière scène de la vie. On étendait le corps sur une couche d'argile, au fond d'une fosse de six ou huit pieds de profondeur. Si le mort était un guerrier, on plaçait à côté de lui son épée et douze flèches. On couvrait le corps d'une seconde couche d'argile sur laquelle on mettait le bois d'un cerf ou d'une autre bête fauve, comme un symbole de la chasse ; quelquefois on tuait le dogue favori du défunt, et on le plaçait sur cette seconde couche d'argile ; on recouvrait le tout d'une terre choisie, et quatre pierres élevées aux quatre coins de la tombe en marquaient l'étendue. C'est à ces quatre pierres qu'Os-

sian fait si souvent allusion. On avait ordinairement un barde pour chanter sur-le-champ l'hymne funèbre, et ouvrir au héros la porte du palais des nuages. Mais si on oubliait cette cérémonie, l'ame restait enveloppée dans le brouillard du lac de Lego. Comme les vapeurs de ce lac causaient de fréquentes maladies, quelquefois mortelles, les bardes feignirent que c'était le séjour des ames pendant l'intervalle qui s'écoulait entre le trépas et l'élégie funèbre. L'ombre du plus proche parent du mort était alors chargée de prendre la vapeur qui enveloppait son ame, et de la répandre sur son tombeau : on croyait que ce pieux office consolait l'ame infortunée. On sent combien les bardes étaient intéressés à entretenir ces idées, pour rendre leur ordre respectable et nécessaire.

On ne croyait point que la mort pût rompre les liens du sang et de l'amitié. Les ombres s'intéressaient à tous les événemens heureux ou malheureux de leurs amis, et il n'y a peut-être point de nation dans le monde qui ait donné une croyance aussi étendue aux apparitions. La situation du pays y contribuait sans doute autant que cette disposition à la crédulité, qui est le partage ordinaire des peuples ignorans. Ils erraient souvent dans de vastes et sombres solitudes, dans des bruyères et des landes absolument désertes; souvent ils étaient obligés d'y dormir en plein air au milieu du sifflement des vents et du bruit des torrens. L'horreur des scènes qui les environnaient, était bien capable de produire en eux cette disposition mélancolique de l'ame, qui lui fait recevoir si promptement les expressions extraordinaires et surnaturelles.

L'esprit occupé de ces sombres idées au moment où

ils s'endormaient, troublés dans leur sommeil par le bruit des élémens, il n'est pas étonnant, qu'ils crussent entendre *les voix des morts*, tandis qu'ils n'entendaient réellement que le murmure des vents dans le creux d'un arbre antique ou de quelque rocher voisin. C'est à ces causes qu'il faut attribuer tous les contes que les montagnards débitent et croient encore aujourd'hui.

Ils mettaient une grande différence entre l'apparition des bons et des mauvais *esprits*. Les premiers apparaissaient souvent à leurs amis pendant le jour, et dans des vallées riantes et solitaires ; les autres ne se montraient jamais que la nuit au milieu des orages ou de quelque scène lugubre. La mort ne détruisait point tous les charmes des belles ; leurs ombres conservaient les traits et les formes de leur beauté. La terreur ne les environnait jamais. Elles traversaient l'espace avec ce mouvement doux et gracieux qu'Homère attribue à ses dieux.

Quand un Calédonien était sur le point d'exécuter quelque grande entreprise, les ombres de ses pères descendaient de leurs nuages pour lui en prédire le bon ou le mauvais succès. Si les esprits des ses aïeux ne lui apparaissaient pas, ils l'avertissaient au moins par quelque présage, comme le succès d'une première action. Ossian, dans un de ses poëmes, tire un augure favorable de ce qu'aussitôt qu'il aborde à Berrathon, où il allait combattre, il tue un sanglier. Les montagnards d'aujourd'hui tiennent encore à cette superstition, dont bien des peuples éclairés n'ont pas été exempts.

Chaque homme avait son ombre tutélaire qui le

suivait depuis sa naissance. Quand sa mort approchait, l'esprit protecteur prenait sa forme et sa voix, apparaissait dans la situation où il devait mourir, et poussait par intervalle des cris plaintifs. Si c'était un personnage distingué, les ombres des bardes décédés chantaient pendant trois nuits consécutives autour du fantôme qui le représentait.

Les anciens Scots ont cru de tout temps qu'on entendait crier une ombre à l'endroit où il devait se commettre un meurtre. Cette opinion subsiste de nos jours parmi les montagnards d'Ecosse. L'ombre arrive montée sur un météore, et fait deux ou trois fois le tour du lieu où l'homme doit être tué : ensuite elle marche lentement le long du chemin par où passera le convoi, et pousse d'espace en espace des cris lugubres et gémissans. Enfin le météore et l'ombre disparaissent à l'endroit même où l'on doit ensevelir le mort.

Dès qu'un guerrier cessait d'être, les armes qu'il avait laissées dans sa demeure paraissaient teintes de sang. Son ombre allait visiter les lieux de sa naissance; elle apparaissait à ses dogues qui poussaient à son aspect des hurlemens affreux. Aujourd'hui même, quand un animal tressaille subitement sans aucune cause apparente, le vulgaire croit que c'est à la vue d'un esprit.

C'était aux esprits que les Calédoniens attribuaient en général la plupart des effets naturels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles ? c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait. Ce bruit sourd et lugubre qui précède la tempête, bien connu de ceux qui ont habité un pays de montagnes, c'était le rugissement de l'esprit de la

colline. Si le vent faisait résonner les harpes des bardes, ce son était produit par le tact léger des ombres qui prédisaient ainsi la mort d'un personnage illustre; et rarement un chef ou un roi perdait la vie, sans que les harpes des bardes attachés à sa famille rendissent ce son prophétique. Un infortuné mourait-il de l'excès de sa douleur, les ombres de ses ancêtres le voyant seul et luttant sans espoir contre le malheur, avaient emporté son ame, et l'avaient délivré de la vie.

On sent combien il était consolant de peupler la nature des ombres de ses ancêtres et de ses amis, et de s'en croire sans cesse environné. Ces idées étaient très-poétiques sans doute; mais elles jettent une teinte de mélancolie sur toutes les compositions d'Ossian. Il se plaît sur-tout à décrire les scènes de la nuit; il s'arrête avec plaisir sur les objets sombres et majestueux qu'elle présente.

La mélancolie d'Ossian était encore augmentée par sa situation. Il ne composa ses poëmes qu'après que la partie active de sa vie fut passée. Il était aveugle et survivait à tous les compagnons de sa jeunesse.

Il semble inutile d'avertir que c'est M. Macpherson qui a donné le titre de poëme épique à Fingal et à Temora. Les termes techniques étaient inconnus au barde écossais. Il vivait dans un siècle et dans une contrée où la littérature grecque et romaine étaient absolument ignorées. Si dans plusieurs endroits de ses poëmes il ressemble à Homère, c'est qu'ils ont eu l'un et l'autre la nature pour modèle.

On ne doit point appliquer, dit M. Macpherson, aux compositions d'un barde celte, tous les préceptes qu'Aristote a tirés d'Homère, et refuser le titre de

poëte épique à Ossian, parce que sa marche ne ressemble point à celle du poëte grec. Le génie des Grecs et celui des Celtes ne se ressemblaient point non plus. Les premiers étaient vifs, gais et babillards. Une concision énergique, un caractère grave et sérieux distinguaient les seconds : aussi trouvons-nous que les poésies d'Homère et d'Ossian portent l'empreinte du caractère distinctif de leur nation. L'on ne doit donc point comparer ensemble les détails de leurs poëmes. Mais, continue le traducteur anglais, il y a des règles générales que les deux poëtes ont également observées, parce qu'elles sont dictées par la nature; et cette ressemblance prouve peut-être mieux la justesse de ces règles, que tout ce qu'Aristote a écrit sur le poëme épique.

Tel est le jugement du traducteur anglais; c'est aussi celui du traducteur italien (15), qui voit presque partout l'égal d'Homère dans le barde calédonien. Il n'est pas inutile d'avertir ici que cette opinion leur appartient, et que l'exposer, ce n'est pas l'adopter sans réserve. Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, qu'aujourd'hui un sentiment d'enthousiasme pour le génie d'un poëte étranger, est presque mis au rang des crimes; qu'il faut en littérature ne pas oublier de faire sa profession de goût, sous peine d'encourir une espèce d'excommunication littéraire, et que certains principes, fort sages à la vérité, mais qui n'enferment pas toutes les bornes de l'art, sont érigés en dogmes sacrés, hors desquels il n'est plus ni mérite ni salut. Sans placer Ossian sur la même ligne qu'Homère, nous sommes persuadés qu'il fut aussi un grand poëte; qu'il y a une foule de beautés et de traits pré-

cieux dans ses poëmes, et qu'après la lecture de cette collection, on saura quelque gré à M. Macpherson du service qu'il a rendu à la littérature.

Il a paru étonnant que ces poëmes, admirés dans une partie de la Grande-Bretagne depuis quatorze cents ans, soient restés inconnus dans l'autre jusqu'à nos jours, et que les Anglais, qui ont fait passer dans leur langue presque tous les bons ouvrages, anciens et modernes, aient négligé si long-temps d'exploiter une mine aussi riche, que la nature avait placée dans leur patrie.

Avant M. Macpherson, les gens de lettres qui entendaient la langue gallique, n'ont jamais tenté de traduire aucun poëme des anciens bardes, soit qu'ils n'en connussent que quelques morceaux détachés, soit qu'ils désespérassent d'en pouvoir conserver les beautés dans une traduction. M. Macpherson nous apprend qu'il fut long-temps de cet avis; et quoiqu'il eût rassemblé un grand nombre de poëmes galliques pour son amusement, quoiqu'il les admirât dans la langue originale, il les garda long-temps sans songer à les traduire. Ce fut à la sollicitation d'un Ecossais distingué par ses connaissances, qu'il en hasarda quelques morceaux détachés, sous le nom de *fragmens d'anciennes poésies*. Ces fragmens eurent un succès si prodigieux, que toute la noblesse d'Ecosse engagea M. Macpherson à faire un voyage dans les montagnes et aux îles Hébrides, pour rassembler ce que la tradition avait conservé des ouvrages d'Ossian, fils de Fingal, le plus ancien et le plus estimé des bardes. Il entretint pendant son voyage une correspondance exacte avec ses amis d'Edimbourg, et les instruisait de ses succès et de ses

découvertes. Au bout de six mois, il revint chargé des trésors qu'il avait pour ainsi dire arrachés des mains du temps. Il entreprit alors de traduire littéralement et en prose les poésies qu'il avait recueillies, et il exécuta cette entreprise sous les yeux de plusieurs personnes de mérite, qui entendaient la langue gallique, et qui avaient l'original entre les mains. En publiant sa traduction, il prit tous les Ecossais des montagnes et des îles à témoin de son exactitude et de sa fidélité.

Nous ne dissimulerons pas qu'il se trouva en Angleterre quelques incrédules qui accusèrent M. Macpherson d'être l'auteur des poëmes qu'il attribuait à Ossian. Mais comment s'imaginer, dit M. Blair, qu'un auteur soit assez dépourvu de bon sens pour vouloir en imposer aussi grossièrement, et sa supercherie n'aurait-elle pas été découverte? Il faudrait donc supposer qu'il aurait eu assez de crédit pour rendre tous les habitans des montagnes et des îles d'Ecosse complices de son imposture; autrement mille voix se seraient élevées à la fois contre lui; tous auraient dit : « Ce ne sont pas là les poëmes de nos bardes, que nous entendons répéter tous les jours ». M. Blair ajoute à ce raisonnement et à plusieurs autres preuves sans réplique une foule de témoignages irréprochables, tous de personnes distinguées et actuellement vivantes.

Entre ces deux opinions extrêmes, il en est une qui nous paraît la plus vraisemblable, et qui a été adoptée par les Anglais les plus sensés et les plus instruits. C'est que les originaux de tous ces poëmes existent en effet, et se chantent encore dans les montagnes d'Ecosse; ce fait est incontestable, et il n'y a pas moyen de méconnaître l'existence, le génie et les ouvrages d'Ossian.

Mais ses poëmes n'ont pas été recueillis par M. Macpherson tels qu'il les a donnés dans sa traduction en prose anglaise. Il n'aura trouvé que des lambeaux épars qu'il a arrangés, liés ensemble, étendus peut-être, en conservant l'esprit, le ton et les couleurs du poëte calédonien. Editeur habile et en état de composer lui-même, il a fait pour Ossian ce qu'il paraît qu'on a fait pour Homère, dont les poëmes ont été long-temps dispersés et abandonnés au hasard de la mémoire, jusqu'à ce que Solon les ait fait transcrire et réunir en un corps d'ouvrage; plusieurs passages de l'Iliade et de l'Odyssée sont cités dans Eschine, Démosthène, et dans les autres orateurs ou poëtes grecs, qu'on ne trouve point dans l'édition qui est parvenue jusqu'à nous.

Tandis qu'on contestait en Angleterre l'authenticité des poëmes d'Ossian, l'Irlande, jalouse de la gloire de l'Ecosse, prétendait que ce barde était né dans son sein. Quoique les dissertations qu'on a faites à ce sujet en assurent la gloire à l'Ecosse, nous avons conservé aux poésies d'Ossian le titre de poésies erses, ou irlandaises, parce que c'est sous ce nom que différens journaux les ont fait connaître en France.

Ossian chantait pour un peuple que le spectacle de la nature ne lassait jamais. C'est de ce spectacle qu'il emprunte sans cesse ses images et ses comparaisons : si l'on y fait attention, on verra que celles qui, au premier coup-d'œil, paraissent se rassembler, sont pourtant souvent distinguées par des nuances différentes.

Nous avons beaucoup retranché de ces comparaisons dont le retour fatigue : mais nous savons qu'il en

reste beaucoup trop pour tout lecteur qui voudra absolument que les montagnes d'Ecosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siècle d'Ossian au siècle de M. de Voltaire.

NOTES DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) Caesar, *lib. 5. Tac. vit. Agr.*

(2) Le nom même de *Calédoniens*, composé des deux mots *Cael* Gaulois, et *don* colline, paraît démontrer que les Calédoniens étaient originaires des Gaules. Les montagnards d'Ecosse se donnent encore aujourd'hui le nom de *Cael*, et appellent leur langue *caelic*, nom que les autres nations ont adouci et changé en celui de *gallique*.

(3) Namque rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus germanicam originem asseverant. *Tac. vit. Agr.*

(4) Les arts ont conquis l'homme, et l'ont soumis aux Rois.
M. Fontaine.

(5) Trenmor était chef de cette partie d'Ecosse qui borde la mer au nord-ouest, et qu'on appelait alors *Morven*, c'est-à-dire, *chaîne de hautes montagnes*. Il eut deux fils, Trathal, qui lui succéda sur le trône d'Ecosse; et Conar, qui fut roi d'Irlande. Trathal épousa Selim Corma, qui fut mère de Comhal et de Colgar, dont la mort est rapportée dans le poëme de Temora. Comhal, héritier du trône d'Ecosse, fut malheureux dans toutes ses guerres. Il fut dépouillé de ses états, et tué dans une bataille par Morni, chef de Strumon, province au nord-est de l'Ecosse.

(6) Fingal eut de Clatho sa seconde femme, Fillan, Fergus, Rino, et la belle Bosmina.

(7) Cette île avait été peuplée d'un côté par les Belges, qui habitaient le sud et le sud-ouest de la Grande-Bretagne; de l'autre, par les Caels ou Calédoniens. Les Belges, qu'on appelait alors *Firbolgs* [1], conduits par Larthon, s'établirent dans le Connaught, un peu avant que les Caels se fussent emparés de l'Ulster [2]. Ces deux colonies se divisèrent en plusieurs petites tribus,

[1] Ce nom est composé de deux mots, Fir homme, Bolg carquois; on appela sans doute ainsi les Belges à cause du grand usage qu'ils faisaient de l'arc dans les combats.

[2] Cette origine des Irlandais, telle que nous la rapportons

gouvernées par autant de rois indépendans les uns des autres. Les Firbelgs et les Caels vécurent en paix jusqu'à l'enlèvement de Collama. Collama était fille de Cathmin, l'un des chefs de la nation des Caels. Crotha, le plus puissant des petits rois Firbolgs, épris de sa beauté, l'enleva de la maison de son père. Turloch, jeune Calédonien, à qui Cathmin avait promis sa fille, brûlant d'amour et de rage, se jeta dans le Connaught à la tête d'une troupe de ses amis, tua Cornuel, frère de Crothar, et ravagea les états du ravisseur. Crothar s'avança à la tête d'une armée nombreuse, pour repousser cet ennemi furieux. Bientôt la guerre devint générale; mais tout l'avantage demeura aux Firbolgs. Les Caels d'Irlande, réduits à la dernière extrémité, implorèrent le secours de leur ancienne patrie. Trathal, roi de Morven, leur envoya Conar son frère, déjà fameux par ses exploits. Conar défit les Firbolgs, et fut proclamé roi de toute l'Irlande; mais les Firbolgs tentèrent souvent de secouer le joug, et d'enlever la couronne à la famille du vainqueur. Cormac, fils et héritier de Conar, était sur le point d'être chassé du trône par les chefs d'Atha en Connaught; il eut encore recours aux Caels d'Écosse. Fingal, qui alors était très-jeune, vint à son secours, vainquit Colculla, chef d'Atha, et remit Cormac en possession de toute l'Irlande.

* Caïrbar, fils de Cormac, et qu'on appelle *Caïrbar - Mac-Cormac*, pour le distinguer de l'usurpateur, régna peu de temps, et transmit la couronne à son fils Artho. Cormac le jeune était encore enfant, lorsque Artho son père mourut. Pendant sa minorité, on confia le gouvernement à Cuchullin. Ce fut alors que les Scandinaves firent une irruption en Irlande. Ils avaient à leur tête Swaran, roi de Loclin, aujourd'hui le Jutland. Fingal vint encore au secours des Irlandais, défit et

d'après Ossian, ne s'accorde point avec les fables de leurs historiens, et cette longue liste de rois qui commence 1500 ans avant Jésus-Christ; mais Ossian est d'accord avec les meilleurs auteurs de l'antiquité. Diodore de Sicile, liv. 5, avance comme un fait connu de son temps, que les Irlandais étaient originaires de la Bretagne.

* Cette note, qui n'est point indiquée dans le texte, se rapporte à ces mots : *Fille de Cormac et mère de notre poëte*. Voyez page xii, ligne dernière.

chassa Swaran. L'invasion des Scandinaves et la victoire des Calédoniens sont le sujet du poëme de Fingal.

Les Firbolgs, toujours ennemis des Caels, profitèrent de la minorité de Cormac pour se révolter. La famille d'Atha fit valoir ses prétentions au trône d'Irlande. Le parti de Cormac fut le plus faible. Caïrbar, chef d'Atha, assassina le jeune roi dans son palais de Temora, et s'empara du trône d'Irlande. Fingal vole une troisième fois au secours de la famille de Conar. Après une longue vicissitude d'événemens, il chassa l'usurpateur, et rétablit sur le trône d'Irlande Ferad-Artho, second fils de Caïrbar-mac-Cormac, et le seul rejeton de la famille de Conar. C'est le sujet du poëme de Temora.

(8) Il chante les victoires que Fingal son père remporta sur Caracalla, fils de l'empereur Sevère, qui commandait en Bretagne vers l'an 210, et que les Calédoniens appelaient *Caracul;* il compte parmi les exploits d'Oscar son fils une bataille gagnée contre Carausius, qu'il appelle *Caros*. Cet usurpateur célèbre prit la pourpre impériale l'an 287, et s'empara de la Bretagne, après avoir vaincu l'empereur Maximien Herculius dans un combat naval; victoire qui le fit surnommer par les Calédoniens *le roi des vaisseaux*.

(9) Les incursions fréquentes que les Calédoniens faisaient chez les Bretons, les firent nommer *Scute*, qui signifie *vagabonds errant sans cesse;* c'est la véritable étymologie du nom de *Scoti*, que les Romains donnèrent dans la suite aux Calédoniens.

(10) De là vient que le nom des héros d'Ossian convient si bien à leurs caractères. Pour satisfaire la curiosité du lecteur, nous avons joint à cet ouvrage l'explication des noms galliques qui se trouvent dans Ossian. Ce petit vocabulaire servira sur-tout pour les anciens noms de villes, de rivières, etc.

(11) *Suivez mon char de bataille*, dit Cuchullin;..... *volez sur la trace de mes coursiers bondissans*. FINGAL, chant 1.

(12) * On est étonné du bon sens et de la sagacité qu'on remarque de nos jours dans les habitans du nord d'Ecosse; le peuple y est plus éclairé que dans les pays les plus policés.

* Le chiffre 12, qui renvoie à cette note, est mal placé dans le texte, page XXI; il doit l'être trois lignes plus bas, après ces mots : *A étendre leurs idées*, etc.

Quand les hommes sont entassés dans les grandes villes, ils voient, il est vrai, beaucoup plus d'individus; mais ils connaissent et comparent très-peu de caractères. Ils se divisent en petites sociétés, et leurs idées ont les mêmes bornes que le quartier qu'ils habitent. Ajoutez à cela, que les occupations mécaniques rétrécissent l'esprit. Les idées d'un paysan sont encore plus bornées; elles sont, pour ainsi dire, resserrées dans le cercle étroit de quelques arpens de terre, ou du moins elles s'étendent rarement au-delà du marché voisin. La stérilité du sol donne aux montagnards d'Ecosse très-peu d'occupations domestiques. Ils passent leur vie dans de vastes landes, où ils font paître leurs bestiaux; souvent ces animaux s'égarent et forcent ceux qui les gardent à les suivre, ce qui les conduit tour à tour dans toutes les habitations des tribus écossais, où ils sont sûrs de trouver tous les secours de l'hospitalité. Cette vie errante leur donne un plus grand nombre d'observations à faire et d'idées à combiner. (*M. Macpherson.*)

(13) *Voyez* le poëme de Sulmalla.

(14) Si l'on en croit M. Macpherson, leur langue est très-favorable à la poésie et à la musique; sonore, harmonieuse, énergique, elle se prête avec une égale facilité à la peinture du tumulte des combats, de l'amour et de ses douces impressions.

* Les bardes appelaient tous leurs poëmes *Chants*. Ils distinguaient seulement par le nom de *Duan* [1], ceux dont la narration était interrompue par un grand nombre d'épisodes et d'apostrophes.

(15) M. l'abbé Cesarotti en a fait en vers italiens une excellente traduction.

* Aucun chiffre dans le texte ne renvoie à cette note; elle se rapporte à ces mots de la page xxxi, ligne 24 : *Les termes techniques étaient inconnus au barde écossais.*

[1] Dans les siècles suivans on donna ce nom à tous les poëmes des anciens bardes.

EXPLICATION

DES NOMS GALLIQUES D'HOMMES, DE VILLES, etc.

QU'ON TROUVE DANS LES POËMES D'OSSIAN.

A.

Albion ou Albin, *haute terre*, ancien nom de la Grande-Bretagne.
Alcletha ou Ald-Clatha, *beauté sur son déclin.*
Alnecma, ancien nom du *Connaught*, partie de l'*Irlande.*
Alona ou Aluine, *parfaitement belle.*
Althos ou Ailthos, *beauté parfaite.*
Ardan, *orgueil.*
Armin, *héros.*
Atha, *rivière basse,* ancien nom d'un fleuve et d'une province du *Connaught* en *Irlande.*

B.

Balclutha, *ville du Clutha,* aujourd'hui le *Clyde* ou la *Clyd,* rivière d'*Ecosse.*
Balva, *ruisseau silencieux.*
Berrathon, *promontoire au milieu des flots,* ancien nom d'une presqu'île de la *Scandinavie.*
Berthim, *guide nocturne*, nom d'une étoile.
Bolga, ancien nom de la partie méridionale de l'*Irlande,* où les *Firbolgs* vinrent s'établir. Voyez *Firbolgs.*
Borbar-Duthul, *fier guerrier aux yeux noirs,* père de *Cathmor* et de *Cairbar.*
Bosmina, *main douce,* fille de *Fingal* et de *Clatho.*
Branno ou Bran, *torrent de la montagne.*

C.

Cael, *étranger,* nom des Gaulois qui vinrent s'établir en *Ecosse,* et de là en *Irlande.*

Caïrbar, *homme fort.*
Calchossa, *agile des pieds.*
Calmar ou Cal-mer, *homme robuste.*
Carmona, *baie entourée de collines noires.*
Carmora, *grande montagne pleine de rochers.*
Carmor ou Cear-mor, *homme grand et noir.*
Carron ou Carun, *rivière serpentante*, nom que conserve encore une rivière d'*Ecosse* qui se joint au *Forth*.
Carthon, *murmure des vagues.*
Carul, *qui a des yeux noirs.*
Cathlava, *bataille de Lava.*
Cathlin, *rayon des flots*, nom d'une étoile.
Cathmin, *calme dans la bataille.*
Cathmor, *grand dans les combats.*
Cathul, *œil de la bataille.*
Cathula, *œil de la bataille.*
Caumathon ou Ceau-mathon, *tête de l'ours*, nom d'une étoile.
Clessamor, *grandes actions.*
Cloncath, *rayon réfléchi.*
Clonmal, *sourcil recourbé.*
Cloura, *champ tortueux*, ancien nom d'une petite province du *Connaught.*
Clunar ou Cluaner, *homme de combat.*
Clungalo, *genou blanc*, femme de *Conmor* et mère de *Sulmalla.*
Clutha ou Cluath, *serpentant*, ancien nom du *Clyde* ou de la *Clyd.* Cette rivière prend sa source au midi de la province de *Clydodail*, passe à *Glaskow*, et se jette dans la mer au nord.
Colamon, *fleuve étroit.*
Colculla, *regard vif et intrépide.*
Colderna, *rayon oblique et perçant*, nom d'une étoile.
Colgac, *qui regarde fièrement.*
Colgar, *guerrier au regard superbe.*
Colma, *qui a de beaux cheveux.*
Colmal ou Caol-mhal, *femme qui a de petits sourcils.* C'était une beauté, du temps d'Ossian, d'avoir les sourcils étroits.
Colna-Dona, l'*amour des héros.*
Comala, *fille au beau front.*
Comhal, *front aimable.*

Concathlin, *doux rayon des flots*, nom d'une étoile.
Conlama, *douce main.*
Conloch, *héros doux et beau.*
Conmor, *doux et grand.*
Cormul, *yeux bleus*, nom d'un héros *Irlandais*. Il y avait aussi un rocher de ce nom dans l'*Ultonie* ou l'*Ulster*.
Craca, ancien nom d'une île de *Schetland.*
Crimora, *cœur généreux.*
Cromaglas, *courbé et basanné.*
Cromar, *expert en navigation.*
Cromla ou Crom-leach signifiait, chez les *Druides*, un lieu consacré au culte divin. C'est l'ancien nom d'une montagne de l'*Ulster.*
Crona, *murmurant*, ancien nom d'une petite rivière qui se déchargeait dans le Carron, aux environs de *Sterling.*
Crugal ou Cruthgeal, *qui a un beau teint.*
Cuchullin, *voix d'Ullin.* Voyez *Ullin.*
Culallin, *belle chevelure.*
Culmin, *qui a des cheveux doux au toucher.*
Curach ou Curaoch, *rage de la bataille.*
Cuthona, *son lugubre des vagues.*

D.

Dalrutho ou Dalruath, *plaine sablonneuse.*
Dardulena, *forêt de Lena.* Voyez *Lena.*
Dargo, *qui a la chevelure ardente.*
Darthula, *femme qui a de beaux yeux.*
Degrena ou Deo-ghrena, *rayon du soleil.*
Desagrena, l'*éclat d'un rayon du soleil.*
Dora ou Doira, nom d'une montagne près du palais des rois d'*Irlande.*
Drumanar, Drumardo, } *haut sommet.*
Ducomar ou Dubh-Comar, *homme noir et bien fait.*
Dumarunno, *noir et intrépide.*
Dunlora, *colline des torrens bruyans.*
Dunratho, *colline qui a une plaine sur son sommet.*
Dusronnal, nom d'un des chevaux de *Cuchullin.*
Duthcaron, *homme brun.*

Duthona, l'*île des eaux ténébreuses.*
Duthula, *eau noire et rapide*, ancien nom d'une rivière du *Connaught.*
Duvranna, *noir torrent de la montagne.* C'est probablement l'ancien nom du *Dowern*, qui se jette dans la mer à *Banf.*

E.

Erin, ancien nom de l'*Irlande*, composé de deux mots, ear, *ouest*, et in, *île*, *île d'ouest.*
Erses, ancien nom des *Irlandais.*
Evir-Coma, *beauté douce et majestueuse.*

F.

Ferchios, *conquérant.*
Fergus ou Fearguth, l'*homme de la parole*, ou le *commandant d'une armée.*
Fiona, *belle femme.*
Firbolgs, *gens de trait*, nom des Belges de la Grande-Bretagne qui vinrent s'établir en *Irlande.*
Fithil, *barde inférieur.*
Flathal, *beauté céleste.*
Fovargormo, *la pointe bleue de l'acier.*

G.

Gelchossa, *qui a les jambes blanches.*
Glentivar, *vallon solitaire.*
Golbun ou Golb-bhean, *montagne penchée.*
Gorban, *chien blanc.*

H.

Hidalla, *héros aux regards farouches.*

I.

Icroma, *île serpentante* ou *à angles.*
Inishuna, *île verte*, ancien nom de la partie méridionale de la Grande-Bretagne, qui est vis-à-vis l'Irlande.

Inistona, l'*île des Vagues*. C'était le nom d'une île de la *Scandinavie*, qui avait un roi particulier, mais dépendant du roi de *Loclin*. Voyez *Loclin*.
Innis-Fail, ancien nom de l'Irlande. *L'île des Fails*. Fails ou Falans, nom d'une des premières colonies qui peuplèrent cette île.
Inistore, l'*île des Baleines*.
Innsgall, *île des Etrangers*.

K.

Kinfena, ou Cean-Feana, *le chef du peuple*.

L.

Lamdarg, *main sanglante*.
Lamor, *main redoutable*.
Lanul, *qui a des yeux à fleur de tête*.
Lara, nom d'une rivière du *Connaught*.
Larthon, *vague de l'Océan*. C'est le nom du chef de la colonie des *Belges*, qui s'établit la première en Irlande.
Lego, *lac des maladies*. C'est l'ancien nom d'un lac du *Connaught*, dans lequel se déchargeait la rivière de *Lora*.
Loklin ou Loclin. C'était le nom gallique de la *Scandinavie* en général, et en particulier du *Jutland*.
Lona, *plaine marécageuse*.
Lora, *bruyant*, petite rivière qui coulait aux environs de *Selma*, palais de *Fingal*.
Lotha, ancien nom d'une des grandes rivières du nord de l'*Ecosse*, et probablement du *Lochi*.
Lubar, *rivière de l'Ulster*.
Lumon, *colline penchée*.
Lutha, *onde rapide*, ancien nom d'un fleuve et d'une vallée de *Morven*. Voyez *Morven*.

M.

Malmor, *grande colline*.
Malthos, *lent à parler*.
Malvina, *visage doux et agréable*.

TAYLOR INST.

Moïna, *femme d'humeur douce.*
Moma, ancien nom d'une province du *Connaught*, fameuse autrefois par la résidence du chef des *druides.*
Moran, *plusieurs*, c'est-à-dire, qui seul vaut un grand nombre de guerriers.
Morannal ou Morannail, *qui a beaucoup d'haleine.*
Morar, *homme grand.*
Morlath, *grand dans un jour de bataille.*
Morna, *aimée de tout le monde.*
Moruth, *large courant d'eau.*
Morven, *chaîne de hautes montagnes*, ancien nom de la partie d'Ecosse qui est sur les bords de la mer au nord-ouest.

N.

Narmor ou Neartmort, *grande force.*
Nathos, *jeune homme.*

O.

Ogal, *petit Gaul.*
Oïchoma, *fille douce.*
Oïlamin, *vierge aux mains douces.*

R.

Rathcol, *plaine couverte de bois.*
Reldurath, *étoile du crépuscule.*
Rinama, *roi des plaines.*
Ronan, *à travers les eaux.*
Roscana, Rosgala, } *beau maintien.*
Roscrana, *rayon du soleil levant*, femme de *Fingal* et mère d'*Ossian.*
Rothmar, *bruit de la mer avant la tempête.*

S.

Salgar ou Sealgar, *chasseur.*
Samla, *apparition.*
Selama, *belle vue*, nom de beaucoup d'habitations. *Voyez* le discours préliminaire.
Selma, nom dérivé de *Selama.* C'était le palais de *Fingal*, roi de *Morven.*

Senar, *le vieillard.*
Sifadda, *qui marche à grands pas*, nom d'un des chevaux de *Cuchullin.*
Sithallin, *bel homme.*
Slimora, *grande colline*, nom d'une montagne du *Connaught.*
Sliruth, *colline à fleuves.*
Slisama, nom composé de deux mots, *slis*, doux au toucher, et *seamha*, sein.
Son-mor, *homme grand et joli.*
Sorglan, *ouvert et généreux.*
Strumon, *ruisseau de la colline*, ancien nom d'une province d'Ecosse.
Strumor, *torrent rugissant.*
Strutha, *rivière qui se divise en plusieurs ruisseaux.*
Sulallin, *beaux yeux.*
Sulmalla, *roulant doucement les yeux.*
Sulingorna, *yeux bleux.*
Sulinroda, *qui distingue les chemins.*
Sulmath, *homme qui a la vue bonne.*
Suloicha, *qui voit bien pendant la nuit.*

T.

Tangorma, l'*île des Vagues azurées.*
Temora ou Ti-mor-rath, *maison de bonheur*, nom du palais des anciens rois d'Irlande.
Tlamin, *douce et tendre.*
Togorma, l'*île des Vagues bleues*, ancien nom de l'une des Hébrides.
Tonthena, *météore des vagues*, nom d'une étoile.
Torman, *tonnerre.*
Trenmor, *grand et puissant.*
Tromathon, *vague pesante et bruyante.*
Tura, *forteresse de l'Ulster.*
Turlathon, *large tronc d'arbre.*
Turlethan, *large tour.*
Turloch, *qui porte un carquois.*

U.

Ulérin, *qui conduit en Erin*, nom d'une étoile.

Ulfadda, *longue barbe.*
Ullin, ancien nom de l'*Ultonie* ou de l'*Ulster,* partie de l'Irlande.
Uloïcha, *guide nocturne.*
Uloïcho, *feu de la colline,* nom d'une étoile.

V.

Vinvela ou Vin-veul, *femme qui a une voix mélodieuse.*

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

L'ÉDITION originale des poésies de Letourneur, donnée en 1777, quoique faite sous les yeux de l'auteur, est loin de pouvoir être suivie sans précaution. Il est, par exemple, difficile de voir une confusion plus extraordinaire que celle qui existe dans les notes du Discours préliminaire. Leurs chiffres ne se trouvent d'accord avec aucun de ceux qui sont placés dans le texte du discours : quelques-unes même paraissent avoir été supprimées, en sorte qu'il est impossible à la simple lecture d'accorder le texte avec les notes. Cette confusion dont je ne me suis aperçu qu'après le tirage du discours, m'a obligé à mettre au bas des notes, des *notules* ou petites notes qui rectifient ces inexactitudes. Quant à la traduction même, j'ai mis la plus grande attention à éviter les fautes de la première édition, et même celles qui se sont glissées dans l'édition que je donnai il y a plusieurs années, et à n'en pas laisser introduire de nouvelles dans celle que j'offre au public.

Les amateurs de la poésie ossianique ont lu avec intérêt trois petits volumes qui parurent en 1794, sous le titre de *Poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur.* J'ai cru devoir joindre ce recueil à mon édition comme un complément nécessaire, et qu'il était devenu difficile de se procurer. J'ai seulement retranché quelques longues notes qui ne m'ont pas paru essentielles. J'ai aussi supprimé l'*avertissement de l'éditeur;* je réduis à ce peu de lignes ce qu'il contient d'utile.

« Les poëmes suivans ont été traduits sur la version anglaise de John Smith, imprimée à Edimbourg en 1780. On lit dans la préface de ce traducteur, qu'il a parcouru les parties occidentales des montagnes et des îles d'Ecosse, afin d'y recueillir les ouvrages de ce genre conservés par la tradition ou autrement, et que Macpherson n'avait pas été à portée de connaître : il dit en avoir rassemblé un très-grand nombre, dont il ne publie que les plus intéressans. Il appuie leur authenticité sur des preuves irréfragables, et il nomme plusieurs particuliers recommandables par leur probité et leurs lumières, entre les mains desquels sont déposés les originaux. Moins hardi que Macpherson, il n'a point touché à la contexture des poëmes, et ne s'est permis que deux ou trois retranchemens indispensables.....

« Je suis loin, assurément, de pousser l'enthousiasme pour Ossian jusqu'à le mettre au-dessus de tous les poëtes passés, présens et futurs, comme a fait Cesarotti, son traducteur italien; mais je rends hommage à la sublimité de son génie..... Je pense avec Ortez, Denis et Harold qui ont traduit l'Ossian de Macpherson, le premier en espagnol, les deux autres en allemand, que ses chants élèvent l'ame, parlent à la sensibilité autant qu'à l'imagination, soutiennent quelquefois la comparaison avec ceux d'Homère, et l'emportent souvent sur la poésie hébraïque qu'on a tant louée et peut-être si mal comprise ».

Les poëmes de ce petit recueil non plus que ceux de la collection de Letourneur n'ayant point entre eux de liaison ni d'ordre nécessaires, j'ai cru pouvoir les disposer autrement qu'ils ne sont dans les éditions

précédentes. Je me suis réglé, à cet égard, sur des convenances purement typographiques.

Il s'est trouvé, dès l'origine, en Angleterre et en France, des personnes d'esprit qui ont mis en doute l'authenticité des poésies d'Ossian. Depuis plusieurs années, ce doute a beaucoup moins de partisans en Angleterre, où il a paru des ouvrages propres à le dissiper. Il est singulier qu'au contraire en France, il y ait des écrivains qui ne se contentent pas de douter, mais qui nient formellement l'authenticité de ces poésies, et qui affirment plus positivement qu'on n'y croit plus du tout en Angleterre, à mesure que les Anglais sont plus forcés d'y croire.

Un homme de lettres distingué, versé dans la littérature anglaise, M. Ginguené, membre de l'Institut de France, ayant examiné dans les sources cette controverse, avait rédigé à ce sujet une notice qu'il destinait pour un autre ouvrage : je lui ai demandé la préférence pour l'édition que j'étais prêt à publier. Il a bien voulu accéder à ma demande. J'ai placé sa *notice* immédiatement après cet *avertissement*.

J. G. DENTU.

NOTICE

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION RELATIVE A L'AUTHENTICITÉ DES POËMES D'OSSIAN.

L'UNE des plus singulières querelles littéraires qui aient existé depuis long-temps, est sans contredit celle dont les poésies galliques d'Ossian, traduites en anglais et publiées par Macpherson, ont été le sujet en Angleterre. Il est aisé à des Français, avec de l'esprit, de l'assurance et le talent d'écrire, de regarder eux-mêmes, et peut-être de faire regarder aux autres comme décisives et sans réplique les objections élevées contre l'authenticité de ces poésies. Il suffit de répéter une partie de ce qu'écrivit, en 1776, le plus violent et le plus fort des anti-ossianistes, le fameux docteur Johnson; de ne rien dire des réponses qui lui ont été faites à différentes époques par des hommes éclairés, des écrivains qui font, comme lui, autorité dans les lettres, et de traiter avec une sorte de mépris ceux mêmes qui descendraient jusqu'au doute; cela suffit pour entraîner avec soi la plupart des lecteurs jusqu'aux plus hautes régions de la certitude.

Mais il est encore un assez bon nombre d'esprits qui se sont fait en toute chose une habitude du doute, de l'examen, d'un scepti-

cisme raisonnable. Ceux-là veulent revoir le procès avant de porter un jugement; ils veulent connaître les dernières pièces qui y ont été fournies; et s'ils sont alors forcés de renoncer à ce doute que Montaigne trouvait un oreiller si commode, si c'est pour pencher, quoi qu'ils fassent, vers cette même opinion dont on avait pris tant de soin de les détacher, il faudra bien qu'on le leur pardonne.

Convenons que si la question n'est point encore entièrement décidée chez les Anglais, il n'appartient pas à des étrangers de la trancher. Convenons encore que s'il ne s'est élevé en Angleterre qu'un petit nombre de voix négatives, et si le parti de l'affirmative est au contraire fort nombreux, s'il a parlé le dernier, et si personne ne lui réplique plus, nous avons moins de droits encore et plus mauvaise grâce à nous prononcer contre lui.

Voulons-nous savoir au juste où en est cette question, commençons par consulter un exposé très-simple et très-clair qu'en a tracé, il y a peu d'années, le célèbre et savant Cesarotti, intéressé, depuis près de quarante ans, pour sa propre gloire, à en suivre attentivement la discussion et les progrès. Cesarotti, mort depuis peu, n'était pas seulement un grand poëte, mais un profond érudit, un écrivain philosophe et un excellent critique. Ce fut dès 1763 qu'il publia, pour la première fois, sa traduction d'Ossian, en vers italiens; et c'est en 1801 qu'il en a donné la dernière édition, en quatre

volumes in-8°, faisant partie de l'édition générale de ses œuvres. On y trouve un très-bon résumé de toute cette controverse, sous ce titre : *Ragionamento storico critico intorno le controversie sull'autenticità dei poemi di Ossian.*

Ce discours, écrit avec beaucoup d'élégance et de solidité, a été traduit en anglais et inséré dans la superbe édition, donnée à Londres en 1807, des poésies originales d'Ossian, en langage gallique, avec une version latine littérale [1]. Le traducteur, M. John Mac Arthur, y a joint des notes explicatives, très-utiles pour le complément et l'exacte série des faits. C'est cette série seulement que nous tirerons d'abord, et du discours italien, et de quelques-unes des notes anglaises. Nous puiserons ensuite dans d'autres sources qui contiennent, sur cette matière intéressante, ce qu'il y a de plus authentique et de plus récent.

I.

Avant de s'engager dans l'énumération des faits, Cesarotti demande la permission de faire une question qui lui paraît et qui nous semble aussi de quelque importance : « Un poëte, dit-il, qui, sous le masque d'Ossian, et dans un style étranger pour lui, a su se faire admirer comme un homme de génie, ne devrait-il pas avoir donné précédemment dans sa langue naturelle des essais éclatans

[1] Trois vol. grand in-8°, avec une gravure représentant la tête idéale d'Ossian, d'après laquelle a été dessinée celle qui orne cette édition française.

de son mérite poétique ? La Renommée ne l'aurait-elle pas annoncé à l'Europe instruite comme le premier cygne de la Tamise, et le rival de Pope et de Milton ? M. Macpherson était-il rien de pareil ? Je l'ignore ; mais, supposé que lui ou tout autre eût eu la fantaisie d'essayer les forces de son esprit dans ce genre extraordinaire, et que, pour connaître lui-même la mesure et le degré de son talent poétique, il eût voulu se donner pour Ossian, ne suffisait-il pas, dans ce projet, d'éprouver le goût du public par une ou deux compositions de ce genre, sans gaspiller tout le fond de son talent dans une si longue suite de poëmes calédoniens, et sans se condamner à faire continuellement violence à son génie et à son amour propre, pour ne se pas laisser pénétrer » ?

Ce que Cesarotti ne savait pas sur les premiers essais de Macpherson, le traducteur anglais de sa dissertation le savait très-bien, et n'a pas manqué de nous en instruire. En 1758, c'est-à-dire environ trois ans avant qu'il publiât les premiers fragmens de poésies galliques, Macpherson avait donné au public ses prémices poétiques dans un poëme intitulé *Death,* la Mort. Peu de temps après, il publia un poëme héroïque sous le titre populaire du Montagnard, *The Highlander.* Le premier ne fit aucune sensation ; le second fut traité, dans l'*Edinburgh Magazine*, comme un tissu de galimatias et d'absurdités. M. Campbell, dans son Histoire de la Poésie écossaise, imprimée à Edinburgh en 1798, compara des extraits de ce dernier poëme

avec des morceaux tirés de la traduction de Fingal et de Temora, et il en tira des preuves sans réplique, que l'auteur du Montagnard ne pouvait absolument avoir composé des poëmes tels que ceux qui sont attribués à Ossian.

Disons, en passant, que M. Campbell, auteur d'un ouvrage savant et classique, regarde comme hors de doute que les poëmes attribués à Ossian existaient, et étaient généralement connus dans la haute Ecosse avant que Macpherson essayât pour la première fois de les traduire; qu'ils n'étaient de son invention ni dans leur entier ni dans leurs parties principales; qu'ils n'étaient nullement le produit d'une fraude littéraire, mais que le traducteur, aidé de quelques coopérateurs, les avait recueillis et arrangés dans une forme systématique, et les avait ainsi traduits et offerts au public. Revenons maintenant aux faits.

Dès 1762, l'année même de la publication des premières poésies d'Ossian, traduites par Macpherson, le savant et judicieux docteur Blair en soutint, dans une dissertation publique, le mérite extraordinaire et l'authenticité. Il donna, deux ans après, de nouveaux développemens à son ouvrage, et y joignit un appendix contenant les nombreux témoignages dont cette authenticité était appuyée, témoignages tels qu'il faudrait croire qu'une foule d'honnêtes gens d'un caractère grave et d'un esprit éclairé avaient renoncé à leur probité et à leurs lumières, ainsi que le docteur Blair lui-même, pour soutenir

sans aucun intérêt un mensonge, si c'était en effet un mensonge qu'avait publié Macpherson.

Douze ou treize ans après, en 1775, le célèbre docteur Johnson ayant fait un voyage aux îles occidentales de l'Ecosse, en publia la relation. Amené, par son sujet, à parler d'Ossian, il nia formellement, d'après les recherches qu'il disait avoir faites, l'originalité des poëmes attribués au barde calédonien, et il la combattit avec toutes les forces de sa dialectique et de son érudition. Forcé d'avouer qu'il n'entendait pas la langue erse, calédonienne, galloise ou celtique, comme on voudra l'appeler, il n'en soutint pas moins que cette langue barbare, grossière et bornée ne pouvait avoir exprimé tout ce qu'on fait dire à Ossian dans ses prétendues poésies, et que rien d'écrit dans cette langue ne pouvait avoir plus d'un siècle d'antiquité.

De ces propositions générales passant à la proposition particulière, il attaqua directement et durement Macpherson, affirma que ni lui ni qui que ce fût ne pourrait jamais montrer l'original de ces poésies, et traita l'éditeur de faussaire impudent, qui insultait le public avec une témérité sans exemple.

Cette brusque et vigoureuse attaque attira au docteur des réponses tout aussi peu ménagées de la part de quelques zélés partisans de la poésie calédonienne. Quant à Macpherson, il se contenta de publier que le manuscrit original serait déposé chez le libraire Becker, et y resterait plusieurs mois pour la satisfaction des curieux. On doute,

il est vrai, que ce dépôt ait été fait ; et ce doute même fournit une arme assez forte aux incrédules, quoiqu'il s'explique très-naturellement, comme nous le verrons bientôt.

Cependant il parut en 1778 un nouveau volume de poésies erses, sous le titre d'*Œuvres des bardes calédoniens*, contenant différentes compositions épiques, élégiaques et pastorales d'anciens poëtes autres qu'Ossian, traduites en anglais par un auteur qui ne se nomma point alors, mais que l'on sut bientôt être M. John Clarke, jeune homme de beaucoup d'esprit et de mérite, né dans la partie même de l'Ecosse que l'on nomme le haut pays, et très-versé dans la langue erse, qui était sa propre langue. Il reconnut lui-même que ces poésies étaient pour la plupart inférieures à celles qu'avait publiées Macpherson, quoiqu'il s'y trouvât quelques morceaux qui n'auraient pas été indignes d'Ossian. Il joignit à sa traduction beaucoup de notes et d'observations sur les mœurs des Calédoniens, sur la langue celtique, et principalement sur les querelles excitées au sujet de l'authenticité des poëmes d'Ossian, dont il se déclara le champion, et qu'il soutint avec beaucoup de véhémence et de force.

Macpherson trouva un appui plus solide encore, et Ossian un garant de sa légitimité revêtu d'une autorité plus imposante dans M. John Smith, ministre de Kilbrandon, qui publia, en 1780, sous le titre d'*Antiquités galliques*, 1° une histoire des Druides, spécialement de ceux d'Ecosse ; 2° une dissertation sur l'authenticité de l'ancien barde, où il

ajouta aux motifs de croyance allégués par Blair, par Macpherson et par d'autres, les assertions de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient entendu souvent réciter les vers originaux d'Ossian, et attestaient en avoir vu les manuscrits; 3° enfin, et ce témoignage était le plus convaincant de tous, une collection de quatorze poëmes galliques traduits par lui en prose anglaise, parmi lesquels onze étaient d'Ossian, et les trois autres de trois bardes, ses contemporains, qui formaient avec lui le siècle d'or de la poésie calédonienne [1]. Quoique ces poëmes fussent tout-à-fait différens de ceux que Macpherson avait publiés, le fond et la forme en étaient tellement semblables, que l'on en doit conclure l'originalité des uns et des autres. Pour imiter ainsi Ossian, dit l'abbé Cesarotti, il faut être un autre lui-même.

Cela n'empêcha pas que, l'année suivante, 1787, les objections de Johnson ne fussent répétées avec une chaleur et des oppositions nouvelles par M. William Shaw, écossais, qui entreprit de détruire de fond en comble l'originalité du barde son compatriote, dans un écrit intitulé : *Recherches sur l'authenticité des poëmes attribués à Ossian.* On n'avait point à lui reprocher comme au docteur Johnson d'ignorer la langue galloise : il la savait parfaitement, et en avait même composé un dictionnaire. Dans ses *Recherches*, il prit à tâche

[1] Ces quatorze poëmes, publiés par M. Smith, ont été traduits en français par un anonyme, et imprimés en l'an III (1794), en 3 petits volumes in-18, sous ce titre : *Poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur.* On les a joints à cette nouvelle édition. (*Note de l'éditeur.*)

de nier tous les faits, et de réfuter de point en point tous les argumens des Ossianistes. Il avait fait lui-même, en 1778, un voyage dans les montagnes d'Ecosse et aux îles Ebrides, pour la composition de son dictionnaire; il avait mis le plus grand soin à chercher des poëmes originaux d'Ossian, et il n'en avait pu trouver aucune trace. Il avait voulu vérifier tous les témoignages allégués par Blair et par Smith, et il les avait tous trouvés équivoques, insuffisans ou faux. Enfin, il dévoilait des ruses employées, selon lui, par les partisans de Macpherson, qui avaient donné des manuscrits irlandais pour des manuscrits calédoniens, traduit de l'anglais en langue erse des morceaux qu'ils faisaient ensuite répéter par des naturels du pays, etc. Après une pareille attaque, l'édifice de la renommée et de l'antiquité d'Ossian paraissait renversé jusqu'aux fondemens : mais ce fut de cette attaque même qu'il tira un nouvel éclat et une nouvelle solidité.

Ce même John Clarke, qui était entré dans la lice deux ans auparavant, y reparut pour combattre et terrasser William Shaw. Il ne se renferme point dans des bornes purement littéraires. Il présente l'ennemi d'Ossian sous l'aspect le plus odieux. Il le peint comme un homme sans principes, mu par le seul intérêt combiné avec un esprit de vengeance, ingrat envers ses meilleurs amis, vil parasite et flatteur de Johnson, imposteur et calomniateur effronté, perpétuellement en contradiction avec la vérité et avec lui-même. Ce qu'il affirme avec si peu de réserve, il le

prouve par des faits, par des témoignages authentiques, par des lettres de personnes que Shaw avait introduites dans cette querelle, et par d'autres œuvres de Shaw.

Celui-ci, quelques années auparavant, avait proposé à Clarke lui-même d'imprimer une collection générale de tous les poëmes calédoniens, tels qu'ils sont chantés, en morceaux séparés, par le peuple, et de les donner avec le texte gallique et la traduction anglaise. Il en voulait alors à Macpherson, non pas pour avoir publié des poésies supposées, mais parce qu'il avait ou morcelé ou réuni les originaux à sa fantaisie pour leur donner une forme épique et régulière. Clarke reprend l'une après l'autre toutes les dénégations et toutes les assertions de Shaw, et démontre avec clarté la fausseté des unes et des autres. Enfin, il prend un autre écrit que Shaw avait publié précédemment sous le titre d'*Analyse du langage gallique,* il en compare les opinions avec celles du même Shaw dans ses *Recherches sur l'authenticité d'Ossian;* il intitule cette dernière partie de son ouvrage, *Shaw contre Shaw,* et le montre en effet sans cesse en contradiction avec lui-même. Des personnes connues, dont Shaw avait invoqué le témoignage, en donnèrent publiquement un tout contraire. Le célèbre Ferguson était du nombre. Il cria hautement à la calomnie, et Shaw fut contraint de se rétracter.

Mais ce qui contribua le plus au gain de la cause d'Ossian, fut la publication faite en 1787, par M. John Smith, du texte original des poëmes dont il avait donné la traduction

dans ses *Antiquités galloises*. Il dédaigna d'entrer dans les controverses qui avaient été si animées parmi ses compatriotes : il laissa parler d'elles-mêmes ces poésies évidemment originales. Or la cause de Smith est parfaitement la même que celle de Macpherson. Si les poëmes publiés par le premier sont authentiques, il n'y a aucun motif de suspecter ceux qu'a donnés le second. En outre, M. Smith cita dans ses notes, en gallique original, différens passages des poëmes traduits par Macpherson. Il cita de plus deux passages, l'un d'un auteur du quatorzième siècle [1], qui prouve que le nom de Fingal et les poëmes d'Ossian étaient bien connus en Ecosse environ quatre cents ans avant la naissance de son traducteur ; l'autre d'un écrivain du douzième [2], à qui la lecture de ces mêmes poésies était familière.

Observons avec Cesarotti, relativement à cette parité entre la cause de Smith et celle de Macpherson, que si l'on suppose une imposture, il faut qu'il y ait, non pas un seul, mais deux imposteurs, Macpherson et Smith ; il faut se persuader qu'il s'est trouvé de notre temps deux hommes très-singuliers, tout-à-fait semblables l'un à l'autre par le talent poétique, par l'adresse d'imiter parfaitement une autre personne et un autre siècle, par l'héroïsme d'une modestie extravagante, enfin par l'obstination à soutenir jusqu'à la mort leur imposture. Macpherson, qui était un

[1] Jean Barbour, archidiacre d'Aberdeen, ancien auteur d'un poëme sur la vie et les actions héroïques du roi Robert Bruce.

[2] *Giraldus Cambrensis*, ou Gérard le Gallois.

homme très-religieux, est mort à cet égard sans pénitence et sans confession; et M. Smith, ministre de la religion, et qui problablement vit encore, se montre tout aussi peu disposé à confesser sa faute. Que l'on y pense bien, et que l'on décide ensuite lequel est le plus difficile à concevoir, de l'existence d'Ossian, ou de la réalité d'un phénomène moral si prodigieux, dont il n'y a jamais eu aucun exemple.

Ce que dit Cesarotti de l'impénitence finale de Macpherson, est confirmé par le traducteur anglais de la Dissertation italienne. Il nous apprend que Macpherson a laissé en mourant un legs de mille livres pour les préparatifs nécessaires de l'impression et de la publication des poëmes originaux, et qu'il est prouvé par une de ses lettres de l'année 1784, qui a été publiée depuis sa mort, qu'il s'occupait sérieusement dès ce temps-là de cette publication [1].

Avant celle que M. Smith avait faite des originaux gallois qu'il avait traduits, M. Thomas Hill mit un nouveau poids dans la balance en faveur d'Ossian. Il publia, en 1783, une brochure contenant quelques chansons et autres poésies erses, qu'il avait recueillies en 1780, en voyageant dans les montagnes d'Ecosse. Il y joignit des réflexions intéressantes sur l'objet de cette grande querelle; et ces réflexions sont plus propres à convaincre que les poésies qu'elles accompagnent. Celles-ci sont pour la plupart du genre de celles que Macpherson et Smith auraient

[1] Ce fait sera mieux exposé ci-après.

rejetées comme illégitimes et supposées. Il s'y trouve sur-tout une dispute entre Ossian et saint Patrice sur l'évidence et l'excellence du christianisme, pièce dont Macpherson a parlé, et qu'il regarde comme tout-à-fait indigne de foi.

Quant aux réflexions, elles sont peut-être ce que l'on avait encore écrit de plus raisonnable et de plus lumineux sur cette matière. L'auteur convient que de part et d'autre il y a eu confusion et ambiguité. Macpherson et ses défenseurs ou ne voulurent, ou ne purent pas produire d'une manière non équivoque les manuscrits qu'on leur demandait; mais leurs adversaires qui mettaient tant de chaleur dans cette demande n'avaient pas la moindre connaissance de la langue ni des chansons calédoniennes; aucun d'eux, sans même en excepter Johnson, n'était en état de les entendre.

La question, selon M. Hill, se réduit à trois points principaux.

1° Ossian est-il un être absolument imaginaire de la création de Macpherson, ou est-il un héros calédonien consacré par la tradition?

On ne peut douter que Fingal et toute sa famille ne soient, aux yeux des Calédoniens et des Irlandais, une race d'anciens héros qui commandèrent dans ces provinces, et que les deux peuples ne regardent Ossian comme le plus fameux des anciens bardes. On raconte généralement avec admiration et enthousiasme dans les montagnes l'histoire de Fingal: elle est le sujet principal des nouvelles et des fables traditionnelles. Ce mélange des

fables avec l'histoire, ajoute judicieusement Cesarotti, ne prouve pas plus contre la réalité des héros d'Ossian, que les romans de Turpin et de l'Arioste ne prouvent contre l'existence de Charlemagne et de ses preux.

2° Existe-t-il réellement parmi les Calédoniens des chansons attribuées à Ossian, relatives à l'histoire de sa famille? et Macpherson a-t-il tiré de ces poésies originales les poëmes qu'il a publiés sous le nom d'*Ossian?*

Il existe incontestablement en Ecosse un grand nombre de chansons, ballades et autres petits poëmes que l'on croit depuis plusieurs siècles être des ouvrages de ce barde. Hill avait les copies des originaux qu'il publia. Dans diverses parties de ce royaume, spécialement dans le comté d'Argyle, le district de Lochaber, et d'autres endroits de la côte occidentale, il a trouvé plusieurs habitans qui possédaient par tradition, l'un une collection de ces poëmes, l'autre une autre. Ces collections sont plus ou moins volumineuses, et ont entre elles des variétés considérables. Il est certain que l'on y trouve les faits, les aventures, et plusieurs morceaux des poëmes de Smith et de Macpherson. Il n'y a donc aucune raison suffisante de douter qu'ils ne se soient procuré de différens endroits quelques-uns de ces originaux, et que leurs éditions ne doivent à cet égard être appelées authentiques.

3° Mais ces chansons originales sont-elles exactement conformes à l'Ossian de Macpherson?

C'est ce qu'on ne peut affirmer d'une

manière absolue, et ce qu'on pourrait nier sans nuire à l'authenticité qui est l'objet de la dispute. Les chansons d'Ossian, ou chantées ou manuscrites, ont entre elles, comme on l'a dit, des différences nombreuses et sensibles dans les différentes parties de l'Ecosse. Ces différences ne viennent pas seulement de celle des dialectes, mais du désordre, des altérations, retranchemens, additions, et mélanges que différentes personnes y ont introduits en différens lieux et en différens temps. Il paraît que le peuple chantait les poésies de ce barde par morceaux, sans ordre, et en les mêlant avec les fables populaires, et avec d'autres morceaux sur les mêmes sujets composés par des bardes ou poëtes des temps postérieurs, dans un goût et un style différent de celui d'Ossian; qu'ensuite des personnes dépourvues d'instruction et d'expérience en firent çà et là des recueils et des compilations indigestes, sans discernement et sans choix. Il est donc raisonnable de croire que Macpherson et Smith ayant recueilli la plus grande masse qu'il leur fut possible de ces manuscrits, consulté les plus anciens et les mieux informés de ces populations écossaises, et confronté leurs différens avis, choisirent entre les diverses leçons celles qui s'accordaient le mieux avec le caractère général d'Ossian, assemblèrent de la manière la plus raisonnable les divers fragmens, selon la liaison naturelle des sujets, et en formèrent la traduction et l'édition la plus convenable et la plus digne de la renommée de cet ancien auteur.

Smith a ingénument avoué que Macpherson et lui s'étaient conduits de cette manière. « Les matériaux rassemblés, dit-il, notre travail immédiat fut de confronter les différentes éditions [1], d'en retrancher les parties manifestement supposées, de réunir les épisodes qui avaient du rapport entre eux, quoique séparément placés, de remettre à leur place quelques incidens transportés d'un poëme à l'autre, ce qui rendit çà et là nécessaire l'addition de quelques lignes pour la liaison des parties..... Nous n'avons pas, et nous l'avouons, dit-il ailleurs en parlant de Macpherson, les poëmes entiers d'Ossian; nous en avons cependant plusieurs et au moins une partie de tous. L'édifice n'est pas entier, mais il en reste de très-grandes ruines ». Macpherson ne s'est point expliqué publiquement sur les qualités particulières de sa compilation, mais il a plus d'une fois indiqué dans ses notes qu'il avait en effet suivi cette méthode.

J'observerai, ajoute encore ici Cesarotti, que ce système de travail peut nous expliquer la répugnance que Macpherson paraît avoir toujours eue à montrer librement son original. Il possédait plusieurs manuscrits d'Ossian, mais aucun qui fût en original Ossian lui-même; Ossian n'existait dans aucune autre copie, quoiqu'il fût disséminé dans toutes. Le véritable Ossian n'était que dans la compilation qu'il avait faite et transcrite de sa main. Quelque manuscrit qu'il eût présenté, les incrédules et les mal-intentionnés

[1] On entend ici par *édition* les différens recueils manuscrits.

comparant la traduction avec le texte, et ne les trouvant pas rigoureusement conformes, auraient toujours dit, sans plus d'examen, qu'il avait contrefait l'original, et supposé le manuscrit pour en imposer aux lecteurs inattentifs. Se bornant donc à montrer la vérité au petit nombre de ceux qui connaissaient l'état des différentes copies d'Ossian, il ne voulut point courir le risque de s'entendre blâmer et calomnier précisément pour ce qui lui donnait le plus de droit à la reconnaissance et à l'estime du public. Quoi que l'on en veuille penser, l'opinion de M. Hill sur les trois questions ci-dessus doit paraître vraisemblable, et satisfaire plus qu'aucune autre les critiques sans passion : elle dut être approuvée et goûtée de Macpherson lui-même.

Sur d'autres points de la question, comme de savoir si Ossian était irlandais ou calédonien, si Fingal était réellement un héros de l'une de ces deux nations, et si Ossian était son fils ; de fixer le siècle où il vécut, et de distinguer dans les aventures de sa famille ce qui est vrai de ce qui peut y être ajouté de poétique et de fabuleux, l'auteur italien avoue qu'il lui conviendrait mal de prendre parti, il croit plus sage de s'en rapporter à ce que des auteurs nationaux probes et judicieux en ont écrit ; il termine enfin sa dissertation en poëte et en philosophe. « Quoi que l'on veuille dire ou penser, dit-il, les Œuvres de l'Homère celtique existent, elles sont toutes de la même couleur, elles ont certainement un auteur. Que cet auteur soit

du temps de Caracalla ou de saint Patrice, qu'il soit natif de Morven ou d'Ullin, qu'il appartienne à la famille d'un petit roi du pays ou d'un simple montagnard, c'est tout-à-fait la même chose pour qui le considère comme poëte. Ceux qui ne veulent pas l'appeler Ossian peuvent le nommer Orphée; on pourra douter qu'il ait eu Fingal pour père, mais personne ne doutera jamais qu'il n'ait été fils d'Apollon».

Voilà ce que pensait ce littérateur célèbre, d'après les faits et les écrits parvenus à sa connaissance. Les faits et les renseignemens qui vont suivre nous feront faire quelques pas de plus.

II.

On sait qu'il existe en Ecosse une académie ou société, sous le titre de *Highland Society*, dont les travaux ont pour objet tout ce qui regarde les antiquités, l'histoire et la littérature écossaises. Cette société ne pouvait rester neutre dans une question de cette nature: aussi y a-t-elle pris part, mais de la manière qui convient à une compagnie savante. Elle a chargé une commission formée dans son sein, de faire dans le pays même les recherches les plus exactes sur l'authenticité des poésies d'Ossian, et sur tout ce qui peut éclairer la discussion élevée à leur sujet. La commission s'est livrée avec la plus grande activité à ce travail, et elle en a publié le résultat à Edinbourg en 1805, dans un rapport rédigé par M. Henri Mackensie son président, et adressé à la société même.

Une idée succincte de ce rapport fera connaître l'excellent esprit dans lequel il a été fait, et la confiance que l'on doit à ses conclusions.

La commission commença par faire circuler les questions suivantes dans toutes les parties de la haute Ecosse et des îles, où résidaient des personnes qui paraissaient pouvoir lui procurer quelques lumières.

1° Avez-vous jamais entendu, répété ou chanté quelques-uns des poëmes attribués à Ossian, traduits et publiés par M. Macpherson? Par qui les avez-vous entendu répéter, et dans quel temps? En avez-vous mis quelques-uns par écrit, ou pourriez-vous présentement vous les rappeler assez bien pour les écrire? Dans l'un ou l'autre cas, ayez la bonté d'en envoyer à la commission l'original en langue gallique.

2° On demande la même chose à l'égard d'autres anciens poëmes du même genre, qui auraient rapport aux traditions, aux personnes et aux histoires, mentionneés dans le recueil de M. Macpherson.

3° Quelques-unes des personnes à qui vous avez entendu réciter ou chanter de ces sortes de poëmes sont-elles vivantes? ou bien y a-t-il dans la partie du pays que vous habitez quelqu'un qui s'en rappelle et qui en puisse répéter ou réciter quelques-uns? Si cela est, ayez la bonté d'examiner de quelle manière ils se sont procuré ou ont appris ces compositions; mettez par écrit aussi exactement qu'il vous sera possible tout ce que ces personnes peuvent actuellement répéter

ou réciter, et transmettez à la commission le récit qu'elles vous auront fait, et les compositions qu'elles vous auront répétées.

4° S'il y a dans votre voisinage quelqu'un dont M. Macpherson eût reçu quelques poëmes, informez-vous particulièrement quels étaient ces poëmes, de quelle manière il les avait reçus, et comment il les avait écrits : montrez à ces personnes, si vous en avez la commodité, la traduction qu'il a faite de ces poëmes, et priez-les de vous dire si elle est exacte et littérale ; ou, s'il y a de la différence, en quoi cette différence consiste.

5° Ayez la bonté de vous procurer le plus d'informations que vous pourrez sur la croyance traditionnelle établie dans le pays où vous vivez, relativement à l'histoire de Fingal et de ses descendans, et à celle d'Ossian et de ses poëmes, particulièrement aux histoires et aux poëmes publiés par M. Macpherson et aux héros qui y sont célébrés. Transmettez à la commission toutes les relations, toutes les expressions proverbiales ou traditionnelles en langue gallique originale que vous vous serez procurées sur cet objet.

6° Dans toutes les recherches ci-dessus, ou dans toutes celles qu'on pourra faire pour éclaircir ce même sujet, la commission recommande de rédiger les questions et les réponses avec le plus d'impartialité et de précision qu'il sera possible, d'agir enfin comme si c'étaient des questions faites en justice et des preuves résultantes d'une enquête faite avec une exactitude légale.

Ce plan d'une enquête presque juridique se trouve conforme à celui que le célèbre Hume conseillait, en 1763, au docteur Blair, lorsque celui-ci eut publié sa dissertation, pour ne laisser subsister aucun des doutes qui s'élevaient déjà sur la sincérité de Macpherson et sur la sienne. La commission s'était elle-même tracé ce plan, avant de connaître les lettres de Hume au docteur Blair, qui lui ont été depuis communiquées, et qu'elle imprime. Blair avait commencé lui-même à le suivre, et il avait reçu un assez grand nombre de réponses qui lui furent adressées sur-tout par des ecclésiastiques de la haute Ecosse. La commission les a obtenues des héritiers du docteur Blair, et en a fait imprimer onze dans l'appendix de son rapport [1]. On y voit en général, comme dans la lettre de Hume, une forte désapprobation de l'orgueil qui paraissait avoir seul engagé Macpherson à garder le silence, tandis qu'il avait entre les mains les moyens d'y réduire ses ennemis : on y voit aussi que les manuscrits erses originaux étaient devenus très-rares dans les montagnes et dans les îles, précisément parce qu'il les en avait presque tous enlevés; que cependant il y en existait encore une quantité assez considérable ; l'une de ces lettres sur-tout [2] donne un détail très-circonstancié des morceaux publiés par Macpherson, dont les originaux erses existent, et nomme les personnes qui les possèdent.

D'autres lettres attestent la manière dont

[1] N° I.
[2] La cinquième.

Macpherson avait été engagé dans son entreprise, et celle dont il s'était procuré en voyageant dans la haute Ecosse et dans les îles, les originaux alors existans en grand nombre des poésies erses qu'il traduisit peu de temps après. Ces détails, certifiés par des témoins encore vivans ou par des témoignages secondaires non moins certains, prouvent qu'il mit dans cette recherche autant de sincérité que de zèle, et qu'il fut servi à souhait par beaucoup d'Ecossais, empressés de contribuer à la gloire de leur patrie.

La commission n'a pas été moins diligente à rechercher les traces des autres auteurs qui, depuis Macpherson, ont publié des recueils de poésies galliques, de MM. Hill, Clarke, et sur-tout du docteur Smith. Les résultats ont tous été les mêmes. Ce dernier, en publiant les originaux galliques dont il avait précédemment donné la traduction, a indiqué les sources où il avait puisé chaque poëme, et les personnes, toutes revêtues de caractères qui les rendent dignes de foi, dont il les avait obtenus. Il a correspondu directement avec M. Mackensie, président de la commission; ses lettres, imprimées dans l'appendix, répondent avec autant de solidité que de candeur aux principales objections qui ont été faites, et donnent des éclaircissemens qui doivent satisfaire tout homme qui cherche impartialement la vérité. Le rapporteur fait ici une observation. Si l'authenticité des poésies publiées par M. Smith n'est point contestée, et en effet elle ne l'est pas, c'est une forte présomption ou plutôt une preuve

évidente dans la question qui occupe la société. On trouve dans ces poëmes non seulement le même degré d'élévation et une poésie aussi passionnée, mais la même délicatesse et des sentimens aussi rafinés que ceux qui ont paru des ornemens si extraordinaires dans les poëmes traduits par Macpherson. C'est ce que le rapporteur prouve par un grand nombre de passages traduits littéralement de *la mort de Gaul*, et de quelques autres de ces poëmes de la collection de M. Smith.

La commission vient ensuite aux matériaux qu'elle s'est procurés elle-même. Les réponses directes à la circulaire qu'elle avait publiée ont été nombreuses et toutes à peu près dans le même sens. Les correspondans n'avaient jamais douté de l'existence des poëmes originaux; ils en avaient entendu répéter plusieurs dans leur jeunesse. Les montagnards d'Ecosse n'avaient point alors, dans leurs momens de repos ou d'oisiveté, d'amusemens qu'ils préférassent à celui de les écouter; mais depuis la révolte de 1745 les choses ont changé dans ce pays: les poëmes nationaux ne font plus le même plaisir, et il reste peu de personnes en état de les réciter; d'autres assurent avoir entendu, même dans ces derniers temps, des poëmes où les sujets historiques et les noms des héros étaient les mêmes que dans ceux qu'avait traduits Macpherson. Cette traduction semble fort bonne aux Ecossais qui l'ont lue, mais ne leur paraît cependant pas avoir la force et l'énergie de l'original, etc. Quelques-uns envoient à la

commission d'anciens poëmes qu'ils possédaient en manuscrit et qu'ils avaient autrefois recueillis de la bouche de quelques vieux montagnards, ou qu'ils avaient récemment obtenus de personnes qui se les étaient procurés de cette manière dans leur jeunesse. Plusieurs ont trouvé, dans différens endroits de leur voisinage, des preuves que l'existence de Fingal et de ses héros était une ancienne tradition à laquelle on croyait généralement.

Parmi les pièces qui ont été remises à la commission par les héritiers de Macpherson, il s'en trouve une fort curieuse ; c'est une copie exacte de quelques notes écrites de la main de Macpherson lui-même sur un exemplaire de sa première édition d'Ossian, à côté du titre de chacun des huit poëmes suivans :

Cathloda. Remis les trois chants (*Duans*) à M. John Mackensie, aussi complets que la traduction.

Carrickthura. Remis en entier à M. John Mackensie.

Carthon. Remis tout ce que j'ai retrouvé de Carthon à M. John Mackensie.

Calthon et *Colmal.* L'original de Calthon et Colmal donné à M. John Mackensie.

Fingal. L'original du poëme entier de Fingal donné à M. John Mackensie, etc.

Oïna-Morul, Colna-Dona, Croma, donné à M. John Mackensie.

On verra bientôt quel etait l'objet de ce dépôt fait par Macpherson entre les mains de son ami, et l'on sentira mieux alors l'importance de ce simple *memorandum.*

La commission a reçu plusieurs collections manuscrites de pièces anciennes, dont les unes sont étrangères au recueil de Macpherson, les autres tout-à-fait semblables aux pièces correspondantes de ce recueil, et d'autres où l'on remarque seulement des différences considérables qui prouvent que ces pièces, comme on l'a vu plus haut, variaient souvent dans les différens manuscrits. Mais le tout ensemble dépose de leur antiquité et de leur originalité.

Il serait impossible de suivre dans tous ses détails ce rapport très-étendu, et dont toutes les parties sont appuyées de pièces justificatives; il forme un volume in-8° de 500 pag. où tout est substantiel et porte le caractère d'une critique aussi impartiale qu'attentive, et d'une grande sincérité. Voici quelles en sont les conclusions :

La commission a dirigé vers deux points principaux toutes ses recherches.

1° Existait-il anciennement dans les montagnes d'Ecosse une poésie généralement connue sous le nom d'*ossianique*, nom dérivé de l'opinion universelle où l'on était que son principal auteur était Ossian, fils de Fingal? De quel genre était cette poésie, et quel en était le degré de perfection? Sur ce point, la commission affirme avec confiance que cette poésie ossianique a existé, qu'elle a été commune, généralement et abondamment répandue en Ecosse; qu'elle était d'un genre très-frappant et très-propre à laisser une impression profonde.

2° Jusqu'à quel point le recueil de ces poé-

sies, publié par James Macpherson, est-il véritable et authentique ? Il est plus difficile de répondre à ceci d'une manière décisive. Dans les poëmes ou fragmens de poëmes originaux que la commission a pu se procurer, on trouve souvent la substance et quelquefois même l'expression presque littérale des poëmes traduits par Macpherson. Mais elle n'a pu obtenir aucun poëme manuscrit dont le titre et la teneur fussent entièrement les mêmes que dans cette traduction. Elle est portée à croire que Macpherson était dans l'usage de remplir les lacunes, de lier des morceaux séparés, en insérant des passages qui ne se trouvaient pas dans le même texte, en corrigeant, adoucissant et suppléant ce qu'il y trouvait de rude ou de défectueux, changeant ce qui lui paraissait trop simple ou trop dur pour des oreilles modernes, et relevant ce qui, dans son opinion, était au-dessous du caractère d'une bonne poésie. La commission ne peut déterminer jusqu'à quel point il a usé de ces libertés.

Dans le temps où il rassembla sa collection il avait, pour se procurer, soit verbalement, soit par écrit, les textes originaux, des facilités que l'on n'a plus, que personne ne peut plus avoir. La commission croit apercevoir, dans quelques-uns des morceaux de la traduction, plus de fidélité que dans d'autres à rendre les fragmens originaux qu'elle a pu se procurer. Fingal, par exemple, lui paraît beaucoup plus exactement rendu que Temora; ce qu'elle attribue à ce que Macpherson, qui était tout-à-fait inconnu quand il pu-

blia le premier de ces deux poëmes, fut beaucoup moins confiant, plus attentif et plus réservé; et que lorsqu'il donna l'autre, il crut devoir prendre ce ton de confiance et de liberté que donnent la réputation, les succès et les applaudissemens, mais qui était aussi dans son caractère, naturellement porté à la présomption et à l'orgueil; qu'enfin depuis ce moment il mit plus d'empressement à faire vîte, que d'application à bien faire; qu'il aima mieux enlever les suffrages par une publication prompte, que de les mériter en formant une collection plus soignée des originaux qu'il possédait, et en se procurant par de nouvelles recherches ceux qui lui manquaient encore.

Il était assurément difficile de mettre dans une pareille affaire plus d'esprit de justice, de modération et d'impartialité. Il résulte cependant du rapport et des conclusions que Macpherson, au lieu de faire à Ossian une réputation qu'il ne méritait pas, a nui, par précipitation, par présomption et par négligence, à celle qu'il pouvait lui faire, et que ce barde méritait. C'est ce que la société écossaise de Londres a prouvé mieux encore que celle d'Edimbourg ne l'avait fait par la publication du rapport de ses commissaires.

Elle a récemment (1807) élevé à Ossian le plus beau monument qui lui ait encore été consacré. Devenue dépositaire de tous les poëmes originaux traduits par Macpherson, et que différens motifs l'avaient toujours empêché de publier lui-même, elle a fait faire une magnifique édition du texte gallique, accompagné d'une traduction latine littérale.

Le tout est précédé d'une nouvelle *dissertation sur l'authenticité des poésies d'Ossian*, ouvrage d'un écrivain aussi avantageusement connu par son caractère que par ses talens, sir John Sinclair. Le troisième volume est terminé par un morceau de plus de 200 pages, intitulé : *Observations supplémentaires sur cette même authenticité.* Il est de M. Mac-Arthur, le même qui a traduit et accompagné de notes la dissertation de Cesarotti. Il ne s'y propose que de discuter plusieurs objets qui n'auraient pu entrer dans ces notes, sans les étendre au-delà de toute mesure; mais il jette sur tous les différens points dont la question se compose, un jour qui n'y laisse plus de ténèbres, et qui ne permet plus d'y répandre une nouvelle obscurité.

Quant à la dissertation de M. John Sinclair, les résultats n'en sont pas moins péremptoires. Fidèles au plan que nous nous sommes fait de ne point entrer ici dans la discussion, ni même dans l'analyse des raisonnemens, et de n'y rassembler que des faits, nous extrairons de cette dissertation ceux qui nous paraissent apporter avec eux un dernier degré de persuasion et de certitude.

Avant notre révolution, la ville de Douai, en Flandres, possédait un collége écossais; et, dans ce collége, il existait un recueil manuscrit de poésies galloises, où se trouvaient presque toutes celles qui ont été depuis traduites par Macpherson. M. John Sinclair ayant appris que M. Cameron, évêque catholique, maintenant fixé à Edinbourg, avait eu

connaissance de ce manuscrit, s'est adressé à lui-même pour en avoir des renseignemens. M. Cameron, dont il imprime les lettres, lui a répondu qu'il avait en effet connu ce recueil; que M. Farquharson, jésuite, ancien préfet ou directeur des études dans ce collége, l'avait écrit de sa main; qu'il était mort en Ecosse depuis quelques années, mais que M. Macgillivray, alors professeur dans ce même collége, y avait souvent vu ce manuscrit entre les mains de M. Farquharson, lequel avait plus de cent fois comparé devant lui la traduction de Macpherson et le texte original; se plaignant toujours de ce que cette traduction faisait perdre à l'original une partie de sa force et de sa beauté. M. Farquharson était revenu en Ecosse en 1773, et avait laissé au collége de Douai son manuscrit, formant un volume *in-folio*, d'une écriture fine et serrée. M. Macgillivray l'y avait encore vu jusqu'en 1775; mais dès ce temps-là, ayant souvent passé entre les mains des écoliers, il était en fort mauvais état, et plusieurs feuilles s'étaient détachées et perdues. Le dernier principal du collége se rappelait en avoir vu souvent depuis arracher des feuilles entières pour allumer du feu. Il a fini par être entièrement détruit.

M. Macgillivray demeurant aussi à Edinbourg, M. John Sinclair lui a adressé une série de questions claires, cathégoriques et précises sur ce fait. Il les a en même temps adressées à un autre évêque, nommé M. John Chisholm, que M. Cameron lui avait indiqué comme également instruit de ce qui regardait le manuscrit de Douai. Tous deux ont fait,

par écrit, des réponses affirmatives dont le fond est tout-à-fait le même. Le premier, surtout, est entré dans les détails les plus circonstanciés sur le temps où ce manuscrit avait été rédigé en Ecosse; sur l'époque où il l'avait vu pour la première fois à Douai; sur la comparaison que faisait souvent son propriétaire, M. Farquharson, des poëmes qu'il contenait, avec la traduction de Macpherson, depuis le moment qu'elle eut paru, comparaison qui n'était presque jamais avantageuse pour le traducteur, et dont il résultait que tout ce que Macpherson avait publié était dans ce recueil, mais qu'il y avait de plus un assez grand nombre de poëmes qu'il avait eu tort de négliger; enfin, sur les dégradations successives que ce recueil avait subies, et sur son entière destruction. Il n'y a donc point dans l'histoire, selon l'expression de sir John Sinclair, de fait plus avéré que celui de l'existence de ce manuscrit écossais à Douai, antérieurement à la traduction de Macpherson, ni rien qui prouve mieux que les poëmes qu'il a donnés pour authentiques le sont en effet.

Mais quelles furent donc les véritables causes qui empêchèrent Macpherson de publier les originaux, et de fermer ainsi la bouche à ses détracteurs? Voici des faits qui répondent nettement à cette question.

Il paraît, d'après l'avertissement placé en tête de sa première édition, qu'il avait d'abord proposé publiquement de les faire imprimer par souscription, avant même de donner sa traduction au public; mais qu'il ne

s'était point présenté de souscripteurs. Peu de temps après que sa traduction eut paru, il fut obligé d'abandonner toute entreprise poétique, pour accompagner le gouverneur Georges Johnston à la Floride. On voit, par un extrait du journal de M. John Mackensie, son exécuteur testamentaire, qu'il y porta avec lui les manuscrits originaux des poésies galliques, et que c'est à cela qu'il faut attribuer la perte ou totale ou partielle de quelques-uns des plus petits poëmes d'Ossian.

Macpherson revint en Angleterre en 1766; les liaisons politiques qu'il avait formées le tinrent éloigné de tout travail littéraire, de quelque importance, jusqu'en 1771, qu'il publia son *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.*

Cependant sa traduction d'Ossian lui avait fait une réputation qu'il crut augmenter en traduisant dans le même style, et en prose poétique, l'Iliade d'Homère. La chûte éclatante de ce malheureux ouvrage, publié en 1773, mortifia sensiblement son amour propre, et le dégoûta pour long-temps de la poésie. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, en février 1796, il fut entièrement occupé, soit de discussions politiques, soit de la conduite des affaires du nabab d'Arcot, qui l'avait établi son agent en Angleterre, et au service duquel il fit une fortune considérable. Son orgueil fut réveillé par les sarcasmes piquans de Johnson; et la crainte qu'il pouvait avoir relativement aux dépenses qu'exigeait l'impression des originaux galliques, fut dissipée par une souscription que fit dans l'Inde

une société respectable d'Ecossais distingués, curieux de voir imprimés, dans le langage de leurs ancêtres, ces poëmes qu'ils avaient souvent entendu réciter dans leur jeunesse. Une somme de mille livres sterling fut avancée en 1784 à Macpherson, qui promit de s'occuper incessamment de cette publication. M. John Sinclair imprime dans l'appendix de sa Dissertation toutes les pièces relatives à cette affaire. Rien de plus positif, ni de plus officiel. Il affirme aussi avoir vu, pendant plusieurs années, Macpherson effectivement occupé de cette édition, si désirée, des poésies originales. Le capitaine Morison, très-versé dans l'ancien langage gallois, l'avait aidé à faire une copie complète de ces poëmes, pour que les originaux ne périssent pas par l'impression. C'était aussi alors que M. Macferlan en avait traduit littéralement en latin une partie, traduction qu'il a achevée depuis, et qui accompagne le texte original dans cette dernière et magnifique édition. Mais Macpherson, qui devenait moins actif en vieillissant, et à qui le soin et les jouissances d'une grande fortune donnaient d'autres occupations, avançait à tout cela très-lentement.

Il mourut, comme on l'a dit, en 1796, laissant à M. John Mackensie, son intime ami, et l'un de ses exécuteurs testamentaires, une somme de mille livres sterl. pour les frais de l'édition projetée. On a vu précédemment la preuve qu'il lui avait remis, à différentes reprises, les manuscrits originaux de plusieurs poëmes. M. Mackensie ayant ras-

semblé tout le reste, mit, à ce qu'il paraît, un grand scrupule, mais peu de célérité dans l'exécution des volontés de son ami, et perdit plusieurs années à discuter, avec d'autres savans écossais, la forme que l'on donnerait à l'édition, le caractère dans lequel on imprimerait le texte original, l'orthographe que l'on suivrait, etc..... On transcrivit de nouveau tous les poëmes, conformément à l'orthographe de la Bible en langue galloise; on fabriqua un nouveau papier, propre à ce genre d'impression; le traité était fait avec des libraires de Londres, l'impression commencée, quand M. Mackensie mourut.

Un de ses parens, du même nom, chargé de l'exécution de son testament, mais étranger par son état [1] à une publication de cette nature, prit le parti fort sage de remettre tous les manuscrits entre les mains du secrétaire de la société écossaise de Londres, pour que l'édition fût faite sous les auspices de cette société même. En conséquence, la société, dans son assemblée générale du 17 mai 1804, nomma une commission de six de ses membres, qu'elle chargea de préparer, de conduire et de surveiller l'impression; et c'est environ deux ans après, que cette belle édition a paru. Sir John Sinclair, président de la commission, et qui paraît s'être donné les principaux soins, y a encore ajouté la composition de cette Dissertation savante, qui porte avec elle l'évidence et la conviction. Il la termine en déclarant qu'il ne regrette point le temps ni la peine que cette publica-

[1] Il est chirurgien en second, au 42e régiment d'infanterie.

tion lui a coûté, puisqu'il se flatte d'avoir solidement établi deux propositions qu'il espère ne voir plus mettre en doute, et qui, effectivement, n'y ont pas été mises depuis en Angleterre :

I. Que les poëmes d'Ossian sont d'une authenticité et d'une antiquité démontrées.

II. Qu'à une époque de l'histoire très-éloignée, les montagnes d'Ecosse produisirent un barde dont les ouvrages doivent rendre son nom immortel, et dont le génie n'a été surpassé par les efforts d'aucun moderne, ni même d'aucun ancien rival.

En terminant à notre tour ici cette notice, nous nous garderons bien d'adopter, dans toute son étendue, cette seconde proposition de sir John Sinclair, dictée par un enthousiasme, excusable sans doute, mais qu'il nous conviendrait peu de partager ; mais il nous est impossible de ne pas adhérer à la première, et nous serons fort trompés si, après avoir lu avec quelque attention ce simple exposé des faits, tout lecteur raisonnable n'y adhère pas comme nous.

P. L. GINGUENÉ,
Membre de l'Institut de France.

SUJET DU POËME DE FINGAL.

Arto, souverain d'Irlande, étant mort dans Temora, palais des rois de cette île, laissa Cormac son fils en minorité. Les tribus s'assemblèrent dans Temora pour lui donner un tuteur. Cuchullin fut élu d'une voix unanime, et ne dut ce choix qu'à la grande réputation qu'il s'était acquise dans les armes : il était fils de Semo, roi de l'une des Hébrides. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il apprit que Swaran, roi de Loclin, en Scandinavie, avait formé le projet de faire une descente en Irlande : à cette nouvelle il envoya Moran, fils de Fithil, à Fingal, chef de ces Calédoniens qui habitaient la côte occidentale d'Écosse, pour lui demander du secours. Fingal, autant par générosité qu'à cause de sa parenté avec la famille royale d'Irlande, résolut de faire une expédition dans ce pays; mais avant qu'il arrivât, Swaran s'était déjà approché de l'Ulster, province d'Irlande. Cuchullin avait rassemblé l'élite des tribus irlandaises à Tura, forteresse de cette province; il avait envoyé des espions le long de la côte pour être averti sur-le-champ de l'arrivée de l'ennemi : c'est là que le poëme commence; l'action ne dure que cinq jours et cinq nuits; la scène est dans la plaine de Lena, auprès d'une montagne appelée Cromla, sur la côte d'Ulster. Fingal, père d'Ossian, et roi de Morven en Écosse, est le héros de ce poëme.

SOMMAIRE.

Cuchullin est assis seul sous un arbre, à la porte de Tura, tandis que les autres chefs sont allés chasser sur la montagne voisine. Il est informé par Moran, fils de Fithil, de la descente de Swaran, roi de Loclin : il assemble les chefs ; il se tient un conseil où l'on débat avec chaleur si on donnera bataille à l'ennemi. Connal, roi de Togorma, et intime ami de Cuchullin, propose de faire retraite jusqu'à l'arrivée de Fingal. Calmar, fils de Matha, souverain de Lara, dans la province de Connaught, était d'un avis opposé à celui de Connal ; il voulait le combat : Cuchullin adopte l'avis de Calmar. En marchant à l'ennemi, il s'aperçoit de l'absence de trois de ses plus braves guerriers, Fergus, Ducomar et Caïrbar. Fergus arrive et apprend à Cuchullin la mort des deux autres guerriers, ce qui amène l'épisode touchant de Morna, fille de Cormac. Swaran débarque : il découvre de loin l'armée de Cuchullin, et envoie le fils d'Arno la reconnaître, et observer les mouvemens de l'ennemi, tandis que lui range ses troupes en bataille. Le fils d'Arno revient, et fait à Swaran la description du char de Cuchullin, et de la contenance terrible de ce héros. Les armées se joignent et combattent ; mais la nuit qui survient les sépare, et laisse la victoire indécise. Cuchullin, suivant les lois de l'hospitalité pratiquées dans ces temps anciens, envoie à Swaran une invitation en forme de se trouver à sa fête, par son barde Carril, fils de Kinfena. Swaran refuse. Carril raconte à Cuchullin l'histoire de Grudar et Brassolis. Sur l'avis de Connal, Cuchullin envoie un parti pour observer les ennemis, ce qui termine l'action de la première journée.

FINGAL,

POËME.

CHANT PREMIER.

PRÈS des murs de Tura, Cuchullin (1) était assis au pied d'un arbre au tremblant feuillage. Sa lance était appuyée contre un rocher revêtu de mousse. Son bouclier reposait près de lui sur le gazon. Il rêvait au puissant Caïrbar (2), héros qu'il avait tué dans le combat, lorsque Moran, chargé de veiller sur l'Océan, revient annoncer sa découverte.

« Lève-toi, Cuchullin, lève-toi, dit le jeune guerrier : je vois les vaisseaux de Swaran : Cuchullin, l'ennemi est nombreux : la mer sombre roule avec ses ondes une foule de héros. — Enfant de Fithil, répond le chef aux yeux bleus, je te vois toujours trembler : ta peur a grossi le nombre des ennemis. Sais-tu si ce n'est pas Fingal (3), le roi des Monts-Solitaires, qui vient me secourir dans les plaines verdoyantes d'Ullin [1] ? »

« J'ai vu leur chef, reprit Moran; je l'ai vu

[1] Ullin, ancien nom de l'Ulster.

haut et mènaçant comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin; son bouclier est aussi grand que la lune au bord de l'horizon. Il était assis sur un rocher du rivage, et ses troupes roulaient comme de sombres nuages autour de lui. Chef des guerriers, lui ai-je dit, il est grand le nombre de nos combattans : tu portes à juste titre le nom de puissant guerrier ; mais une foule de guerriers puissans t'attendent sous les murs tortueux de Tura. D'une voix semblable au bruit d'une vague en courroux, Swaran me répond : Eh! qui dans ces plaines marcherait mon égal? Les héros ne peuvent soutenir mon aspect : ils tombent dans la poussière sous les coups de mon bras. Nul autre que Fingal, nul autre que le roi des Collines-Orageuses ne peut faire tête à Swaran dans les combats. Une fois nous avons mesuré nos forces sur la colline de Malmor, et le sol de la forêt fut labouré sous l'effort de nos pas. Les roches tombaient arrachées de leur base, et les ruisseaux, changeant leurs cours, fuyaient en murmurant loin de cette terrible lutte. Trois jours entiers nous renouvelâmes le combat; nos guerriers restaient à l'écart, immobiles et tremblans. Au quatrième jour Fingal s'écria : le roi de l'Océan est tombé; il est debout,

répondit Swaran. Moran, que le sombre Cuchullin cède au héros qui est fort comme les tempêtes de Malmor ».

« Non, répondit Cuchullin, jamais je ne céderai à un homme. Cuchullin sera grand, ou mort. Va, Moran, prend ma lance, et frappe sur le bouclier sonore de Caïrbar (4); il est suspendu à la porte bruyante de Tura. Ses sons ne sont pas les sons de la paix (5). Mes guerriers l'entendront sur la colline ».

Moran part : il frappe le bouclier : les côteaux et les rochers répondent : les sons s'étendent dans la forêt : le cerf tressaille au bord du lac. Déjà Curach se lève, s'élance du haut du rocher; et Connal après lui, tenant sa lance marquée de sang : le sein de neige du beau Crugal s'enfle et palpite : le fils de Favi a déjà quitté le noir sommet de la colline : c'est le bouclier de la guerre, s'écrie Ronnar : c'est la lance de Cuchullin, dit Lugar. Enfant de la mer, Calmar, prends tes armes, lève ton acier bruyant : lève-toi, Puno, héros terrible, lève-toi : Caïrbar, abandonne les forêts de Cromla : plie tes genoux d'albâtre, ô Eth, descends du bord des torrens de Lena. Caolt, déploie tes muscles mouvans, et fais siffler sous tes pas la bruyère de Mora : tes flancs sont blancs comme l'écume de la mer agitée,

lorsque les noirs ouragans l'épandent sur les rochers grondans de Cuthon.

[1] Je les vois tous rassemblés : ils sont pleins de l'orgueil que leur donnent leurs premiers exploits : leurs ames s'enflamment au souvenir des combats et des siècles passés : leurs regards étincelans cherchent l'ennemi. Leurs bras nerveux posent sur la poignée de leurs épées, et l'éclair jaillit de leurs flancs d'acier. Ils descendent par torrens du haut des montagnes. Les chefs s'avancent et brillent sous l'armure de leurs pères; suivent leurs guerriers sombres et menaçans : tels on voit les nuages pluvieux s'assembler, se presser derrière les météores enflammés du ciel. Le bruit de leurs armes qui se choquent, monte dans les airs : leurs dogues animés y mêlent leurs longs aboiemens. L'hymne des combats est entonnée à voies inégales, et se prolongent dans les échos du Cromla. Arrivée au sommet du Lena, la troupe s'arrête sur les noires bruyères, semblable à un brouillard d'automne, lorsque rassemblant ses flocons épars dans la plaine, il monte sur les collines obscurcies, et de leur cime, élève sa tête dans les cieux.

[1] C'est Ossian qui parle. On le verra tantôt historien, tantôt acteur dans le poëme, et parler de lui, tantôt à la première, tantôt à la troisième personne.

« Salut, dit Cuchullin, enfans des vallons, et vous chasseurs du cerf timide : d'autres jeux se préparent; ils sont sérieux; ils sont terribles comme ce flot menaçant qui roule sur la côte. Combattrons-nous, enfans de la guerre, ou céderons-nous au roi de Loclin[1] les vertes plaines d'Inisfail[2] ? Parle, ô Connal (6), toi le premier des guerriers; toi qui brisas tant de boucliers; tu as combattu plus d'une fois contre les guerriers de Loclin; veux-tu manier encore la lance de ton père »?

« Cuchullin, répond le guerrier d'un air tranquille, la lance de Connal est affilée; elle se plaît à briller dans le combat et à s'abreuver de sang; mais quoique mon bras demande la guerre, mon cœur est pour la paix. Chef des guerriers de Cormac, vois la noire étendue de la flotte de Swaran : ses mâts s'élèvent aussi nombreux sur nos côtes, que le sont les roseaux sur le lac de Lego : la foule de ses vaisseaux présente l'aspect d'une forêt couverte de vapeurs, lorsque les arbres balancés plient tour à tour sous l'effort des vents impétueux. Le nombre de ses guerriers est trop grand; Connal est pour la paix. Fingal, le premier des mortels, voudrait éviter le bras

[1] Nom du royaume de Swaran en Scandinavie.

[2] L'Irlande.

de Swaran; Fingal qui balaie les guerriers comme les vents de la tempête dispersent la bruyère, lorsque les torrens mugissent le long des échos de Cona, et que la nuit s'assied sur la colline environnée de tous ses nuages ».

« Fuis, guerrier ami de la paix, dit Calmar; fuis dans tes collines silencieuses, où ne brilla jamais la lance des combats; va poursuivre le chevreuil du Cromla, et arrêter avec tes flèches les cerfs bondissans de Lena : mais toi, Cuchullin, fils de Semo, arbitre de la guerre, disperse les enfans de Loclin; porte le ravage au travers de leurs bataillons orgueilleux; que jamais vaisseau du royaume des Neiges ne bondisse sur les flots agités d'Inistore [1]! Levez-vous, ô vents orageux d'Erin [2] : mugissez, ouragans des bruyères; puissé-je mourir au milieu de la tempête, enlevé dans un nuage par les fantômes irrités des morts : que Calmar meure au milieu de l'orage, si jamais la chasse eut pour lui autant d'attraits que les batailles ».

« Calmar, répliqua Connal d'une voix tranquille, jamais je n'ai fui : j'ai volé aux combats à la tête de mes guerriers; mais la renommée

[1] L'île des Baleines; c'était une des Orcades.

[2] Nom de l'Irlande, composé de deux mots, dont l'un signifie île et l'autre ouest; l'île d'Ouest.

de Connal est faible encore. La bataille a été gagnée à ma vue, et le brave a triomphé : mais écoute ma voix, ô fils de Semo, et souviens-toi du trône antique de Cormac : donne des richesses et la moitié de ce royaume pour acheter la paix, jusqu'à ce que Fingal arrive avec son armée; mais si tu choisis la guerre, je saisis ma lance et mon épée : ma joie sera d'être au milieu des combattans, et mon ame se déploiera dans le fort de la mêlée ».

« Pour moi, dit Cuchullin, le bruit des armes plaît à mon oreille; il me plaît comme le bruit du tonnerre avant les douces pluies du printemps : rassemble toutes mes troupes; que je voie sous mes yeux tous mes guerriers; qu'ils s'avancent au travers des bruyères, brillans comme le rayon du soleil avant l'orage, lorsque le vent d'occident assemble les nuées, et que les chênes de Morven gémissent le long des rivages.

« Mais où sont mes amis, les compagnons de mon bras dans le danger? Où es-tu, Caïrbar, au sein d'albâtre? Où est ce Ducomar, ce foudre de guerre? Et toi, Fergus, m'as-tu donc abandonné au jour de la tempête? Fergus, le premier à partager la joie de nos fêtes?

« Fils de Rossa, bras de la mort, viens-tu comme le rapide chevreuil des collines

retentissantes de Malmor [1] ? Salut au fils de Rossa ; mais quel nuage obscurcit ton ame belliqueuse » ?

« Quatre pierres, répondit Fergus [2], s'élèvent sur la tombe de Caïrbar ; et ces mains ont placé dans la terre le vaillant Ducomar. Fils de Torman, tu étais un astre sur la colline ; et toi, ô Ducomar ! tu étais fatal comme les exhalaisons du marécageux Lano, lorsqu'elles s'étendent sur les plaines de l'automne, et qu'elles portent la mort parmi les nations. Morna ! toi, la plus belle des filles, ton sommeil est paisible dans le creux du rocher ! tu es tombée dans les ténèbres, comme l'étoile qui traverse les déserts dans sa chute oblique, et dont le voyageur solitaire regrette la lueur passagère ». — Dis à Cuchullin, dis comment sont tombés les chefs d'Erin ? Ont-ils péri de la main des enfans de Loclin en combattant dans le champ des héros ? ou quelle autre cause a précipité les chefs de Cromla dans l'étroite et sombre demeure [3] ?

[1] Fergus paraît.

[2] Ceci fait allusion à la manière dont les anciens Écossais ensevelissaient les morts. *Voyez* le discours préliminaire.

[3] Expression dont le poëte se sert souvent pour désigner le tombeau.

[Caïrbar, répartit Fergus, a péri par l'épée de Ducomar, au pied d'un chêne, sur le bord du torrent. Ducomar vint ensuite à la grotte de Tura, et adressa ces paroles à l'aimable Morna:

« Morna, la plus belle des femmes, aimable fille de Cormac, pourquoi te tiens-tu seule dans l'enceinte de ces pierres, dans le creux de ce rocher? Le ruisseau murmure tristement : le gémissement de l'arbre antique s'élève sur les vents : le lac est troublé : un sombre nuage voile les cieux : mais toi, tu es blanche comme la neige de ces bruyères, et ta chevelure ressemble aux vapeurs qui couronnent le sommet du Cromla, lorsqu'elles pendent en flocons sur les rochers, et qu'elles brillent aux rayons du couchant. Ton sein offre à la vue deux globes de marbre, tels qu'on en voit au bord des ruisseaux de Branno ; tes bras ont la blancheur et la fermeté des colonnes d'albâtre du palais de Fingal ».

« D'où viens-tu, répond la belle ; d'où viens-tu, Ducomar, le plus sombre des hommes? Tes sourcils sont noirs et terribles ; tes yeux roulent une prunelle enflammée ; Swaran paraît-il sur la mer? Ducomar, quelles nouvelles de l'ennemi? — O Morna! je descends de la

colline des biches. Trois fois j'ai bandé mon arc, et j'en ai terrassé trois. Trois autres ont été la proie de mes dogues légers. Aimable fille de Cormac, je t'aime comme mon ame : j'ai tué pour toi un magnifique cerf : sa tête était parée d'un bois à plusieurs rameaux, et ses pieds égalaient la légéreté des vents. — Je ne t'aime point, guerrier farouche ; ton cœur a la dureté du roc, et ton œil noir m'inspire la terreur. Mais toi, Caïrbar, toi, fils de Torman, tu es l'amour de Morna ; tu as pour moi la douceur d'un rayon de soleil qui luit sur la colline dans un jour d'orage ! As-tu vu le jeune Caïrbar ? As-tu rencontré cet aimable guerrier sur la colline des chevreuils ? La fille de Cormac attend ici le retour du fils de Torman. — Et Morna l'attendra long-temps ; son sang est sur mon épée : Morna l'attendra long-temps ; il est tombé sur les rives du Branno : j'élèverai sa tombe sur le sommet du Cromla. Mais fixe ton amour sur Ducomar ; son bras est fort comme la tempête ».

« Il n'est donc plus, le fils de Torman, dit sa jeune amante, les yeux pleins de larmes ! Il est donc tombé sur la colline, ce jeune et beau guerrier ! il était toujours le premier à la tête des chasseurs de la montagne ; il était le fléau des ennemis apportés par l'Océan.

Ducomar, oui, tu es sombre et farouche, et ton bras cruel est funeste à Morna. Barbare, donne-moi cette épée; j'aime le sang de Caïrbar ».

Ducomar, touché de ses larmes, lui cède son épée : elle la lui plonge dans le sein. Comme un rocher qui se détache de la montagne, il tombe, et étend un bras vers elle.

« Morna, tu as donné la mort à Ducomar: je sens dans mon sein le froid de l'acier. Rends mon corps à la jeune Moïna; Ducomar était l'objet de ses songes. Elle m'élèvera un tombeau : le chasseur le remarquera, et me donnera des louanges. Mais, de grâce, retire ce fer de mon sein : Morna, je le sens qui me glace ».

Elle s'approche toute en larmes, et elle retire l'épée du sein du guerrier : Ducomar en tourne la pointe sur elle, et perce son beau sein. Elle tombe, et les boucles de sa belle chevelure sont éparses sur la terre : son sang sort en bouillonnant de sa blessure, et rougit l'albâtre de son bras. Elle s'agite dans les convulsions de la mort; la grotte de Tura répéta ses derniers gémissemens.]

« Paix éternelle! dit Cuchullin, aux ames des héros : leurs actions furent éclatantes dans les dangers. Que leurs ombres errent

autour de moi, portées sur les nuages (7); que je voie leurs traits guerriers; à leur aspect, mon ame sentira croître sa constance dans les périls, et mon bras lancera les foudres de la mort. Mais toi, Morna, viens à mes yeux sur un rayon de la lune : viens près de ma fenêtre pendant mon sommeil, quand j'oublierai la guerre et ses alarmes, pour ne songer qu'aux loisirs de la paix.

Rassemblez nos tribus, et marchez aux combats; suivez mon char de bataille, et que vos accens guerriers se mêlent au bruit de ma course. Placez trois lances à mes côtés : volez sur la trace de mes coursiers bondissans : que mon ame se sente soutenue du courage de mes amis, lorsque la nuit du combat s'épaissira autour de mon épée étincelante ».

Tels qu'un torrent écumant se précipite de la cime escarpée du Cromla, lorsque le tonnerre gronde, et que la sombre nuit a déjà noirci la moitié de la colline; tels et plus terribles encore s'élancent les nombreux enfans d'Erin. Leur chef déploie toute sa valeur, semblable à la baleine de l'Océan que suivent toutes les vagues émues sur sa trace, ou au fleuve qui roule toutes ses eaux sur le rivage.

Les enfans de Loclin entendirent de loin le bruit de sa course impétueuse. Swaran frappa son bouclier et appela le fils d'Arno. « Quel est, dit-il, ce murmure qui vient roulant le long de la colline, et qui ressemble aux sourds bourdonnemens des insectes du soir? Ce sont ou les enfans d'Inisfail qui descendent, ou les vents qui mugissent dans les profondeurs de la forêt lointaine. Tel est le bruit du Gormal [1], avant que les vagues agitées lèvent leurs têtes blanchissantes. Fils d'Arno, monte la colline, et porte tes regards sur la noire surface des bruyères ».

Arno part et revient éperdu. Il roule des yeux égarés. Son cœur palpite : sa voix est tremblante, et n'articule que des mots interrompus.

« Lève-toi, fils de l'Océan, lève-toi : je vois descendre de la montagne le noir torrent des combats ; je vois s'avancer les files profondes des enfans d'Erin. Le char de bataille, le rapide char de Cuchullin, vient comme un tourbillon enflammé qui porte la mort. Il roule comme un flot sur la plaine liquide, ou comme un nuage d'or qui s'étend sur la bruyère. Ses larges côtés sont incrustés de pierres brillantes ; telle au milieu de la

[1] Colline de Loclin.

nuit la mer étincelle autour de nos vaisseaux. Le timon est d'if poli; le siége est formé d'os éclatans de blancheur; ses flancs sont remplis de lances entassées, et le fonds est foulé par les pieds des héros. Du côté droit, on voit un coursier écumant, superbe, bondissant, le plus fort, le plus léger de la colline : son pied frappe et fait retentir la terre. Sa crinière flottante ressemble aux ondes de ce torrent de fumée qui roule sur le coteau ; ses flancs sont couverts d'un poil luisant : son nom est Sifadda. Au côté gauche est atelé un coursier non moins fougueux : enfant impétueux des montagnes, sa noire crinière s'élève sur sa tête superbe, ses pieds sont robustes et légers : les fougueux enfans de l'épée l'appèlent Dusronnal. Mille liens tiennent le char suspendu. Les mors durs et polis brillent dans des flots d'écume. Des rênes légères, ornées de pierres radieuses, flottent sur le cou majestueux des coursiers, tandis qu'ils volent et franchissent les vallons. Ils ont dans leur course la légéreté du chevreuil, et la force de l'aigle fondant sur sa proie. L'air siffle à leur passage, comme les vents de l'hiver sur les neiges du sommet du Gormal.

Sur le char s'élève le chef des guerriers :

le nom du héros est Cuchullin (8), le fils de Semo. Sa joue basanée a la couleur de mon arc. Ses yeux farouches roulent sous de noirs sourcils. Sa chevelure tombe de sa tête en ondes de flammes, lorsque, penché en avant, il agite sa lance : fuis, roi de l'Océan, fuis; il vient, comme la tempête, le long du vallon ».

« Quand m'as-tu vu fuir, quel que fût le nombre des lances ennemies? Quand m'as-tu vu fuir, fils d'Arno, guerrier sans courage? J'ai bravé les tempêtes du Gormal (9) et la hauteur des flots écumans. J'ai bravé les nues orageuses, et je fuirais un guerrier! Fût-ce Fingal lui-même, mon ame ne serait point émue à son aspect. Levez-vous pour combattre, mes guerriers; rassemblez-vous autour de moi, comme les flots de la mer. Rassemblez-vous autour du brillant acier de votre roi; fermes comme nos rochers qui attendent l'orage avec joie, et opposent les noires forêts qui les couvrent à la fureur des vents ».

Les héros s'avancent. Tels dans l'automne deux orages s'élancent l'un contre l'autre du haut des deux montagnes opposées, ou tels qu'on voit deux torrens tombant de leurs rochers se mêler, se combattre et mugir, confondus dans la plaine : ainsi se heurtent

et se mêlent les armées de Loclin et d'Inisfail. Le chef combat le chef; le guerrier joint le guerrier; l'acier frappe, est frappé. Les casques volent en éclats : le sang coule et fume dans la plaine ; les cordes résonnent sur les arcs tendus; les flèches sifflent dans l'air : les lances agitées tracent des cercles lumineux, qui dorent la face orageuse de la nuit.

Des cris affreux se confondent dans les airs. Tel est le bruit confus de l'Océan lorsqu'il roule ses vagues mutinées; tels sont les derniers éclats du tonnerre. Quand les cent bardes de Cormac réunis eussent chanté les événemens du combat, les cent bardes de Cormac auraient eu des voix trop faibles pour transmettre à l'avenir toutes les morts célèbres. Les héros tombaient en foule sur les héros, et le sang des braves ruisselait à grands flots.

Pleurez, bardes consacrés au chant, pleurez la mort du noble Sithallin. Que les gémissemens de Fiona fassent retentir la demeure de son cher Ardan. Ils sont tombés, comme deux chevreuils du désert, sous la main du puissant Swaran. Swaran rugissait, au milieu de ses guerriers, comme l'esprit de la tempête, lorsqu'assis sur les sombres nuages

qui couronnent le sommet du Gormal, il jouit de la mort du matelot.

Ta main n'est pas oisive, ô chef de l'île des Brouillards ! Cuchullin, ton bras donna plus d'une fois la mort. Son épée était comme le trait de la foudre, qui frappe les enfans du vallon, lorsque les hommes tombent consumés, et que toutes les collines d'alentour sont en flammes. Dusronnal hennissait sur les corps des héros, et Sifadda [1] baignait ses pieds dans le sang. Sous leurs pas, le champ de bataille était dévasté, comme les forêts du désert de Cromla (10), lorsque l'ouragan, chargé des noirs esprits de la nuit, ravage l'humble bruyère et déracine les arbres.

Pleure sur tes rochers, ô fille d'Inistore(11)! Fille plus belle que l'esprit des collines, lorsque, sur un rayon du soleil, il traverse les plaines silencieuses de Morven ; penche ta belle tête sur les flots. Il est tombé, ton jeune amant, il est tombé pâle et sans vie sous l'épée de Cuchullin. Son jeune courage ne montrera plus en lui le digne rejeton des rois. Trenard, l'aimable Trenard est mort, ô fille d'Inistore ! Ses dogues fidèles heurlent dans son palais en voyant passer son ombre.

[1] Chevaux de Cuchullin.

Son arc est détendu dans sa demeure ; le silence règne dans ses forêts.

Mille flots roulent contre un rocher; ainsi s'avance l'armée de Swaran : le rocher reçoit et brise ces milliers de flots ; ainsi les guerriers d'Inisfail attendent et bravent l'armée de Swaran. La mort élève toutes ses voix à la fois, et les mêle au son des boucliers. Chaque héros est une colonne de ténèbres, et son épée est dans sa main un rayon de feu. La plaine gémit comme le fer, rouge enfant de la fournaise, sous les coups de cent marteaux qui s'élèvent et le frappent tour à tour.

Quels sont ces guerriers si sombres, si farouches, sur la plaine de Lena? Ils sont comme deux nuages, et leurs épées brillent comme l'éclair au-dessus de leurs têtes. Les collines sont ébranlées, et les rochers tremblent avec toute leur mousse. Sans doute c'est le fils de l'Océan (12) et le roi d'Erin(13). Les yeux inquiets de leurs guerriers suivent leurs mouvemens ; mais la nuit dérobe les deux chefs dans ses ombres, et finit leur terrible combat.

Sur la pente du Cromla, Dorglas apprête un chevreuil ; conquête matinale que les guerriers avaient faite sur la colline avant d'en descendre pour combattre. Cent jeunes

guerriers amassent la bruyère : dix héros excitent la flamme; trois cents choisissent des pierres polies; la fumée se répand au loin et annonce la fête (14).

Cuchullin a recueilli sa grande ame. Appuyé sur sa lance, il adresse ce discours au vieux Carril, à ce chantre vénérable des événemens passés.

« Cette fête sera-t-elle pour moi seul? Le roi de Loclin restera-t-il sur le rivage d'Ullin, loin des fêtes et des concerts de son palais? Lève-toi, vénérable Carril, et porte mes paroles à Swaran. Dis à ce roi, venu sur les flots mugissans, que Cuchullin donne sa fête; qu'il vienne prêter l'oreille au murmure de mes bois, dans l'ombre de cette nuit nébuleuse. Tristes et glacés sont les vents qui fondent sur ses mers écumeuses; qu'il vienne donner des louanges aux accords de nos harpes; qu'il vienne entendre les chants de nos bardes ».

Le vieux Carril part, et sa voix pleine de douceur invite le roi des noirs boucliers. « Swaran, roi des forêts, lève-toi, et quitte les fourrures de ta chasse. Cuchullin donne le festin solennel; viens partager sa fête ».

Swaran, d'une voix lugubre, comme le murmure du Cromla avant la tempête, répondit:

« Quand toutes tes jeunes filles, odieuse Inisfail, étendraient vers moi leurs bras de neige, offriraient à ma vue leur sein palpitant, et rouleraient avec douceur des yeux pleins d'amour, immobile comme les montagnes de Loclin, Swaran restera dans ce lieu jusqu'à ce que l'aurore, se levant sur mes états, couronnée de jeunes rayons, vienne m'éclairer pour donner la mort à Cuchullin. Le vent de Loclin plaît à mon oreille; il souffle sur mes mers, il mugit dans mes voiles, et rappèle à ma pensée les vertes forêts du Gormal, dont tant de fois les échos répondirent à ses sifflemens, lorsque ma lance se baignait dans le sang du sanglier. Que le sombre Cuchullin me cède l'ancien trône de Cormac, ou son sang rougira l'écume des torrens d'Erin ».

Carril revient, et dit : Les accens de la voix de Swaran sont sinistres. — Sinistres pour lui seul, repartit Cuchullin. Carril, élève ta voix, et redis les exploits des temps passés; charme la longueur de la nuit par tes chants, et remplis nos ames d'une douce tristesse; car la terre d'Inisfail a enfanté nombre de héros et de jeunes filles formées pour l'amour. Il est doux d'entendre les chants de douleur dont retentissent les rochers d'Al-

bion, lorsque le bruit de la chasse a cessé, et que les ruisseaux de Cona répondent à la voix d'Ossian (15).

Carril chanta (16) : [Dans les temps passés, les enfans de l'Océan descendirent sur les rivages d'Inisfail. Mille vaisseaux bondissaient sur les vagues et cinglaient vers les plaines agréables d'Ullin : les enfans d'Erin marchèrent à la rencontre de cette nation ennemie. Caïrbar, le premier des mortels, et Grudar, jeune et beau guerrier, s'y trouvèrent; ils avaient long-temps combattu pour le taureau tacheté qui beuglait sur la colline retentissante de Golban (17). Tous deux le réclamèrent, et la mort se montrait souvent à la pointe de leur acier.

Les deux héros se réunirent contre l'ennemi, et les étrangers de l'Océan prirent la fuite. Quels noms plus illustres dans Inisfail que les noms de Caïrbar et de Grudar; mais, hélas! pourquoi ce fatal taureau mugit-il encore sur la montagne de Golban? Ils l'aperçurent bondissant et blanc comme la neige; sa vue ralluma leur fureur.

Ils combattirent sur le gazon des rives du Lubar. Le jeune et brillant Grudar tomba. Le farouche Caïrbar vint aux vallons retentissans de Tura, où Brassolis, la plus belle de ses

sœurs, triste et seule, soupirait des chants de douleur. Elle chantait les actions de Grudar, jeune objet des sentimens secrets de son cœur. Elle déplorait les dangers qu'il courait dans la plaine sanglante des combats ; mais elle n'avait pas encore désespéré de son retour. Sa robe entr'ouverte laissait voir son beau sein, comme on voit la lune sortir à demi des nuages de la nuit. La harpe est moins douce que sa voix, lorsqu'elle chantait sa douleur. Grudar occupait toute son ame ; c'était lui qu'en secret cherchaient toujours ses regards. « Quand reviendras-tu dans tout l'éclat de tes armes, ô guerrier puissant dans les combats » !

Caïrbar survient, et lui dit : Prends, Brassolis, prends ce bouclier ensanglanté : suspends-le au haut de ma demeure ; c'est l'armure de mon ennemi.... A ces mots, son tendre cœur palpite ; pâle, éperdue, elle vole au champ de bataille ; elle trouve son jeune amant baigné dans son sang ; elle expire, à cette vue, sur la fougère du Cromla. C'est ici que reposent leurs cendres, Cuchullin ; et ces deux ifs solitaires, nés sur leurs tombes, cherchent, en s'élevant, à unir leurs rameaux. Brassolis était la beauté de la plaine, et Grudar l'ornement de la colline. Les

bardes conserveront leurs noms, et les rediront aux siècles à venir.]

« Ta voix est pleine de charmes, ô Carril, dit le chef d'Erin, et j'aime à entendre les récits des temps passés. Ils plaisent à mon oreille comme la douce ondée du printemps, lorsque le soleil luit sur la plaine, et que les nuages légers volent sur la cime des montagnes. O barde, prends ta harpe pour célébrer mes amours; chante cette belle solitaire, cet astre de Dunscar (18); accompagne de ta harpe les louanges de Bragela (19), de celle que j'ai laissée dans l'île des Brouillards : épouse du fils de Semo, lèves-tu ta belle tête au haut du rocher, pour découvrir les vaisseaux de Cuchullin? Une vaste mer roule ses flots entre ton époux et toi. La blanche écume de ses vagues trompera tes yeux; tu les prendras pour les voiles de ma flotte. Retire-toi, car il est nuit; retire-toi, mon amour, les vents de la nuit sifflent dans ta chevelure; retire-toi dans le palais de mes fêtes, et rêve aux temps passés. Je ne retournerai point dans tes bras, que la tempête de la guerre ne soit appaisée. O Connal, parle-moi de guerres et de combats, banis-la de ma pensée; car elle m'est trop chère, la fille de Sorglan, au sein d'albâtre, à la noire chevelure ».

« Défie-toi des enfans de l'Océan, répondit le grave et prudent Connal : envoie une troupe de tes guerriers observer dans la nuit l'armée de Swaran. Cuchullin, je suis pour la paix, jusqu'à l'arrivée des enfans de Morven, jusqu'à ce que Fingal, le premier des héros, paraisse, comme l'astre du jour, sur nos plaines ».

Le héros sonna l'alarme sur son bouclier : les guerriers, nommés pour veiller pendant la nuit, se mirent en marche : le reste de l'armée, couché sur la colline, dormait dans les ténèbres, au murmure des vents. Les ombres des guerriers, récemment décédés, erraient devant eux, portées sur leurs nuages ; et, dans le lointain, dans le vaste silence de Lena, on entendait les voix grêles des fantômes, présages de la mort.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Cuchullin, en langue gallique, signifie la voix d'Ullin. C'est le nom que les bardes donnèrent au fils de Semo, parce qu'il commandait les troupes de l'Ulster contre les Firbolg ou les Belges qui habitaient le Connanght. Cuchullin étant encore très-jeune, épousa Bragela, fille de Sorglan, et passa en Irlande, où il vécut quelque temps avec Connal, roi de l'Ulster. Il s'acquit bientôt une telle réputation de sagesse et de valeur, qu'on lui confia le gouvernement d'Irlande pendant la minorité de Cormac, et qu'il fut chargé seul de conduire la guerre contre Swaran. Après s'être distingué par quantité de belles actions, il fut tué dans une bataille donnée dans la province de Connanght, à l'âge de vingt-sept ans. Sa force était si extraordinaire, qu'elle avait passé en proverbe; et que, pour donner une grande idée de la vigueur d'un héros, on disait qu'il avait la force de Cuchullin. On montre encore les ruines de son palais à Dunscaich, dans l'île de Schie; et la pierre où il attachait Luat son dogue, s'appèle encore aujourd'hui la pierre de Cuchullin.

(2) Ce n'est pas ce Caïrbar, fils de Borbarduthul et frère de Cathmor, dont il sera question dans Temora.

(3) Fingal, fils de Comhal et de Morna, fille de Traddu. Il est souvent question dans les poëmes suivans de Trathal, son aïeul, et de Treumor son bisaïeul. Suivant la tradition, Treumor eut deux fils; Trathal qui lui

succéda sur le trône d'Ecosse, et Conar, appelé par les bardes Conard-le-Grand, qui fut élu roi de toute l'Irlande. C'est de ce Conar que descendait Cormac, qui occupait le trône d'Irlande lors de l'invasion de Swaran. Quand on voit Cuchullin avoir sitôt recours à un prince étranger, on en peut conclure que l'Irlande n'était pas alors aussi peuplée qu'elle l'a été depuis; ce qui serait une forte présomption contre la haute antiquité de cette nation. Tacite nous dit que du temps d'Agricola, on crut qu'il suffisait d'une légion pour réduire l'île entière sous le joug des Romains. Ce qui n'aurait pas été possible si elle avait été habitée depuis plusieurs siècles.

(4) Grand-père de Cuchullin, si renommé pour sa valeur, que ses descendans se servaient de son bouclier pour se donner le signal du combat. Nous verrons Fingal faire le même usage de son bouclier. On se servait ordinairement d'une espèce de cornemuse pour assembler l'armée; nous avons toujours traduit par trompette ou par cor.

(5) Il y avait sur leurs boucliers plusieurs bosses, dont les sons différens annonçaient les ordres du général. On frappait, les uns en signe de paix, et les autres en signe de guerre. Voyez la description du bouclier de Fingal, dans le poëme de Temora.

(6) Connal, ami de Cuchullin, était fils de Cabaït, prince de Togorma, ou l'île des Vagues-Bleues, probablement l'une des Hébrides. Sa mère était fille de Congal, et s'appelait Fioncoma. Il eut un fils de Foba, fille de Connachar-Nessar, qui lui succéda sur le trône de l'Ulster. En récompense des services qu'il rendit dans

la guerre contre Swaran, on lui donna une certaine étendue de pays qui s'appela Tir-Chonnuil ou Tir-Connal, c'est-à-dire, terre de Connal.

(7) On croyait alors (et c'est encore l'opinion de quelques montagnards d'Ecosse), que les ames des morts erraient autour de leurs amis, et qu'elles leur apparaissaient à la veille d'une grande entreprise.

(8) Il y a dans l'original, roi des Coquilles. *Voyez* le discours préliminaire.

(9) Colline de Loclin.

(10) L'île de Schye. Ce n'est pas sans raison qu'on la nomme l'île des Brouillards : les hautes montagnes arrêtent les vapeurs de l'Océan et y causent des pluies presque continuelles.

(11) La fille d'Inistore était la fille de Gorlo, roi d'Inistore ou des îles Orcades. Trenar était frère du roi d'Inisco, qu'on croit être une des îles de Shetland. Les Orcades et les îles de Shetland étaient alors soumises au roi de Loclin. On voit ici que les dogues de Trenar savent sa mort aussitôt qu'il est tué. On croyait alors que les ames des héros allaient immédiatement après leur mort sur les collines de leur pays, et qu'elles visitaient les lieux où ils avaient passé le temps le plus heureux de leur vie. On croyait aussi que leurs ombres apparaissaient à leurs dogues et à leurs chevaux.

(12) Swaran.

(13) Cuchullin.

(14) Voyez dans le discours préliminaire la manière dont ils préparaient leurs festins.

15) Ossian, fils de Fingal, et auteur de ce poëme. On ne peut qu'admirer l'adresse avec laquelle il met son éloge dans la bouche de Cuchullin. Cona, dont il est fait mention ici, est peut-être cette petite rivière qui traverse Gleuco en Argyle-Shire. Une des collines qui environnent cette vallée romantique, s'appèle encore Scorna-Fena, ou la colline du peuple de Fingal.

(16) Cet épisode est bien amené. Calmar et Connal, comme on l'a vu ci-dessus, se sont vivement disputés avant le combat. Carril tâche de les réconcilier en leur racontant l'histoire de Caïrbar et de Grudar qui, quoiqu'ennemis avant la bataille, combattirent vaillamment à côté l'un de l'autre. Le poëte ne manqua point son but, car on voit au troisième livre que Calmar et Connal sont parfaitement réconciliés.

(17) Montagne du comté de Sligo.

(18) Dunscaich.

(19) Bragela était fille de Sorglan et femme de Cuchullin. Cuchullin, après la mort d'Arto, passa en Irlande, sans doute par ordre de Fingal, pour prendre le gouvernement de cette île pendant la minorité de Cormac, fils d'Arto. Il laissa Bragela, sa femme, à Dunscaich.

TAYLOR INST.
OXFORD

SOMMAIRE.

L'ombre de Crugal, un des héros d'Erin ou d'Irlande, qui avait été tué dans le combat, apparaît à Connal. Il lui prédit la défaite de Cuchullin dans la prochaine bataille, et l'exhorte à faire la paix avec Swaran. Connal fait part de sa vision à Cuchullin, qui reste inflexible. Par un principe d'honneur, il ne veut pas être le premier à demander la paix, et il est décidé à continuer la guerre. Le jour paraît; Swaran propose des conditions honteuses; Cuchullin les rejète. La bataille commence; et les deux armées se battent quelque temps avec beaucoup d'opiniâtreté, jusqu'à ce que Grumal ayant pris la fuite, toute l'armée d'Irlande abandonne le champ de bataille. Cuchullin et Connal couvrent leur retraite. Carril les conduit sur une montagne voisine, où ils sont bientôt suivis par Cuchullin, qui aperçoit la flotte de Fingal, avançant vers la côte; mais la nuit vient la dérober à sa vue. Cuchullin, consterné de sa défaite, attribuait ce mauvais succès à la mort de son ami Ferda, qu'il avait tué quelque temps auparavant. Carril, pour lui prouver que tous ceux qui ont eu le malheur de tuer innocemment leurs amis, n'en ont pas toujours été punis par des revers, raconte l'histoire de Connal et de Galvina.

CHANT DEUXIÈME.

CONNAL (1) couché au pied d'un arbre antique, dormait au murmure du torrent. Une pierre, vêtue de mousse, soutenait sa tête. Les voix aiguës des fantômes de la nuit, venaient au travers des bruyères de Lena, frapper son oreille. Il était seul, et loin du reste des guerriers : car cet enfant de la guerre ne craignait pas l'ennemi.

Mon héros voit en songe un torrent de feu descendant du haut de la colline, et Crugal, porté sur le météore enflammé : Crugal était tombé sous les coups de Swaran, en combattant dans le champ de la gloire.

Son visage est pâle comme les rayons de la lune à son couchant : il est vêtu des nuages légers de la colline : ses yeux éteints ressemblent à deux lumières mourantes : la plaie de son sein paraît noire et profonde.

« Est-ce toi, Crugal, lui dit l'intrépide Connal ? Fils de Dedgal, fameux sur la colline des chevreuils, est-ce toi ? Pourquoi te vois-je si pâle et si triste, toi qui brisais les boucliers ? Jamais la crainte ne te fit pâlir.

D'où vient ton trouble, enfant de la colline » ?

Sombre et laissant tomber des pleurs, le fantôme étend sa main glacée sur le héros : sa voix éteinte pousse un murmure faible, comme le zéphir dans les roseaux du Lego.— « Mon ombre, ô Connal, erre sur les collines qui m'ont vu naître ; mais mon corps est gissant sur les sables d'Ullin. Tu ne t'entretiendras plus avec Crugal. Jamais tu ne reverras la trace de ses pas solitaires, empreinte sur la bruyère. Je suis léger comme le vent du Cromla : je ne suis qu'une vapeur mouvante et fugitive. Fils de Colgar (2), je vois s'avancer le sombre nuage de la mort : il s'arrête suspendu sur les plaines de Lena. Les enfans des vertes contrées d'Erin succomberont : éloigne-toi de cette plaine, remplie de fantômes ».

Semblable à la lune qui s'éclipse, il disparaît dans un tourbillon de vent. « Arrête, s'écria Connal, arrête, ombre de mon ami : reviens encore sur ton rayon céleste. Quelle grotte est ta demeure solitaire ? Quelle colline est l'asile de ton repos ? N'entendrai-je plus ta voix dans le bruit des orages, dans le murmure des torrens, lorsque les fantômes, portés sur le souffle des vents, traversent le désert » ?

Connal se lève : ses armes retentissent. Il frappe son bouclier à l'oreille de Cuchullin, et le héros s'éveille.

« Pourquoi Connal vient-il ainsi me surprendre dans la nuit ? Ma lance, provoquée par le bruit, aurait pu frapper dans les ténèbres, et Cuchullin aurait à pleurer la mort de son ami. Parle, fils de Colgar, parle : ton conseil ressemble à l'astre qui répand la lumière ».

« Fils de Semo, répondit Connal, l'ombre de Crugal est sortie de sa grotte. La faible clarté des étoiles perçait au travers de sa substance légère ; et sa voix ressemblait au murmure d'un ruisseau dans l'éloignement. Il est le messager de la mort. Il parle du tombeau : demande la paix, ô Cuchullin, ou fuis au travers des plaines de Lena ».

« Tu dis que l'ombre de Crugal t'a parlé, et que tu voyais les étoiles briller au travers de sa substance légère. Fils de Colgar, c'était le bruit des vents murmurant dans les grottes de Lena : ou si c'était l'ombre (3) de Crugal, pourquoi ne l'as-tu pas forcé à venir se montrer à ma vue ? Lui as-tu demandé où est sa grotte ? en quel lieu repose cet enfant de l'air ? Mon épée saurait le trouver, et forcer sa voix à nous révéler l'avenir. Mais que peut-il nous apprendre ? Hier encore il était parmi nous :

il n'a pas eu le temps de franchir nos collines; et qui a pu l'instruire de notre mort »?

« Les esprits montent sur les nuages et volent sur les vents, répondit le sage Connal. Ils reposent ensemble dans leurs cavernes, et s'entretiennent des mortels. — Qu'ils s'entretiennent des mortels à leur gré; mais qu'ils laissent en paix le chef d'Erin : qu'ils m'oublient dans leurs cavernes. Moi je ne fuirai point devant Swaran. Si je dois succomber, ma tombe instruira l'avenir de ma renommée. Le chasseur arrosera ma pierre de quelques larmes, et le deuil environnera la demeure de la belle Bragela. Je ne crains point la mort; mais je crains de fuir : Fingal m'a toujours vu victorieux. Toi, sinistre fantôme de la colline, offre-toi à ma vue; descends sur ton rayon de lumière, montre-moi ma mort dans tes mains, et tu ne me verras pas fuir encore, faible enfant des vapeurs.

Va, fils de Colgar, frappe le bouclier de Caïrbar : il est suspendu entre les lances : que mes guerriers s'éveillent au bruit de ses sons, et se préparent aux combats d'Erin. Quoique Fingal tarde à paraître avec son armée, nous combattrons, fils de Colgar, et nous mourrons dans le champ des héros ».

Le son du bouclier se répand au loin : les

guerriers se lèvent en foule sur la colline : debout, ils ressemblent à autant de chênes entourés de tous leurs rameaux, lorsqu'ils sont battus du bruyant grésil, et que les vents sifflent dans leurs feuilles desséchées.

La tête grisâtre du Cromla s'élève dans les nuages : la lumière du jour naissant tremble sur l'Océan à demi éclairé : un brouillard bleuâtre chemine lentement et cache les guerriers d'Inisfail.

« Aux armes, dit Swaran, aux armes, guerriers de Loclin. Les enfans d'Erin ont fui devant nous. Poursuivons-les dans les plaines de Lena. Et toi, Morla, vole au palais de Cormac : somme-le de se soumettre à Swaran, avant que tout son peuple soit englouti dans la tombe, et que le silence de la mort règne sur les collines d'Ullin ».

A ces mots tous ses guerriers se lèvent à la fois, tels qu'une nuée d'oiseaux de mer, chassés du rivage par les vagues en fureur. On eût cru entendre le fracas de mille torrens, qui se choquent et se confondent dans les vallées de Cona, lorsqu'après une nuit orageuse, ils roulent leurs ondes encore agitées, à la pâle clarté de l'aurore.

Comme on voit les noires ombres de l'automne s'étendre et fuir sur le penchant des

vertes collines, tels et plus sombres et plus rapides encore se suivent et passent les guerriers des forêts retentissantes de Loclin. Superbe et fier comme le cerf de Morven, marchait à leur tête l'intrépide Swaran : son bouclier brille à son côté, comme ces feux nocturnes qui parcourent la plaine, lorsque le monde est plongé dans la nuit et dans le silence, et que le voyageur tremblant croit voir un fantôme qui se joue dans ces météores.

Un vent s'élève de l'Océan agité, et d'un souffle dissipe le brouillard qui reposait sur l'onde. Les bataillons d'Inisfail paraissent sur le rivage, comme une chaîne de rochers.

« Morla, dit Swaran, pars, et va leur offrir la paix, aux conditions que nous imposons aux rois, quand les peuples fléchissent devant nous, que les braves sont étendus sur le champ de bataille, et que les jeunes filles pleurent, errantes dans la plaine ».

Le fils de Suart, le grand Morla, traverse l'espace à grand pas : il se présente fièrement, et parle en ces termes au chef d'Erin, entouré de ses guerriers.

« Reçois la paix de Swaran : il te l'offre telle qu'il la donne aux rois, quand les nations vaincues fléchissent devant lui. Cède-nous les

plaines agréables d'Ullin : abandonne à Swaran ta belle épouse et ton dogue fidèle, qui devance les vents : cède ces témoins de la faiblesse de ton bras, et vis soumis à notre puissance. — Dis à Swaran, dis à ce cœur plein d'orgueil, que Cuchullin ne céda jamais... Je lui abandonne les flots de l'Océan, ou je donnerai à son peuple des tombeaux dans Erin. Jamais étranger ne sera possesseur de l'aimable Bragela : jamais chevreuil des collines de Loclin ne fuira devant mon léger Luath ».

« Faible conducteur des chars, répondit Morla, veux-tu donc combattre mon roi, ce roi dont les vaisseaux nombreux pourraient entraîner ton île sur les eaux, tant la colline d'Ullin paraît petite devant la puissance du roi de l'Océan?—Morla, dans un vain combat de paroles, je cède volontiers ; mais cette épée ne cédera jamais à personne. Tant que Connal et Cuchullin respireront, Erin ne reconnaîtra d'autre maître que Cormac. O Connal, le premier des braves, tu as entendu les paroles de Morla, réponds ; ton avis sera-t-il maintenant pour la paix? Esprit de Crugal, pourquoi nous as-tu menacés de la mort? Je descendrai dans la sombre demeure ; mais éclairé du flambeau de la gloire.... Levez,

enfans d'Inisfail, levez vos lances, bandez vos arcs, fondez sur l'ennemi dans les ténèbres.

Il dit, et ses nombreux bataillons s'ébranlent dans leurs files profondes ; ils s'avancent avec bruit et s'étendent comme la nue qui s'abat sur le vallon, quand l'orage envahit les plaines brillantes et tranquilles du firmament.

Leur chef marche à leur tête couvert de ses armes, et semblable à un fantôme précédant le nuage, environné de météores enflammés, et tenant dans sa main les vents furieux. Carril embouche la trompette de la guerre, et fait retentir au loin le signal des combats. Il entonne l'hymne de la bataille, et verse son ame dans l'ame des héros.

« Où est-il maintenant, disait le barde, ce guerrier renversé par la mort ? où est Crugal ? Il repose oublié sous la terre, et le triste silence habite sa demeure.... L'épouse de Crugal, encore étrangère dans le palais de son époux, est plongée dans le deuil (4) : mais quelle est cette beauté qui, comme un rayon de lumière, fuit devant les rangs des ennemis ? C'est Degrena, l'aimable épouse de Crugal. Sa chevelure flotte derrière elle au gré des vents ; ses yeux sont rouges de pleurs, sa

voix éteinte. Hélas, ton cher Crugal n'est plus maintenant qu'une ombre vaine et ténébreuse, confinée dans la grotte de la colline. Elle vient dans ton sommeil murmurer à ton oreille des accens faibles et sourds, comme le bourdonnement de l'abeille des montagnes... Mais Degrena s'évanouit comme un nuage du matin : le fer de Loclin a percé son sein. Caïrbar, elle est tombée, celle qui occupait les pensées de ton jeune âge. O Caïrbar, elle n'est plus ! »

Caïrbar entendit ces lugubres chants : il vole vers sa fille ; telle la baleine s'élance dans l'Océan. Il voit Degrena sans vie. A cette vue, il rugit et fond au milieu des ennemis : sa lance atteint un guerrier de Loclin, et le combat s'engage d'une aile à l'autre. De toutes parts tombent à grand bruit les vastes bataillons : on eût cru voir les forêts de Loclin déracinées par les vents conjurés, ou l'incendie ravager les pins de leurs collines. Cuchullin abat les héros de Loclin comme les chardons de la plaine. Swaran ravage Erin. Sous ses coups tombent, et Curach et Caïrbar que défend en vain son bouclier. Morglan dort d'un sommeil éternel. Caolt frissonne et meurt : son sein d'albâtre est teint de son sang, et sa blonde chevelure est souillée dans

la poussière de sa terre natale. Plus d'une fois il donna la fête dans les lieux mêmes où il est gissant : plus d'une fois il y fit résonner sa harpe : ses dogues émus bondissaient de joie au son de l'instrument, et les jeunes chasseurs préparaient leurs arcs.

Swaran avançait comme un torrent qui sort du désert, et roule dans sa course les rochers et les terres écroulées. Mais Cuchullin résiste tel qu'un mont inébranlable qui attire les nuages : les vents luttent autour de sa tête couronnée de pins : la grêle tombe et frappe sur ses rochers : ferme sur sa base, il reste immobile, et couvre de son ombre les vallées silencieuses de Cona. Tel Cuchullin protégeait les enfans d'Erin, et levait sa tête altière au milieu des bataillons.

Le sang des héros expirans autour de lui ruisselle comme la source du rocher. Mais l'armée d'Erin, d'un bout à l'autre, se fond comme la neige aux rayons du soleil.

« O enfans d'Inisfail, dit Grumal, Loclin a conquis le champ de bataille. Pourquoi, faibles roseaux, résister à l'effort des vents? Fuyons vers la colline des Chevreuils ». Il dit et fuit comme un cerf de Morven, et sa lance baissée marque de ses éclairs ses pas fugitifs. Peu de guerriers fuirent avec le lâche Gru-

mal; des milliers périrent dans le champ des héros et restèrent sur la plaine de Lena.

Debout sur son char éclatant de pierres brillantes, Cuchullin combattait sans relâche: il terrassa encore un des puissans guerriers de Loclin, et dit à Connal: « Connal, le premier des mortels, tu enseignas à mon bras à donner la mort: quoique les enfans d'Erin aient pris la fuite, ne combattrons-nous pas encore l'ennemi? O vénérable Carril, conduis ce qui reste de mes amis vers les buissons de cette colline; et nous, Connal, restons ici, et protégeons la retraite de nos guerriers ». Connal s'élance sur le char: tous deux opposent leurs boucliers: leurs masses ressemblent au disque obscurci de la lune, lorsque cette fille des cieux étoilés, ne trace qu'un cercle ténébreux dans l'étendue du firmament. Sifadda et le fier Dusronnal, haletans, montent la colline: des flots d'ennemis les suivent et se pressent sur leurs traces.

L'armée d'Erin s'arrêta sur le penchant du Cromla; les guerriers sont tristes: leurs rangs sont éclaircis comme une forêt qu'a traversée la flamme, épandue par les vents d'une nuit orageuse. Cuchullin était debout, appuyé près d'un chêne. Il roulait dans un morne silence ses yeux enflammés, et semblait prêter

l'oreille aux vents sifflans dans son épaisse chevelure, lorsque des bords de l'Océan revient Moran, fils de Fithil. « Les vaisseaux, crie Moran, les vaisseaux de l'Ile solitaire! Voici Fingal, le premier des guerriers, le fléau des boucliers. Les vagues écument sous ses noirs vaisseaux : ses mâts avec leurs voiles étendues présentent à l'œil une forêt dans les nuages ».

« Accourez, soufflez ensemble, dit Cuchullin, ô vents qui régnez dans mon île agréable. Viens, Fingal, viens donner la mort à mille ennemis. O mon ami! tes voiles réjouissent ma vue comme les nuages de l'aurore : tes vaisseaux me font éprouver le même plaisir que la lumière des cieux, et tu es pour moi une colonne de feu qui vient guider mes pas dans les ténèbres. O Connal, respectable vieillard, que l'arrivée de nos amis nous émeut délicieusement! mais la nuit s'épaissit autour de nous : où sont maintenant les vaisseaux de Fingal? Passons ici ces heures de ténèbres, et hâtons par nos vœux les clartés de la lune ».

Les vents descendaient sur les forêts : les torrens tombaient des rochers : la pluie s'amassait sur la tête du Cromla, et les étoiles ne jetaient qu'une lumière tremblante au travers

des nuages volans dans les airs. Le chef d'Erin était assis triste et pensif, sur le bord d'un ruisseau, dont le murmure retentissait dans le creux de l'arbre planté sur sa rive. Auprès de lui étaient Connal et le vieux Carril.

« Malheureuse est la main de Cuchullin, dit le chef d'Erin ; malheureuse est la main de Cuchullin, depuis qu'elle a donné la mort à son ami. — Ferda, je t'aimais comme moi-même ».

« Comment a-t-il péri, ce brave guerrier, dit Connal ? Je me souviens du vaillant fils de Daman : sa stature était majestueuse et belle comme l'arc-en-ciel sur le côteau ».

[Ferda, reprit Cuchullin, était venu d'Albion ; il apprit à manier les armes dans l'école de Muri (5), et gagna l'amitié de Cuchullin. Toujours nous chassions ensemble ; toujours nous reposions à côté l'un de l'autre sur la bruyère.

Deugala était l'épouse de Caïrbar, chef des plaines d'Ullin : elle brillait de tout l'éclat de la beauté ; mais son cœur était l'asile de l'orgueil : elle aima le jeune fils de Daman. « Caïrbar, dit-elle, donne-moi la moitié de nos troupeaux ; je ne veux plus demeurer avec toi. Fais le partage ».

« Que ce soit Cuchullin, dit Caïrbar, qui

fasse les lots : son cœur est le siége de la justice. Pars, astre de beauté ». — J'allai sur la colline et je fis le partage des troupeaux : il restait une génisse blanche comme la neige : je la donnai à Caïrbar. A cette préférence, la rage de Deugala s'alluma.

« Fils de Daman, dit cette belle, Cuchullin afflige mon ame. Je veux être témoin de sa mort, ou les flots de Lubar vont rouler sur moi. Mon pâle fantôme te poursuivra sans relâche et te reprochera l'outrage dont Cuchullin a blessé mon ame jalouse. Verse le sang de Cuchullin, ou perce mon sein ».

« Deugala, répondit le jeune homme à la belle chevelure, comment pourrais-je donner la mort au fils de Semo? Il est mon ami, le confident de mes plus secrettes pensées, et je leverais mon épée contre lui »? Trois jours entiers elle le fatigua de ses larmes; le quatrième, il consentit à combattre.

« Eh bien, Deugala, je combattrai mon ami; mais puissé-je tomber sous ses coups! Ah! pourrais-je errer sur la colline, et soutenir la vue du tombeau de Cuchullin »?

Nous combattîmes sur les collines de Muri. Nos épées évitaient de blesser; elles glissaient sur l'acier de nos casques, ou frappaient vainement nos boucliers. Deugala était

présente, et souriait. « Fils de Daman, dit-elle, ton bras est faible ; jeune homme, les années ne t'ont pas donné la force de manier le fer ; cède la victoire au fils de Semo. Il est pour toi le rocher de Malmor ».

A ces mots, les yeux du jeune homme se remplirent de larmes ; d'une voix entrecoupée de sanglots, il me dit : « Cuchullin, oppose ton bouclier ; défends-toi contre la main de ton ami. Mon ame est accablée de douleur ; il faut que ce soit moi qui donne la mort au premier des mortels ».

Je poussai un soupir profond ; je levai le tranchant de ma lame : le jeune Ferda tomba sur la terre, Ferda, le premier des amis de Cuchullin. Malheureuse est la main de Cuchullin, depuis qu'elle a donné la mort à ce jeune héros.]

« Ton récit, ô chef des guerriers, est triste et touchant, dit le barde Carril. Il fait rétrograder ma pensée vers les temps qui ne sont plus : j'ai souvent ouï parler de Connal qui, comme toi, eut le malheur de tuer son ami ; mais la victoire n'en suivit pas moins les coups de sa lance, et les ennemis disparaissaient devant lui ».

[Connal était un guerrier d'Albion. Cent collines obéissaient à ses lois. Son chevreuil

buvait à son choix l'onde de mille ruisseaux. Mille rochers répondaient aux aboiemens de ses dogues. Les grâces de la jeunesse étaient sur son visage : son bras était la mort des héros. Une belle fut l'objet de son amour : elle était belle la fille du puissant Comlo; elle paraissait au milieu des autres femmes comme un astre éclatant : sa chevelure était noire comme l'aile du corbeau ; ses chiens étaient dressés à la chasse : elle savait tendre l'arc et faire siffler la flèche dans les forêts. Le choix de son cœur se fixa sur Connal. Souvent leurs regards amoureux se rencontraient ; ils chassaient ensemble, et le bonheur était dans leurs entretiens secrets ; mais cette belle fut aimée du féroce Grumal. Cet ennemi de l'infortuné Connal épiait les pas de son amante.

Un jour, fatigués de la chasse, et séparés de leurs amis que le brouillard dérobait à leurs yeux, Connal et la fille de Comlo vinrent se reposer dans la grotte de Ronan : c'était l'asile ordinaire de Connal ; les armes de ses pères y étaient suspendues : leurs boucliers y brillaient auprès de leurs casques d'acier.

« Repose ici, dit Connal, repose, ô Galvina, mes amours. Un chevreuil paraît sur le front du Mora ; j'y cours, et bientôt je reviens vers

toi. — Je crains, lui dit-elle, le noir Grumal, mon ennemi ; il vient souvent à la grotte de Ronan : je vais me reposer au milieu de tes armes ; mais reviens promptement, ô mon bien-aimé ».

Tandis que Connal poursuit le chevreuil, Galvina veut éprouver son amant ; elle prend ses vêtemens et son armure, et sort de la grotte. Connal l'aperçut, et la prit pour son ennemi. Son cœur bat et s'irrite ; il pâlit de fureur ; un nuage s'épaissit sur ses yeux : il bande l'arc ; la flèche vole : Galvina tombe dans son sang. Connal court à pas précipités à la grotte ; il appèle Galvina : nulle réponse dans le rocher solitaire. « Où es-tu, ô ma bien-aimée » ? Il reconnaît à la fin que c'est elle dont le cœur palpite sous le trait fatal ». O Galvina! est-ce toi ?... Il tombe et s'évanouit sur le sein de son amante.

Les chasseurs trouvèrent ce couple infortuné, et secoururent Connal. Il promena depuis ses pas sur la colline ; mais il errait sans cesse dans un morne silence autour de la tombe de son amante. L'Océan vomit sur la côte une flotte ennemie. Il combattit ; les étrangers prirent la fuite : il cherchait partout la mort dans la mêlée ; mais quel bras pouvait la donner au puissant Connal ? Il

jète son bouclier, et combat nu. Une flèche atteignit enfin son sein robuste.... Il dort en paix à côté de sa chère Galvina, au bruit des flots du rivage; et le matelot découvre en passant leurs tombes revêtues de mousse, lorsqu'il vogue sur les mers du nord.]

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

(1) L'endroit où se reposa Connal est connu de tous ceux qui ont été sur les montagnes de l'Ecosse. Le poëte l'éloigne de l'armée pour ajouter par la solitude du lieu plus d'horreur à l'apparition de l'ombre de Crugal.

(2) Connal, fils de Caïrbar, ami de Cuchullin, est quelquefois appelé fils de Colgar, du nom du fondateur de sa famille.

(3) Le poëte nous indique ici l'opinion qui régnait en ces temps sur l'état des ames des morts. D'après les expressions de Connal, que les étoiles brillaient à travers l'ombre de Crugal, et la réponse de Cuchullin, il paraît qu'on croyait les ames matérielles, et une substance à peu près semblable à l'εἴδωλον des anciens Grecs.

(4) Crugal avait épousé Degrena peu de temps avant la bataille.

(5) Suivant les bardes irlandais, Muri était une académie dans la province d'Ulster, où l'on enseignait le métier des armes. La signification du mot Muri, qui veut dire assemblée, rend cette opinion probable. On attribue à Cuchullin l'invention de l'armure complète d'acier : il est fameux parmi les senachies, espèce de bardes, pour avoir enseigné aux Irlandais à monter à cheval, et pour s'être servi le premier d'un char dans les combats : c'est sans doute la raison qui a porté Ossian à faire une description détaillée du char de Cuchullin dans le premier livre.

SOMMAIRE.

CUCHULLIN, charmé du récit de Carril, lui ordonne de continuer ses chants. Le barde raconte les actions de Fingal dans le pays de Loclin, et la mort de la belle Agandecca, sœur de Swaran. A peine avait-il fini, que Calmar, fils de Matha, qui avait conseillé le premier combat, revient blessé du champ de bataille, et apprend à Cuchullin que Swaran se proposait de surprendre les restes de l'armée d'Irlande. Il offre d'arrêter seul les forces de l'ennemi dans un défilé, tandis que ses troupes feront retraite. Cuchullin, touché de l'offre généreuse de Calmar, veut l'accompagner, et ordonne à Carril d'emmener avec lui le peu de soldats qui lui restaient. L'aurore paraît : Calmar meurt de ses blessures. Swaran, apercevant la flotte des Calédoniens, cesse de poursuivre l'armée d'Irlande, pour aller s'opposer à la descente de Fingal. Cuchullin, honteux de paraître après sa défaite devant Fingal, se retire dans la caverne de Tura. Fingal engage le combat avec Swaran, et fait plier son armée; mais la nuit qui survient, laisse la victoire indécise. Fingal, qui avait remarqué la valeur de son petit-fils Oscar, lui donne des avis sur la conduite qu'il doit tenir dans la guerre et dans la paix. Il lui recommande d'avoir toujours devant les yeux l'exemple de ses pères, comme le plus beau modèle qu'il puisse suivre; ce qui amène l'épisode de Faïnas-Ollis, fille du roi de Craca, que Fingal avait prise sous sa protection dans sa jeunesse. Fillan et Oscar sont détachés pour observer les mouvemens de l'ennemi pendant la nuit. Gaul, fils de Morni, demande le commandement de l'armée dans la prochaine bataille; et Fingal promet de le lui confier. Quelques réflexions générales du poète terminent la troisième journée.

CHANT TROISIÈME.

(1) J'AIME les chants des bardes, dit Cuchullin. Je me plais à entendre les récits des temps passés. Ils sont pour moi comme le calme du matin et la fraîcheur de la rosée qui humecte les collines, lorsque le soleil ne jète sur leur penchant que des rayons languissans, et que le lac est bleuâtre et tranquille au fond du vallon. O Carril! élève encore ta voix, et fais entendre à mon oreille les chants de Tura; ces chants de joie dont retentit mon palais, lorsque Fingal assistait à mes fêtes, et que je le voyais s'enflammer au récit des exploits de ses pères.

[Fingal, chanta Carril, toi, héros des combats, tes actions guerrières signalèrent ta première jeunesse. Loclin fut consumé du feu de ta colère, dans cet âge où ta beauté le disputait à celle de nos jeunes filles. Elles souriaient aux grâces épanouies sur le visage du jeune héros; mais la mort était dans ses mains : il était fort et terrible comme les eaux du Lora. Ses guerriers impétueux le suivaient. Ils vainquirent et enchaînèrent

Starno, roi de Loclin ; mais ils le rendirent à ses vaisseaux : son cœur était gonflé d'orgueil et de ressentiment ; il méditait au fond de son ame ténébreuse, la mort du jeune vainqueur : car jamais, jamais nul autre que Fingal, n'avait dompté la force du puissant Starno (2). Starno rentré dans ses forêts de Loclin, s'assit dans la salle où il donnait ses fêtes : il appèle Snivan, vieillard aux cheveux blancs, qui chanta plus d'une fois autour du cercle de Loda. Au son de sa voix *la pierre sacrée du pouvoir* [1] était émue, et la fortune des combats changeait dans la plaine des braves.

Vieillard, dit Starno, va sur les rochers d'Arven que la mer environne. Dis à Fingal ; dis à ce roi du désert, le plus beau de tous les guerriers, que je lui donne ma fille ; ma fille, la plus aimable des belles. Son sein a la blancheur de la neige, ses bras, celle de mes flots écumans ; son ame est douce et généreuse. Qu'il vienne, accompagné de ses plus vaillans héros, s'unir à ma fille élevée dans la retraite de mon palais.

Snivan arrive aux monts d'Albion ; Fingal

[1] Ce passage fait allusion à la religion de Loclin ; et la pierre du pouvoir était sans doute l'image d'une des divinités de la Scandinavie.

part : son cœur enflammé par l'amour, devance le vol de ses vaisseaux sur les vagues du nord.

« Sois le bienvenu, dit le sombre Starno, roi des rochers de Morven, sois le bienvenu; et vous aussi, héros qui le suivez aux combats. Enfans de l'île Solitaire, trois jours entiers vous célébrerez la fête dans mon palais : vous poursuivrez trois jours les sangliers de mes bois, afin que votre renommée puisse pénétrer jusqu'aux demeures secrètes où habite la jeune Agandecca ».

Le roi des Neiges (3) méditait leur mort, en leur donnant la fête de l'amitié. Fingal qui se défiait du sombre ennemi, y parut couvert de ses armes. Les assassins effrayés ne purent soutenir les regards du héros, et s'enfuirent de sa présence. Cependant les accens de la joie se font entendre ; les harpes frémissent, et rendent des sons d'allégresse. Les bardes chantent les combats des guerriers, ou les charmes des belles. Le barde de Fingal, Ullin, cette voix mélodieuse de la colline de Cona, s'y faisait entendre. Il chanta les louanges de la fille du roi des Neiges, et la gloire de l'illustre héros de Morven (4). La belle Agandecca entendit ses accens ; elle quitta la retraite où elle soupirait en secret,

et parut dans toute sa beauté, comme la lune au bord d'un nuage de l'orient. L'éclat de ses charmes l'environne comme des rayons de lumière ; le doux bruit de ses pas légers plaît à l'oreille comme une musique agréable. Elle voit, elle aime le jeune héros. Il fut l'objet des soupirs secrets de son cœur. Ses yeux bleus le cherchaient et se fixaient tendrement sur lui : elle fit des vœux dans son ame pour le bonheur du chef de Morven.

Le troisième jour se leva radieux sur les forêts des sangliers. Starno, aux noirs sourcils, part pour la chasse et Fingal avec lui. Déjà la moitié du jour s'est écoulée, et la lance de Fingal est teinte du sang des hôtes féroces du Gormal. Ce fut alors que la fille de Starno vint le trouver, ses beaux yeux pleins de larmes, et avec les accens de l'amour elle lui adressa ces paroles :

« Fingal, héros d'une race illustre, ne te fie point au cœur superbe de Starno : dans cette forêt sont cachés ses guerriers. Garde-toi de cette forêt où t'attend la mort : mais souviens-toi, jeune étranger, souviens-toi d'Agandecca. Roi de Morven, sauve-moi de la fureur de mon père ».

Le jeune héros, sans crainte et sans émotion, s'avance accompagné de ses guerriers.

Les ministres de la mort périrent de sa main ; et la forêt du Gormal retentit du bruit de leur chûte.

Les chasseurs se sont rassemblés devant le palais de Starno. Sous la sombre épaisseur de ses sourcils, Starno roulait des yeux enflammés. « Qu'on amène ici, cria-t-il, qu'on amène Agandecca à son aimable roi de Morven. Ses paroles n'ont pas été vaines, et la main de Fingal s'est rougie du sang de mon peuple ».

Elle parut les yeux baignés de larmes, ses cheveux noirs étaient épars ; son sein, éclatant de blancheur, était gonflé de soupirs. Starno lui perça le sein de son épée ; elle tomba comme un flocon de neige qui se détache des rochers du Ronan, lorsque les forêts sont en silence, et que l'écho muet s'enfonce dans la vallée.

Fingal jète un regard sur ses guerriers, et ses guerriers ont déjà pris leurs armes. Un horrible combat s'engage : les enfans de Loclin meurent ou fuient... Fingal emporte et dépose dans son vaisseau le corps inanimé de la belle Agandecca. Sa tombe s'élève sur le sommet d'Arven, et la mer mugit à l'entour.]

« Paix profonde à son ame, dit Cuchullin, et au barde qui nous charme par ses chants.

toi de moi, fils de Semo : souviens-toi du corps inanimé de Calmar. Après que Fingal aura dévasté le champ de bataille, place-moi sous quelque pierre mémorable, qui parle de ma renommée aux temps à venir. Fais que la mère de Calmar (6) se réjouisse en voyant la pierre qui attestera ma gloire ».

« Non, fils de Matha, répondit Cuchullin; non, je ne te quitte point : ma joie est de combattre à forces inégales : dans le péril mon ame s'agrandit. Connal, et toi vénérable Carril, conduisez les tristes enfans d'Erin, et quand le combat sera fini, revenez chercher nos corps gissans dans ce défilé; car nous resterons près de ce chêne au milieu de la mêlée..... Moran au pied léger, vole sur la bruyère de Lena; dis à Fingal qu'Erin est tombé dans l'esclavage, et presse-le de hâter ses pas ».

Le matin commence à blanchir la cime du Cromla; les enfans de la mer [1] montent le côteau. Calmar les attend de pied ferme : le feu du courage s'allume dans son ame irritée; mais le visage du guerrier pâlit. Faible, il s'appuyait sur la lance de son père, sur cette lance qu'il détacha des salles de Lara, à la vue de sa mère affligée; mais bientôt le héros

[1] Les guerriers de Swaran.

s'affaiblit et tombe comme l'arbre sur les plaines de Cona. Le sombre Cuchullin reste seul, mais immobile comme un rocher isolé au milieu des sables : la mer vient avec ses flots, et mugit sur ses flancs endurcis ; sa tête se couvre d'écume, et les collines d'alentour retentissent : enfin du sein grisâtre des brumes paraissent sur l'Océan les voiles de Fingal ; la forêt de ses mâts se balance sur les vagues roulantes.

Swaran, du haut de la colline, les aperçoit, il abandonne les enfans d'Erin, et revient sur ses pas. Tels que la mer rentraînant ses ondes à travers les cent îles mugissantes d'Inistore, tels reviennent contre Fingal les vastes et impétueux bataillons de Loclin.

Cuchullin, triste, l'œil en pleurs et la tête baissée, marche à pas lents, traînant derrière lui sa longue lance ; il s'enfonce dans le bois du Cromla, gémissant sur la perte de ses amis. Il redoutait la présence de Fingal qui était accoutumé à le féliciter en le voyant revenir des champs de la gloire.

« Combien de mes héros, disait-il, sont couchés sans vie sur cette plaine ! Les chefs d'Inisfail, ceux dont la joie éclatait dans la salle de nos fêtes ! Je ne rencontrerai plus leurs pas sur la bruyère, je n'entendrai plus

leurs voix à la chasse des chevreuils. Pâles et muets, ils sont couchés sur des lits sanglans, ces guerriers qui furent mes amis ! Esprits de ces héros, naguère pleins de vie, venez visiter Cuchullin dans sa solitude, venez sur les vents qui font gémir l'arbre de la grotte de Tura, venez converser avez moi ; c'est là qu'éloigné des humains, je vais habiter ignoré. Nul barde n'entendra parler de moi ; nul monument ne s'élèvera pour conserver ma mémoire. Pleure-moi, ô Bragela ! compte Cuchullin parmi les morts ; ma renommée s'est évanouie ».

Tels étaient les regrets de Cuchullin, en s'enfonçant dans les bois du Cromla.

Fingal, debout sur son vaisseau, levait sa lance brillante : terrible était l'éclat de son acier, comme les feux sombres du météore de la mort, lorsque le voyageur est seul, et que le large disque de la lune est obscurci dans les cieux.

« On a combattu, dit Fingal, et je vois le sang de mes amis. La tristesse est sur les champs de Lena ; le deuil est dans les forêts du Cromla : elles ont vu tomber leurs chasseurs dans la force de l'âge, et le fils de Semo n'est plus. — Ryno, Fillan, mes enfans, faites retentir le cor de la guerre : montez sur cette

colline du rivage, près du tombeau de Landarg, et appelez les ennemis. Que votre voix tonne comme celle de votre père, lorsqu'il engage le combat et déploie sa valeur. J'attends sur ce rivage le sombre, le puissant Swaran : qu'il vienne avec toute sa race ; car ils sont terribles dans le combat, les amis des morts » !

Le beau Ryno vola comme l'éclair; le noir Fillan, comme les ombres de l'automne. Déjà leur voix s'est fait entendre sur les bruyères de Lena : les enfans de l'Océan ont reconnu les sons du cor de Fingal. L'Océan mugissant ne descend pas des rivages du royaume des Neiges avec plus de violence et de rapidité, que les enfans de Loclin du penchant de la colline. A leur tête marche leur roi dans l'appareil effrayant de ses armes. La rage allume son noir visage, et ses yeux roulent étincelans des feux de la valeur.

Fingal aperçoit le fils de Starno, et se rappèle Agandecca. Swaran, jeune encore, avait donné des pleurs à la mort de sa sœur. Fingal lui envoie le barde Ullin pour l'inviter à sa fête ; son ame est tendrement émue au souvenir de ses premières amours.

Ullin, d'un pas ralenti par l'âge, marche vers le fils de Starno, et lui dit : « O toi qui

habites loin de nous environné de tes flots, viens à la fête du roi et passe ce jour dans le repos; demain, ô Swaran, nous combattrons, nous briserons les boucliers ».

« Aujourd'hui, répond le fils de Starno plein de rage; c'est aujourd'hui que nous briserons les boucliers: demain, ma fête sera célébrée, et Fingal sera gissant sur la terre ». Ullin revient vers Fingal: — « Eh bien, dit Fingal (7) avec un sourire, que demain Swaran donne sa fête; oui, aujourd'hui, mes enfans, nous briserons les boucliers. Ossian, reste à mes côtés; Gaul, lève ton épée terrible; Fergus, bande ton arc; et toi, Fillan, fais voler ta lance dans les airs. Levez tous vos larges boucliers; que vos lances soient des météores de mort. Suivez-moi dans la route de la gloire, et égalez mes actions dans le combat ».

Mille vents déchaînés sur Morven, ou les nuages volant amoncelés à travers les cieux, ou les flots du noir Océan fondant sur les rivages du désert, leur bruit, leurs ravages, la terreur qu'ils inspirent: telle est l'image de l'horrible mêlée des deux armées sur la plaine retentissante de Lena. Les cris des combattans se répandent sur les collines, comme les éclats de la foudre dans la nuit;

lorsque la nue crève sur Cona, et qu'on entend dans les vents les cris de mille fantômes.

Fingal s'élance, terrible comme l'esprit de Trenmor, lorsque d'un tourbillon il vient à Morven visiter ses illustres enfans. Les chênes émus gémissent, et les rochers tombent déracinés sur son passage. Le sang des ennemis inondait la main de mon père lorsqu'il agitait son épée dans un cercle flamboyant. Il se rappèle les combats de sa jeunesse ; et, dans sa course, il dévaste le champ de bataille. Ryno s'avance comme une colonne de feu. Le front de Gaul est menaçant. Fergus et Fillan fondent sur l'ennemi. Moi-même je marchai triomphant sur les traces du roi. Mille fois mon bras donna la mort, et l'éclair de mon épée en était le signal effrayant. Mes cheveux alors n'étaient pas blanchis par les ans, et la vieillesse ne faisait pas trembler mes mains : mes yeux n'étaient pas couverts de ténèbres, et mes jambes ne m'abandonnaient pas dans ma course.

Qui pourrait nombrer les morts ou les exploits des héros, dans cette journée célèbre où Fingal, brûlant de rage, foudroya les enfans de Loclin? Gémissemens sur gémissemens se répétaient de colline en colline,

jusqu'à ce que la nuit vînt tout envelopper de ses ombres. Pâles et frissonnant d'effroi comme un troupeau de timides chevreuils, les enfans de Loclin se rassemblent sur la colline. Nous nous assîmes pour entendre les sons de la harpe aux bords du paisible ruisseau du Lubar. Fingal, placé le plus près de l'ennemi, écoutait les chants des bardes qui célébraient sa race illustre. Assis et appuyé sur sa lance, il prêtait une oreille attentive. Le vent agitait ses cheveux blancs, et ses pensées se promenaient sur le passé. Près de lui était mon jeune, mon cher Oscar, penché sur sa lance; il admirait le roi de Morven, et son ame s'agrandissait au récit de ses actions.

« Fils de mon fils, dit le roi, Oscar, l'honneur du jeune âge, j'ai vu briller ton épée, et je me suis enorgueilli de ma race : suis la trace glorieuse de nos aïeux, et sois ce que furent Trenmor, le premier des hommes, et Trathal, le père des héros. Ils signalèrent leur jeunesse dans les combats; ils sont chantés par les bardes. Oscar, dompte le guerrier qui se défend; mais épargne le faible : fonds, comme un torrent, sur les ennemis de ton peuple; mais sois doux, comme le zéphir qui caresse le gazon, pour ceux qui

implorent ta clémence : tel vécut Trenmor; tel fut Trathal, et tel a été Fingal ; mon bras fut toujours l'appui de l'opprimé, et le faible s'est reposé derrière les éclairs de mon épée.

[Oscar ! j'étais jeune comme toi lorsque la belle Fainasollis s'offrit à moi, ce rayon du soleil, cette douce lumière d'amour, la fille du roi de Craca (8). Je revenais des bruyères de Cona, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes guerriers. Les voiles d'un esquif se présentent à nos yeux sur le lointain des mers : il paraissait comme un nuage qui s'élève sur les vents de l'Océan. Bientôt il s'approche, et nous aperçûmes cette belle. Son beau sein était agité et gonflé de soupirs. Le vent jouait dans ses cheveux dénoués; ses joues de rose étaient couvertes de pleurs. « Fille de la beauté, lui dis-je avec douceur, d'où viennent tes soupirs ? Puis-je, jeune encore, puis-je te défendre, fille de la mer ? Mon épée peut trouver mon égal dans le combat ; mais mon cœur est indomptable ».

« Je suis dans tes bras, ô chef des braves, dit-elle en soupirant : c'est toi que j'implore, généreux protecteur du faible. Le roi de Craca chérissait en moi le rejeton le plus brillant de sa race, et plus d'une fois les collines du Cromla ont répondu aux soupirs

d'amour adressés à l'infortunée Fainasollis.

« Borbal, roi de Sora, vit ma beauté et m'aima : son épée brille à son côté comme l'éclair du ciel; mais son sourcil est noir et sombre, et les orages sont dans son cœur. C'est lui que je fuis à travers les flots; c'est lui qui me poursuit ».

« Viens te placer, lui dis-je, à l'abri de mon bouclier, et rassure-toi, beauté ravissante. Il fuira, le sombre chef de Sora; il fuira, si le bras de Fingal répond à son cœur. Je pourrais bien, fille de la mer, te cacher dans quelque grotte solitaire et profonde; mais jamais Fingal n'a fui des lieux où le danger menace. C'est au milieu de la tempête des combats et des lances que son ame s'épanouit de joie ». Je vis des larmes couler sur les joues de la belle. Je m'attendris sur son sort.

Bientôt, telle qu'une vague menaçante, paraît sur le lointain des mers le vaisseau du fougueux Borbar. Ses voiles se jouent autour de ses mâts élevés sur les flots; les ondes blanchissent et roulent sur les flancs du vaisseau, et l'Océan mugit à l'entour. « Quitte, lui dis-je, quitte l'Océan, étranger porté sur les tempêtes. Viens partager ma fête dans mon palais. Ma demeure est l'asile des étran-

gers ». La belle était tremblante à mes côtés : il décoche un trait ; elle tombe. « Ta main est sûre, Borbar ; mais cette belle était un faible ennemi ». Nous combattîmes, et ce combat fut sanglant et mortel : Borbar tomba sous mes coups. Nous plaçâmes sous deux tombes de pierre cette belle infortunée et son cruel amant.]

Tel je fus dans mon jeune âge ; mais toi, Oscar, imite la vieillesse de Fingal ; ne cherche jamais le combat : s'il se présente, ne l'évite jamais. Fillan, Oscar, devancez les vents, volez sur la plaine, et observez les enfans de Loclin. J'entends le tumultueux désordre où les jète la peur. Allez, qu'ils n'échappent pas à mon épée en fuyant sur les vagues du Nord : car combien de guerriers de la race d'Erin sont ici couchés sur le lit de mort » !

Les deux héros volèrent comme deux sombres fantômes sur leurs chars aériens, lorsqu'ils viennent effrayer les malheureux mortels.

Alors le fils de Morni, Gaul (9), s'avance, et se présente dans une attitude intrépide : sa lance reluit aux étoiles. « O Fingal ! cria le héros, dis aux bardes d'appeler par leurs chants le doux sommeil sur tes guerriers

fatigués. Et toi, Fingal, remets dans son fourreau ton épée homicide, et laisse combattre ton peuple. Nous languissons ici sans gloire, et notre roi est le seul qui combatte et triomphe. Quand le matin blanchira nos collines, observe de loin nos exploits. Que les guerriers de Loclin sentent l'épée tranchante du fils de Morni, et que les bardes puissent célébrer ma renommée. Telle fut jadis la conduite des nobles ancêtres de Fingal; telle fut aussi la tienne, ô Fingal »!

« Fils de Morni, répondit Fingal, je chéris ta gloire. Combats; mais ma lance te suivra de près, pour voler à ton secours au milieu du péril. Elevez, élevez vos voix, enfans des concerts, et faites descendre sur moi le paisible sommeil. Fingal va dormir ici au murmure des vents de la nuit. Et toi, ô Agandecca, si tu es près de ces lieux, parmi les enfans de ta patrie, ou si tu es assise sur un nuage au-dessus des mâts et des voiles de Loclin, viens me visiter dans mes songes. Belle, qui me fus si chère, viens réjouir mon ame du doux aspect de ta beauté ».

Mille harpes et mille voix unirent leurs sons mélodieux. Les bardes chantèrent les nobles actions de Fingal et de son auguste race; et quelquefois on entendit prononcer

dans leurs chants le nom d'Ossian, d'Ossian aujourd'hui plongé dans le deuil! J'ai combattu, j'ai vaincu souvent dans les guerres d'Erin; mais maintenant, aveugle, dans les larmes, et délaissé, je me traîne confondu dans la foule des mortels vulgaires. O Fingal! je ne te vois plus environné des guerriers de ta race: les bêtes sauvages viennent paître sur la tombe du puissant roi de Morven: Paix éternelle à ton ombre, roi des épées, héros le plus fameux des collines de Cona.

NOTES DU CHANT TROISIÈME.

(1) La seconde nuit, depuis le commencement du poëme, continue. Cuchullin, Connal et Carril, sont assis au même endroit où on les a vus dans le livre précédent. L'épisode d'Agandecca est bien amenée et n'est pas inutile. Le poète, dans tout le cours de cet ouvrage, fait de fréquentes allusions à cette aventure, et elle amène en quelque façon la catastrophe.

(2) Starno était père de Swaran et d'Agandecca. Tous les poëmes du temps lui donnent un caractère féroce et cruel.

(3) Nom poétique qu'Ossian donne à Starno, à cause de la grande quantité de neiges qui couvrait ses possessions.

(4) Toute la côte de l'Ecosse au nord-ouest s'appelait, sans doute, Morven, chaînes de hautes collines.

(5) C'est ici le seul passage de ce poëme, qui prouve quelque notion de la divinité. Encore l'apostrophe de Cuchullin commence-t-elle par un doute sur l'existence de l'esprit des cieux.

(6) Alcletha : voyez sa complainte sur la perte de son fils, dans le poëme intitulé : La Mort de Cuchullin.

(7) Le poète ne s'arrête point à dire qu'Ullin revient, et qu'il rapporte à Fingal la réponse de Swaran. On le verra souvent supprimer ces liaisons intermédiaires.

(8) M. Macpherson croit que c'était une des îles de Shetland.

(9) Gaul, fils de Morni, était chef d'une tribu puissante, qui disputa long-temps la souveraineté à Fingal; mais enfin ce dernier l'emporta, et Gaul devint son ami, et un de ses plus braves guerriers; nous aurons occasion d'en parler plus au long dans la suite.

SOMMAIRE.

L'ACTION du poëme étant interrompue par la nuit, Ossian en profite pour raconter ses propres actions, près du lac de Lego, et son amour pour Evirallina, mère d'Oscar, qui était morte quelque temps avant l'expédition de Fingal dans l'Irlande ; son ombre lui apparaît et lui dit qu'Oscar, qui avait été envoyé au commencement de la nuit pour observer l'ennemi, avait engagé le combat avec un parti avancé, et qu'il était prêt à succomber. Ossian vole au secours de son fils, et une alarme avertit Fingal de l'approche de Swaran. Fingal se lève, rassemble son armée ; et, comme il l'avait promis, il en donne le commandement à Gaul. Après avoir exhorté ses enfans à bien combattre pour son peuple, il se retire sur une montagne, d'où il pouvait tout observer. On en vient aux mains : le poète célèbre les grandes actions d'Oscar. Mais tandis qu'Oscar, avec son père, faisait plier une aile de l'armée ennemie, Gaul, qui se battait avec Swaran, était sur le point de faire retraite. Fingal envoie Ullin, son barde, pour l'encourager par ses chants ; cependant Swaran demeure vainqueur, et oblige Gaul et son armée à reculer. Fingal descend de la montagne, rallie ses troupes ; Swaran cesse de les poursuivre, s'empare d'une hauteur, rétablit l'ordre dans ses rangs, et attend l'approche de Fingal. Le roi, ayant encouragé ses troupes, donne les ordres nécessaires, et recommence la bataille. Cuchullin qui, avec son ami Connal, et Carril son barde, s'était retiré dans la caverne de Tura, vient au bruit du combat sur le sommet de la montagne qui dominait le champ de bataille, et voit Fingal aux prises avec l'ennemi. Il veut aller joindre Fingal, qui était sur le point de remporter une victoire complète ; Connal l'en empêche. Cuchullin envoie Carril féliciter le roi de son succès.

CHANT QUATRIÈME.

(1) QUELLE est celle qui descend en chantant de la montagne, brillante comme l'arc pluvieux qui couronne la colline de Lena? C'est cette belle dont la voix inspire l'amour; c'est l'aimable fille de Toscar : plus d'une fois tu prêtas l'oreille à mes chants, plus d'une fois je vis couler les larmes de tes beaux yeux. Viens-tu pour être témoin de nos combats, ou pour entendre le récit des actions d'Oscar? (2) Quand cesserai-je de pleurer au bord des ruisseaux de Cona! Mes années se sont écoulées dans les batailles, et la douleur assiége ma vieillesse.

Belle Malvina, je n'étais pas, comme aujourd'hui, aveugle et flétri par les chagrins; je n'étais pas ainsi triste et dans l'abandon, lorsque la belle Evirallina m'aimait, Evirallina aux cheveux noirs, à la gorge éblouissante. Mille héros lui offrirent leurs vœux : elle refusa son amour à mille héros : une foule de braves guerriers se retirèrent dédaignés. Ossian seul plaisait à ses yeux.

J'allai vers les ondes noires du Lego pour

obtenir sa main : douze guerriers de ma nation, enfans valeureux des plaines de Morven, m'accompagnèrent. Nous arrivâmes à la demeure de Branno, l'ami des étrangers.

« De quels lieux, dit-il, viennent ces armes étrangères ? Elle n'est pas facile, la conquête de la beauté qui a déjà refusé tant de guerriers d'Erin. Mais sois heureux, ô toi, fils de Fingal : heureuse est la belle qui t'est réservée. Eussé-je douze beautés qui m'appelassent leur père, je les offrirais à ton choix, illustre enfant de la renommée ». A ces mots, il ouvrit la salle où était la belle Evirallina : à sa vue la joie fit palpiter nos cœurs sous l'acier, et nous fîmes des vœux pour la fille de Branno.

Mais au-dessus de nos têtes, au sommet de la colline parut la troupe du superbe Cormac. Huit guerriers le suivaient, et la plaine resplendissait des éclairs de leurs armes. Là étaient Colla et Duna couvert de blessures, et le puissant Toscar ; et avec eux Tago et le victorieux Frestat. Suivaient Daïro heureux dans les combats, et Dala, le boulevard des guerriers dans leur retraite. L'épée flamboyait dans la main de Cormac, ses yeux étaient pleins de douceur. Ossian prit avec lui huit de ses guerriers, l'impétueux Ullin ;

le généreux Mullo ; le noble et gracieux Scelacha ; Oglan et le fougueux Cerdal, et le farouche Dumariccan : Et pourquoi te nommai-je le dernier, Ogar, si fameux sur les collines d'Arven.

Ogar attaque Dala : ils combattent sur la plaine. Ogar songe à son poignard ; c'est l'arme qu'il affectionne : il l'enfonça neuf fois dans les flancs de Dala : le sort du combat est changé : trois fois je perçai de ma lance le bouclier de Cormac ; trois fois sa lance se rompit sur le mien : ô jeune et malheureux amant ! je lui tranchai la tête : cinq fois je l'agitai par sa chevelure : les amis de Cormac prirent la fuite. Quiconque alors, aimable Malvina, m'eût osé dire qu'un jour, aveugle et infirme, je passerais les nuits dans la solitude, eût eu besoin d'avoir une cotte d'armes d'une trempe bien forte, et un bras invincible.

(3) Mais déjà l'on n'entend plus sur la plaine obscure du Lena le son des harpes et la voix des bardes. Les vents inconstans soufflaient avec violence, et le chêne altier balançait sur ma tête son tremblant feuillage : Evirallina occupait mes pensées, lorsque dans tout l'éclat de sa beauté, et roulant dans ses pleurs l'azur de ses beaux yeux, elle

m'apparut sur son nuage, et d'une voix faible :

« Ossian, dit-elle, lève-toi et sauve mon fils : sauve mon cher Oscar. Près du chêne qui est au bord du Lubar, il combat contre les enfans de Loclin.... » Elle dit et se replongea dans son nuage : je me revêts de mon armure, et ma lance soutient et précipite mes pas : mes armes retentissent ; je répétais à demi-voix, suivant ma coutume dans les dangers, les antiques chansons des héros. Les guerriers de Loclin entendirent le bruit lointain de ma marche : ils fuient, mon fils les poursuit. « Reviens, mon fils, lui criai-je, reviens ; ne poursuis plus l'ennemi, quoique Ossian soit derrière toi ». Il obéit à ma voix et revient sur ses pas : c'était un charme pour mon oreille que le bruit des armes d'Oscar. — « Pourquoi, me dit-il, arrêtes-tu mon bras avant que la mort les ait tous enveloppés de ses ombres ? Sais-tu que, farouches et terribles, ils ont assailli ton fils et Fillan ? qu'ils veillaient attentifs aux alarmes de la nuit ? Nos épées en ont détruit quelques-uns : mais tels que les flots de l'Océan poussés par les vents sur les sables de Mora, tels s'avancent les guerriers de Loclin sur la plaine de Lena ; les fantômes de la nuit

jètent des cris sinistres, et j'ai vu étinceler les météores, avant-coureurs de la mort. Laisse-moi réveiller le roi de Morven, lui qui sourit au danger : il ressemble au radieux enfant du ciel, lorsqu'il se lève et dissipe l'orage ».

Fingal venait de s'éveiller brusquement d'un songe, et s'appuyait sur le bouclier de Trenmor, bouclier fameux que ses pères levèrent jadis mille fois dans les guerres de leur famille. Le héros avait vu dans son sommeil l'ombre affligée d'Agandecca. Elle était venue de l'Océan, et s'était avancée seule et à pas lents sur la plaine de Lena : son visage était pâle, et ses joues étaient baignées de larmes : plusieurs fois de sa robe de nuages elle avance sa main livide : elle l'étend sur Fingal en silence, et en détournant les yeux. « Pourquoi la fille de Starno verse-t-elle des pleurs ? lui dit Fingal en soupirant ; pourquoi cette pâleur sur ton visage » ?.... Elle disparaît sur les vents, et laisse Fingal au milieu des ténèbres. Elle pleurait les guerriers de sa nation qui allaient périr sous les coups de Fingal.

Le héros s'éveille, et voit encore Agandecca dans ses pensées. Il entend le bruit des pas d'Oscar ; il aperçoit la lueur de son

bouclier : car le rayon naissant du matin avait déjà traversé les mers d'Ullin.

« Que fait l'ennemi, dit en se levant le roi de Morven ? Entraîné par la peur, fuit-il sur les flots de l'Océan? ou attend-il un nouveau combat? Mais qu'ai-je besoin de le demander : ce sont leurs voix que m'apporte le vent du matin. Oscar, vole sur la plaine, et réveille nos amis pour combattre ».

Le roi se plaça près de la roche de Lubar, et trois fois il éleva sa voix terrible. Le cerf tressaille près des sources du Cromla, et les rochers tremblent sur les collines. Tels que les nuages amassent les tempêtes et voilent l'azur des cieux, tels à la voix de Fingal accourent les enfans du désert : toujours ses guerriers étaient émus de joie aux accens de sa voix : souvent il les avait conduits au combat et ramenés chargés des dépouilles de l'ennemi.

« Venez, guerriers intrépides, venez donner la mort : Fingal vous verra combattre. Mon épée reluira sur cette colline : elle sera l'appui de mon peuple ; mais puissiez-vous n'avoir jamais besoin de son secours, tandis que le fils de Morni va combattre à ma place... C'est lui qui va marcher à votre tête : il faut que sa gloire devienne célèbre dans nos

chants. O vous, ombres des héros décédés, hôtes légers des nuages, accueillez avec bonté mes guerriers terrassés, et conduisez-les dans l'asile de vos collines. Qu'ils puissent un jour, portés sur les vents, traverser l'espace de mes mers, me visiter dans mes songes, et réjouir quelquefois mon ame dans le silence de la nuit et du repos.

Fillan, Oscar, et toi beau Ryno à la lance redoutable, marchez au combat avec intrépidité; suivez le fils de Morni, contemplez les actions de son bras, et que vos épées soient rivales de la sienne. Protégez les amis de votre père, et que les guerriers des anciens temps soient présens à votre souvenir. Mes enfans, quand vous tomberiez ici sur les champs d'Erin, je vous reverrais encore: bientôt, bientôt nos froides et pâles ombres se rencontreront dans les nuages, et traverseront ensemble les coteaux de Cona ».

Tel qu'une nue épaisse et orageuse, dont les flancs enflammés sont armés d'éclairs, et qui, fuyant les rayons du matin, s'avance vers l'occident; tel s'éloigne le roi de Morven. Deux lances sont dans sa main, et son armure jète un éclat terrible.... Il abandonne au vent ses cheveux blancs : souvent il se retourne et jète un regard sur le champ de

bataille : trois bardes l'accompagnent, prêts à porter ses paroles à ses héros. Il s'assied sur la cime du Cromla ; les mouvemens de sa lance étincelante réglaient notre marche. La joie s'épanouit sur le visage d'Oscar : ses joues se colorent ; ses yeux versent des larmes de plaisir : son épée paraît dans ses mains un rayon de lumière. Il s'avance, et avec un sourire il dit à Ossian : « O chef des combats, mon père, écoute ton fils. Retire-toi aussi, va joindre le roi de Morven, et cède moi ta gloire. Si je péris ici, souviens-toi de cette belle solitaire, objet de mon amour, de la fille de Toscar ; car je la vois penchée sur les bords du ruisseau, les joues en feu, et les cheveux épars sur son sein, jetant ses regards du haut de la montagne et soupirant pour Oscar. Dis-lui que je suis sur mes collines, hôte léger des vents, et que je vole sur mes nuages à la rencontre de l'aimable fille de Toscar. — Elève, Oscar, élève plutôt ma tombe : je ne veux point te céder le combat ; il faut que mon bras soit le plus sanglant, et t'enseigne à vaincre. Mais, mon fils, souviens-toi de placer cette épée, cet arc, et ce bois de cerf dans mon étroite et sombre demeure, que tu marqueras par une pierre grisâtre. Oscar, je n'ai plus d'amante à recom-

mander aux soins de mon fils; j'ai perdu Evirallina; l'aimable fille de Branno n'est plus ».

Nous parlions ainsi, lorsque la voix de Gaul, apportée par les vents, vint frapper nos oreilles : il agitait dans les airs l'épée de son père, et se précipite furieux au milieu de la mort et du carnage.

Les deux armées s'attaquent et combattent guerrier contre guerrier, fer contre fer. Les boucliers et les épées se choquent et retentissent. Les hommes tombent. Gaul fond comme un tourbillon d'Arven : la destruction suit son épée : Swaran dévore comme l'incendie allumé dans les bruyères du Cormal. Comment pourrais-je redire dans mes chants tant de noms et de morts? L'épée d'Ossian se signala aussi dans ce sanglant combat : et toi, ô mon Oscar, ô le plus grand (4), le meilleur de mes enfans, que tu étais terrible! Mon ame éprouvait une secrète joie, lorsque je voyais son épée étinceler sur les ennemis terrassés. Ils fuient en désordre sur la plaine de Lena : nous poursuivons, nous massacrons; comme la pierre bondit de rocher en rocher; comme la hache frappe et retentit de chêne en chêne; comme le tonnerre roule de colline en colline ses

effrayans éclats; tels de la main d'Oscar et de la mienne tombaient et se suivaient et le coup et la mort.

Mais Swaran assiége et environne le fils de Morni, comme un cercle des flots irrités. Fingal, à cette vue, se lève à demi et fait un mouvement de sa lance : « Va, Ullin, mon antique barde, va trouver Gaul, rappèle à sa mémoire les combats et l'exemple de ses ancêtres : soutiens de tes chants son courage chancelant; les chants raniment les guerriers ». Le vénérable Ullin part; il presse ses pas appésantis; il arrive et adresse à Gaul ces chants belliqueux.

« Enfant des climats où naissent les coursiers généreux : jeune roi des lances; toi dont le bras est ferme dans le péril, dont le courage inflexible ne cède jamais; toi qui diriges les coups de la mort, frappe, renverse l'ennemi : que nul de leurs vaisseaux ne reparaisse jamais sur la côte d'Inistore. Que ton bras soit comme la foudre, tes yeux comme l'éclair, ton cœur comme un rocher. Lève ton bouclier; plonge et replonge ton épée; frappe; détruits (5) ».

A ces chants le cœur de Gaul s'enflamme et palpite; mais Swaran s'avance à la tête de son armée : il fend le bouclier de Gaul en

deux, et les enfans d'Erin prennent la fuite.

Alors Fingal se leva, et trois fois fit éclater sa voix. Cromla répondit à ses sons, et ses guerriers fuyans s'arrêtèrent. Ils baissèrent vers la terre leurs visages confus, et rougirent à la présence de Fingal. Il s'avançait comme un nuage pluvieux dans les ardeurs brûlantes de l'été, lorsqu'il roule et s'étend sur la colline, et que les plaines en silence attendent sa rosée. Swaran aperçoit le terrible roi de Morven, et s'arrête au milieu de sa course. Farouche et roulant ses yeux autour de lui, debout, appuyé sur sa lance et gardant un morne silence, il ressemblait dans sa taille gigantesque à un chêne antique des bords du Lubar, dont la tête penche sur le fleuve, et dont les rameaux furent jadis noircis des feux du tonnerre. Il marche et se retire à pas lents sur la plaine. Les flots de ses guerriers l'entourent, et le nuage de la bataille se forme sur la colline.

Fingal brille au milieu de ses héros, et leur dit : « Prenez mes étendards, déployez-les aux vents de Lena, qu'ils flottent comme les flammes ondoyantes de cent collines : que leurs frémissemens dans les airs nous excitent au combat. Accourez, enfans d'Erin, venez vous placer près de votre roi ; soyez attentifs

à ses ordres. Gaul, bras invincible de la mort; jeune Oscar, qui croît pour les combats; vaillant Connal; Dermid à la brune chevelure, et toi, Ossian, roi des chants, venez tous vous placer près du bras de votre père».

Nous élevâmes le Soliflame (6), le brillant étendard du roi: l'ame des héros tressaillit de joie en le voyant se jouer dans les vents; il était parsemé d'or, comme l'azur nocturne de la voûte étoilée du ciel. Chaque héros avait son étendard, et chaque étendard sa troupe de guerriers.

« Voyez, dit le roi, comme l'armée de Loclin se partage sur la plaine; ils ressemblent à une forêt de chênes à demi-dévastée par l'incendie, lorsque ses arbres éclaircis laissent voir par intervalles les espaces du ciel, et les météores volans dans la nuit. Que chaque chef des amis de Fingal choisisse et attaque sa troupe d'ennemis; et qu'en dépit de ce front menaçant qu'ils nous opposent, nul d'eux n'échappe sur les flots d'Inistore.—Moi, dit Gaul, je me charge des sept chefs qui sont venus du lac de Lano. — Que le sombre roi d'Inistore, dit Oscar, soit abandonné à l'épée du fils d'Ossian. — Confiez à la mienne le roi d'Inistore, dit Connal, au cœur d'acier..... Ou Mudan ou moi, dit Dermid, dormira sous la

terre. — Et moi, qui maintenant suis aveugle et faible, je choisis le belliqueux roi de Terman. J'ai promis de ne pas revenir sans son bouclier. — « Revenez triomphans et victorieux, ô mes héros, dit Fingal avec un regard serein : toi, Swaran, Fingal te réserve pour lui ». Aussitôt, comme mille vents furieux déchaînés sur les vallons, nos bataillons se divisent et fondent sur l'ennemi : les échos du Cromla retentissent au loin.

Comment raconter toutes les morts qui signalèrent nos armes dans cette affreuse mêlée ? O fille de Toscar, nos mains étaient toutes sanglantes ; les rangs superbes de Loclin tombaient l'un sur l'autre, comme les terres éboulées de la montagne de Conna. La victoire suivit nos armes : pas un chef qui n'accomplît sa promesse. Tu t'assis plus d'une fois près du murmure des eaux du Branno, ô fille de Toscar : là ton sein éblouissant de blancheur s'enflait et s'élevait, comme le duvet du cygne voguant doucement sur la surface du lac, lorsque les zéphirs enflent ses ailes. Là tu as vu plus d'une fois le soleil rougeâtre se retirer, et descendre lentement derrière un épais nuage ; la nuit amasser ses ombres autour de la montagne, lorsque le vent souffle par tourbillons, et mugit par

intervalles dans les vallées profondes. La grêle tombe, le tonnerre roule, éclate, et la foudre rase les rochers. Les esprits montent sur des rayons de feu : d'irrésistibles et vastes torrens se versent à grand bruit des montagnes : telle est, ô Malvina, l'image de ce combat... Ah ! pourquoi cette larme ? C'est aux filles de Loclin à pleurer. Les guerriers de leur patrie tombaient par milliers, et le sang avait rougi le fer de nos héros ; mais je ne suis plus hélas ! le compagnon des héros ; je suis triste, aveugle et délaissé. Donne-moi, aimable Malvina, donne-moi tes larmes ; car j'ai vu les tombeaux de tous mes amis.

Ce fut alors que Fingal vit avec douleur tomber sous ses coups un héros inconnu.— Le guerrier roulait dans la poussière ses cheveux gris, et levait vers le roi ses yeux mourans : — Ah! c'est donc de ma main que tu péris, s'écrie Fingal qui le reconnaît, ô toi l'ami d'Agandecca ! J'ai vu tes larmes couler pour l'objet de mon amour dans les salles du sanguinaire Starno. Tu fus l'ennemi des ennemis de mon amante, et c'est de ma main que tu péris ! Elève, ô Ullin, élève la tombe du fils de Mathon, et mêle dans tes chants son nom au nom d'Agandecca, d'Agandecca qui fut si chère à mon cœur !

Du fond de la caverne du Cromla, Cuchullin entendit le bruit des combattans. Il appela le brave Connal et le vieux Carril. A sa voix ces héros en cheveux blancs prirent leurs lances. Ils s'avancèrent et virent de loin les flots de la bataille, comme les vagues entassées de l'Océan agité; lorsque les vents soufflant du côté de la mer, roulent devant eux ses vastes lames sur les sables du rivage.

A cette vue Cuchullin s'enflamme, et fronce le sourcil : sa main se porte sur l'épée de ses pères; ses yeux roulent dans le feu et s'attachent sur l'ennemi. Trois fois il voulut courir au combat, et trois fois Connal arrêta ses pas. « Chef de l'île des brouillards, lui dit-il, Fingal triomphe : ne cherche point à ravir une portion de sa gloire : il ravage et détruit comme la tempête ».

Hé bien, Carril, reprit Cuchillin, va féliciter le roi de Morven. Dès que Loclin se sera écoulé comme le torrent après la pluie, dès que le silence régnera sur le champ de bataille; que ta voix mélodieuse se fasse entendre à l'oreille de Fingal, et chante ses louanges. Donne-lui l'épée de Caithbat; car Cuchullin n'est plus digne de porter les armes de ses pères.

Mais vous, ombres du solitaire Cromla,

esprits des héros qui ne sont plus, soyez désormais les compagnons de Cuchullin, et parlez-lui quelquefois dans la grotte où il va cacher sa douleur. Non, je ne serai plus renommé parmi les guerriers célèbres. J'ai brillé comme un rayon de lumière; mais j'ai passé comme lui; je m'évanouis comme la vapeur que dissipent les vents du matin lorsqu'il vient éclairer les collines. Connal, ne me parle plus d'armes ni de combats : ma gloire est morte. J'exhalerai mes gémissemens sur les vents, jusqu'à ce que la trace de mes pas s'efface sur la terre.... Et toi, belle et tendre Bragela, pleure la perte de ma renommée; car jamais je ne retournerai vers toi : je suis vaincu.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

(1) Le poète suppose que Malvina descend de la montagne, pour entendre le récit des actions d'Oscar, son époux et fils d'Ossian. Il paraît qu'après la mort d'Oscar, elle resta toujours près dOssian. Le poète lui adresse ce chant, ainsi que la plupart de ses poëmes.

(2) Fingal étant endormi, et l'action suspendue par la nuit, le poète introduit ici l'histoire de ses amours avec Evirallina; cette épisode est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs passages qui suivent.

(3) Le poète revient à son sujet: on se souvient que Fingal ayant envoyé Fillan, son fils, et Oscar, son petit-fils, à la découverte, avait ordonné à ses bardes de chanter.

(4) Ossian ne manque jamais l'occasion de peindre en beau le caractère de son fils chéri. Le discours d'Oscar à son père, est celui d'un héros, et d'un fils plein d'amour et de respect pour son père.

(5) Le chant d'Ullin, dans l'original gallique est, suivant M. Macpherson, d'une versification différente de celle du reste du poëme; il est tout en épithètes. L'usage d'encourager les guerriers par ces sortes d'impromptus, a subsité dans le nord de l'Ecosse, presque jusqu'à nos jours.

(6) L'étendard de Fingal s'appelait le solisflamme (ou le rayon du soleil), probablement à cause de ses brillantes couleurs, et de l'or dont il était enrichi.

SOMMAIRE.

Cuchullin et Connal restent sur la colline. Fingal et Swaran combattent. Description de leur combat. Swaran est vaincu, enchaîné et confié à la garde d'Ossian et de Gaul, fils de Morni. Fingal, avec Oscar et ses autres enfans, poursuivent l'ennemi. Episode d'Orla, chef de Loclin, mortellement blessé dans le combat. Fingal, touché de la mort de ce guerrier, ordonne la retraite; et rappelant ses enfans, il apprend que Ryno, le plus jeune, a été tué; il pleure sa mort, écoute l'histoire de Lamdarg et de Gelcossa, et revient à la place où il a laissé Swaran. Carril, que Cuchullin avait envoyé féliciter Fingal sur sa victoire, va dans cet intervalle trouver Ossian. L'entretien de ces deux bardes termine la quatrième journée.

CHANT CINQUIÈME.

[1] ALORS sur le penchant du Cromla, Connal adressa la parole à Cuchullin : « Fils de Semo, pourquoi cette sombre tristesse ? Nos amis sont puissans dans les combats; et toi, guerrier, ta renommée est célèbre : nombreuses sont les morts que ta lance a données. Souvent Bragela faisant éclater la joie dans ses beaux yeux bleus, alla au-devant de son héros lorsqu'il revenait victorieux et fumant de carnage au milieu des braves, et que ses ennemis étaient muets sous la tombe. Tes

[1] Le poète, en mettant ce récit dans la bouche de Connal, qui était demeuré avec Cuchullin sur le coteau du Cromla, amène à propos l'éloge de Fingal. Le commencement de ce chant est, dans l'original gallique, un des plus beaux endroits du poëme; la versification est régulière et soutenue, et bien assortie au caractère tranquille de Connal. Nul poète n'a mieux conformé la cadence de ses vers au caractère de ses personnages; il est plus que probable que le poëme entier fut originairement composé pour être chanté avec l'accompagnement de la harpe : la variété de la versification qui se prête constamment aux différens tons de chaque passion, donne lieu de le présumer.

bardes charmaient ton oreille en chantant tes exploits.

Mais vois le roi de Morven, il s'avance, et l'incendie, les torrens, les tempêtes sont l'image de sa force. — Heureux ton peuple ! ô Fingal ! ton bras combattra pour lui. Tu es le premier des héros dans la guerre ; tu es le plus sage des rois dans la paix. Tu parles, et tes nombreux guerriers obéissent ; ton acier retentit, et les ennemis tremblent. Heureux est ton peuple, ô Fingal !

Quel est ce guerrier si terrible et si impétueux dans sa source ?

Quel autre que le fils de Starno oserait venir à la rencontre du roi de Morven? Contemple le combat des deux chefs : tels combattent deux esprits sur l'Océan, et disputent à qui roulera ses flots. Le chasseur sur la colline entend le bruit de leurs efforts, et voit les vagues s'enfler et s'avancer vers les rivages d'Arven ». Ainsi parlait Connal lorsque les deux héros se joignirent au milieu de leurs guerriers tombans de toutes parts. C'est là qu'on entendit le bruit du choc des armes et des coups redoublés. Terrible est le combat des deux rois ; terribles sont leurs regards ; leurs boucliers sont brisés et l'acier de leur casque vole en éclats ; ils jètent les

tronçons de leurs armes, chacun d'eux s'élance pour saisir au corps son adversaire; leurs bras nerveux sont enlacés; ils s'embrassent, ils s'attirent, se balançant à droite et à gauche; dans leur lutte sanglante leurs muscles se tendent et se déploient. Mais quand leur fureur au comble vint à développer toutes leurs forces, alors la colline ébranlée par leurs efforts trembla au haut de sa cime. Enfin la force de Swaran s'épuise, il tombe, et le roi de Loclin est enchaîné.

Ainsi j'ai vu sur le Cona, Cona que ne voient plus mes yeux, ainsi j'ai vu deux collines arrachées de leurs bases par l'effort d'un torrent impétueux; leurs masses inclinées l'une vers l'autre se rapprochent; la cime de leurs arbres se touche dans les airs: bientôt toutes deux ensemble tombent et roulent avec leurs arbres et leurs rochers: le cours des fleuves est changé, et les ruines rougeâtres de leurs terres éboulées frappent au loin l'œil du voyageur.

« Enfans du roi de Morven, dit Fingal, gardez le roi de Loclin; car il a la force de mille flots irrités; son bras est instruit aux combats; il a toute la vigueur des anciens héros de sa race. Brave Gaul, et toi Ossian, accompagnez le frère d'Agandecca, et rap-

pelez la joie dans son ame attristée. Et vous, Oscar, Fillan et Ryno, poursuivez les débris de Loclin; et que jamais nul vaisseau ne revienne insulter nos mers. Ils partent et volent comme l'éclair.

Fingal les suit à pas lents et s'avance comme un nuage qui porte la foudre, lorsque les plaines brûlées par l'été sont dans le silence. Son épée étincelle devant lui : il rencontre un des chefs de Loclin, et lui adresse ces paroles : « Quel est celui que je vois appuyé contre le rocher? il ne peut franchir le torrent : sa contenance annonce un héros; son bouclier est à ses côtés, et sa lance s'élève comme un arbre du désert. Jeune inconnu, es-tu des ennemis de Fingal?

— Je suis un enfant de Loclin, cria le guerrier, et mon bras n'est pas faible. Mon épouse est en pleurs dans ma demeure; mais Orla (1) n'y rentrera jamais.

— Veux-tu te rendre ou combattre, dit Fingal? Les ennemis ne triomphent point en ma présence, et mes amis sont célèbres dans mon palais. Etranger, suis-moi, et viens partager mes fêtes; viens poursuivre les daims de mes déserts.

— Non, dit le héros, je secours le faible; je prêterai toujours ma force à celui qui

succombe. Mon épée n'a pas encore trouvé son égale ; que le roi de Morven me cède.

— Jamais, Orla, jamais Fingal n'a cédé à un mortel. Tire ton épée, et choisis ton ennemi parmi la foule de mes héros.

— Et le roi refuse-t-il ce combat ? dit Orla. Fingal est, de toute sa famille, le seul rival digne d'Orla.

Mais, roi de Morven, si je succombe, puisqu'il faut que tout guerrier périsse un jour, élève ma tombe au milieu du Lena, et que ma tombe domine toutes les autres. Renvoie, au travers des mers, l'épée d'Orla à sa tendre épouse, afin que, les yeux trempés de larmes, elle puisse la montrer à son fils, et allumer dans son cœur l'amour de la guerre.

— Jeune infortuné, lui dit Fingal, pourquoi, par ces tristes discours, réveilles-tu ma douleur ? Il vient un jour où il faut que les guerriers meurent, et que leurs jeunes enfans voient leurs armes oisives et suspendues aux murs de leurs demeures ; mais tes vœux, Orla, seront remplis. J'éleverai ta tombe, et ta belle épouse pleurera sur ton épée ».

Tous deux combattirent sur la plaine ; mais le bras d'Orla était faible ; l'épée de Fingal descend et tranche en deux son

bouclier. Ses éclats volent et brillent sur la terre, comme la lune dans la nuit sur l'onde d'un ruisseau.

« Roi de Morven, dit le héros, lève ton épée et me perce le sein. Blessé dans le combat, je suis resté ici faible et abandonné de mes amis ; bientôt ma triste aventure se répandra sur les rives de Loda et parviendra jusqu'à ma bien-aimée, lorsque, seule, elle erre dans les forêts.

— Non, répondit le roi de Morven, jamais tu ne seras percé de ma main : je veux que ton épouse te revoie encore sur les bords de Loda, échappé des mains de la guerre ; je veux que ton vieux père, que peut-être la vieillesse a déjà privé de la vue, entende du moins ta voix dans sa demeure... Il se levera plein de joie, et ses mains errantes chercheront son fils. — Il ne le trouvera jamais, Fingal : je mourrai dans les champs de Lena ; des bardes étrangers parleront de moi : mon large baudrier cache une plaie mortelle ; vois, je l'arrache de mon sein et le jète aux vents ».

Son sang noir sort à gros bouillons de ses flancs. Il s'épuise, il pâlit, il tombe ; et Fingal, attendri, se penche sur le héros expirant ; il appèle ses jeunes guerriers : Oscar,

Fillan, mes enfans, élevez la tombe d'Orla ; il reposera sur cette plaine, loin du murmure agréable du Loda, loin de sa malheureuse épouse : un jour, les faibles guerriers verront l'arc suspendu dans sa demeure ; ils essaieront, mais en vain, de le plier ; ses dogues fidèles heurlent de douleur sur les collines ; les bêtes sauvages, qu'il avait coutume de poursuivre, se réjouissent de sa mort : il est désarmé, le bras terrible des batailles ; le premier des braves n'est plus !

Elevez vos voix, embouchez le cor, enfans du roi de Morven ; retournons vers Swaran, et passons la nuit dans les chants. Fillan, Oscar, Ryno, volez sur la plaine. Où donc es-tu, Ryno, jeune enfant de la gloire ? Tu n'as pas coutume de répondre le dernier à la voix de ton père ».

« Ryno, dit Ullin, le premier des bardes, a rejoint les ombres de ses aïeux, les ombres de Trathal et de Trenmor. Le jeune Ryno n'est plus ; son corps inanimé est étendu sur la plaine de Lena ».

« N'est-il donc déjà plus, s'écria le roi, celui de mes enfans qui était le plus léger à la course, le plus prompt à bander l'arc ?.... O mon fils ! à peine ton père a-t-il eu le temps de te connaître. Ah ! pourquoi faut-il

que, si jeune, tu sois déjà tombé? Repose en paix sur le Lena; Fingal te reverra bientôt. Bientôt ma voix cessera d'être entendue; bientôt on ne verra plus la trace de mes pas. Les bardes chanteront le nom de Fingal, et les pierres parleront de sa gloire; mais toi, jeune Ryno, tu as péri, et les bardes n'ont point encore chanté ta renommée. Ullin, touche la harpe pour Ryno; dis quel héros il eût été. Adieu, toi qui étais toujours le premier sur le champ de bataille; ton père ne dirigera plus ton javèlot: toi, le plus beau de mes enfans, mes yeux ne te voient plus: adieu ». Les larmes coulaient sur les joues de Fingal; il pleurait son fils, son fils si jeune, et déjà si redoutable dans les combats!

« Quel est le guerrier dont cette tombe consacre la gloire, dit alors le généreux Fingal? Je vois quatre pierres revêtues de mousse, marquer ici la sombre demeure de la mort. Que mon jeune Ryno dorme à côté de lui, qu'il repose auprès du brave. Peut-être gît ici quelque guerrier fameux qui accompagnera mon fils sur les nuages. O Ullin! chante et rappèle à notre mémoire les tristes habitans de la tombe. Si jamais ils n'ont fui le danger dans les champs de la valeur, mon fils, loin de ses amis, reposera près de ces héros. »

« Ici chanta le barde, ici dorment les premiers des héros. Lamdarg et le fier Ullin (2) sont muets sous cette tombe. Mais quelle est celle qui me sourit du haut de son nuage et montre à mes yeux son beau visage? Fille de Tuathal, la plus belle des jeunes filles du Cromla, pourquoi cette pâleur? O Gelchossa! dors-tu avec les héros que ta beauté rendit ennemis? Tu fus l'amour de mille guerriers; mais Lamdarg seul fut aimé de toi ».

[Il vint vers les tours antiques de Selma, et frappant son bouclier, il dit: Où est Gelchossa, où est mon amante, l'aimable fille du noble Tuathal. Je l'ai laissée dans le palais de Selma en partant pour combattre le farouche Ulfadda.... — « Reviens bientôt, ô Lamdarg, me dit-elle; car je reste ici dans la douleur ». Son beau sein fut gonflé de soupirs: ses belles joues étaient baignées de larmes. Mais je ne la vois point venir au-devant de son amant et s'empresser d'adoucir son ame après le combat. Le silence règne dans la demeure où m'attendait la joie: je n'entends point la voix des bardes.... Je ne vois point Brano (3) secouer ses chaînes à la porte et tressaillir de joie au retour de Lamdarg. Où est Gelchossa, mon amour? où est la fille sensible du généreux Tuathal »? — Lamdarg,

dit Ferchios, peut-être Gelchossa est-elle sur le Cromla, à poursuivre avec ses compagnes les biches fugitives ».

« Ferchios, répondit le guerrier, nul bruit ne se fait entendre à mon oreille : je n'entends aucun son dans les bois de Lena ; je ne vois aucunes biches fuir devant mes yeux, aucun dogue haletant les poursuivre. Je ne vois point Gelchossa mon amour.... Va, Ferchios, va trouver dans son rocher le vénérable Allad (4) : sa demeure est dans un cercle de pierres ; il saura nous apprendre en quels lieux est Gelchossa ».

Le fils d'Aidon, Ferchios, part et se penche près de l'oreille du vieillard. Allad, lui dit-il, habitant solitaire du rocher, vieillard chargé d'années, parle ; qu'ont vu tes yeux » ?

« J'ai vu, répondit le vieillard, j'ai vu Ullin, le fils de Caïrbar ; il est venu comme un nuage du Cromla ; il murmurait un chant sinistre, comme le bruit des vents dans la forêt dépouillée de ses feuilles ; il est entré dans les salles de Selma. « Sors, a-t-il crié, sors invincible Lamdarg ; viens combattre Ullin, ou cède-lui Gelchossa. Lamdarg n'est point ici, a répondu la belle, il est allé combattre le redoutable Ulfadda. Mais apprends que Lamdarg ne céda jamais ; il combattra le fils de

Caïrbar. Tu es aimable et belle, a dit l'atroce Ullin, fille de Tuathal, je t'emmène dans ma demeure; Gelchossa sera le prix du brave. Je reste ici trois jours sur le Cromla à attendre le retour de ce guerrier, et le quatrième, Gelchossa est à moi si mon rival évite le combat ».

Allad, il suffit, dit Lamdarg, que la paix accompagne tes songes dans ta caverne. Ferchios, embouche le cor, qu'Ullin entende ses sons sur le Cromla. Furieux, il s'élance; il monte la colline en murmurant des chants belliqueux. Arrivé sur le sommet, il s'arrête comme un nuage dont les vents changent et varient les formes. Du haut de la colline il roule une pierre énorme : c'est le signal de la guerre; du fond de sa demeure, Ullin en entendit la chute. Il tressaillit de joie à l'approche de son ennemi, et se saisit de la lance de son père. Un sourire éclaircit son visage sombre au moment où il ceint son épée. Le poignard étincelle dans sa main; il s'avance en sifflant.

Gelchossa vit ce farouche guerrier montant la colline dans un sombre silence. Elle frappe son beau sein palpitant. Muette, les yeux en larmes, elle tremble pour Lamdarg.

« Caïrbar, dit la belle au père d'Ullin, je

veux aller tendre l'arc sur le Cromla : j'y aperçois des biches ».

Elle court sur la colline ; mais en vain : les deux guerriers étaient déjà aux prises. — Pourquoi raconterai-je au roi de Morven l'histoire de leur combat? Le fier Ullin fut renversé ; le jeune Lamdarg revint pâle et sanglant au-devant de Gelchossa.

« Quel est ce sang, s'écria la belle? quel est ce sang qui couvre le flanc de mon héros ? — C'est le sang d'Ullin, répondit le guerrier. O Gelchossa ! laisse-moi me reposer ici quelques momens . . . ». Le brave Lamdarg expire.

Hé quoi! déjà, déjà plongé dans le sommeil de la mort? O chef du Cromla ! Elle pleura trois jours auprès de son amant. Les chasseurs la trouvèrent morte ; ils élevèrent cette tombe et y enfermèrent ces trois infortunés. Oui, roi de Morven, ton fils dormira ici avec des héros »].

« Oui, dit Fingal, mon fils dormira avec eux : le bruit de leur renommée a souvent retenti à mon oreille. Fillan, Fergus, apportez ici le corps du jeune Orla. Ryno ne sera point auprès d'un rival indigne de lui en reposant près d'Orla. Pleurez, filles de Morven, et vous aussi, filles de Loda, pleurez !

Ils croissaient tous deux comme deux jeunes chênes sur nos collines : ils sont tombés comme eux, lorsque couchés sur la largeur du torrent ils se flétrissent au vent des montagnes.

Oscar, chef des jeunes guerriers, tu vois comme ils ont péri en braves : laisse, comme eux, ta renommée sur la terre ; comme eux, sois le sujet des chants de nos bardes. Dans la guerre, l'aspect de leurs visages était terrible et menaçant ; mais Ryno était doux et calme dans la paix. Il était riant comme l'arc de la pluie qu'on aperçoit de loin courbé sur le ruisseau lorsque le soleil se couche sur Mora, et que le silence règne sur la colline. Dors en paix, ô le plus jeune de mes enfans ! ô mon cher Ryno ! repose sur la plaine de Lena. Et nous aussi, nous cesserons de vivre ; tôt ou tard il faut que le brave périsse ».

Tels étaient tes regrets, ô Fingal ! sur le corps du jeune Ryno. Quelle doit donc être la douleur d'Ossian ? depuis que, toi-même, tu n'es plus, ô mon père ! je n'entends plus le son de ta voix ; mes yeux ne peuvent plus te voir : souvent dans ma mélancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir auprès de ta tombe, et je me console en la touchant de mes tremblantes mains. Quelquefois je crois

encore entendre ta voix ; mais ce n'est point ta voix, ce n'est que le murmure des vents du désert. Il y a déjà long-temps que tu es endormi pour toujours, ô Fingal ! arbitre suprême des combats !

Alors Ossian et Gaul s'assirent avec Swaran sur le doux et vert gazon des bords de Lubar : je touchai ma harpe pour charmer la tristesse du roi ; mais son front était chargé d'ennuis. Souvent il portait ses regards douloureux vers la plaine : le héros gémissait sur la mort de ses guerriers.

Je levai les yeux vers la montagne du Cromla, et j'aperçus le fils du généreux Semo. Triste, il se retirait à pas lents vers la caverne solitaire de Tura. Il avait vu Fingal victorieux, et la joie se mêlait à sa douleur. Le soleil brillait sur son armure : Connal le suivait lentement. Ils descendirent et disparurent derrière la montagne, comme deux colonnes de feu que dans la nuit les vents chassent sur les monts, et qui laissent la bruyère enflammée sur leur passage.

Près d'un ruisseau aux ondes écumantes est sa grotte dans le creux d'un rocher ; un arbre penché la couvre de son ombre : les vents mugissent dans les échos d'alentour. Là s'est retiré le fils de Semo. Ses pensées

sont toujours occupées de la bataille qu'il a perdue ; et sans cesse des larmes coulent sur ses joues. Sans cesse il pleure la perte de sa renommée. O Bragela ! tu es trop loin de lui pour que ta présence puisse consoler l'ame affligée du héros. Ah ! puisse-t-il du moins voir ton image au fond de son ame ! Que ses pensées reposent sur le souvenir de la belle Bragela.

Quel est ce vieillard en cheveux blancs qui s'avance vers moi ? C'est le chantre des héros. « Je te salue, ô vénérable Carril ! ta voix est harmonieuse comme la harpe suspendue aux murs de Tura. Tes paroles ont à mon oreille la douceur de la rosée qui descend sur les champs brûlés par le soleil. Vénérable Carril, pourquoi quittes-tu le généreux fils de Semo » ?

« Ossian, répondit Carril, tu es le premier des bardes : il y a long-temps que tu es connu de Carril, ô toi ! brave conducteur des batailles. Plus d'une fois j'ai touché la harpe pour l'aimable Everallina ; plus d'une fois tu accompagnas ma voix dans les salles de Branno, aux jours de ses fêtes ; et souvent l'on entendit la tendre Everallina mêler sa voix à nos chants. Un jour elle chantait la chute de Cormac, jeune amant qui mourut

victime de son amour pour elle. Je voyais les larmes couler sur ses belles joues et sur les tiennes, ô chef des braves! Son ame était touchée du sort de cet infortuné, quoique son cœur n'eût pas été sensible pour lui. Qu'elle était belle la fille du généreux Branno! Que sa beauté était au-dessus de la beauté de ses compagnes »!

« Ne me la rappèle point, lui dis-je, ô Carril! ne la rappèle point à ma mémoire. A son souvenir, il faut que mon cœur se fonde de douleur, il faut que mes yeux s'inondent de larmes. Hélas! elle est sous la terre, pâle et défigurée, cette belle si douce, si timide, ce tendre objet de mon amour. Mais viens t'asseoir sur la bruyère, ô barde respectable! et fais-nous entendre les accens de ta voix. Elle me plaît autant que le zéphir du printemps, qui soupire à l'oreille du chasseur lorsqu'il se réveille d'un songe heureux, et qu'il a entendu dans son sommeil les doux concerts des esprits de la montagne ».

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

(1) Suivant M. Macpherson, l'histoire d'Orla est si belle et si touchante dans l'original gallique, que bien des gens, dans le nord de l'Ecosse, la savent par cœur, sans avoir entendu une syllabe du reste du poëme. Elle ranime l'action et réveille l'attention du lecteur, qui s'attendait à ne trouver que langueur dans la suite du poëme, après la défaite de Swaran.

(2) Ullin, fils de Caïrbar, qu'il ne faut pas confondre avec le barde Ullin.

(3) Bran est le nom qu'on donne ordinairement dans le nord de l'Ecosse aux chiens de chasse; et, en général, les montagnards donnent à leurs dogues les noms des héros de ce poëme; ce qui prouve que ces noms sont familiers à leurs oreilles, et que ces héros sont connus du peuple.

(4) Allad est certainement un druide. Ossian l'appèle enfant du rocher, parce qu'il demeurait dans une caverne. On croyait alors que les druides avaient des connaissances surnaturelles.

SOMMAIRE.

La nuit vient. Fingal donne une fête à son armée, à laquelle Swaran assiste. Le roi ordonne à Ullin, son barde, de chanter la chanson de paix, usage toujours observé à la fin d'une guerre. Ullin raconte les actions de Trenmor, bisaïeul de Fingal, dans la Scandinavie, et son mariage avec Inibaca, fille du roi de Loclin, un des ancêtres de Swaran. Ce motif, joint à ce qu'il était frère d'Agandecca, que Fingal avait aimée dans sa jeunesse, détermine Fingal à lui rendre la liberté. Il lui permet de retourner dans Loclin avec son armée, sous la condition de ne jamais revenir hostilement dans l'Irlande. La nuit se passe à faire les préparatifs du départ de Swaran, et à entendre les bardes. Fingal demande à Carril des nouvelles de Cuchullin; ce qui donne lieu à l'histoire de Grumal. Au lever de l'aurore, Swaran part. Fingal fait une partie de chasse, et console Cuchullin qu'il rencontre dans la caverne de Tura. Le lendemain, il s'embarque pour l'Ecosse : ainsi finit le poëme.

CHANT SIXIÈME.

Les nuages de la nuit roulent l'un sur l'autre, et s'arrêtent suspendus sur la cime escarpée du Cromla. Les étoiles du nord s'élèvent au-dessus des flots d'Ullin, et montrent leurs têtes brillantes au travers des vapeurs fugitives du firmament. Un vent sourd mugit dans la forêt lointaine : le silence et les ténèbres couvrent le champ de la mort.

La voix mélodieuse de Carril continuait encore de résonner à mon oreille au milieu des ombres : il chantait les compagnons de notre jeunesse et les beaux jours de nos premières années, lorsque nous nous rendions sur les bords du Lego, et que nous faisions circuler la coupe de la joie. Tous les échos du nébuleux Cromla répondaient aux accens de sa voix. Les ombres des morts qu'il célébrait accouraient sur leurs nuages : on les voyait se pencher, et d'un air satisfait écouter leurs louanges.

Que ton ombre, ô Carril ! soit heureuse au sein de ses tourbillons. O que tu vinsses quelquefois me visiter dans ma demeure,

lorsque je suis seul au milieu de la nuit!.... Tu y viens en effet, ô mon ami; souvent j'entends ma harpe frémir sous ta main légère: suspendue à la muraille éloignée, ses faibles sons parviennent encore à mon oreille. Pourquoi ne me parles-tu pas dans ma tristesse? pourquoi ne me dis-tu pas quand je reverrai mes amis?.... Tu te tais et disparais sur ton nuage, et le vent qui te porte siffle dans les cheveux blancs d'Ossian.

Cependant sur le penchant du Mora les guerriers se rassemblaient pour le festin. Cent chênes antiques s'enflamment au souffle des vents. La coupe de la fête s'emplit et circule à la ronde. La joie brille sur le visage des guerriers: le seul roi de Loclin garde un morne silence. La douleur et le ressentiment se peignent dans ses yeux enflammés. Souvent il tournait ses regards sur la plaine de Lena, et soupirait en se rappelant sa défaite.

Fingal était debout appuyé sur le bouclier de ses pères. Ses cheveux gris flottaient doucement au souffle des vents, et reluisaient aux clartés de la nuit; il remarqua la douleur profonde de Swaran; et adressant la parole au premier de ses bardes: « Entonne, Ullin, entonne l'hymne de la paix: adoucis mon

ame après la bataille, que j'oublie le bruit des armes qui murmure encore à mon oreille : que cent harpes s'apprêtent et consolent le roi de Loclin. Il ne faut pas qu'il nous quitte avant qu'un sentiment de joie soit rentré dans son cœur : jamais homme n'a quitté Fingal l'ame attristée. Oscar, mon épée foudroie dans le combat les guerriers armés ; mais dès qu'une fois ils m'ont cédé la victoire, elle repose paisible à mes côtés ».

Ullin chante : [« Trenmor vivait dans des temps déjà éloignés de nous : compagnon des orages, il voguait sur les flots du nord. Les pointes des rochers de Loclin, et les touffes de ses bruyantes forêts se découvrent à la vue du héros, au travers des brumes. Il abaissa ses blanches voiles, descendit sur le rivage, et déjà il poursuit le sanglier qui rugit dans les bois du Gormal : plus d'un guerrier avait fui devant l'animal redoutable. Trenmor le perça de sa lance.

Trois chefs, qui furent témoins de sa victoire, vantèrent la force et le courage du héros étranger. Le roi de Loclin prépara la fête, et y invita le jeune Trenmor : elle dura trois jours ; et dans le combat qui devait la terminer, Trenmor eut le choix des armes.

La terre de Loclin n'eut point de héros qui ne lui cédât. La coupe de la joie fut vidée à la ronde, et tout retentit des louanges du roi de Morven.

Dès que le matin du quatrième jour parut, Trenmor mit à flot son vaisseau et se promena sur le rivage, attendant que le vent qui murmurait dans les forêts lointaines, vînt faire cesser le calme des mers.

Parut alors un jeune habitant des bois du Gormal, couvert de ses armes. Sa belle chevelure relevait l'éclat de ses joues vermeilles; ses bras étaient blancs comme la neige de Morven. Un doux sourire animait ses beaux yeux : il s'avance vers Trenmor et lui dit : « Arrête, brave héros, arrête; tu n'as pas vaincu le fils de Lonval. Mon épée s'est souvent mesurée avec le brave, et l'homme prudent évite les traits de mon arc ».

« Jeune et beau guerrier, répondit Trenmor, je ne combattrai point le fils de Lonval. Ton bras est trop faible; retire-toi, et va poursuivre les biches du Gormal ».

« Je me retirerai, dit le jeune homme, mais en emportant l'épée de Trenmor; et alors le bruit de ma renommée fera tressaillir mon ame. Les jeunes vierges environneront, en souriant, le vainqueur de Trenmor.

Gravé par Tardieu L'Aîné.

Lance maintenant ton trait, roi de Morven.

Elles laisseront échapper des soupirs d'amour : elles admireront la longueur de ta lance lorsque je la porterai fièrement au milieu d'elles, et que j'en leverai la pointe brillante aux rayons du soleil ».

« Jamais tu n'emporteras ma lance, dit le roi de Morven irrité.... Ta mère te trouvera pâle et sans vie sur le rivage du Gormal : elle jetera ses regards sur l'étendue des flots, et verra encore les voiles du guerrier qui aura tué son fils ».

« Je ne leverai point ma lance, dit le jeune guerrier : les années n'ont pas encore nourri la force de mon bras ; mais mes flèches ont appris à percer de loin l'ennemi. Dépouille cette cotte d'armes : tu es tout couvert de fer ; je te montre l'exemple, et le premier je dépose la mienne sur la terre.... Lance maintenant ton trait, roi de Morven ». Trenmor aperçoit le sein d'une jeune fille : c'était la sœur du roi de Loclin ; elle avait vu le jeune étranger dans le palais de Gormal, et son cœur s'était enflammé d'amour. La lance tomba des mains de Trenmor ; il penche vers la terre son visage vermeil : la vue de cette beauté l'avait ébloui, comme un rayon soudain de lumière qui frappe les yeux des enfans des cavernes, lorsque tout à coup sor-

tant des ténèbres, ils vont revoir les champs du soleil, et ferment à demi leurs yeux blessés de sa splendeur.

« Chef de Morven, dit la belle, permets que je me retire dans l'asile de ton vaisseau, loin de l'amour et des poursuites de Corlo; c'est pour Inibacca un objet aussi terrible que le tonnerre du désert: il m'aime, et ce guerrier farouche et superbe marche suivi de dix mille lances ».

« Repose en paix, dit le vaillant Trenmor, repose à l'abri du bouclier de mes pères: malgré ses dix mille lances, tu ne me verras point fuir devant lui ».

Trois jours entiers il attendit sur le rivage: son cor fit retentir les collines du signal de la guerre, et appela Corlo au combat: Corlo ne parut point; alors le roi de Loclin descendit sur le rivage, y donna la fête à Trenmor, et lui fit don de cette belle.]

« Swaran, dit Fingal, ton sang coule dans les veines de ton ennemi. Nos deux familles ont souvent combattu; l'amour de la guerre les rendit ennemies; mais plus souvent encore elles se sont donné des fêtes mutuelles, et ont couronné dans la paix la coupe de l'amitié... Qu'un rayon de joie éclaircisse ton sombre visage; que ton oreille soit sensible

aux sons de la harpe : ta valeur s'est déployée sur nos plaines avec la force dont la tempête se déploie sur les mers ; ta voix retentissait comme les voix de mille guerriers marchant au combat. Demain étends tes voiles, digne frère d'Agandecca : souvent son image brillante revient s'offrir à mon ame attristée. Je vis tes larmes couler pour la belle, et je t'épargnai dans le palais de Starno lorsque mon glaive était rougi de carnage, et que mes yeux étaient humides de pleurs. Ou bien préfères-tu le combat? Je t'en offre le choix comme tes pères l'ont offert à Trenmor : je veux que tu te retires de cette contrée tout rayonnant de gloire, comme le soleil à son coucher ».

« Non, roi de Morven, non, jamais Swaran ne combattra contre toi. Je t'ai vu dans le palais de Starno, et tu ne comptais guère plus d'années que moi. Quand, me disais-je en moi-même, quand leverai-je la lance avec la même force que le noble Fingal? Depuis nous avons combattu sur le penchant du sourcilleux Malmor. Ensuite mes flots me portèrent vers ton palais, et tu m'y donnas la fête de l'hospitalité. Ce fut un combat mémorable que le combat de Malmor. Que les bardes transmettent à l'avenir le nom du vainqueur. Fingal, plusieurs vaisseaux de

Loclin ont perdu leurs jeunes guerriers ; accepte ces vaisseaux, et sois l'ami de Swaran. Et lorsque tes enfans viendront vers les tours antiques du Gormal, je ferai préparer la fête, et le combat leur sera offert ».

« Fingal, reprit le roi, n'acceptera ni vaisseaux ni terres. Mon royaume, mes forêts et leurs cerfs me suffisent. Remonte sur les flots, généreux ami d'Agandecca ; présente tes voiles étendues à la lumière du matin, et retourne vers les montagnes du Gormal ».

« Roi des fêtes, dit Swaran, paix et bonheur à ton ame bienfaisante : reçois ma main en signe d'amitié, généreux Fingal ; que tes bardes pleurent les guerriers qui ont péri ; que la terre d'Erin donne un asile aux enfans de Loclin, et que les pierres élevées sur leur tombe attestent leur renommée ; que dans l'avenir les enfans du Nord puissent reconnaître les lieux où combattirent leurs pères. Quelque chasseur, en s'appuyant sur la mousse de leurs tombeaux, dira : *Ici combattirent Fingal et Swaran, héros des siècles passés.* C'est ainsi qu'il parlera de nous, et notre renommée ne périra jamais ».

« Swaran, reprit le roi de Morven, aujourd'hui notre gloire est à son comble. Mais

nous passerons comme un songe; le silence régnera dans les plaines où nous avons combattu; nos tombes seront cachées sous la bruyère, et le chasseur ignorera les lieux où nous reposerons; nos noms vivront dans les chants des bardes; mais la force de nos bras sera anéantie. Ossian, Carril, Ullin, vous savez l'histoire des héros qui ne sont plus; célébrez les exploits des siècles passés; charmez par vos chants la longueur de la nuit, et que l'aurore, à son retour, nous trouve encore dans la joie ».

Nous chantâmes, et cent harpes accompagnaient nos voix. Le sombre visage de Swaran s'éclaircit: ainsi brille le globe arrondi de la lune quand les nuages se dissipent, et la laissent calme et dans tout son éclat au milieu du firmament.

« Carril, dit alors Fingal, où est Cuchullin? Le vaillant fils de Semo s'est-il retiré dans la sombre caverne de Tura »?

« Oui, répondit Carril, Cuchullin est couché dans l'antre de Tura, la main posée sur sa redoutable épée, toujours songeant à la bataille qu'il a perdue. Le deuil est dans l'ame de ce héros accoutumé à la victoire. Il renvoie son épée; il veut qu'elle repose au côté de Fingal, qui d'un souffle a dissipé tous ses

ennemis. Prends l'épée de ce guerrier, ô Fingal! sa gloire s'est évanouie comme la vapeur légère devant la rafale qui fond sur le vallon ».

« Non, je ne prendrai point son épée. Il s'est signalé dans les combats : dis-lui que jamais sa renommée ne périra. On a vu mille héros vaincus reparaître ensuite avec honneur dans le champ de la gloire.

Bannis ta tristesse, ô Swaran! Les vaincus, s'ils sont braves, ne perdent point leur renommée. Le soleil cache quelquefois sa tête dans un nuage du midi; mais bientôt il luit de nouveau sur la verdure des collines.

[Grumal était chef de Cona; il cherchait les combats sur toutes les côtes. La vue du sang réjouissait son cœur; le bruit des armes plaisait à son oreille : il descendit avec ses guerriers sur la côte de Craca.

Le roi de cette contrée sortit de la forêt où il adressait alors ses vœux à la Pierre-du-Pouvoir, au milieu du cercle de Brunco (1).

Ce fut pour une belle que ces héros combattirent avec fureur. La renommée de cette beauté avait retenti jusqu'à Grumal; il résolut d'enlever la jeune vierge ou de périr. Le combat dura trois jours; le quatrième, Grumal fut vaincu et enchaîné.

Le vainqueur le fit placer loin de ses amis, dans l'horrible cercle de Brunco, où l'on dit que les fantômes poussaient des hurlemens affreux autour de la pierre redoutable; mais bientôt il reparut avec gloire. Ses ennemis tombèrent sous ses coups, et Grumal reconquit toute sa renommée.]

Chantres des événemens passés, faites retentir les airs des louanges des héros. Calmez l'agitation de mon ame par le récit de leurs exploits, et bannissez la tristesse du cœur de Swaran ». Fingal et Swaran se couchent sur la colline de Mora; les vents sifflent autour d'eux. Cent voix s'élèvent à la fois, cent harpes résonnent à la gloire des héros des siècles passés.

Quand mon oreille entendra-t-elle les chants des bardes? Quand mon cœur palpitera-t-il de joie au récit des actions de mes pères? La harpe ne fait plus retentir les bois de Selma. La colline de Cona ne répond plus aux accens des bardes; ils dorment dans la tombe avec les héros, et la renommée est muette dans les déserts de Morven.

Déjà la lumière naissante du matin sort de l'orient et commence à blanchir la tête grisâtre du Cromla. Le cor de Swaran se fait entendre dans la plaine de Lena; ses guer-

riers se rassemblent autour de lui. Tristes et dans un morne silence, ils montent sur leurs vaisseaux. Les vents d'Ullin enflent leurs voiles, ils flottent sur l'Océan.

« Appelez, dit Fingal, appelez mes dogues bondissans, Branno et le fier Luath. Fillan, et toi, Ryno.... Mais Ryno n'est plus! Mon fils repose sur le lit de mort! Fillan, Fergus, embouchez le cor de Fingal; qu'à ses sons les chasseurs, transportés de joie, s'élancent, et que le cerf tressaille au bord du lac.

Le cor résonne dans les bois, les guerriers de Morven partent, mille dogues légers les devancent: chaque dogue atteint un chevreuil; trois sont la proie de Branno. Ce chien fidèle, pour rappeler la joie dans l'ame de son maître, les amène haletans à ses pieds; mais par malheur un d'eux va mourir sur la tombe de Ryno. Alors la douleur de Fingal se réveille; il aperçoit la pierre froide et muette sous laquelle repose ce jeune guerrier qu'on voyait toujours à la tête des chasseurs. « Tu ne te leveras plus, ô mon fils! pour partager nos fêtes. Bientôt ta tombe sera cachée sous l'épaisseur de l'herbe. Le faible passera sur cette pierre et ignorera qu'elle couvre un héros ».

« Ossian, Fillan, mes enfans, et toi Gaul,

intrépide guerrier, montons à la caverne de Tura; cherchons le vaillant Cuchullin. Est-ce là le palais de Tura! Ce n'est plus qu'une vaste solitude. Le roi des fêtes est accablé de douleur, et ses salles sont désertes: allons consoler Cuchullin, et faisons passer notre joie dans son ame. Mais, Fillan, est-ce lui que j'aperçois sur la colline, ou n'est-ce qu'une colonne de fumée? Le vent du Cromla souffle sur mes yeux, et m'empêche de distinguer mon ami ».

« Fingal, répondit Fillan, c'est le fils de Semo; il s'avance triste et sombre, la main sur son épée. — Salut au fils de la guerre, au héros qui brise les boucliers ».

« Salut à Fillan, repartit Cuchullin, salut à tous les enfans de Morven. Fingal, ta présence me remplit de joie; le chasseur, errant sur le Cromla, revoit avec moins de plaisir entre les nuages l'astre dont l'absence l'attristait. Tes enfans sont autant d'étoiles étincelantes qui suivent ta course et brillent dans la nuit des combats. Ce n'est pas ainsi que tu m'as vu, ô Fingal! revenant de la guerre du désert, quand le roi du Monde (2) fuit devant moi, et que je ramenai la paix sur nos collines ».

« Cuchullin (dit Connan, guerrier sans

gloire), tu nous vantais sans cesse ton courage : où sont les exploits qui ont honoré tes armes? Pourquoi avons-nous traversé les plaines de l'Océan pour secourir ta faiblesse? Fuis, et va cacher ta douleur dans ta caverne, tandis que Connan combat à ta place. Quitte ces armes éclatantes ; cède-les moi, faible guerrier d'Erin ».

« Jamais, répliqua le fils de Semo, jamais héros n'a tenté d'enlever les armes de Cuchullin; et, quand mille guerriers ensemble l'auraient tenté, leurs efforts auraient été vains. Jeune présomptueux, je n'ai point caché ma douleur dans une caverne tant que les guerriers d'Erin ont vécu ».

« Tais-toi, jeune homme, dit Fingal; Cuchullin est terrible dans les combats et fameux dans les déserts de Morven. Oui, chef d'Inisfail, j'ai souvent entendu raconter tes exploits. Déploie tes voiles, pars pour l'île des Brouillards, et revole dans les bras de ton épouse. Bragela, les yeux baignés de larmes, s'appuie contre un rocher; les vents soulèvent sa longue chevelure, et découvrent son beau sein. Elle prête l'oreille aux vents de la nuit pour entendre les chants de tes rameurs (3) et les sons lointains de ta harpe sur les mers ».

« Son espérance est vaine : jamais Cuchullin ne retournera à Dunscar. Comment pourrais-je revoir Bragela, et porter la douleur dans son ame ? Fingal, je suis toujours revenu victorieux ». — Et tu le seras encore, reprit Fingal ; la gloire de Cuchullin croîtra comme les nombreux rameaux de l'arbre du Cromla ; d'autres combats t'attendent, et plus d'une fois encore ton bras sera fatal à l'ennemi. Oscar, apporte le chevreuil, et prépare la fête. Réjouissons-nous après le danger, et que nos amis partagent notre joie ».

Nous nous assîmes à la fête de Fingal. Nous entonnâmes des chants d'alégresse. L'ame de Cuchullin se releva de son abattement. Son bras reprit sa force, et la gaieté reparut sur son visage. Ullin chanta ; les doux accens de Carril se font entendre. Je joignis, par intervalles, ma voix à celles des bardes. Je chantai les batailles où souvent j'avais combattu.... Mais aujourd'hui je ne combats plus; la gloire de mes premiers exploits s'est évanouie : triste, abandonné, je m'assieds sur la tombe de mes amis.

Ce fut ainsi que la nuit se passa dans les chants, et le matin nous retrouva dans la joie. Fingal se lève et agite sa lance étincelante. Il marche vers la plaine de Lena ; nous le sui-

vons. Déployez mes voiles, dit le roi, et profitons de ce vent favorable qui souffle de la plaine de Lena. Nous montons, en chantant, sur nos vaisseaux, et, triomphans, nous fendons les flots écumeux de l'Océan.

FIN DU POËME DE FINGAL.

NOTES DU CHANT SIXIÈME.

(1) Allusion à la religion du roi de Craca ; nous avons déjà dit que par la Pierre-du-Pouvoir, Ossian entend l'image de quelque divinité ; et par le cercle, l'enceinte de pierres où on l'adorait.

(2) Nom qu'Ossian et les bardes de son temps donnaient aux empereurs romains.

(3) C'est un usage général parmi les habitans du nord-ouest de l'Ecosse, de chanter en ramant, pour charmer la longueur du voyage, et animer les rameurs.

PERSONNAGES

DU POËME DE COMALA.

FINGAL.

COMALA, fille de Sarno, roi d'Inistore, amante de Fingal.

HIDALLAN, fils de Lamor, amant malheureux de Comala.

DESANGRENA ET MELILCOMA, filles de Morni, compagnes de Comala.

BARDES.

SUJET.

Le fonds de ce poëme est entièrement historique. Comala, fille de Sarno, roi d'Inistore ou des îles Orcades, était devenue éperduement amoureuse de Fingal. Sa passion était si violente, qu'elle se déguisa en jeune guerrier pour le suivre. Elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des chefs de l'armée de Fingal, dont elle avait méprisé l'amour. Fingal était à la veille de l'épouser, lorsqu'on vint lui annoncer l'invasion de Caracul; il marcha à l'ennemi, accompagné de Comala. En partant pour le combat, il la laissa sur une colline, et lui promit de venir la rejoindre dès le soir même, s'il survivait à la bataille. Il remporte la victoire, et envoie Hidallan pour annoncer son retour à Comala. Celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui dit que son amant a été tué. Tandis qu'elle se livre à toute sa douleur, Fingal arrive; elle n'ose en croire ses yeux, elle le prend pour son ombre; mais quand elle est sûre que c'est lui, elle expire de l'excès de sa joie. Caracul, dont il est fait mention ici, est Caracalla, fils de Septime-Sévère qui, en 211, entreprit une expédition contre les Calédoniens.

COMALA,

POËME DRAMATIQUE.

DESAGRENA.

La chasse est finie. On n'entend plus sur l'Arven que le bruit du torrent. Fille de Morni, viens des rives de Crona (1), dépose ton arc, et prends ta harpe ; que nos chants de joie commencent avec la nuit, et fassent retentir ces collines.

MELILCOMA.

La nuit descend, son voile sombre s'étend sur la plaine. Un daim reposait sur les bords du ruisseau de Crona. Je l'ai pris dans l'obscurité pour un tertre couvert de mousse ; mais bientôt je l'ai vu bondir et disparaître. Un météore jouait entre les rameaux de son bois, et les fantômes avançaient leurs têtes sinistres au bord de leurs nuages.

DESAGRENA.

Ah! ce sont les présages de la mort de Fingal. Le roi des boucliers est tombé, et Caracul triomphe ? Lève-toi, Comala, sors de tes rochers : fille de Sarno, lève-toi, et verse

des pleurs ; le jeune objet de ton amour n'est plus, et son ombre erre déjà sur nos collines.

MELILCOMA.

Vois, Comala est assise, et s'abandonne au désespoir. Deux dogues au poil gris secouent près d'elle leurs oreilles hérissées, et respirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repose sur son bras, et le vent de la montagne se joue dans ses cheveux. Elle tourne ses beaux yeux vers les champs d'où son amant lui a promis de revenir avant la fin du jour. Mais, hélas ! la nuit s'épaissit autour de nous : Fingal, ô Fingal ! où es-tu ?

COMALA.

Torrent impétueux de Carron, pourquoi roules-tu des flots de sang ? Le bruit de la bataille s'est-il fait entendre sur tes bords ? Dort-il, le roi de Morven ? O lune, fille du ciel ! lève-toi, perce le nuage épais qui te couvre ; fais rayonner dans la nuit les armes de mon amant, ou plutôt que le météore qui éclaire les ombres de nos pères, fasse briller sa lumière rougeâtre, et me conduise aux lieux où mon héros est tombé.... Qui me défendra contre la douleur ? qui me défendra contre l'amour d'Hidallan ?... Je ne verrai donc plus

Fingal brillant, au milieu de son armée, comme le premier rayon du jour à travers le nuage qui porte l'ondée nationale.

HIDALLAN, *envoyé par Fingal pour annoncer son retour à Comala.*

Lève-toi, brouillard du sombre Crona, enveloppe le chasseur dans tes voiles, dérobe à mes yeux la trace de ses pas. Je veux perdre jusqu'au souvenir de mon ami. Les combattans sont dispersés ; les guerriers ne se pressent plus autour de son bouclier. O Carron ! roule des flots de sang : le chef du peuple est tombé.

COMALA.

Quel héros est donc tombé sur les bords du Carron, enfant de la nuit ? Etait-il blanc comme la neige d'Arven, éclatant comme l'arc de la pluie ? Sa chevelure douce et bouclée ressemblait-elle au brouillard de la colline, roulant en pelotons aux rayons du soleil ? Etait-il, dans le combat, terrible comme la foudre du ciel, léger comme le chevreuil du désert ?

HIDALLAN.

Oh ! que ne puis-je voir son amante penchée sur son rocher, voir ses yeux rougis,

le vallon, comme les ondes amoncelées d'un fleuve à la clarté de la lune?

COMALA.

Quel autre serait-ce que l'ennemi de Comala (4), le fils du roi du Monde?

Ombre de Fingal, du sein de ton nuage, dirige l'arc de Comala; que Caracul tombe comme le lièvre de la forêt.... (5) Mais c'est Fingal, accompagné des ombres de ses aïeux. Objet de mon amour, pourquoi ton ombre vient-elle effrayer et charmer mon ame?

FINGAL.

Bardes, élevez vos chants, célébrez la guerre de Carron. Caracul a fui devant moi dans le champ même où son orgueil espérait triompher. Il a fui devant moi, semblable au météore, dont le sein recèle un fantôme de la nuit, quand les vents le chassent sur la bruyère, et que sa lumière fugitive est réfléchie par les sombres forêts d'alentour.... J'entends une voix douce comme la plainte du zéphir sur mes collines. Est-ce la chasseresse de Cona, la fille de Sarno? Sors de tes rochers, mon amante; que j'entende la voix de Comala.

COMALA, *croyant toujours parler à l'ombre de Fingal.*

Emporte-moi dans la caverne où tu reposes, ombre chérie.

FINGAL.

Viens dans la caverne où je repose, viens.... L'orage a cessé, le soleil dore nos campagnes; viens, aimable chasseresse de Cona.

COMALA, *reconnaissant Fingal.*

C'est lui, il revient avec sa gloire. Je touche la main qui gagna tant de batailles.... ; mais je sens que j'ai besoin de repos. Laissez-moi me retirer derrière ce rocher, laissez à mon ame le temps de se remettre de sa frayeur. Vous cependant, filles de Morni, approchez avec vos harpes. Que vos chants s'élèvent dans les airs.

DESAGRENA.

Trois daims sont tombés sous les traits de Comala, la flamme s'élève sur le rocher. Venez, roi de Morven, venez à la fête de Comala.

FINGAL.

Et vous enfans de l'harmonie, chantez la guerre de Carron; rappelez la joie dans l'ame

de mon amante, tandis que je vais m'asseoir à sa fête.

BARDES.

Roule, impétueux Carron, roule avec joie tes flots. Les ennemis ont fui; leurs superbes coursiers ne foulent plus nos champs, leur aigle orgueilleuse (6) va planer sur d'autres contrées. Le soleil désormais va se lever dans la paix; la joie descendra avec les ombres de la nuit; on n'entendra plus que les cris de la chasse, et nos boucliers resteront suspendus dans nos salles. Si nous combattons encore, ce sera contre les fils de l'Océan : cette guerre sera pour nous un plaisir, et nous rougirons nos mains du sang des enfans de Loclin. Roule, impétueux Carron, roule avec joie tes flots. Les ennemis ont fui.

MELILCOMA, *apercevant Comala qui expire de l'excès de sa joie.*

Descendez, brouillards légers; et vous rayons de la lune, élevez son ame dans les airs; elle est couchée sur le rocher, pâle et sans vie.... Comala n'est plus.

FINGAL.

Est-elle morte, la fille de Sarno, celle qu'avait choisie mon amour? Viens me visiter

tendre Comala, quand je serai assis seul au bord de mes ruisseaux.

HIDALLAN.

On ne l'entend donc plus, la voix de la chasseresse de Cona? Pourquoi ai-je porté le trouble dans son ame? Je n'aurai donc plus la joie de te voir à la chasse poursuivant une biche!

FINGAL.

Jeune homme, au sombre regard, tu ne viendras plus t'asseoir à mes fêtes, tu ne suivras plus ma chasse, et mes ennemis ne tomberont plus sous tes coups (7).... Conduisez-moi vers le lieu où repose mon amante; que je contemple encore sa beauté. La voilà étendue sans vie sur le rocher: le souffle glacé des vents soulève ses beaux cheveux, et fait résonner la corde de son arc; sa flèche s'est brisée sous le poids de son corps. Chantez les louanges de la fille de Sarno; faites répéter aux échos de la colline le nom de Comala.

BARDES.

Voyez les météores rouler autour de cette infortunée: voyez son ame s'élever dans les airs sur les rayons de la lune. Autour d'elle sont penchées les ombres de ses pères,

Sarno (8) aux sombres regards, et Fidallan (9) aux yeux enflammés. Quand ta belle main voltigera-t-elle sur la harpe ? Quand ta voix se fera-t-elle entendre sur nos rochers ? Tes compagnes te chercheront sur la bruyère, et ne te trouveront plus. Tu les visiteras quelquefois dans leurs songes, et tu apporteras la paix dans leur ame. Ta voix retentira longtemps à leur oreille, et elles se souviendront avec joie des songes de leur sommeil. Voyez les météores rouler autour de cette infortunée : voyez son ame s'élever dans les airs sur les rayons de la lune.

FIN DU POËME DE COMALA.

NOTES DU POËME DE COMALA.

(1) Crona est le nom d'un petit torrent qui se décharge dans celui de Carron.

(2) L'empereur Sévère, père de Caracalla, qui avait ordonné l'expédition contre les Calédoniens.

(3) Sans doute qu'il existait encore quelques druides au commencement du règne de Fingal, et que Comala en avait consulté un sur l'événement de la guerre contre Caracalla. Elle l'appèle enfant du Rocher, parce que l'ordre des druides étant détruit, ceux qui restèrent, se retirèrent sur les rochers dans des cavernes.

(4) Caracalla.

(5) Elle aperçoit Fingal; et, toujours persuadée qu'il est mort, elle croit que c'est son ombre.

(6) Il y a dans l'original, les ailes de leur orgueil, c'est-à-dire, l'aigle romaine.

(7) On verra dans le poëme suivant la suite de l'histoire d'Hidallan.

(8) Sarno, père de Comala, ne survécut point à la fuite de sa fille.

(9) Fidallan, ancêtre de Comala, fut le premier roi d'Inistore.

SUJET.

Caros est cet usurpateur célèbre connu, dans l'histoire, sous le nom de Carausius. Il se fit déclarer empereur en l'an 284. Il s'empara des îles britanniques, et gagna plusieurs batailles navales contre l'empereur Maximien Herculus; c'est sans doute ce qui lui fit donner, par les Calédoniens, le surnom de Roi-des-Vaisseaux. Il répara cette fameuse muraille d'Agricola, dont nous avons parlé dans le discours préliminaire, bâtie pour empêcher les incursions des Calédoniens. Il paraît que, tandis qu'il y travaillait, il fut attaqué par un parti que commandait Oscar. C'est ce combat qui fait le sujet de ce poëme adressé à Malvina, fille de Toscar.

LA GUERRE
DE CAROS,
POËME.

Fille d'Oscar, apporte-moi ma harpe. Le désir de chanter vient comme un rayon de lumière éclairer mon ame sombre : mon ame est triste comme la plaine lorsque l'obscurité couvre les collines d'alentour, et s'étend par degré sur les champs qu'éclairaient le soleil. O Malvina ! je vois l'ombre de mon fils près du rocher de Crona... ; mais non, ce n'est qu'une vapeur que colorent les derniers rayons du couchant. Que j'aime le nuage qui trompe mes yeux sous la forme d'Oscar ! Eloignez-vous de lui, vents impétueux qui rugissez sur Arven. Quel est ce vieillard qui s'approche de mon fils et dont j'entends la faible voix? Un bâton dans sa main soutient ses pas chancelans, ses cheveux blancs flottent sur ses épaules, une gaieté fière brille sur son front. Il tourne souvent les yeux vers l'armée de Caros. C'est Ryno, ce chantre célèbre, il vient d'observer l'ennemi. « Chantre des temps passés,

lui dit mon fils, que fait Caros? Le roi des vaisseaux déploie-t-il les ailes de son aigle superbe » ?

« Oui, Oscar, il les déploie, répondit le barde, mais c'est derrière ces pierres amoncelées (1); il regarde, en tremblant, par dessus ce rempart; il te voit, et tu lui inspires la même terreur que l'ombre qui descend pendant la nuit, et roule les vagues contre ses vaisseaux ». — Va, chef de mes bardes, reprit Oscar, prends la lance de Fingal, fixe sur la pointe un tison enflammé, et agite-le dans les airs (2); dis à Caros de quitter les bords de l'Océan et de s'avancer vers moi; dis-lui que je brûle de combattre, que mon arc est fatigué de la chasse; dis-lui que les braves sont absens, que je suis jeune, et que mon bras est faible ».

Le barde part en chantant. Oscar appèle ses guerriers. Sa voix retentit à leurs oreilles comme le mugissement de la caverne qui répète le bruit des vagues. Ils se rassemblent autour de mon fils, semblables aux torrens quand, après l'orage, leurs flots enflés roulent avec orgueil. Ryno aborde Caros en secouant sa lance enflammée. — « Viens combattre Oscar, ô toi qui t'assieds sur les ondes roulantes de l'Océan : Fingal est absent.

Tranquille dans son palais, il écoute les chants de ses bardes. Sa lance redoutable, son large bouclier reposent oisifs à ses côtés. Viens combattre Oscar, ce héros est seul ».

Caros ne traversa point l'impétueux Carron. Le barde retourne seul auprès d'Oscar. Les ténèbres de la nuit s'épaississent sur Crona : on prépare la fête. Cent chênes allumés pétillent dans les airs : un jour pâle éclaire la bruyère. A cette faible lueur on aperçoit dans l'éloignement les fantômes légers. On découvre à moitié l'ombre de Comala sur son météore. Hidallan est auprès d'elle dans une contenance triste et sombre. Ryno fut le seul qui l'aperçut. « Hidallan, lui dit-il, pourquoi cette tristesse ? Les bardes n'ont-ils pas célébré ta gloire (3)? Les chants d'Ossian se sont fait entendre. Tu t'es penché sur le bord de ton nuage pour écouter la voix de nos bardes, et ton ombre a brillé dans les airs ».

« Chef de mes bardes, dit Oscar, tes yeux voient donc ce héros. Raconte-moi la mort de ce chef si célèbre du temps de nos pères. J'ai vu souvent les torrens de ses collines, et son nom retentit encore sur les rochers de Cona ».

[Fingal, reprit le barde, désespéré de la

mort de Comala, ne pouvait plus supporter la vue d'Hidallan (4); il le bannit du champ de bataille. Ce jeune guerrier accablé de douleur, s'éloigne à pas lents et dans un morne silence ; ses armes pendent en désordre à ses côtés; sa chevelure, détachée des liens de son casque, flotte au hasard; il baisse vers la terre ses yeux pleins de larmes; il pousse par intervalle de profonds soupirs.

Il erra trois jours entiers avant d'arriver sur les bords du Balva (5), à l'antique palais de ses aïeux. Le vieux Lamor, son père, était assis à l'ombre d'un chêne. Il était seul, tous ses guerriers avaient suivi son fils à la guerre de Fingal : le torrent coulait à ses pieds, et sa tête chauve était appuyée sur son bâton. La vieillesse avait fermé ses yeux à la clarté du jour. Il murmurait à demi-voix les chants des temps passés. Il entend du bruit, il reconnaît les pas de son fils. — Est-ce le fils de Lamor que j'entends, s'écria-t-il, ou bien est-ce son ombre qui passe devant moi? ô mon fils! as-tu péri sur les bords du Carron? ou si c'est toi, si tu vis, où sont les braves qui t'ont suivi? Hidallan, où sont mes guerriers? Tu avais coutume de les ramener triomphans au bruit des boucliers. Tous ont-ils péri dans le combat? — Non, répondit le jeune homme

en soupirant, tes guerriers sont vivans; ils sont couverts de gloire; mais, ô mon père! il n'est plus de gloire pour ton fils. Je suis condamné à languir honteusement sur les bords du Balva, tandis que j'entends redoubler le bruit des combats.—Ah! tes ancêtres, repliqua Lamor indigné, ne venaient point se reposer sur les bords du Balva, tandis qu'on combattait. Ne vois-tu pas cette tombe que mes yeux ne distinguent plus? C'est là que repose le vaillant Germalon, qui n'a jamais fui devant l'ennemi. Il me semble qu'il me dit: viens, mon fils, guerrier comblé de gloire, viens à la tombe de ton père..... Ah! Germalon, comment puis-je être comblé de gloire? mon fils a fui devant l'ennemi.

— Roi des rives du Balva, dit Hidallan, en poussant un profond soupir, pourquoi affliges-tu mon ame? Lamor, je ne connus jamais la crainte..... C'est Fingal qui, désespéré de la mort de son amante, m'a privé de l'honneur de combattre à ses côtés: retourne, m'a-t-il dit; retourne dans tes plaines, va te dessécher sur le bord de tes torrens, comme un chêne dépouillé de ses feuilles, et courbé par les vents sur les bords du Balva pour ne jamais se relever.

— Quoi! répondit le vieillard, j'entendrai

les pas d'Hidallan dans ce lieu solitaire ; il reposera sur les bords de mes torrens, tandis que des milliers de héros se signalent dans les combats !.... Ombre du vaillant Germalon, guide, guide Lamor vers sa dernière demeure : mes yeux sont dans les ténèbres, mon ame est accablée de tristesse, mon fils a perdu sa gloire.

— En quels lieux, s'écria le jeune homme, irai-je chercher la gloire pour réjouir l'ame de mon père ? De quelle contrée puis-je revenir triomphant pour charmer son oreille par le bruit de mes armes. Si je vais à la chasse des biches, mon nom restera oublié. Lamor n'éprouvera aucune joie à mon retour de la colline, et n'aura point de plaisir à toucher de ses mains tremblantes mes chiens caressans ; il ne s'informera pas de ce qui s'est passé sur ses montagnes, il ne me fera point de questions sur les cerfs qui habitent ses déserts. — Il faut donc, dit Lamor, que je tombe comme un arbre décrépit qui s'élevait sur la cime d'un rocher, et que les vents ont aisément renversé ; on verra mon ombre errer sur mes collines, pleurant la honte de mon jeune Hidallan. Elevez-vous alors, épais brouillards, dérobez Hidallan à la vue de son père irrité.... Mon fils, va dans

mon palais; les armes de nos ancêtres y sont suspendues. Apporte l'épée de Germalon, ton aïeul; il la conquit sur un ennemi.

Hidallan part, rapporte l'épée avec son éclatant baudrier, et la donne à son père. La main errante du vieillard en cherche la pointe, la sent et s'y arrête. — Mon fils, conduis-moi à la tombe de Germalon: elle s'élève auprès de cet arbre au tremblant feuillage: j'entends siffler les vents dans le gazon flétri qui la couvre; un ruisseau murmure auprès et va joindre ses ondes à celles du Balva. C'est là que je veux me reposer. Il est midi et le soleil brûle nos campagnes.

Hidallan conduit le vieillard à la tombe. A peine sont-ils auprès, que Lamor perce le flanc de son fils.... Ils dorment tous deux dans le même tombeau, et leur antique palais couvre de ses ruines les bords du Balva. A midi les fantômes errent alentour. Le silence règne dans la vallée, et les hommes craignent d'approcher de ce lieu funeste]. Ainsi parla Ryno.

« Chantre des héros, lui dit Oscar, ton récit m'afflige: mon cœur gémit sur le sort d'Hidallan; il mourut dans les beaux jours de sa jeunesse. Regarde; il s'envole sur l'aile des vents, et va errer sous un ciel étranger.

Fils de Morven, approchez-vous des ennemis de Fingal : charmez, par vos chants, la longueur de la nuit, et veillez pour observer l'armée de Caros. Oscar, va consulter les héros du temps passé ; je vais monter sur la colline silencieuse d'Arven, où mes aïeux sont assis sur leurs nuages obscurs, et découvrent dans l'avenir le sort des combats. Et toi, Hidallan, ton ombre désolée y habite-t-elle? Montre-toi à mes yeux dans ta douleur, chef de Balva ». Les héros de Morven marchent en chantant. Oscar monte lentement la colline : les pâles météores de la nuit s'avancent sur la bruyère. Un torrent bruit sourdement dans le lointain, d'intervalle en intervalle. Les vents font gémir les chênes antiques. Le globe échancré de la lune ne jetait derrière la colline qu'une lueur obscure et rougeâtre. On entend les voix grêles des fantômes.... Oscar tire son épée : — « Ombre de mes pères, s'écrie le héros, vous qui jadis avez combattu contre les rois du monde (6), venez, dévoilez l'avenir à mes yeux; apprenez-moi quels sont vos entretiens secrets dans vos antres profonds, lorsque vous voyez vos descendans dans le champ de la gloire ».

Trenmor vint à la voix de son fils. Un

nuage semblable à l'orgueilleux coursier de l'étranger portait son corps aérien. Le funeste et mortel brouillard de Lano composait sa robe légère. Son épée n'est qu'un météore à demi-éteint. Son visage n'est qu'une forme ténébreuse et sans traits. Trois fois il soupira sur son fils, et trois fois les vents de la nuit gémirent sur la colline. Il parla; mais l'oreille d'Oscar n'entendit que des sons imparfaits, des mots demi-formés, et ses discours étaient obscurs comme l'histoire de nos pères, avant que le génie des bardes eût éclairé le passé. Il s'évanouit insensiblement comme un brouillard qui se fond aux rayons du soleil. Ce fut alors, ô Malvina! qu'une sombre douleur s'empara, pour la première fois, de l'ame de mon fils. Il croyait voir dans l'avenir la chute de sa race. Il tombait quelquefois dans une rêverie profonde; mais il en sortait tout à coup semblable au soleil, dont un nuage voile un moment la splendeur, et qui bientôt après reluit sur les collines.

Oscar passa la nuit au milieu de ses pères, et l'aurore le trouva sur les bords du Carron.

Dans un vallon tranquille s'élève une tombe antique : d'espace en espace de verts coteaux portent dans les airs leurs têtes couronnées de vieux chênes; c'est là que les

guerriers de Caros attendaient le retour de la lumière ; ils avaient passé le torrent de Carron pendant la nuit. A la pâle lueur des premiers rayons du jour on les eût pris pour une noire forêt de pins desséchés.

Oscar s'arrête près de la tombe ; il appèle trois fois ses guerriers : le son terrible de sa voix fait trembler les collines ; le chevreuil tressaille et bondit ; les ombres effrayées s'enfuient sur leurs nuages, et poussent des cris aigus ; alors mille épées brillent à la fois ; les guerriers de Caros s'avancent.... Malvina, pourquoi cette larme ? Mon fils est seul ; mais il est brave. Oscar est comme la foudre du ciel : il brille et l'ennemi tombe. Son bras est comme celui d'un fantôme qui, du sein des vapeurs, porte des coups invisibles et sûrs : on ne voit point où s'arrête l'ombre cruelle ; mais la mort moissonne les habitans de la vallée.

Mon fils aperçoit l'ennemi, s'arrête et délibère un moment en silence : « Je suis seul au milieu de l'armée ennemie. Quelle forêt de lances affilées ! que de sombres regards attachés sur moi ! Retournerai-je sur la colline d'Arven ?.... Non, mes pères n'ont jamais fui. Leur bras a laissé dans mille batailles des traces de leur valeur ; et moi aussi je

suis brave et je me couvrirai de gloire.... Venez, ombres de mes pères, soyez témoins de mes exploits. Je périrai sans doute ; mais je périrai avec gloire, en digne rejeton de la race de Morven ».

On combat; tout fuit devant Oscar; son épée dégoutte de sang; ses guerriers, sur la colline de Crona, entendent le bruit du combat; ils se précipitent dans la plaine. L'armée de Caros prend la fuite. Oscar reste sur le champ de bataille, comme un rocher que la mer abandonne en se retirant.

Caros, guidant ses superbes coursiers, s'avance tel qu'un torrent rapide et profond qui roule et ravage : les ruisseaux se perdent dans son cours orageux, et les collines tremblent à son passage. La bataille s'étend d'une aile à l'autre ; dix mille épées brillent dans les airs.

Mais pourquoi Ossian chante-t-il les combats ? Ce n'est qu'avec douleur que je me rappèle les beaux jours de ma jeunesse, quand je sens la faiblesse de mon bras. Heureux ceux qui sont morts à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leur gloire; ils n'ont pas vu les tombeaux de leurs amis : ils n'ont pas senti leur arc résister aux vains efforts de leurs mains affaiblies.

Oui, tu es heureux, mon cher Oscar, au

milieu de tes tourbillons : souvent tu visites le champ de ta gloire, et les lieux où tu vis Caros fuir devant ta redoutable épée. Fille de Toscar, quel nuage se répand sur mon ame! Je ne vois plus l'ombre de mon fils près du Carron; je ne vois plus Oscar sur la colline de Crona. Les vents l'ont emporté au loin, et la tristesse revient dans le cœur de son père.... Mais, ô Malvina! conduis-moi dans mes forêts, au bord de mes torrens; que les cris de la chasse se fassent entendre sur Cona, pour me rappeler les temps heureux qui ne sont plus. Apporte ma harpe, aimable fille; je la toucherai quand je sentirai renaître en moi le feu du génie : alors, ô Malvina, viens écouter mes chants.

L'avenir entendra parler d'Ossian. Un jour les descendans du lâche élèveront leurs voix sur Cona; ils s'écrieront, en regardant ce rocher : « Ici habita jadis Ossian »; ils admireront et les générations qui ne sont plus, et les héros que j'ai chantés. Et nous, ô Malvina, montés sur nos nuages, nous voyagerons sur l'aile des vents. Nos voix se feront quelquefois entendre dans le désert, et les rochers répéteront le faible murmure de nos chants.

FIN DU POËME DE LA GUERRE DE CAROS.

NOTES DU POËME DE LA GUERRE DE CAROS.

(1) La muraille d'Agricola, que Carausius réparait.

(2) Telle était la manière dont les Calédoniens déclaraient la guerre.

(3) *Voyez* le discours préliminaire.

(4) Mort d'Hidallan.

(5) Petite rivière qui porte encore ce nom, et qui traverse la vallée de Glentivar, en Stirlingshire.

(6) Les empereurs romains.

SUJET.

Inistona, ou Inisthona, était une île de la Scandinavie; elle était gouvernée par un roi, mais qui dépendait du roi de Loclin. Ce poëme est un épisode inséré dans un autre ouvrage, où Ossian célébrait les exploits de tous ses amis et de son cher Oscar. Ce grand ouvrage est perdu, la tradition n'en a conservé que quelques épisodes. Plusieurs personnes, actuellement vivantes, l'ont encore entendu chanter tout entier dans leur jeunesse, par les montagnards d'Ecosse. Cormalo, gendre d'Anir, roi d'Inistona, s'était révolté contre lui et voulait le détrôner. Fingal, indigné de cette injustice, envoya Oscar, son petit-fils, au secours d'Anir. Les deux armées en vinrent aux mains; grâces à la conduite et à la valeur d'Oscar, le parti d'Anir remporta une victoire complète, et la guerre fut terminée par la mort de Cormalo, qu'Oscar tua dans un combat singulier. C'est ainsi que la tradition rapporte l'histoire de cette guerre. Le poëte, pour faire briller davantage la valeur de son fils, suppose que c'est lui qui demande à partir pour Inistona.

LA GUERRE
D'INISTONA,
POËME.

NOTRE jeunesse ressemble au rêve du chasseur; il s'endort sur la colline aux doux rayons du soleil; il se réveille au milieu de l'orage; l'éclair vole autour de lui, et le vent de la tempête secoue violemment la tête des arbres. Alors son ame se reporte au moment de calme où il s'est endormi, et se rappèle les rêves agréables de son sommeil.

Quand reviendra la jeunesse d'Ossian? Quand le bruit de la guerre réjouira-t-il encore mon oreille? Quand marcherai-je comme Oscar, couvert de mes armes? Collines de Cona, suspendez le bruit de vos torrens pour écouter la voix d'Ossian. Le désir de chanter se réveille dans mon ame; et à la vue du passé, mon cœur sent le frémissement de l'enthousiasme.

Je vois tes tours, ô Selma (1)! je vois les chênes touffus qui ombragent tes murs; mon oreille entend le bruit de tes torrens; tes héros se rassemblent sur leurs rives. Fingal

est assis au milieu d'eux, appuyé sur le bouclier de Trenmor (2); sa lance est posée contre le mur. Ce héros écoute la voix de ses bardes; ils chantent la force de son bras et les exploits de sa jeunesse.

Oscar revenait de la chasse : il entendit les louanges de Fingal. Il prend le bouclier de Branno (3), qui était suspendu au mur du palais. Ses yeux se remplissent de larmes. Le feu de la jeunesse colore ses joues. Sa voix est faible et tremblante ; il saisit ma lance et l'agite d'un air menaçant. Il adresse ces paroles au roi de Morven :

« Fingal, roi des héros, et toi, Ossian, le premier après lui, vous avez combattu dans votre jeunesse, vos noms sont fameux ; mais Oscar est ici comme le brouillard de la colline qui paraît un moment et s'évanouit pour toujours. Mon nom sera ignoré des bardes ; le chasseur ne cherchera point ma tombe sur la bruyère. Héros comblés de gloire, laissez-moi combattre dans la guerre d'Inistona. C'est un pays lointain; le bruit de ma mort ne viendra point jusqu'à vous ; mais quelque barde m'y trouvera, et recommandera mon nom dans ses chants. La fille de l'étranger verra ma tombe et donnera quelques larmes au jeune guerrier venu de si loin pour com-

battre. Le barde, au milieu de la fête, s'écriera : « *Ecoutez, je vais chanter Oscar, ce vaillant étranger* ».

« Tu combattras, héritier de ma renommée, répondit le roi de Morven. Qu'on prépare un vaisseau pour porter mon héros sur la côte d'Inistona. Fils d'Ossian, souviens-toi de nos exploits, souviens-toi que tu es de la race des héros. Que l'étranger ne dise pas avec dédain : « Ils sont faibles, les enfans de Morven..... Dans les combats, renverse et rugis comme la tempête ; dans la paix, sois calme comme le soir d'un beau jour. Dis au roi d'Inistona, que je me souviens de sa jeunesse et du jour où nous combattîmes sous les yeux d'Agandecca ».

Déjà les voiles sont déployées, le vent siffle dans les cordages des mâts (4). Les rochers sont battus par les flots, et l'Océan mugit sous le vaisseau d'Oscar. Mon fils découvre enfin, du sein des mers, la côte d'Inistona ; il entre dans la baie retentissante de Runa, et renvoie son épée au malheureux Anir.

A la vue de l'épée de Fingal, ce héros en cheveux blancs se lève ; ses yeux se remplissent de douces larmes ; il se rappèle les combats de sa jeunesse. Deux fois Fingal et lui

combattirent sous les yeux de l'aimable Agandecca. Les héros tremblans se tenaient à l'écart, comme s'ils eussent vu deux fantômes furieux lutter ensemble dans les airs.

« Maintenant, dit Anir, je suis vieux : mon épée oisive repose dans mon palais. Digne rejeton de la race de Morven, Anir leva aussi la lance dans les combats; mais il est faible maintenant et flétri par les années. Je n'ai point de fils que je puisse envoyer au-devant de toi, qui puisse te conduire au palais de ses aïeux. Argon est dans la tombe, et Ruro n'est plus. Ma fille est dans le palais du rebelle étranger (5); elle languit du désir de voir ma tombe : son époux commande à dix mille lances, et vient de Lano comme un nuage qui porte la mort. Enfant de Morven, viens t'asseoir à la fête d'Anir ».

La fête dura trois jours, et le quatrième Anir connut le nom d'Oscar (6) : la joie redoubla (7), et ils allèrent ensemble poursuivre les sangliers de Runa.

Fatigués, les deux héros se reposèrent au bord d'une fontaine : des larmes s'échappent en secret des yeux d'Anir. Il pousse un profond soupir. « Là, dit-il, là dorment les enfans de ma jeunesse. Cette pierre couvre mon cher Ruro ; ce chêne gémit sur la tombe

d'Argon. O mes enfans! du fond de votre sombre demeure, entendez-vous ma voix? Est-ce la vôtre qui murmure dans ce feuillage qu'agitent les vents » ?

« Roi d'Inistona, dit Oscar, comment sont-ils tombés, tes enfans? Le sanglier farouche passe souvent sur leurs tombes; mais il ne les détourne pas de leur chasse : ils poursuivent encore dans l'espace des nuages légers qui ont pris la forme des cerfs et des chevreuils; ils bandent leur arc aërien; ils aiment encore tous les amusemens de leur jeunesse, et montent avec joie sur les vents (8) ».

[Cormalo, reprit le vieillard, commande dix mille guerriers. Il habite les bords du lac de Lano (9), dont les noires ondes exhalent les vapeurs de la mort. Il vint au palais de Ruro; il combattit à la joûte des lances (10); il était jeune et beau comme le premier rayon de l'aurore. Mes guerriers lui cédèrent la victoire, et ma fille lui donna son cœur.

Argon et Ruro revenaient de la chasse; ils versèrent des larmes de dépit; ils ne purent voir sans indignation que les héros de Runa eussent cédé à un étranger; ils donnèrent pendant trois jours des fêtes à Cormalo. Le quatrième, Argon joûta de la lance avec lui. Mais qui pouvait combattre contre Argon?

Le chef de Lano fut vaincu; son orgueil s'en irrita : il résolut en secret la mort de mes deux fils.

Un jour qu'ils poursuivaient ensemble les biches timides sur les collines, la flèche de Cormalo fend l'air, et mes deux fils tombent. Le perfide revint trouver l'objet de son amour, la fille d'Inistona : ils s'enfuirent ensemble à travers le désert, et Anir resta seul.

La nuit vient, le jour lui succède, et je n'entends ni la voix d'Argon, ni la voix de Ruro. Enfin parut leur chien fidèle, le bondissant et léger Runaro. Il entre dans mon palais; il pousse des hurlemens douloureux; sans cesse il tournait ses regards vers le lieu funeste où ses deux maîtres étaient gissans. Nous le suivîmes : nous les trouvâmes, et nous les ensevelîmes auprès de cette fontaine. C'est toujours là qu'Anir se repose quand la chasse est finie ; je me penche sur leurs tombes, et mes larmes coulent.]

« Ogar, Ronnan, chefs de Morven, s'écria le bouillant Oscar, rassemblez tous mes guerriers. Aujourd'hui nous allons sur les bords du lac empesté de Lano; Cormalo ne se réjouira pas long-temps : la mort est à la pointe de nos épées ».

Ils traversent le désert, semblables au

nuage qui porte la foudre ; les vents le roulent sur la pleine ; l'éclair bleuâtre sillonne ses flancs, et les bois d'alentour redoutent l'orage. Déjà le cor d'Oscar annonce la bataille ; toutes les vagues du Lano frémissent, et les guerriers de Cormalo se rassemblent autour de son bouclier.

Oscar combat, comme Oscar a toujours combattu. Cormalo tombe sous ses coups, et ses guerriers vont se cacher dans leurs obscures vallées. Le vainqueur ramène la fille d'Inistona au palais d'Anir : la joie brille sur le front du vieillard ; il bénit le héros de Morven.

Quels furent les transports d'Ossian quand il aperçut de loin le vaisseau de son fils ! Le voyageur égaré dans une terre inconnue, et qu'une nuit affreuse environne avec ses fantômes, voit avec une joie moins vive briller un nuage lumineux aux portes de l'Orient.

Nous le conduisîmes, en chantant, au palais de Selma. Fingal ordonne une fête ; mille bardes élèvent aux nues le nom du vaillant Oscar. Morven retentit des accens de leur voix. La fille de Toscar chante aussi les louanges du héros ; sa voix était douce comme une harpe qu'on entend le soir dans l'éloignement, et dont le zéphir apporte à l'oreille les sons harmonieux.

O vous, qui voyez encore la lumière, conduisez-moi sur mes collines : placez-moi près d'un rocher, au milieu d'une touffe épaisse de coudriers, non loin d'un chêne au mobile feuillage. Placez-moi sur un gazon vert où je puisse entendre le murmure d'un torrent éloigné. Fille de Toscar, prends la harpe, chante l'hymne de Selma. Qu'à ta voix le doux sommeil surprenne mon ame au milieu de sa joie ; que les songes de ma jeunesse reviennent et me retracent les jours glorieux de Fingal.

Je vois tes tours, ô Selma ! je vois tes arbres et tes murs qu'ils ombragent. Je vois les héros de Morven, et j'entends les chants des bardes. Oscar, lève l'épée de Cormalo : mille jeunes guerriers en admirent l'éclatant baudrier. Ils regardent mon fils avec étonnement ; ils vantent la force de son bras ; ils remarquent la joie qui brille dans les yeux de son père, et soupirent après la même renommée.

Vous l'obtiendrez, enfans de Morven ; je célébrerai aussi votre gloire. Souvent mon ame s'échauffe ; je cède au désir de chanter, et je n'oublie point les compagnons de ma jeunesse ; mais le sommeil descend au son de la harpe de Malvina, et les songes commen-

cent à m'environner de riantes images. Loin de moi, enfans de la chasse, ne troublez point mon repos. Ossian converse maintenant avec ses aïeux. Loin de moi, enfans de la chasse, ne troublez point les songes d'Ossian.

FIN DU POËME DE LA GUERRE D'INISTONA.

NOTES DU POËME DE LA GUERRE D'INISTONA.

(1) Palais de Fingal. Ossian était aveugle quand il composa ce poëme, mais il se transporte aux jours de sa jeunesse; et, dans son enthousiasme, il s'écrie qu'il voit les tours de Selma, etc.

(2) Bisaïeul de Fingal.

(3) Branno, père d'Evirallina, ou Evir-Allin, femme d'Ossian et mère d'Oscar. La tradition a conservé le souvenir de ses exploits, et son hospitalité était passée en proverbe.

(4) Il y a dans l'original, le vent siffle dans les courroies des mâts, parce que du temps d'Ossian, on se servait de courroies de cuir au lieu de cordes.

(5) Cormalo, son gendre, qui voulait le détrôner, comme on l'a vu dans le sujet du poëme.

(6) Nous avons dit dans le discours préliminaire, qu'on croyait dans ces temps héroïques, que c'était enfreindre les lois de l'hospitalité, que de demander le nom d'un étranger avant de l'avoir traité pendant trois jours. Quand on disait de quelqu'un qu'il demandait le nom de l'étranger, c'était l'injure la plus grave qu'on pût lui dire alors; c'était lui reprocher qu'il n'exerçait pas l'hospitalité.

(7) Il y a dans l'original, ils se réjouirent dans les coquilles. On disait alors se réjouir dans les coquilles,

pour dire faire bonne chère et boire largement. Les Calédoniens, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, buvaient dans de grandes coquilles.

(8) Ossian croyait, ainsi que les Grecs et les Romains, que l'ame, séparée du corps, conservait encore les mêmes goûts qu'on avait eu pendant sa vie. Virgile, Enéide, liv. 6, QUÆ CURA NITENTES PASCERE EQUOS, EADEM SEQUITUR TELLURE REPOSTOS.

(9) Lano était un lac de Scandinavie, célèbre du temps d'Ossian, par les vapeurs empestées qu'il exhalait dans l'automne.

(10) On appelait cette joûte, en usage chez les anciens peuples du nord, l'honneur de la lance.

SUJET.

Ce poëme est complet, et il ne paraît pas qu'il ait fait partie d'un des grands ouvrages d'Ossian. On l'appèle, dans l'original, poëme de Culdée, parce qu'il est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens qu'on appelait Culdées, c'est-à-dire, solitaires, à cause de la vie retirée qu'ils menaient. Voici l'histoire sur laquelle ce poëme est fondé. Fingal, à son retour d'Irlande, d'où il avait chassé Swaran, donna une fête à tous ses héros. Il oublia d'inviter Maronnan et Aldo, deux chefs qui ne l'avaient point accompagné dans son expédition. Ils conçurent un vif ressentiment de cet oubli, et passèrent au service d'Erragon, l'ennemi déclaré de Fingal, et roi d'un canton de la Scandinavie, appelé Sora. La valeur d'Aldo lui acquit bientôt une grande réputation dans Sora; et Lorma, femme d'Erragon, conçut pour lui une violente passion. Il trouva les moyens de s'évader avec elle, et de revenir auprès de Fingal, qui demeurait alors à Selma. Erragon fit une descente en Ecosse, et fut tué dans le combat par Gaul, fils de Morni, après avoir rejeté les propositions de paix que Fingal lui avait offertes. Aldo fut tué par Erragon, son rival; et l'infortunée Lorma mourut de douleur. Lora était une petite rivière dans les environs de Selma, palais des rois de Morven; c'est sur ses bords que se livra la bataille qui fait le sujet de ce poëme.

LA BATAILLE
DE LORA,
POËME.

Fils de l'étranger, habitant de la caverne silencieuse, est-ce le vent qui murmure dans tes bois? est-ce le son de ta voix qui frappe mon oreille? Le torrent gronde; mais j'entends aussi des accens mélodieux. Chantes-tu les héros de ta patrie? chantes-tu les esprits du ciel (1)? Habitant solitaire du rocher, promène tes regards sur cette vaste bruyère: tu vois ces tombes couvertes d'épaisses touffes de gazon; tu vois leurs pierres revêtues de mousse; tu les vois; mais les yeux d'Ossian sont fermés à la lumière. Un torrent tombe de la montagne et roule ses ondes autour d'une verte colline: sur le sommet, quatre pierres s'élèvent au milieu d'un gazon flétri. Deux arbres courbés par les tempêtes étendent alentour leurs branches gémissantes. C'est là que tu reposes, Erragon; c'est là ton étroite demeure: depuis long-temps tes fêtes sont oubliées dans Sora, et la rouille a noirci ton bouclier dans le palais de tes pères.

Erragon, roi des vaisseaux, chef des pays lointains, comment as-tu péri sur nos montagnes ?

Enfant de la caverne solitaire, le chant plaît-il à ton oreille? Ecoute le récit de la bataille de Lora ; elle est ancienne cette bataille, et le bruit des armes a cessé depuis long-temps. Ainsi la foudre, sur la colline obscurcie, gronde et n'est plus : le soleil revient avec le calme, et les rochers brillans et la cime verdoyante des montagnes semblent sourire à ses rayons.

A notre retour d'Ullin (2), la baie de Cona reçut nos vaisseaux. Nos voiles baissées pendaient aux mâts, et les vents impétueux allèrent rugir derrière les bois de Morven. Le cor de Fingal retentit ; nos flèches meurtrières volèrent dans les forêts ; on prépara la fête ; nous étions dans la joie : nous venions de vaincre le terrible Swaran. Tous les héros furent invités ; deux furent oubliés, Aldo et Maronnan. Ils en conçurent un violent dépit; ils roulaient en silence des yeux étincelans ; leurs soupirs éclataient malgré eux ; on les voyait s'entretenir ensemble et jeter, avec indignation, leurs lances sur la bruyère. Ils paraissaient au milieu de la joie universelle, comme deux colonnes de brouil-

lard sur une mer calme et riante ; les flots brillent aux rayons du soleil ; mais le nautonnier tremblant prévoit la tempête.

Que mes voiles, dit Maronnan, se déploient aux vents de l'Occident. Aldo, fendons les vagues écumantes de la mer du nord, nous avons été oubliés à la fête ; cependant nos bras se sont baignés dans le sang des ennemis. Quittons les collines de Fingal, allons servir le roi de Sora ; il est vaillant et fier, la guerre l'environne ; allons, Aldo, allons nous combler de gloire dans les combats d'Erragon.

Ils prennent leurs armes et volent à la baie de Lumar. Ils arrivent au palais du fier souverain de Sora ; il revenait en ce moment de la chasse ; sa lance était teinte de sang, son visage sombre était baissé vers la terre ; il sifflait en marchant.

Ce héros invita les deux étrangers à ses fêtes. Il les vit combattre et vaincre sous ses étendards.

Aldo retourne triomphant au palais de Sora. L'épouse d'Erragon, l'aimable Lorma, était sur ses tours ; ses yeux humides roulaient dans les feux de l'amour ; sa noire chevelure flotte sur ses épaules ; son sein s'élève et s'abaisse comme la neige qu'un vent doux

soulève mollement aux rayons du soleil. Elle voit le jeune Aldo; elle le voit, et son tendre cœur soupire : ses beaux yeux sont mouillés de larmes; sa tête est appuyée sur son bras d'albâtre. Elle resta trois jours dans le palais de son époux, cachant sa passion sous les apparences de la joie. Le quatrième, elle s'enfuit avec le héros qu'elle aimait.

Ils arrivent dans la baie de Cona, et se rendent au palais de Fingal. « Orgueilleux Aldo, dit le roi de Morven, dois-je te sauver de la vengeance du roi de Sora? Qui voudra désormais recevoir mes guerriers dans son palais; qui voudra faire asseoir les étrangers à ses fêtes, depuis que le téméraire Aldo a enlevé l'épouse d'Erragon? Retire- toi sur tes collines, injuste ravisseur; la guerre où tu nous engages avec le roi de Sora est une guerre déplorable. Ombre du généreux Trenmor, quand donc Fingal cessera-t-il de combattre? (3) Je suis né au milieu des batailles, et jusqu'à mon tombeau il faut que je marche dans le sang! Mais du moins mon bras n'insulta jamais le faible; ce fer épargna toujours le guerrier sans défense.... O Morven! je vois dans l'avenir les tempêtes renverser mon palais. Quand mes enfans seront morts dans les combats ; quand il ne restera plus d'ha-

bitans dans Selma, une race dégénérée viendra et ne verra plus ma tombe ; ma renommée vivra encore dans les chants, mais les actions de Fingal paraîtront un songe aux siècles à venir ».

Les guerriers d'Erragon se rassemblent auprès de lui comme les tempêtes autour d'un fantôme de la nuit, qui les appèle du sommet de Morven et se prépare à les lancer sur les plaines étrangères. Le roi de Sora descend sur la côte de Cona et députe un barde à Fingal pour lui demander le combat, ou la souveraineté de plusieurs collines.

Les jeunes guerriers de Morven étaient partis pour la chasse, et s'égaraient au loin dans le désert. Fingal est assis dans son palais au milieu des compagnons de sa jeunesse. Ces héros en cheveux blancs s'entretenaient des faits des temps passés et de leurs premiers exploits, lorsqu'ils virent entrer le vieux Narmor, souverain des bords du Lora.

« Ce n'est point ici le temps, leur dit-il, d'écouter l'histoire des temps anciens. Le sombre Erragon est sur la côte, frémissant d'indignation au milieu de ses guerriers ».

« Viens, Bosmina, dit aussitôt Fingal, viens ma fille ; et toi, Narmor, prends les superbes coursiers que nous avons conquis

sur l'étranger (4) et accompagne la fille de Fingal. Bosmina, invite le roi de Sora à notre fête, qu'il vienne dans les murs ombragés de Selma; offre lui la paix et toutes les richesses du généreux Aldo. Nos jeunes guerriers sont éloignés et la vieillesse pèse sur nos mains tremblantes ».

La belle arrive au milieu de l'armée d'Erragon, et paraît un rayon de lumière au milieu d'un sombre nuage. Une flèche d'or brille dans sa main droite; elle tient dans la gauche une coupe étincelante : c'est le signal de la paix. A son aspect le front d'Erragon s'éclaircit, comme un rocher subitement frappé des rayons du soleil, quand ils sortent d'une nue brisée par les vents.

« Fils de l'étranger, lui dit Bosmina en rougissant et d'une voix animée, viens à la fête du roi de Morven; viens dans les murs ombragés de Selma ; accepte la paix que t'offrent les héros, et laisse reposer ce fer à ton côté. Si les richesses des rois peuvent toucher ton cœur, écoute les propositions du généreux Aldo. Il te donnera cent superbes coursiers, que ses pères ont rendus dociles, cent belles étrangères, et cent faucons aux ailes étendues, qui poursuivent leur proie dans les airs; il t'offre encore cent ceintures destinées

à ceindrer le sein des épouses, à accélérer la naissance des héros, et à calmer les douleurs de leurs mères (5).

« Dix coupes ornées de pierres précieuses brilleront, si tu veux, dans le palais de Sora ; l'eau tremblante autour de leurs bords étoilés semble un vin pétillant. Les rois du monde (6) en ornèrent jadis leurs fêtes. Toutes ces richesses seront à toi : ou si tu préfères ton épouse, tu reverras ta belle Lorma dans ton palais : Fingal aime le généreux Aldo, son bras est invincible ; mais Fingal n'insulta jamais un héros ».

« Aimable fille de Fingal, répondit Erragon, dis-lui qu'il prépare en vain sa fête : qu'il vienne lui-même déposer toutes ses richesses à mes pieds, qu'il fléchisse sous ma puissance, et qu'il m'apporte les boucliers et les épées de ses aïeux, afin que mes enfans puissent dire en les voyant dans mon palais : « *Voilà les armes de Fingal* ».

« Tes enfans ne les y verront jamais, répliqua fièrement la fille de Morven ; ces armes sont dans les mains de héros qui n'ont jamais cédé. Fils de l'étranger, l'orage se forme sur nos collines, ne prévois-tu pas la chute de tes guerriers » !

Bosmina revient au palais de Selma : Fin-

gal en la voyant s'avancer les yeux baissés vers la terre, se lève aussitôt de sa place : ses cheveux blancs s'agitent sur son front irrité. Il rêvet l'armure de Trenmor et prend le bouclier de ses pères. Quand il porta la main à sa lance, l'obscurité se répandit dans son palais ; mille ombres s'approchèrent dans leurs nuages et présagèrent la chute des héros. Une joie terrible se montre sur le visage des vieillards qui l'accompagnent ; ils marchent à l'ennemi ; leur pensée s'arrête sur les faits des temps passés et sur la gloire qui doit les suivre dans le tombeau.

A l'instant vers la tombe de Trathal, paraissent les dogues revenant de la chasse. Fingal comprit que ses jeunes guerriers les suivaient. Il s'arrête au milieu de sa course : Oscar parut le premier, Gaul marchait après lui avec le fils de Nemi, Fergus les suivait d'un air sombre ; Dermid abandonnait sa noire chevelure aux vents ; Ossian venait le dernier. Enfant du rocher, je venais en murmurant les chants des temps passés ; je m'appuyai sur ma lance pour franchir les torrens, et mon ame était remplie du souvenir des héros. Fingal frappe sur son bouclier et donne le signal du combat. Mille épées tirées à la fois rayonnent sur la bruyère ondoyante,

Trois bardes en cheveux blancs font entendre des accens lugubres et mélodieux.

Nous marchons à grands pas dans la plaine en un bataillon profond et serré, semblables au torrent formé par l'orage qui court s'engouffrer dans une étroite vallée.

Fingal s'assied sur une colline, et déploie dans les airs l'étendard de Morven; les vieillards, compagnons de sa jeunesse, sont auprès de lui. La joie brilla dans les yeux de ces héros en cheveux blancs, lorsqu'ils virent leurs fils combattre avec courage, et soutenir dans la mêlée la gloire de leurs pères. Erragon s'élance dans la plaine; les bataillons se renversent sur son passage, et la mort vole à ses côtés.

« Quel est, dit Fingal, ce guerrier dont la marche est si rapide? Son bouclier brille à son côté, et ses armes rendent un son lugubre?— Il attaque Erragon... Amis, contemplez le combat de ces deux héros.... Mais tu tombes, jeune habitant de la colline, et ton sang ruisselle sur ton sein. Pleure, infortunée Lorma, Aldo n'est plus ».

Filgal, irrité de la mort de ce guerrier, prend sa lance, et jetant sur l'ennemi un regard mortel, il allait descendre; mais Gaul fond sur Erragon. Qui pourrait décrire le

combat de ces deux héros ?.... Erragon tombe et meurt.

« Enfans de Morven, s'écria Fingal, arrêtez le bras de la mort. Il était redoutable celui que vous voyez couché sur la poussière; que de larmes vont couler dans Sora! L'étranger entrera dans le palais et sera étonné de son vaste silence. Le roi n'est plus, et la joie qui animait ses fêtes est morte avec lui. Etranger, prête l'oreille au bruit de ses forêts. Peut-être son ombre erre-t-elle en ces lieux. Pour lui, tombé sous les coups d'un guerrier des contrées éloignées, il dort sur le Morven».

Ainsi parla Fingal, les bardes entonnèrent l'hymne de la paix; nos épées levées pour frapper encore, s'arrêtent et épargnent les vaincus. Nous plaçâmes Erragon dans cette tombe. Je fis entendre des chants de douleur. La nuit descendit sur nos collines, l'ombre d'Erragon apparut à quelques-uns de nos guerriers; il avait l'air sombre et triste, il semblait soupirer. Paix à ton ame, ô roi de Sora! ton bras fut terrible dans les combats.

Lorma était assise dans le palais d'Aldo devant un chêne brûlant. La nuit descend sur la plaine; mais Aldo ne revient point, et l'ame de Lorma est triste. « Qui peut te rete-

nir aimable chasseur? Tu m'avais promis de revenir avec le soir. Le cerf que tu poursuivais t'a-t-il conduit dans une plaine éloignée? Dans quelle bruyère lointaine les vents de la nuit soupirent-ils autour de toi? Je suis seule dans le pays des étrangers; je n'ai point d'autre ami qu'Aldo. O mon bien aimé! descends de ta colline ».

Ses yeux se tournent sans cesse vers la porte du palais, elle prête l'oreille au bruit des vents, elle croit entendre les pas d'Aldo, et la joie rayonne sur son visage, mais bientôt la douleur l'obscurcit de nouveau. « Tu ne reviens point, objet de mon amour! Je vais porter mes regards sur ta colline. La lune est à l'orient, le sein du lac est calme et brillant. Quand verrai-je tes dogues fidèles revenir de la chasse? Quand pourrai-je entendre ta voix chérie se mêler au sifflement des vents. Descends de ta colline, aimable chasseur ».

L'ombre d'Aldo parut sur un rocher, semblable au pâle rayon de la fille du ciel lorsqu'il perce entre deux nuages, et que l'ondée de minuit tombe sur la plaine.

Lorma comprit alors que son héros n'était plus: elle suit le fantôme le long de la bruyère; j'entendais ces cris plaintifs; ils ressemblaient, dans l'éloignement, au murmure du

zéphir, quand il soupire dans le gazon d'un antre solitaire.

Elle arrive, elle trouve son amant.... Alors sa voix cessa de se faire entendre : elle roule en silence des yeux éteints ; pâle et baignée de larmes, elle ressemble à la vapeur pluvieuse qu'on voit s'élever d'un lac à la faible clarté de la lune. Elle vécut peu de jours dans Morven; bientôt elle descendit dans la tombe; et les bardes, par ordre de Fingal, chantèrent ses malheurs. Tous les ans, quand les vents d'automne ramènent les tempêtes, les belles de Morven consacrent un jour à la pleurer.

Etranger (7), tu habites ici une terre couverte de héros. Chante quelquefois la gloire de ces morts célèbres ; que leurs ombres légères viennent se réjouir autour de toi. Que la malheureuse Lorma descende sur un rayon de la lune, quand cet astre luira dans ta caverne et qu'elle éclairera ton sommeil. Tu la verras, cette infortunée : elle est belle encore, mais ses joues sont toujours trempées de larmes.

FIN DU POËME DE LA BATAILLE DE LORA.

NOTES DU POËME DE LA BATAILLE DE LORA.

(1) Il fait allusion aux hymnes religieux du Culdée.

(2) Au retour de l'expédition contre Swaran.

(3) Connal, père de Fingal, fut tué dans un combat contre la tribu de Morni, le jour même de la naissance de Fingal; ainsi c'est avec raison qu'il dit qu'il est né au milieu des batailles.

(4) Sur les Romains.

(5) Il n'y a pas long-temps que l'on conservait encore de ces ceintures dans plusieurs familles du nord de l'Ecosse. On les attachait autour des femmes en travail, et l'on croyait qu'elles soulageaient leurs douleurs et hâtaient la naissance de l'enfant. Les figures mystérieuses dont elles étaient chargées, les paroles, les gestes avec lesquels on les attachait, prouvent que cette coutume venait originairement des druides.

(6) Les empereurs romains. Ces coupes étaient sans doute les dépouilles de quelques provinces romaines.

(7) Le poëte parle au solitaire à qui il a adressé ce poëme.

SUJET.

Comlath était le plus jeune des fils de Morni, et frère de ce fameux Gaul dont il est si souvent question dans les poëmes d'Ossian; il aimait Cuthona, fille de Rumor, quand Toscar, fils de Kenfena, et Fergus ou Fercuth son ami, arrivèrent d'Irlande à Mora, demeure de Comlath. Comlath, suivant l'usage du temps, exerça envers eux tous les devoirs de l'hospitalité; il les fêta pendant trois jours; le quatrième, ils mirent à la voile en côtoyant l'île des Vagues, qui était sans doute une des Hébrides. Toscar vit Cuthona à la chasse, en devint amoureux, et l'emmena de force dans son vaisseau. Le mauvais temps l'obligea de relâcher à l'île déserte d'Ithona. En même temps Comlath, apprenant l'enlèvement de son amante, s'embarqua pour poursuivre le ravisseur; il le joignit au moment où il allait faire voile pour la côte d'Irlande; ils se livrèrent un combat sanglant, où ils périrent l'un et l'autre, ainsi que tous leurs guerriers. Trois jours après, Cuthona mourut de douleur. Fingal, informé de leur mort malheureuse, envoya Stormal, fils de Mora, pour les ensevelir; mais il oublia d'envoyer un barde pour chanter leur hymne funèbre sur leur tombe. Depuis, l'ombre de Comlath apparaît à Ossian, pour lui demander de transmettre son nom et celui de Cuthona à la postérité; car on croyait alors, comme nous l'avons dit, que les ames ne pouvaient être heureuses tant qu'un barde n'avait pas chanté leur élégie funèbre.

COMLATH

ET CUTHONA,

POËME.

OSSIAN.

OSSIAN n'a-t-il pas entendu une voix? ou n'est-ce qu'une illusion? Souvent le souvenir des temps passés vient luire sur mon ame. Le bruit de la chasse se renouvelle dans mon imagination, et je lève en idée la lance des combats..... Mais ce n'est point une illusion; Ossian a entendu une voix. Qui es-tu, enfant de la nuit? Tout dort autour de moi, et le vent de minuit siffle dans ma demeure.... Peut-être est-ce le bouclier de Fingal qui résonne au souffle des vents : il est suspendu à la muraille, et je le touche quelquefois de mes mains..... Mais ce n'est point une illusion; je reconnais ta voix, ô mon ami! Il y a longtemps qu'elle ne s'est fait entendre à mon oreille. Généreux Comlath! quel sujet t'amène vers Ossian? Les amis du triste vieillard sont-ils avec toi? Où est mon cher Oscar?

ce fils de la gloire était souvent près de toi au milieu des batailles.

L'OMBRE DE COMLATH.

Dort-il dans sa demeure, le chantre harmonieux de Cona? Il dort, et ses amis sont dans la tombe, sans qu'un barde ait chanté leur gloire. Ossian, la mer roule autour de la sombre Ithona, et l'étranger n'aperçoit point nos tombeaux. Jusqu'à quand nos noms seront-ils laissés dans l'oubli?

OSSIAN.

O! Si mes yeux pouvaient te voir assis sur ton nuage obscur! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à demi-éteint? De quelle matière sont formées les franges de ta robe et ton arc aérien?.... Mais il a disparu sur son tourbillon, comme une vapeur légère. Descends du mur où tu reposes, ô ma harpe, et viens résonner sous mes doigts.

Que le flambeau de la mémoire porte sa lumière sur Ithona, et montre à ma pensée mes amis décédés.... Oui, je les vois dans le sein de cette île bleuâtre : j'aperçois l'antre de Thona, ses rochers couverts de mousse,

et ses arbres inclinés : un ruisseau murmure à l'entrée ; Toscar se penche sur ses bords. Cuthona est assise et pleure ; ne les entends-je pas s'entretenir ensemble, ou le bruit des flots, apporté par les vents, trompe-t-il mon oreille (1)?

TOSCAR.

La nuit était orageuse : les chênes gémissans tombaient des montagnes ; la mer, soulevée par les vents, roulait dans les ténèbres, et les vagues rugissantes s'élançaient contre les rochers. De fréquens éclairs sillonnaient les cieux, et faisaient voir la fougère desséchée. Fergus, j'ai vu un fantôme (2) ; il était debout et en silence sur le rivage. Sa robe de brouillards flottait au gré des vents. Je voyais couler ses larmes ; il avait l'air d'un vieillard plongé dans une rêverie profonde.

FERGUS.

C'était ton père, ô Toscar ! il prévoit la mort de quelque héros de sa race : ce fut ainsi qu'il apparut sur le Cromla, avant la chute du grand Maronan. Riante Ullin, que j'aime tes collines revêtues de gazon et tes vallons fleuris ! Le calme habite sur les bords de tes torrens, et le soleil dore tes cam-

pagnes. Qu'il est doux d'entendre les sons de la harpe dans le palais de Sélama (3), et les cris du chasseur sur la montagne du Cromla ! Mais nous sommes dans la sombre Itona, environnés de la tempête ; les vagues lèvent leurs têtes blanchissantes au-dessus des rochers, et nous tremblons au milieu de la nuit.

TOSCAR.

Fergus, héros en cheveux blancs, qu'est devenu ton courage? Tu étais l'ame des combats ; je te vis toujours intrépide dans les dangers, et la joie étincelait dans tes yeux au milieu des batailles. Fergus, qu'est devenue ton ame belliqueuse ? Nos pères ont-ils jamais tremblé ? Regarde ; la mer est calme, les vents orageux se taisent, les flots frémissent encore sur l'abîme, et semblent craindre le retour de la tempête ; mais tout est tranquille. Vois sur nos rochers la naissance de l'aurore. Le soleil sortira bientôt de l'orient dans toute sa splendeur.

J'avais déployé mes voiles avec joie, devant le palais du généreux Comlath. Je passai près de l'île des Vagues, où son amante poursuivait une biche ; je la vis, elle ressemblait à ce premier rayon du jour qui perce les nuages de l'orient. Ses cheveux flottaient sur

son sein palpitant. Le corps penché en avant, elle tirait de l'arc ; et, dans l'effort, son bras, tendu en arrière, éblouissait comme la neige du Cromla. Viens sur mon cœur, m'écriai-je, belle chasseresse.... Mais elle passe les jours et les nuits dans les larmes, et pense sans cesse au généreux Comlath. Aimable fille, où pourrai-je retrouver la paix de ton cœur?

CUTHONA.

Loin de ces lieux est une colline escarpée, qui penche sur la mer ses vieux arbres et ses rochers couverts de mousse : les flots roulent à ses pieds ; sur ses flancs habitent les biches légères : on la nomme Arven. Là s'élèvent les tours de Mora ; là, Comlath, les yeux attachés sur les flots, attend l'unique objet de son amour. Les jeunes filles reviennent de la chasse ; Comlath voit leurs yeux baissés et remplis de larmes..... Où est la fille de Rumar ?..... Mais, hélas! elles ne répondent point.... Fils de l'étranger, ce n'est que sur Arven que mon cœur peut retrouver la paix.

TOSCAR.

Eh bien! Cuthona retournera sur Arven, où est la paix de son cœur ; elle retournera

vers la demeure du généreux Comlath : il est l'ami de Toscar. J'ai partagé ses fêtes : levez-vous, vents doux et légers d'Ullin, tendez mes voiles vers les rivages d'Arven, Cuthona y retrouvera le bonheur; mais Toscar coulera ses jours dans la tristesse. Assis dans ma caverne solitaire, je prêterai l'oreille au vent murmurant dans mes arbres : je croirai entendre la voix de Cuthona.... ; mais elle sera loin de moi, dans la demeure du vaillant Comlath.

CUTHONA.

Ah ! quel est ce nuage ? Il porte les ombres de mes pères. Je vois les franges de leurs robes aériennes. Quand me faudra-t-il mourir, Rumar ? car la triste Cuthona pressent sa mort. Comlath ne me reverra-t-il point avant que je descende dans mon étroite demeure ?

OSSIAN.

Il te reverra, fille infortunée ; son vaisseau fend les vagues roulantes de l'Océan. Il arrive : la mort de Toscar a ensanglanté sa lance : il a reçu lui-même un coup mortel dans le flanc : je le vois, à l'entrée de la caverne de Thona, pâle et montrant sa large plaie..... Où es-tu, Cuthona, où es-tu ? Le

chef de Mora expire, et te demande des larmes..... Mais cette vision, toutes ces images, s'effacent de ma pensée : je ne vois plus ces héros. Bardes des siècles à venir, ne vous rappelez jamais la mort de Comlath sans verser des larmes. Il mourut avant le temps, et la tristesse se répandit dans Mora. Sa mère regarda son bouclier suspendu à la muraille, et le vit teint de sang (4) ; elle comprit alors que son fils n'était plus, et Mora retentit des cris de sa douleur.

Infortunée Cuthona, tu restes auprès des morts. La nuit vient ; et le jour succède, sans que personne paraisse pour élever leurs tombes. Tu écartes de leurs corps les oiseaux de proie : pâle et désespérée, tu ne cesses de les arroser de tes pleurs.

Les guerriers de Fingal arrivent, et la trouvent morte de sa douleur ; ils élèvent une tombe sur les deux héros ; à côté de Comlath repose son amante.... Ne viens plus te montrer dans mes songes, ô Comlath! J'ai chanté ton hymne funèbre ; que ta voix n'éloigne plus de ma demeure le sommeil bienfaisant.

Oh! que ne puis-je oublier mes amis, jusqu'à ce qu'on ne voie plus la trace de mes pas, jusqu'au jour où je pourrai les rejoindre

avec joie dans les airs, tandis que mes membres, fatigués par les ans, reposeront dans le tombeau!

FIN DU POËME DE COMLATH ET CUTHONA.

NOTES DU POËME DE COMLATH ET CUTHONA.

(1) Le poëte les entend parler dans l'île d'Ithona, et répète leurs entretiens.

(2) On a cru pendant long-temps, dans le nord de l'Ecosse, que c'était les ombres des morts qui formaient des tempêtes. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple, car il croit que les tourbillons et les coups de vent sont occasionés par des esprits qui se transportent de cette manière d'un lieu dans un autre. (*Voyez* le discours préliminaire).

(3) Palais de Toscar, sur la côte d'Ulster, près la montagne du Cromla.

(4) On croyait alors que les armes que les héros avaient laissées dans leurs palais, se couvraient de sang aussitôt qu'ils étaient morts, quelqu'éloigné que fût le pays où ils avaient été tués.

SUJET.

Fingal, revenant d'une province romaine où il avait fait une expédition, résolut de visiter Catula, roi d'Inistore, et frère de Comala, dont on a vu l'histoire dans un des poëmes précédens. Quand il fut à la vue de Carrictura, palais de Catula, il aperçut une flamme sur le faîte; c'était alors le signal du danger: il entra dans une baie à quelque distance de Carrictura, et fut obligé de passer la nuit sur le rivage. Le lendemain, il attaqua l'armée de Frothal, roi de Sora, qui assiégeait Catula dans son palais, et prit Frothal lui-même prisonnier. C'est la délivrance de Carrictura qui fait le sujet de ce poëme; mais il est semé d'épisodes. Il paraît, par la tradition, que ce poëme était adressé à un culdée ou solitaire (ce fut, comme nous l'avons déjà dit, le nom qu'on donna aux premiers missionnaires chrétiens), et qu'Ossian n'introduit l'épisode de l'esprit de Loda, qu'on suppose être l'Odin de Scandinavie, que pour l'opposer à la doctrine du culdée. Quoiqu'il en soit, on voit du moins par-là qu'Ossian avait des notions de l'Être suprême, et que son esprit était dégagé des superstitions qui régnaient sur le monde entier avant la naissance du christianisme.

CARRICTURA,

POËME.

« Fils du firmament, à la chevelure d'or, tu as donc quitté la plaine azurée des cieux. L'occident t'a ouvert ses portes : c'est là qu'est le lit superbe où tu reposes. Les vagues de l'Océan s'approchent pour considérer ta beauté ; elles élèvent leurs têtes tremblantes ; elles te voient plein de majesté dans ton sommeil, et reculent avec respect. Repose dans ton asyle nocturne, ô soleil ! pour recommencer dans la joie ta brillante carrière.... ; mais qu'au son des harpes, mille torches ardentes s'élèvent dans Selma; qu'un chêne brûlant éclaire la salle des fêtes, le grand Fingal revient triomphant. La guerre de Crona (1) est terminée ; elle a passé comme un son qui frappe l'oreille et n'est plus. Chantez, bardes de Morven, Fingal revient comblé de gloire (2) ».

Ainsi chantait Ullin, quand Fingal revenait de la guerre de Crona. La fleur de la jeunesse était épanouie sur son visage : une épaisse et noire chevelure ornait sa tête. Son armure bronzée couvrait son corps, comme un nuage

grisâtre couvre le soleil, quand il s'avance enveloppé dans sa robe de brouillard, et qu'il ne laisse échapper que la moitié de ses rayons.

Fingal est suivi de ses guerriers : on prépare la fête.

« Chantres harmonieux de Cona, dit le roi, en se tournant vers ses bardes, vous dont les ames se retracent les images des armées de nos pères, faites retentir mon palais des accords de vos harpes, faites entendre vos chants à Fingal. La tristesse a ses charmes, et sa douceur est comme l'ondée du printemps quand elle amollit l'écorce d'un chêne antique, et que la jeune feuille montre sa tête verdoyante. Chantez, ô mes bardes, demain nous déployons nos voiles ; demain je traverse l'Océan, et je me rends à Carrictura, au palais de Sarno, qu'habitait autrefois Comala. C'est là que le généreux Cathula donne ses fêtes : ses forêts sont peuplées de sangliers ; nous y ferons retentir les cris de la chasse ».

« Cronan (3), enfant de l'harmonie, dit Ullin, et toi, Minona, qui touche la harpe avec tant de grâce, faites entendre les chants de Shilric : ils plairont au roi de Morven. Que Vinvela paraisse dans toute sa beauté : elle

vient, ô Fingal; j'entends sa voix; elle est douce, mais plaintive ».

VINVELA.

Mon amant erre sans cesse sur la montagne; il poursuit le chevreuil léger; ses dogues haletans l'environnent, et la corde de son arc résonne dans l'air. Te reposes tu, cher amant, au bord de la source du rocher, où près du torrent de la montagne ? Le vent balance les joncs, et fait voler le brouillard par-dessus tes collines. Je vais, sans être aperçue, m'approcher de mon amant, et le voir du haut du rocher. Que tu me parus aimable, ô Shilric, quand je te vis, pour la première fois, près du chêne antique de Branno (4)! tu revenais de la chasse; tu étais le plus grand, le plus beau de tous nos amis.

SHILRIC.

Quelle est la voix que j'entends ? Elle est douce comme le zéphir dans les ardeurs de l'été. Je ne suis point assis près des joncs ondoyans; je n'entends point le murmure de la source du rocher. Je suis loin de toi, Vinvela, je combats sous l'étendard de Fingal. Mes dogues ne me suivent plus : je n'erre plus sur ma colline; je ne te vois plus du haut du

rocher, marcher avec grâce dans la plaine, et suivre le cours de nos ruisseaux, brillante et belle comme la lune qui réfléchit son image sur la mer d'occident.

VINVELA.

Tu m'as donc quitté, ô Shilric! Je suis seule sur la montagne! Le chevreuil se promène sur le sommet : il paît sans crainte l'herbe tendre ; le bruit du vent, le frémissement de la feuille, ne lui donnent plus d'alarmes. Le chasseur est absent ; il est allé dans les pays éloignés ; il est maintenant dans le champ de la mort. Etrangers, enfans de l'Océan, épargnez mon aimable Shilric.

SHILRIC.

S'il faut que je périsse dans le champ des combats, Vinvela, n'oublie pas de m'élever un tombeau. Quelques pierres grisâtres, couvertes de terre, me rappelleront au souvenir des siècles futurs. Quand le chasseur viendra s'asseoir près de ce tertre, pour y prendre, à midi, son repas frugal, il dira : *C'est un guerrier qui repose ici*, et ma renommée vivra dans ses éloges. Souviens-toi de moi, Vinvela, quand je serai sous la terre.

VINVELA.

Oui, je me souviendrai de toi.... Ah! sans doute, mon aimable Shilric périra. Que ferai-je, cher amant, quand tu seras disparu pour toujours? A midi, je viendrai sur ces collines: j'irai dans cette plaine silencieuse; là je verrai la place où tu te reposais au retour de la chasse..... Ah! sans doute, mon Shilric périra; mais toujours, toujours je me souviendrai de lui.

« Je n'ai point oublié ce héros, dit le roi de Morven: c'était un feu dévorant au milieu des combats; mais maintenant mes yeux ne le voient plus. Un jour je le rencontrerai sur la colline; la pâleur était sur ses joues; son front était sombre; de fréquens soupirs s'élevaient de sa poitrine: il portait ses pas vers le désert. Il n'est plus dans la foule de mes guerriers, quand le son de mon bouclier les appèle. Repose-t-il dans l'étroite demeure, ce vaillant chef de Carmora »?

« Cronan, dit Ullin, fais-nous entendre les chants de Shilric, quand il revint dans sa patrie, et qu'il ne trouva plus sa chère Vinvela: il la croyait vivante, et marchait sur sa tombe: il la voit porter ses pas légers dans la plaine; mais l'aimable fantôme ne le trompe

TAYLOR INST.

pas long-temps. Bientôt ce faible rayon cesse de luire, et l'ombre de Vinvela disparaît. Ecoutons les chants de l'infortuné Shilric; ils sont pleins de douceur, mais ils sont pleins de tristesse ».

SHILRIC.

Je suis assis au sommet de la colline sur la mousse qui borde le torrent; le feuillage d'un arbre antique frémit sur ma tête; à mes pieds, les flots bourbeux du torrent roulent sur la bruyère; plus bas, le lac présente une surface trouble et fangeuse. Le chevreuil descend de la colline; on n'aperçoit aucun chasseur dans le lointain; on n'entend point siffler le tranquille bouvier. Il est midi, tout est calme; je suis seul, et la tristesse s'empare de mes pensées? Est-ce toi, Vinvela, que j'entrevois à peine sur cette bruyère? Tes longs cheveux flottent sur tes épaules; ton sein d'albâtre s'élève et s'abaisse, en exhalant de profonds soupirs; tes beaux yeux sont remplis de larmes. Tu pleures tes compagnes, que le brouillard de la montagne a dérobées à ta vue. Je veux te consoler, mon amour; je veux te ramener à la demeure de ton père.... Mais est-ce toi que je vois? Franchis-tu les rochers et les montagnes pour voler dans mes bras?...

Elle parle : que le son de sa voix est faible ! C'est le murmure du zéphir entre les roseaux.

VINVELA.

Es-tu enfin de retour, mon aimable Shilric? Es-tu échappé aux dangers de la guerre ? Où sont tes amis? Le bruit de ta mort a retenti sur la colline; je l'ai entendu, et mes larmes ont coulé pour toi.

SHILRIC.

Oui, je reviens, beauté chérie ; mais je reviens seul ; tes yeux ne verront plus mes amis ; mes mains ont élevé leurs tombeaux dans la plaine : mais pourquoi restes-tu seule sur cette colline déserte ?

VINVELA.

Oui, je suis seule, ô Shilric, seule dans la sombre et froide demeure. Je suis morte de douleur pour toi. Shilric, je suis dans la tombe.

SHILRIC.

Elle s'envole et disparaît, comme une vapeur légère, au souffle des vents !..... Arrête, chère amante, arrête, et vois couler mes pleurs. Je t'ai vue belle pendant ta vie, belle tu m'apparais encore après ta mort.

VINVELA.

A midi, quand le silence régnera dans nos plaines, je viendrai m'asseoir au bord de ce torrent sur le sommet de cette colline; alors viens converser avec moi, cher objet de mes larmes; viens sur l'aile du zéphir, ou du vent de la montagne; fais-moi entendre, en passant, le doux son de ta voix, au milieu du calme universel ».

Ainsi chantait Cronan, à la fête de Selma: mais déjà le matin commence à blanchir l'orient, et les flots azurés roulent à sa clarté naissante. Fingal ordonne à ses guerriers de préparer son vaisseau : les vents quittent les collines de Morven, et viennent enfler ses voiles. Déjà l'on découvre la côte d'Inistore et les tours antiques de Carrictura; mais Fingal aperçoit, au haut du palais, le signal du danger, une flamme mêlée de fumée; à ce spectacle, le roi de Morven se frappe la poitrine et saisit sa lance : son visage, où l'impatience éclate, est sans cesse tourné vers le rivage; ses regards indignés accusent la lenteur des vents; ses cheveux flottent en désordre : il reste dans un silence terrible.

La nuit descend sur les flots, et la baie de Rotha reçoit le vaisseau de Fingal. Un rocher,

chargé de forêts, se prolonge le long de la côte. Sur le sommet est le cercle de Loda (5) et la Pierre-du-Pouvoir. Au pied de la colline, s'étend une plaine étroite, sans cesse couverte des débris des plantes et des arbres, que les vents de minuit ont arrachés du rocher sourcilleux. Dans ce vallon serpente l'onde bleuâtre d'un ruisseau, et le vent solitaire de l'Océan y fait voler sans cesse le chardon léger.

Trois chênes embrasés éclairent le rivage. La fête est préparée ; mais l'ame de Fingal est triste, et sans cesse occupée du danger de son ami. La lune montrait à l'orient sa pâle et froide lumière ; le sommeil descendit sur l'armée : les casques des guerriers assoupis brillaient au feu mourant des chênes ; mais le sommeil ne ferma point les yeux de Fingal. Il se lève, il prend ses armes, monte lentement la colline, et veut revoir encore la flamme sinistre du palais de Cathula.

Elle ne jetait dans l'éloignement qu'une lueur obscure ; la lune cachait sa face rougeâtre dans les nuages de l'orient : tout à coup fond de la montagne un vent impétueux ; il portait l'esprit de Loda. Le fantôme vient se placer sur sa pierre ; la terreur et les feux l'environnent : il agite sa lance énorme ;

ses yeux semblent des flammes sur sa face ténébreuse, et sa voix est comme le roulement lointain du tonnerre. L'intrépide Fingal s'avance l'épée levée, et lui parle en ces termes :

« Fils de la nuit, appèle tes vents, et fuis loin de moi. Pourquoi m'apparais-tu avec tes armes fantastiques (6) ? Crois-tu m'effrayer par ta forme gigantesque? Sombre esprit de Loda, quelle force a ton bouclier de nuages, et le météore qui te sert d'épée? Les vents les roulent dans l'espace, et tu t'évanouis avec eux : appèle tes vents, et fuis loin de moi, faible enfant de la nuit ».

— « Veux-tu me forcer à quitter l'enceinte où l'on m'adore, répondit le fantôme d'une voix sépulcrale. Les peuples se prosternent devant moi : le sort des armées est dans mes mains. Je regarde les nations, et elles disparaissent ; mon souffle exhale et répand la mort ; je me promène sur les vents : les tempêtes marchent devant moi ; mais mon séjour est paisible au-dessus des nuages. Rien ne peut troubler mon repos dans l'asile où je réside ».

— « Reste en paix dans ton asile, répliqua Fingal, et oublie le fils de Comhal. M'as-tu vu porter mes pas du sommet de mes collines

dans ton paisible séjour? Ma lance t'a-t-elle jamais attaqué sur ton nuage, sombre esprit de Loda? Pourquoi viens-tu donc, en fronçant le sourcil sur moi, agiter ta lance aérienne? Mais ta menace est vaine. Le roi de Morven n'a jamais fui devant les plus braves des hommes; et les enfans de l'air pourraient l'effrayer! Non, il connaît l'impuissance de leurs armes ».

— « Retourne dans ta patrie, reprit le fantôme; fuis, je te donnerai des vents favorables : je tiens tous les vents emprisonnés dans ma main, et c'est moi qui dirige la course des tempêtes. Le roi de Sora est mon fils; il fléchit le genou devant mes autels (7). Son armée assiège Carrictura : je veux qu'il triomphe. Retourne dans ta patrie, fils de Comhal, ou redoute ma colère ».

A ces mots, le fantôme leva sa lance aérienne, et pencha vers Fingal sa stature immense. Aussitôt le roi s'avance, tirant son épée, fameux ouvrage du célèbre Luno (8); il frappe, et l'acier brillant traverse sans résistance le corps aérien. Le fantôme perd sa forme, et s'étend dans l'air comme une colonne de fumée que le bâton d'un enfant a rompue au moment où elle sortait d'une fournaise à demi-éteinte.

L'esprit de Loda jette un cri, se roule sur lui-même, et se perd dans les vents. A ce cri terrible, Inistore trembla; les vagues l'entendirent dans leurs abîmes, et s'arrêtèrent épouvantées. Les compagnons de Fingal se réveillent tous à la fois, et saisissent leurs lances; ils s'aperçoivent que leur chef est absent: furieux ils se lèvent, et le bruit de leurs armes retentit dans la nuit.

Cependant la lune s'avançait dans les cieux. Fingal rejoignit son armée. Quelle fut alors la joie de ses jeunes guerriers! Leurs ames se calmèrent comme les flots après la tempête. Ullin entonna des chants d'alégresse; ses accens réjouirent les collines d'Inistore; on s'assembla autour des arbres allumés, et l'on raconta jusqu'au jour l'histoire des anciens héros.

Frothal, roi de Sora, était assis et triste au pied d'un chêne; son armée environnait Carrictura: il lançait sur les murs des regards furieux; il brûlait de se baigner dans le sang de Cathula, pour venger l'affront qu'il en reçut un jour. Anir (9), père de Frothal, régnait encore dans Sora: un vent favorable s'éleva sur les flots, et conduisit Frothal sur la côte d'Inistore. Il vint au palais de Sarno, et passa trois jours dans les fêtes: il y vit la belle

Comala ; il la vit, l'aima avec fureur, et voulut l'enlever. Cathula s'oppose à ses efforts ; le combat s'engage : Frothal fut vaincu et enchaîné dans le palais de Sarno. Il y resta trois jours dans le désespoir ; le quatrième, Sarno le renvoya à son vaisseau. Frothal retourna dans sa patrie ; mais son ame était ulcérée contre le noble Cathula. Dès que la tombe eut enfermé Anir, Frothal revint à la tête d'une nombreuse armée. Le feu de la guerre environna de toutes parts Carrictura, et menaçait de consumer les tours antiques de Sarno.

Les premiers rayons du jour éclairent Inistore. Frothal frappe son noir bouclier. Ses guerriers s'éveillent, et leurs yeux à peine ouverts se tournent vers l'Océan ; ils aperçoivent le vaillant Fingal sur le rivage.

« Quel est celui qui s'avance à pas précipités, dit Tubar? Frothal, c'est un ennemi ; je vois sa lance levée (10) : peut-être est-ce le roi de Morven. Fingal, le premier des mortels, ses exploits sont connus dans le Gormal, et le sang de ses ennemis rougit encore les murs du palais de Sarno. Irai-je lui demander la paix des rois (11)? La foudre du ciel est moins terrible que lui ».

« Homme faible, répondit Frothal, veux-

tu donc que ma vie commence par une lâcheté? veux-tu que je cède avant d'avoir jamais vaincu? Le peuple de Sora dirait : *Frothal s'avançait comme un météore brillant; mais un sombre nuage l'a rencontré, et l'a fait évanouir.* Non, Tubar, je ne céderai jamais; je veux que l'éclat de la gloire m'environne. Non, Tubar, ne me parle jamais de céder ».

A ces mots, il s'élance : les flots de son armée inondent la campagne; mais ils rencontrent un rocher inébranlable : c'est Fingal; ils se brisent, et roulent en désordre à ses côtés. Ces faibles guerriers ne trouvent point leur salut dans la fuite. La lance de Fingal les poursuit; la campagne est couverte de morts; une colline escarpée sauve à peine le reste des fuyards. Frothal voit la déroute de son armée : il écume de rage ; ses yeux enflammés sont baissés vers la terre ; il appèle le généreux Tubar : « Chef de Tora, mes guerriers ont fui devant Fingal, et ma gloire périt en naissant. Je veux combattre le roi de Morven ; je cède à la rage qui brûle mon cœur. Députe un barde à Fingal, pour lui demander le combat : ne réplique point, et exécute mes ordres..... Mais, Tubar, j'aime une belle. sa demeure est sur les bords du torrent de Tano; c'est l'aimable fille d'Herman, c'est

Utha, aux yeux doux et au sein d'albâtre. Sa tendre jalousie craignait la fille d'Inistore (12), et mon départ lui coûta bien des soupirs. Va lui dire que je ne suis plus, mais qu'elle fut toujours les délices de mon cœur ».

Ainsi parlait Frothal, résolu de combattre. Près de lui la belle Utha soupirait tout bas : elle avait pris l'armure d'un jeune guerrier, pour suivre son amant sur les flots : le front caché sous un casque brillant, elle ne quittait point des yeux le jeune héros; mais quand elle vit partir le barde, la lance tomba de sa main, ses cheveux flottèrent en désordre ; les soupirs enflèrent son sein d'albâtre : elle leva les yeux sur son amant ; trois fois elle voulut lui parler, et trois fois la parole expira sur ses lèvres.

Aussitôt que Fingal eut entendu le discours du barde, il s'avance couvert de ses armes pesantes : déjà les lances meurtrières des deux héros se croisent et confondent leurs coups. Les éclairs jaillissent de leurs épées ; mais le fer de Fingal frappe et coupe en deux le bouclier de Frothal : son beau flanc reste découvert ; à demi-penché, il attendait le coup mortel. A ce spectacle, la belle Utha, le cœur glacé d'effroi, le visage inondé de larmes, se précipite pour couvrir son amant

de son bouclier; mais ses pas rencontrent un chêne abattu : elle tombe sur son bras de neige; son casque, son bouclier, roulent sur la terre ; son sein d'albâtre palpite sous les yeux des guerriers, et sa noire chevelure est éparse sur la poussière. Fingal eut pitié de cette jeune beauté, et retint son bras prêt à frapper; il se penche vers Frothal. « Roi de Sora, lui dit-il, la larme aux yeux, cesse de craindre l'épée de Fingal, jamais elle ne perça un ennemi terrassé, jamais elle ne se souilla de son sang. Que ton peuple se réjouisse encore; que les jeunes filles, qui te sont chères, vivent dans la joie. Pourquoi te ferais-je périr dans ta jeunesse » ?

Frothal entend avec surprise le discours de Fingal; il voit la belle Utha qui se relève; ces deux amans restent muets l'un devant l'autre, semblables à deux jeunes arbres de la plaine, quand la douce ondée du printemps arrose leurs feuilles naissantes, et que les vents bruyans se taisent dans les airs.

« Fille d'Herman, dit Frothal, as-tu quitté les tranquilles ruisseaux de Tora, es-tu venue dans cette terre étrangère pour voir succomber ton amant? Mais s'il succombe, c'est devant un héros. Ce n'est pas un faible guerrier qui a vaincu le fils du généreux Anir. Que tu-

es terrible dans les combats, ô roi de Morven! mais, dans la paix, tu ressembles au soleil, quand il luit au milieu de la rosée silencieuse du printemps : à son aspect, les fleurs lèvent leurs têtes brillantes, et les zéphirs agitent leurs ailes légères. Ah! que n'es-tu dans le palais de Sora; que ne puis-je t'y donner une fête! Mes successeurs verraient tes armes dans mon palais, et ils se féliciteraient de la gloire de leurs pères qui auraient eu le bonheur de voir l'immortel Fingal ».

« Fils d'Anir, répondit le roi, la gloire de la race de Sora ne périra jamais. Quand les guerriers sont braves et généreux, leur nom vit dans les chants des bardes; mais si leur épée a frappé l'ennemi vaincu; si le sang du faible a souillé leurs armes, le barde les oublie, et leur tombe reste à jamais inconnue. L'étranger viendra bâtir aux lieux où ils reposent; il écartera la terre amoncelée sur eux: une épée, à moitié rongée par le temps, frappera sa vue; il dira, en la considérant : *Ce sont là les armes d'anciens guerriers; mais leurs noms ne se trouvent point dans nos chants.* Viens, ô Frothal, viens à la fête d'Inistore; que l'aimable objet de ton amour t'y accompagne, et nous serons tous dans la joie ».

Fingal prend sa lance, et marche à Carric-

tura. Les portes s'ouvrent, la fête est préparée, les concerts font retentir les voûtes. La gaieté brille dans tout le palais. Ullin fait entendre sa voix mélodieuse, et l'accompagne de sa harpe. La belle Utha l'écoutait avec plaisir : elle lui demanda quelques chants de douleur, et des larmes vinrent mouiller ses beaux yeux, quand Ullin fit parler la tendre Crimora ; Crimora, fille de Vinval, habitante des bords du Lotha (13). L'histoire de ses malheurs fut longue, mais intéressante, et elle plut à la jeune Utha qui l'écoutait en rougissant.

CRIMORA.

Quel est celui qui descend de la colline, comme le nuage que colorent les derniers rayons du soleil ? Quelle est cette voix forte comme la voix des vents, mais agréable comme la harpe de Carril ? C'est celle de mon amant. Je vois l'éclat de ses armes ; mais les ombres de la tristesse obscurcissent son front. Est-elle éteinte, la race du puissant Fingal, ou quel est donc le sujet qui trouble mon cher Connal (14) ?

CONNAL.

Non, elle n'est pas éteinte, la race de Fingal ; j'ai vu revenir ses guerriers de la

chasse. Le soleil dardait ses rayons sur leurs boucliers : on eût cru voir un fleuve de feu descendre de la colline. Les jeunes héros poussent des cris d'alégresse. La guerre approche, ô Crimora; demain, le terrible Dargo vient mesurer ses forces avec les nôtres; il vient défier la race de Fingal, cette race aguerrie aux combats et aux blessures.

CRIMORA.

Connal, j'ai vu les voiles de Dargo sur l'Océan, elles approchent lentement de la côte. O mon cher Connal, que la troupe qui le suit est nombreuse!

CONNAL.

Apporte-moi le bouclier de ton père, le bouclier de Vinval.

CRIMORA.

Le voilà, ce bouclier de fer, ô Connal! mais il n'a pas sauvé mon père. Il expira sous la lance de Gormar. Peut-être périras-tu aussi, ô mon cher Connal!

CONNAL.

Oui, sans doute, je peux périr; mais alors élève ma tombe, ô Crimora! Quelques pierres grisâtres et un léger monceau de

terre conserveront ma mémoire; arrête sur ma tombe tes yeux baignés de larmes; frappe dans ta douleur ton sein palpitant. Quoique tu sois belle comme la lumière du jour, plus douce que le zéphir de la colline, ô mon amie! je ne puis rester avec toi. Adieu: souviens-toi d'élever mon tombeau.

CRIMORA.

Eh bien! donne-moi ces armes éclatantes, cette épée, cette lance d'acier; je veux aller avec toi au-devant du terrible Dargo; je veux secourir mon aimable Connal. Adieu, rochers d'Arven; adieu, chevreuils, et vous torrens de la colline. Nous ne reviendrons plus: nous allons chercher des tombeaux dans les pays lointains.

Ne revirent-ils donc jamais les rochers d'Arven, dit la belle Utha, en poussant un soupir? Le brave Connal périt-il dans le combat, et Crimora put-elle lui survivre? Ah! sans doute, elle se cacha dans la solitude, et son ame regretta toujours son cher Connal. N'était-ce pas un jeune et beau guerrier?

Ullin vit couler les pleurs d'Utha; il reprit sa harpe harmonieuse. Ces chants inspiraient une douce mélancolie. Chacun se tut pour l'écouter.

Le sombre automne, continua-t-il, règne sur nos montagnes; l'épais brouillard repose sur nos collines. On entend siffler les tourbillons de vent. Le fleuve roule des ondes fangeuses dans l'étroite vallée. Un arbre solitaire s'élève au sommet de la colline, et marque l'endroit où repose Connal : le vent fait voler et tourner dans les airs ses feuilles desséchées; la tombe du héros en est jonchée : les ombres des morts apparaissent quelquefois en ce lieu, quand le chasseur pensif se promène seul à pas lents sur la bruyère. Qui peut remonter à l'origine de ta race, ô Connal? Qui peut compter tes aïeux? Ta famille croissait comme un chêne de la montagne, dont la cime touffue brave la fureur des vents. Mais maintenant cet arbre superbe est arraché du sein de la terre. Qui pourra jamais remplacer Connal?

Ce fut là qu'on entendit le choc affreux des armes, et les gémissemens des mourans. Que les guerres de Fingal sont sanglantes, ô Connal! ce fut là que tu péris. Ton bras lançait la foudre, ton épée était un trait de feu; ta stature s'élevait comme un rocher sur la plaine, tes yeux éteincelaient comme une fournaise ardente, et ta voix, dans les combats, était plus forte que le bruit de la

tempête ; les guerriers tombaient sous ton épée, comme les chardons volent sous la baguette d'un enfant. Dargo s'avance, semblable au nuage qui porte le tonnerre : ses yeux creux s'enfoncent sous des sourcils épais et menaçans. Les épées étincellent dans la main des deux héros, et leurs armes se choquent avec un horrible fracas.

Près d'eux, la fille de Vinval, Crimora, brillait sous l'armure d'un jeune guerrier ; ses blonds cheveux flottaient négligemment ; un arc pesant chargeait sa main délicate ; elle avait suivi son amant, son cher Connal, au combat. Elle bande son arc, et tire sur Dargo ; mais, ô douleur ! le trait s'égare, et va percer Connal. Il tombe.... Que feras-tu, fille infortunée ? Elle voit couler le sang de son amant ; son cher Connal expire. Le jour, la nuit, elle criait en pleurant : « O mon ami ! mon amant ! mon cher Connal » ! Mais enfin la douleur termina ses jours.

C'est ici que la terre renferme ce couple aimable ; l'herbe croît entre les pierres de leur tombe. Je viens souvent m'asseoir sous l'ombrage, dans ce triste lieu ; j'entends soupirer le vent dans le gazon, et leur souvenir se réveille dans mon ame. Vous dormez ensemble dans la tombe, amans infortunés, et

rien ne trouble votre repos sur ce mont solitaire.

« Reposez en paix, dit la belle Utha, couple malheureux. Je me souviendrai de vous en pleurant; je chanterai dans la solitude l'histoire de vos malheurs, quand le vent agitera les forêts de Tora, et que j'entendrai rugir les torrens de ma patrie. Alors vous viendrez vous offrir à mon ame, et l'attendrir sur vos touchantes aventures ».

Les rois passèrent trois jours dans les fêtes à Carrictura; le quatrième, leurs voiles blanchirent la surface de l'Océan. Le vent du nord conduisit le vaisseau de Fingal à Morven; mais l'esprit de Loda était assis sur sa nue (15), derrière suivait le vaisseau de Frothal; il se penchait en avant pour diriger les vents favorables, et pour enfler toutes les voiles; il n'a pas oublié le coup que Fingal lui a porté, et il redoute encore le bras du roi de Morven.

FIN DU POËME DE CARRICTURA.

NOTES DU POËME DE CARRICTURA.

(1) Ossian a chanté la guerre de Crona, dans un poëme particulier. M. Macpherson n'a pu en recouvrer que quelques lambeaux qu'il n'a point traduits en anglais.

(2) Cet hymne d'Ullin qui commence le poëme, est en vers lyriques dans l'original. Quand Fingal revenait de quelque expédition militaire, ses bardes le précédaient en chantant. Ossian appèle cette espèce de triomphe, l'hymne, ou le chant de la victoire.

(3) On pourrait croire que les rôles de Shilric et de Vinvela étaient représentés par Cronan et Minona. Leurs noms indiquent assez qu'ils jouaient et chantaient en public; car Cronan signifie son lugubre, et Minona, air tendre. Il y a apparence que tous les poëmes dramatiques d'Ossian étaient représentés devant Fingal, dans les occasions solennelles. Ici, Cronan joue le rôle de Shilric, et Minona celui de Vinvela.

(4) Branno ou Bran, signifie torrent de la montagne. C'était le nom d'un fleuve. Il y a encore plusieurs rivières dans le nord de l'Ecosse qui s'appèlent Bran.

(5) Nous avons déjà dit que l'esprit de Loda était probablement le dieu Odin des peuples du Nord. Le cercle de Loda est l'enceinte de pierres où on l'adorait, et la Pierre-du-Pouvoir est l'idole.

(6) La différence que les anciens Ecossais mettaient

entre les bons et le mauvais esprits, était que les bons apparaissaient souvent le jour dans des lieux écartés, au lieu que les mauvais ne paraissaient que la nuit.

(7) Il y a dans l'original, devant la pierre de mon pouvoir.

(8) Forgeron de Loclin.

(9) Anir était aussi père d'Erragon, dont la mort est le sujet de la bataille de Lora.

(10) Nous avons déjà dit que c'était le signal de la guerre, la lance baissée était celui de la paix.

(11) Une paix honorable.

(12) Comala.

(13) Lotha était le nom de quelque grand fleuve dans le nord de l'Ecosse. Il y a une rivière dans l'Inverneshire qui porte un nom à peu près semblable.

(14) Connal, fils de Diaran, était un des plus fameux guerriers de Fingal; il fut tué en combattant contre un breton nommé Dargo.

(15) L'histoire de Fingal et de l'esprit de Loda (qu'on croit être le fameux Odin), est la fiction la plus extravagante qui se trouve dans les poésies d'Ossian. Nos meilleurs poëtes fournissent pourtant de pareils exemples, et l'on peut dire, à l'avantage d'Ossian, que tout ce qu'il dit est absolument conforme aux opinions qu'on avait alors des esprits. On croyait les ames des morts matérielles, et par conséquent susceptibles de douleur.

SUJET.

Les bardes s'assemblaient tous les ans, comme on l'a vu dans le discours préliminaire, dans le palais du chef auquel ils étaient attachés. Ils récitaient leurs poëmes ; le roi nommait ceux qu'il jugeait dignes d'être conservés, et on les apprenait avec soin aux enfans pour les transmettre à la postérité. Ce fut une de ces fêtes solennelles qui fournit à Ossian le sujet de ce poëme. Il est entièrement lyrique, et la versification en est très-variée dans l'original gallique. L'apostrophe à l'étoile du soir, qui est au commencement, est, suivant M. Macpherson, pleine d'une harmonie douce : les vers ont, pour ainsi dire, le calme et la fraîcheur de la scène que le poëte veut peindre.

LES CHANTS
DE SELMA,
POËME.

ÉTOILE, compagne de la nuit, dont la tête sort brillante des nuages du couchant, et qui imprimes tes pas majestueux sur l'azur du firmament, que regardes-tu dans la plaine ? Les vents orageux du jour se taisent; le bruit du torrent semble s'être éloigné; les vagues appaisées rampent au pied du rocher; les moucherons du soir, rapidement portés sur leurs ailes légères, remplissent de leurs bourdonnemens le silence des airs. Etoile brillante, que regardes-tu dans la plaine ? Mais je te vois t'abaisser en souriant sur les bords de l'horizon. Les vagues se rassemblent avec joie autour de toi, et baignent ta radieuse chevelure. Adieu, étoile silencieuse, que le feu de mon génie brille à ta place. Je sens qu'il renaît dans toute sa force; je revois, à sa clarté, les ombres de mes amis rassemblés sur la colline de Lora; j'y vois Fingal au milieu de ses héros. Je revois les bardes mes rivaux, le vénérable Ullin, le majestueux

Ryno, Alpin à la voix mélodieuse, la tendre et plaintive Minona. O mes amis! que vous êtes changés depuis ces jours où, dans les fêtes de Selma, nous disputions le prix du chant, semblables aux zéphirs du printemps qui volent sur la colline, et viennent tour à tour, avec un doux murmure, agiter mollement l'herbe naissante!

Ce fut dans une de ces fêtes qu'on vit la tendre Minona s'avancer pleine de charmes. Ses yeux baissés s'humectèrent de pleurs: les ames des héros furent attendries quand elle éleva sa voix mélodieuse. Souvent ils avaient vu la tombe de Salgar et la sombre demeure de l'infortunée Colma; Colma, à qui Salga avait promis de revenir à la fin du jour; mais la nuit descend autour d'elle: elle se voit abandonnée sur la colline, et seule avec sa voix. Ecoutons sa tendre complainte.

COLMA.

Il est nuit; je suis délaissée sur cette colline, où se rassemblent les orages. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne; le torrent, enflé par la pluie, rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asile où je puisse me mettre à l'abri. Hélas! je suis seule et délaissée.

Lève-toi, lune, sors du sein des montagnes. Etoiles de la nuit, paraissez. Quelque lumière bienfaisante ne me guidera-t-elle point vers les lieux où est mon amant? Sans doute il se repose, en quelque lieu solitaire, des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletant autour de lui. Hélas! il faudra donc que je passe la nuit, abandonnée, sur cette colline! Le bruit des torrens et des vents redouble encore, et je ne puis entendre la voix de mon amant.

Pourquoi mon fidèle Salgar tarde-t-il si long-temps, malgré sa promesse? Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau où tu m'avais promis de revenir avant la nuit. Ah! mon cher Salgar, où es-tu? Pour toi j'ai quitté mon frère; pour toi j'ai fui mon père. Depuis long-temps nos deux familles sont ennemies; mais nous, ô mon cher Salgar! nous ne sommes pas ennemis. Vents, cessez un instant. Torrens, appaisez-vous, afin que je fasse entendre ma voix à mon amant. Salgar, Salgar, c'est moi qui t'appèle: Salgar, ici est l'arbre, ici est le rocher, ici t'attend Colma; pourquoi tardes-tu?

Ah! la lune paraît enfin: je vois l'onde briller dans le vallon; la tête grisâtre des rochers se découvre, mais je ne le vois point

sur leurs cimes. Je ne vois point ses chiens le devancer et l'annoncer à son amante. Malheureuse ! il faut donc que je reste seule ici ! Mais qui sont ceux que j'aperçois couchés sur cette bruyère ? Serait-ce mon frère et mon amant [1] ? O mes amis ! parlez-moi donc. Ils ne répondent point : mon ame est agitée de terreur. Ah ! ils sont morts ; leurs épées sont rougies de sang. Ah ! mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué mon cher Salgar ? O Salgar ! pourquoi as-tu tué mon frère ? Vous m'étiez chers tous deux ! Que dirai-je à votre louange ? Salgar, tu étais le plus beau des habitans de la colline. Mon frère, tu étais terrible dans le combat. O mes amis, parlez-moi, entendez ma voix. Mais hélas ! ils se taisent, ils se taisent pour toujours ; leurs cœurs sont glacés et ne battent plus sous ma main.

Ombres chéries, répondez-moi du haut de vos rochers, du haut de vos montagnes ; ne craignez point de m'effrayer. Où êtes-vous allés vous reposer ? Dans quelle grotte vous trouverai-je ? Je n'entends point leur voix au milieu des vents ; je ne les entends

[1] Colma s'approche des deux guerriers qu'elle a vus sur la bruyère.

point me répondre dans les intervalles de silence que laissent les orages.

Je m'assieds seule avec ma douleur, et je vais attendre dans les larmes le retour du matin. Amis des morts, élevez leur tombe ; mais ne la fermez pas que Colma n'y soit entrée. Ma vie s'évanouit comme un songe. Pourquoi resterais-je après eux? Je veux reposer avec les objets de ma tendresse, près de la source qui tombe du rocher. Quand la nuit montera sur la colline, je viendrai, sur l'aile des vents, déplorer en ces lieux la mort de mes amis ; le chasseur m'entendra de son humble cabane ; il sera effrayé et charmé de ma voix ; car mes accens seront doux et touchans quand je pleurerai deux héros si chers à mon cœur.

Ainsi chantait Minona, et une aimable rougeur colorait son visage. Nos cœurs étaient serrés, et nos larmes coulaient pour Colma. Ullin s'avança avec sa harpe, et nous répéta les chants d'Alpin. La voix d'Alpin était pleine de charmes ; l'ame de Ryno était de feu ; mais alors ils étaient descendus dans la tombe, et leur voix ne retentissait plus dans Selma. Ullin, revenant un jour de la chasse, entendit leurs chants ; ils déploraient la chute de Morar, le premier des mortels. Il avait

l'ame de Fingal: son épée était terrible comme l'épée d'Oscar; mais il périt. Son père le pleura; sa sœur répandit des torrens de larmes.... Cette sœur infortunée, c'était Minona elle-même. Quand elle entendit chanter Ullin, elle s'éloigna, semblable à la lune qui prévoit l'orage, et cache sa belle tête dans un nuage. Je touchai la harpe avec Ullin, et le chant de douleur commença.

RYNO.

Les vents et la pluie ont cessé; le milieu du jour est calme : les nuages volent dispersés dans les airs; la lumière inconstante du soleil fuit sur les vertes collines; le torrent de la montagne roule ses eaux rougeâtres dans les rocailles du vallon. Ton murmure me plaît, ô torrent; mais la voix que j'entends est plus douce encore. C'est la voix d'Alpin qui pleure les morts. Sa tête est courbée par les ans; ses yeux rouges sont remplis de larmes. Enfant des concerts, Alpin, pourquoi ainsi seul sur la colline silencieuse? pourquoi gémis-tu comme le vent dans la forêt, ou comme la vague sur le rivage solitaire?

ALPIN.

Me pleurs, ô Ryno, sont pour les morts;

ma voix, pour les habitans de la tombe. Tu es debout maintenant, ô jeune homme! et, dans ta hauteur majestueuse, tu es le plus beau des enfans de la plaine. Mais tu tomberas comme l'illustre Morar; l'étranger sensible viendra s'asseoir et pleurer sur ta tombe. Tes collines ne te connaîtront plus, et ton arc restera détendu dans ta demeure. O Morar! tu étais léger comme le cerf de la colline, terrible comme le météore enflammé. La tempête était moins redoutable que toi dans ta fureur. L'éclair brillait moins dans la plaine que ton épée dans le combat. Ta voix était comme le bruit du torrent après la pluie, ou du tonnerre grondant dans le lointain. Plus d'un héros succomba sous tes coups, et les feux de ta colère consumaient les guerriers. Mais quand tu revenais du combat, que ton visage était paisible et serein! Tu ressemblais au soleil après l'orage, à la lune dans le silence de la nuit; ton ame était calme comme le sein d'un lac lorsque les vents sont muets dans les airs.

Mais maintenant que ta demeure est étroite et sombre! En trois pas je mesure l'espace qui te renferme, ô toi qui fus si grand! Quatre pierres, couvertes de mousse, sont le seul monument qui te rappèle à la mémoire des

hommes; un arbre qui n'a plus qu'une feuille, un gazon dont les tiges alongées frémissent au souffle des vents, indiquent à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar. O jeune Morar! il est donc vrai que tu n'es plus! Tu n'as point laissé de mère, tu n'as point laissé d'amante pour te pleurer. Elle est morte celle qui t'avait donné le jour, et la fille de Morglan n'est plus!

Quel est le vieillard qui vient à nous appuyé sur son bâton? L'âge a blanchi ses cheveux; ses yeux sont encore rouges des pleurs qu'il a versées; il chancèle à chaque pas. C'est ton père, ô Morar! ton père, qui n'avait d'autre fils que toi; il a entendu parler de ta renommée dans les combats, et de la fuite de tes ennemis. Pourquoi n'a-t-il pas appris aussi ta blessure? Pleure, père infortuné, pleure; mais ton fils ne t'entend point; son sommeil est profond dans la tombe, et l'oreiller où il repose est enfoncé bien avant sous la terre. Morar ne t'entendra plus; il ne se réveillera plus à la voix de son père. Quand le rayon du matin entrera-t-il dans les ombres du tombeau? quand viendra-t-il finir le long sommeil de Morar? Adieu pour jamais, le plus brave des hommes; conquérant intrépide, le champ de bataille ne te verra plus;

l'ombre des forêts ne sera plus éclairée de la splendeur de ton armure : tu n'as point laissé de fils qui rappèle ta mémoire. Mais les chants d'Alpin sauveront ton nom de l'oubli; les siècles futurs apprendront ta gloire, ils entendront parler de Morar.

Aux chants d'Alpin, la douleur s'éveilla dans nos ames; mais le soupir le plus profond partit du cœur d'Armin. L'image de son fils qui périt à la fleur de ses ans, vient se retracer à sa pensée. Carmor (1) était auprès du vieillard. Armin, lui dit-il, pourquoi ce soupir si profond? Ces chants doivent-ils t'attrister? La douce mélodie des chants attendrit et charme les ames; ils sont comme la vapeur qui s'élève du sein d'un lac, et se répand dans la vallée silencieuse : les fleurs se remplissent de rosée; mais le soleil reparaît, et la vapeur légère s'évanouit. Pourquoi donc cette sombre tristesse, chef de l'île de Gorma ?

ARMIN.

Oui, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère. Carmor, tu n'as point perdu ton fils, tu n'as point perdu ta fille. Le vaillant Colgar et la charmante Anyra vivent sous tes yeux. Tu vois fleurir les rejetons de

ta famille ; mais Armin reste le dernier de sa race. Que le lit où tu reposes est sombre, ô Daura! ô ma fille! que ton sommeil est profond dans la tombe! Quand te réveilleras-tu pour faire entendre à ton père la douceur de tes chants? O nuit cruelle.... Levez-vous, vents d'automne, levez-vous, soufflez sur la noire bruyère : torrens des montagnes, rugissez; et vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes. Roule sur les nuages brisés, ô lune! montre par intervalles ta face mélancolique et pâlissante. Rappèle à mon ame cette nuit cruelle où j'ai perdu mes enfans, où le brave Arindal, mon fils, est tombé; où la belle Daura, ma fille, s'est éteinte.

O ma fille! tu étais belle comme la lune sur les collines de Fura; ta blancheur surpassait celle de la neige, et ta voix était douce comme l'haleine du zéphir. O mon fils! rien n'égalait la force de ton arc et la rapidité de ta lance dans les combats ; ton regard ressemblait à la sombre vapeur qui s'élève sur les flots, et ton bouclier, au nuage qui porte la foudre.

Armar, guerrier fameux, vint à ma demeure, et rechercha l'amour de Daura; il n'essuya pas de longs refus. Les amis de ce couple aimable concevaient, de leur unoin, de flatteuses espérances.

Le fils d'Odgal, Erath, furieux de la mort de son frère, qu'Armar avait tué, descend sur le rivage, déguisé en vieux matelot. Il laisse sa barque à flot. Ses cheveux semblaient blanchis par l'âge ; son œil était sérieux et calme. « La plus belle des femmes, dit-il, aimable fille d'Armin, non loin d'ici s'élève dans la mer un rocher qui porte un arbre chargé de fruits vermeils. C'est là qu'Armar attend sa chère Daura. Je suis venu pour lui conduire son amante au travers des flots ».

La crédule Daura le suit : elle appèle Armar ; mais l'écho (2) du rocher répond seul à ses cris : « Armar, Armar, mon amant, « pourquoi me laisses-tu dans ces lieux mou- « rante de frayeur? Ecoute, Armar, écoute, « c'est Daura qui t'appèle ». Le perfide Erath regagne le rivage en éclatant de rire. Elle élève la voix, elle appèle son frère, son père, « Arindal, Armin! quoi! personne « pour secourir votre Daura » ? Sa voix parvient jusqu'au rivage. Arindal descendait de la colline tout hérissé des dépouilles de la chasse : ses flèches retentissaient à son côté, son arc était dans sa main ; cinq dogues noirs suivaient ses pas. Il voit le perfide Erath sur le rivage ; il l'atteint, le saisit, l'attache à un chêne ; de robustes liens enchaînent ses mem-

bres ; il charge les vents de ses hurlemens. Arindal s'élance dans le bateau, il monte sur les flots pour ramener Daura sur le rivage. Armar accourt, et le prend pour le ravisseur : transporté de rage, il décoche sa flèche ; elle vole, elle s'enfonce dans ton cœur, ô mon fils ! tu meurs, au lieu du perfide Erath. La rame reste immobile. Mon fils tombe sur le rocher, se débat, et meurt. Quelle fut ta douleur, ô Daura ! quand tu vis le sang de ton frère couler à tes pieds ?

Les vagues brisent le bateau contre le rocher. Armar se jète à la nage, résolu de secourir Daura, ou de mourir. Un coup de vent fond tout à coup du haut de la colline sur les flots. Armar s'abîme, et ne reparaît plus.

Seule sur le rocher que la mer environne, ma fille faisait retentir les airs de ses plaintes. Son père entendait ses cris redoublés, et son père ne pouvait la secourir ! Toute la nuit je restai sur le rivage. J'entrevoyais ma fille à la faible clarté de la lune ; toute la nuit, j'entendis ses cris. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie orageuse battait les flancs de la montagne. Avant que l'aurore parût, sa voix s'affaiblit par degrés, et s'éteignit comme le murmure du zéphir mourant dans le feuil-

lage : la douleur avait épuisé ses forces ; elle expira : elle te laissa seul, malheureux Armin. Tu as perdu le fils qui faisait ta force dans les combats ; tu as perdu la fille qui faisait ton orgueil au milieu de ses compagnes.

Depuis cette nuit affreuse, toutes les fois que la tempête descend de la montagne, toutes les fois que le vent du nord soulève les flots, je vais m'asseoir sur le rivage, et mes regards s'attachent sur le rocher fatal. Souvent, lorsque la lune luit à son couchant, j'entrevois les ombres de mes enfans ; elles s'entretiennent tristement ensemble. Quoi ! mes enfans, n'auriez-vous point pitié d'Armin ? ne répondrez-vous jamais à sa voix? Hélas ! ils passent, et ne regardent point leur père. Oui, Carmor, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère.

Tels étaient les chants des bardes dans Selma : ils fixaient l'attention de Fingal par les accords de leurs harpes et par les récits des temps passés. Les chefs accouraient de leur colline pour entendre leurs concerts harmonieux, et comblaient d'éloges le chantre de Cona (3), le premier des bardes. Mais maintenant la vieillesse a glacé ma langue, et mon ame est éteinte : j'entends encore quelquefois les ombres des bardes, et je tâche de retenir

leurs chants mélodieux. Mais ma mémoire m'abandonne ; j'entends la voix des années qui me crie en passant : « Pourquoi Ossian chante-t-il encore ? Il sera bientôt étendu dans son étroite demeure, et nul barde ne célébrera sa renommée ».

Roulez sur moi, tristes années ; et, puisque vous ne m'apportez plus de joie, que la tombe s'ouvre et reçoive Ossian ; car ses forces sont épuisées. Les enfans des concerts sont allés jouir du repos ; ma voix reste après eux, comme un bruit qui murmure encore dans un rocher battu des flots, quand tous les vents se taisent, et que le nautonnier aperçoit de loin les derniers balancemens des arbres.

FIN DU POËME DES CHANTS DE SELMA.

NOTES DU POËME DES CHANTS DE SELMA.

(1) Chef de l'île de Gorma.

(2) Il y a dans l'original, le fils du Rocher : ils croyaient que l'écho était un esprit habitant du rocher, qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait.

(3) Ossian.

SUJET.

Ce poëme, ainsi que beaucoup d'autres d'Ossian, est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens qui vinrent en Ecosse. Voici l'aventure sur laquelle il est fondé, telle que la tradition l'a transmise. Duntalmo régnait sur les rives du Teutha, qu'on croit être le Tweede; et Rathmor habitait sur les bords du Clutha, aujourd'hui le Clyde. Rathmor était autant renommé pour sa générosité et son hospitalité, que Duntalmo l'était pour son ambition et son infame cruauté. Duntalmo, par jalousie ou à cause de quelque haine de famille, assassina Rathmor dans une fête; mais ensuite, touché du remords, il éleva dans son propre palais les deux fils de Rathmor, Calthon et Colmar.

A peine furent-ils sortis de l'enfance, qu'ils laissèrent entrevoir quelques desseins de venger la mort de leur père. Aussitôt Duntalmo les enferma dans deux cavernes sur les bords du Teutha, dans l'intention de les faire périr secrètement. Mais Colmal, fille de Duntalmo, qui n'avait pu voir Calthon avec indifférence, lui aida à sortir de sa prison, et s'enfuit avec lui chez Fingal, déguisée en jeune guerrier. Fingal envoya Ossian à la tête de trois cents hommes pour secourir Colmar; mais il n'était plus temps. Duntalmo l'avait poignardé. Ossian attaqua ce roi barbare, défit entièrement son armée, et le tua de sa propre main. Calthon épousa sa libératrice, et Ossian revint à Morven.

CALTHON

ET COLMAL,

POËME.

HABITANT solitaire du rocher, le son de ta voix me charme. Tes accens se mêlent au murmure du ruisseau qui fuit dans cette étroite vallée. A tes chants mon ame se réveille au milieu de ma demeure. J'étends encore mon bras vers ma lance, comme autrefois dans les jours de ma jeunesse; mais bientôt je sens que mon bras est sans force, et mon cœur soupire. Enfant du rocher, refuseras-tu d'écouter les chants d'Ossian? Mon ame est remplie des événemens passés. Je sens renaître la joie de ma jeunesse. Tel paraît le soleil à l'occident, quand il a dégagé sa tête brillante des nues qui portaient l'orage : les vertes collines semblent lever leurs têtes humides au-devant de sa lumière; les ruisseaux coulent plus gaiement dans la plaine; le vieux guerrier sort de sa demeure, appuyé sur son bâton; les rayons du soleil dorent ses cheveux blancs.

Vois-tu ce bouclier suspendu dans la

demeure d'Ossian? Il porte les marques des combats, et ses bosses brillantes ont perdu leur éclat; c'est le bouclier du vaillant Duntalmo, le chef de Teutha. Il le porta dans les combats, jusqu'au moment où il tomba sous le fer d'Ossian. Ecoute, enfant du rocher; écoute l'histoire des temps passés.

Rathmor était le chef de Clutha. Sa demeure était l'asile du faible. Les portes de Rathmor n'étaient jamais fermées à l'étranger; il était toujours admis à ses fêtes, et il s'en retournait en bénissant le généreux Rathmor. Ses bardes chantaient : ils touchaient leurs harpes; l'homme, accablé de tristesse, entendait leurs accords, et la joie reparaissait sur son front. Duntalmo, le farouche Duntalmo vint, et provoqua Rathmor au combat. Le chef de Clutha, eut l'avantage. Duntalmo se retira, la rage dans le cœur. Quelque temps après, il revint, pendant la nuit, à la tête d'une troupe nombreuse, et le généreux Rathmor succomba. Il resta étendu, sans vie, au milieu de son palais, où il avait si souvent admis l'étranger à ses fêtes.

Ses deux fils, Colmar et Calthon, étaient encore dans l'âge le plus tendre. Ils entrent, avec la gaieté de l'enfance, dans le palais de leur père; ils le voient baigné dans son sang;

leurs larmes coulent. A la vue de ces malheureux enfans, l'ame féroce de Duntalmo s'attendrit; il les fit conduire dans son palais d'Alteutha.

Déjà les deux orphelins avaient grandi dans la maison de leur ennemi; déjà leur bras tendait l'arc en sa présence; déjà ils combattaient à ses côtés. Ils virent les murs de leur père renversés, et la ronce croissant dans sa demeure; leurs larmes coulaient en secret, et la tristesse se montrait quelquefois malgré eux sur leur visage.

Duntalmo s'aperçut de leur chagrin. Son ame ténébreuse résolut aussitôt leur mort. Il les enferma dans deux cavernes sur les rives du Teutha.

Jamais le soleil ne pénétra dans ces affreuses prisons; jamais la lune n'y répandit sa douce clarté pendant la nuit. Les fils de Rathmor, plongés dans ces épaisses ténèbres, attendaient la mort.

La fille de Duntalmo, Colmal, à la belle chevelure, aux yeux bleus et languissans, pleurait dans le silence. Ses regards s'étaient arrêtés secrètement sur Calthon, dont les traits étaient gravés profondément dans son ame.

Elle tremble pour son jeune héros; mais

que pouvait faire Colmal? Sa main délicate ne pouvait lever la lance. L'épée meurtrière n'était pas faite pour briller à son côté. Son beau sein ne s'était jamais élevé sous une cotte d'armes, et ses yeux n'inspiraient pas la terreur aux guerriers. Que peux-tu, Colmal, pour secourir ton amant? Elle marchait à pas inégaux, ses cheveux flottaient en désordre, et ses yeux égarés ne voyaient plus qu'à travers ses larmes.

Une nuit elle entre dans la salle des fêtes (1); elle couvre d'acier l'albâtre de son corps. C'était l'armure d'un jeune guerrier qui avait péri dès son premier combat. Elle court à la caverne de Calthon, et détache les liens qui captivaient ses mains.

« Lève-toi, fils de Rathmor, lui dit-elle, lève-toi; la nuit est obscure; fuyons ensemble vers le roi de Selma. Je suis le fils de Langal, qui trouva jadis un asile dans la maison de ton père. J'ai appris que tu étais enfermé dans cette sombre caverne, et mon cœur s'en est indigné. Lève-toi, fils de Rathmor, profitons de l'obscurité de la nuit ».

« O voix favorable! répondit Calthon, sors-tu du sein des nuages? Souvent, dans mes songes, j'ai vu descendre les ombres de mes ancêtres, depuis que le soleil a retiré ses

rayons loin de mes yeux, et que l'obscurité habite autour de moi ; ou es-tu en effet le fils de Langal, ce guerrier que j'ai vu si souvent dans le palais de Clutha ? Mais fuir vers Fingal, et laisser périr Colmar ; laisser mon frère enfermé dans les ténèbres, et m'enfuir dans le pays de Morven ! Non, donne-moi cette lance, fils de Langal, et Calthon court défendre son frère ».

« Mille guerriers, répliqua la jeune Colmal, assiègent ton frère. Que peut Calthon contre cette multitude ? Fuyons, te dis-je, vers le roi de Morven. Il viendra à la tête de son armée. Il tend une main secourable aux malheureux, et son épée tutélaire étincelle autour du faible. Lève-toi, fils de Rathmor ; les ombres de la nuit vont bientôt s'évanouir. Duntalmo verra la trace de tes pas sur la plaine, et il te faudra périr dans ta jeunesse ».

Le héros se lève en soupirant. Le souvenir de son frère lui fait verser un torrent de larmes. Il prend avec son guide le chemin du palais de Selma ; mais Calthon ignorait que ce fût la belle Colmal. Son beau visage était caché sous le casque, et son sein d'albâtre respirait sous l'acier. Fingal, revenant de la chasse, trouva les deux jeunes étrangers dans Selma.

Le roi entendit le récit de leur malheur, et tourna ses regards sur la troupe qui l'environnait. Mille héros se lèvent à la fois, et réclament l'honneur de conduire la guerre de Teutha. J'accourus avec ma lance du haut de la colline, et l'espérance du combat fit palpiter mon cœur.

« Mon fils, me dit le roi, prends la lance de Fingal, vole aux rives du Teutha, et sauve le malheureux Colmar. Que ta renommée précède ton retour comme un zéphyr agréable, afin que mon cœur nage dans la joie, quand j'apprendrai que mon fils fait revivre la gloire de nos aïeux. Ossian, sois une tempête dans le combat; mais appaise-toi quand l'ennemi sera terrassé. C'est à cette conduite que je dois toute ma gloire. Tâche, mon fils, de ressembler au chef de Selma. Quand le guerrier présomptueux vient dans mon palais, mes regards ne daignent pas s'arrêter sur lui. Mais je tends une main bienfaisante au malheureux, et mon épée protège le faible ».

Transporté de joie, je prends mes armes; Diaran et Dargo (2) se lèvent pour m'accompagner. Trois cents jeunes guerriers suivent mes pas. Les deux aimables étrangers marchaient à mes côtés. Bientôt Duntalmo entendit le bruit de notre approche; il rassemble

toutes ses forces, et s'arrête avec sa troupe sur le sommet d'une colline. Ainsi paraissent des rochers que la foudre a frappés, quand leurs arbres noircis et dépouillés penchent vers la terre, et que les ruisseaux de leurs grottes sont taris.

Le torrent de Teutha roulait avec orgueil devant le sombre ennemi. J'envoyai un barde offrir à Duntalmo le combat dans la plaine. Il ne répondit que par un sourire insultant. Aussitôt son armée se meut sur la colline; on eût cru voir un nuage s'ébranler sur la montagne, quand les vents, entrés dans son sein, étendent et déploient de toutes parts son voile immense.

Le barbare fait traîner le malheureux Colmar, lié de mille liens, sur la rive du Teutha. Ce jeune héros paraissait accablé de tristesse. Ses yeux s'arrêtent sur ses amis. Il nous voyait sous les armes, sur la rive opposée. Duntalmo vient, et lui perce le flanc de sa lance. L'infortuné roule dans son sang, et nous entendîmes ses derniers soupirs.

Calthon, furieux, se précipite au milieu du torrent. Je m'appuie sur ma lance, et m'élance à l'autre bord. Les ennemis tombent sous nos coups; mais la nuit vient et nous sépare. Duntalmo se retire sur un rocher au

milieu d'une antique forêt. Son cœur brûlait de rage contre l'aimable Calthon. Ce jeune guerrier était debout sous un arbre, plongé dans une morne douleur. Il pleurait son cher Colmar; Colmar, enlevé à la fleur de son âge, avant d'avoir rien fait pour la gloire.

J'ordonnai aux bardes de faire entendre des chants de douleur pour adoucir la sombre tristesse du héros; mais toujours dans la même attitude, il frappait souvent la terre de sa lance. Près de lui, les yeux humides de la jeune Colmal roulaient en secret dans les larmes; elle pressentait que son amant, ou Duntalmo, allaient périr.

La nuit était au milieu de sa course. Le silence et les ténèbres régnaient dans la plaine. Le sommeil reposait sur les yeux des guerriers. L'ame de Calthon commençait à se calmer, et ses yeux étaient déjà à demi-fermés. Mais le torrent de Teutha murmurait encore dans son oreille; l'ombre de Colmar lui apparaît pâle et montrant ses blessures; elle pencha sa tête sur le héros; et, élevant sa faible voix : « Le fils de Rathmor dort plein de vigueur, et son frère est étendu, sans vie, sur la terre! Ne t'accompagnais-je pas à la chasse? ne poursuivions-nous pas ensemble la biche timide? Colmar n'a point

été oublié jusqu'au jour où il a péri, jusqu'au jour où la mort a desséché la fleur de sa jeunesse. Mon corps pâle et froid est couché au pied du rocher de Lona. Lève-toi, Calthon ; l'aurore s'avance avec ses rayons ; Duntalmo va outrager le corps de ton frère ». A ces mots, l'ombre se retire, et disparaît. Calthon vit, en se levant, le sillon lumineux qu'elle traça dans l'air. Il part, il vole, et fait retentir au loin ses armes. L'infortunée Colmal se lève, et suit son amant dans les ténèbres, traînant derrière elle sa lance pesante.

Lorsque Calthon fut arrivé au pied du rocher de Lona, il trouva le corps de son frère étendu sur la terre. A ce spectacle, la rage s'empare de son ame ; il se précipite au milieu des ennemis. Les gémissemens de la mort montent dans les airs. Bientôt l'armée ennemie l'environne et le presse. Il est pris, enchaîné, et conduit au farouche Duntalmo. Des cris de joie s'élèvent, et les collines y répondent au milieu de la nuit. A ce bruit, je me réveille en sursaut, et je saisis la lance de mon père. Diaran et le jeune Dargo se lèvent, et marchent à mes côtés. Nous cherchâmes en vain le brave Calthon. Son absence attrista nos ames : je craignis pour ma gloire, et mon courage se réveilla.

« Enfans de Morven, m'écriai-je, ce n'était pas ainsi que nos pères combattaient ; ils ne se reposaient point sur la terre de l'étranger, que l'ennemi ne fût tombé sous leurs coups. Leur force égalait celle des aigles du ciel ; leur gloire est le sujet de nos chants : mais nos guerriers tombent l'un après l'autre, et notre gloire dégénère. Que dira le roi, si Ossian retourne à Morven sans avoir vaincu? Levez-vous, guerriers, prenez vos armes, et suivez Ossian. Il ne reverra point sans gloire les murs de Selma ».

L'aurore commençait à rougir les ondes du Teutha. Colmal se tenait derrière moi, et répandait des larmes. Elle demandait des nouvelles du chef de Clutha. Trois fois la lance tomba de sa faible main.

Ma fureur se tourna contre le jeune étranger, et mon ame, qui tremblait pour le sort de Calthon, s'indigna de ses pleurs.

« Jeune homme, dont les mains sont si faibles, lui dis-je, les guerriers de Teutha combattent-ils avec des larmes ? Ce n'est pas la douleur qui gagne les batailles, et le cœur de la guerre ne connaît point les soupirs. Va poursuivre les daims timides de Carman et les troupeaux bêlans de Teutha. Mais cède ces armes, ame timide, cède-les à un guer-

rier qui puisse les lever dans le combat ».

J'arrache de ses épaules sa cotte d'armes. Alors son sein de neige parut à découvert. Confuse, elle rougit, et baissa la tête. Je regardai mes guerriers en silence. La lance s'échappe de ma main, et je pousse un soupir. Mais quand j'appris le nom de cette belle, des flots de larmes coulèrent de mes yeux. Je fis des vœux pour la jeune étrangère, et j'ordonnai à mes guerriers de marcher au combat.

Habitant solitaire du rocher, pourquoi Ossian s'arrêterait-il à raconter comment périrent les guerriers de Teutha ? Ils sont maintenant oubliés dans leur propre pays, et l'on ne pourrait pas même retrouver leurs tombeaux dans la bruyère. Les années et les tempêtes les ont détruits, et les tertres qui les couvraient sont réduits en poussière. A peine aperçoit-on la tombe de Duntalmo; à peine remarque-t-on la place où il est tombé sous la lance d'Ossian. Quelque guerrier, dont l'âge a blanchi les cheveux et affaibli la vue, assis le soir auprès d'un chêne brûlant, raconte maintenant à ses enfans mes exploits et la chûte du sauvage Duntalmo. Les jeunes héros se penchent pour écouter le vieillard. La surprise et la joie brillent dans leurs yeux enflammés.

Je trouvai Calthon lié à un chêne. Mon épée trancha ses liens, et je lui rendis l'aimable Colmal. Ces deux amans fixèrent leur séjour à Teutha, et Ossian retourna au palais du roi de Morven.

FIN DU POËME DE CALTHON ET COLMAL.

NOTES DU POËME DE CALTHON ET COLMAL.

(1) C'ÉTAIT là qu'on suspendait en trophées les armes des ennemis qu'on avait vaincus.

(2) Diaran était le père de Connal, qui fut tué si malheureusement par Crimora sa maîtresse. (*Voyez* Carrictura.)

Dargo était fils de Colath, et souverain de Lartho; il en est souvent question dans les autres poëmes d'Ossian. On dit qu'il fut tué à la chasse par un sanglier. M. Macpherson a publié la complainte de Mingala, épouse ou maîtresse de Dargo: mais sans assurer qu'elle fût d'Ossian. En voici la traduction.

L'épouse de Dargo accourt toute en larmes. Dargo n'est plus. Ses amis soupirent autour de son corps. Que fera l'infortunée Mingala? « L'homme farouche et cruel « disparaissait devant Dargo, comme la vapeur du ma- « tin; mais les cœurs généreux brillaient à son aspect « comme l'étoile qui précède le jour. Qui était le plus « beau, le plus aimable de tous le héros? C'était le « vaillant fils de Colath; quel autre que lui s'asseyait « dans sa jeunesse au milieu des sages? Ta main légère « touchait la harpe avec grâce. Ta voix avait la douceur « du zéphire dans les ardeurs de l'été. Hélas! que di- « ront les guerriers? C'est un sanglier qui a donné la « mort à Dargo; la pâleur est sur ces joues autrefois « si vermeilles. Ces yeux si pleins d'audace dans les « dangers sont éteints. Pourquoi es-tu mort sur nos

« collines, jeune héros, plus beau que les rayons du « soleil? La fille d'Adonsion était aimable aux yeux des « braves; elle était aimable à tous les yeux; mais elle « choisit Dargo pour son époux. Maintenant, Mingala, « tu es seule et délaissée. La nuit vient environnée de « nuages. Où est le lit où tu vas reposer? Où? Dans la « tombe de Dargo. Barde, pourquoi poses-tu cette « pierre? Pourquoi fermes-tu l'entrée de cette étroite « demeure? Les yeux de Mingala s'appésantissent, elle « va dormir avec son époux. Cette nuit j'ai entendu « des chants de joie dans le palais de Lartho; main- « tenant le silence et l'horreur habitent autour de mon « lit; Mingala va reposer avec Dargo ».

SUJET.

Lathmon, fils de Nuath, prince breton, profita de l'absence de Fingal, qui était en Irlande, pour faire une descente dans le pays de Morven. Il s'avança jusqu'à la vue du palais de Selma; mais comme il était sur le point de l'assiéger, Fingal arriva; Lathmon se retira sur une colline, où il fut surpris pendant la nuit, et fait prisonnier par Ossian, et par Gaul fils de Morni. Le poëme commence au moment où Fingal paraît sur la côte, et finit à la moitié du jour suivant. Le premier paragraphe est en vers lyriques, et on le chantait sans doute autrefois comme un prélude avant la partie narrative du poëme qui est en vers héroïques.

LATHMON,

POËME.

SELMA, le silence règne dans tes murs. Nul son ne retentit dans les bois de Morven. On n'entend que le bruit des flots qui se brisent sur la côte. Le soleil verse les torrens de sa lumière sur la plaine tranquille. Les filles de Morven s'avancent, et tournent sans cesse les yeux vers les collines d'Ullin; leurs regards inquiets cherchent sur l'Océan les voiles du roi de Morven; il leur a promis d'être bientôt de retour: mais le vent du nord s'est levé, il retient les vaisseaux de Fingal.

Quel est ce noir torrent qui descend de la colline de l'orient? C'est l'armée de Lathmon. Il a appris l'absence de Fingal! Il se confie sur le vent du nord, qui s'oppose au retour du roi, et son cœur palpite de joie. Lathmon, pourquoi reviens-tu avec l'appareil menaçant de la guerre? Les braves sont absens de Selma. Les filles de Morven combattront-elles?..... Mais suspends ta course, Lathmon; n'aperçois-tu pas ces voiles? Déjà je te vois fuir et disparaître. Tremble, la tempête est derrière toi: Fingal poursuit tes pas.

Les vagues roulaient à leur gré notre vaisseau au milieu de la nuit. Fingal se réveille en sursaut, et porte la main à sa lance. Ses guerriers se lèvent autour de lui. Nous comprîmes qu'il avait vu les ombres de ses pères. Elles descendaient souvent au milieu de ses songes, quand le fer de l'ennemi menaçait ces états, et que l'orage de la guerre était près d'éclater sur nous.

« Où êtes-vous, s'écria le roi de Morven, vents favorables, où êtes-vous? Rugissez-vous dans les antres du midi? poursuivez-vous les nuages pluvieux sous un ciel étranger? Pourquoi ne venez-vous point enfler mes voiles, et rider la surface azurée de mes mers? L'ennemi est dans mes états, et je suis absent! Amis, que chacun se couvre de sa cuirasse et saisisse son bouclier. Etendez toutes vos lances au-dessus des flots; que toutes les épées sortent du fourreau. Lathmon est devant nous, à la tête d'une armée nombreuse; Lathmon, qui a fui devant Fingal dans les plaines de Cona; mais il revient comme un torrent qui s'est grossi dans son cours, et rugit entre nos collines ».

Ainsi parla Fingal. Nous entrâmes dans la baie de Carmona. Ossian monta sur la colline, et frappa trois fois son bouclier. Le

rocher de Morven en répéta les sons, et les biches s'enfuirent en bondissant. A ma présence, les ennemis se troublèrent; leurs bataillons épars se rassemblent. Fier de ma jeunesse et de mes armes, je m'offrais à eux sur la hauteur, comme un nuage menaçant.

Morni (1) était assis sous un arbre près des eaux du Strumon. Ce héros, en cheveux blancs, la tête appuyée sur son bâton, racontait les combats de sa jeunesse. A ces côtés, le jeune Gaul, son fils, l'écoutait avidement: son ame s'enflammait au récit des exploits de son père. Souvent, dans les transports de son jeune courage, hors de lui, il se levait brusquement.

Le vieillard entendit le son du bouclier d'Ossian. Il reconnut le signal du combat; il tressaille et se lève. Ses cheveux blancs se partagent sur ses épaules. Le souvenir de ses exploits passés a ranimé ses forces. « Mon fils, dit-il au jeune Gaul, j'entends le signal de la guerre; il annonce le retour de Fingal. Va dans mon palais de Strumon, va me chercher mes armes; choisis celles que mon père portait dans sa vieillesse; car je sens que mon bras commence à s'affaiblir. Et toi, mon fils, prends ton armure et vole à ton premier combat. Tâche d'atteindre à la gloire

de tes pères. Elance-toi dans le champ de bataille comme l'aigle dans les airs. Pourquoi mon fils craindrait-il la mort? Les braves tombent avec gloire ; ou leur bouclier repousse les traits de la mort, et la renommée repose sur leurs cheveux blancs. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieillesse sont honorés? Morni s'avance, les jeunes guerriers vont au-devant de lui ; ils le contemplent avec respect, et le suivent des yeux dans un silence mêlé de joie. Aussi, mon fils, n'ai-je jamais fui le danger ; mon épée a brillé dans l'orage de la guerre : l'étranger disparaissait devant moi, et ma présence renversait l'ennemi ».

Gaul apporte les armes de Morni. Le vieillard se couvre d'acier. Sa main affaiblie reprend la lance, que jadis il avait souvent rougie du sang ennemi. Il marche vers Fingal ; son fils le suit : le roi de Morven ne put contenir sa joie à la vue de ce vénérable guerrier.

« Roi de Strumon, lui dit-il, je te vois encore couvert de tes armes, malgré la faiblesse de l'âge. Morni a brillé dans les combats comme le rayon du soleil levant, quand il disperse les nuages orageux qui noircissaient la colline, et qu'il rend le calme à mes riantes

campagnes. Mais pourquoi ne te reposes-tu pas au terme de ta course? Tes exploits sont le sujet de nos chants; le peuple te contemple et bénit ta vieillesse. Repose-toi, généreux vieillard; c'est assez de Fingal pour faire évanouir l'ennemi ».

« Fils de Comhal, répondit Morni, mon bras a perdu sa force. J'essaie de tirer l'épée de ma jeunesse. Immobile, elle résiste à mes efforts. Je jète ma lance, elle n'atteint point au but, et je sens la pesanteur de mon bouclier. Nous nous flétrissons comme l'herbe des collines, et notre force nous abandonne sans retour. Mais Fingal, j'ai un fils; je l'ai vu s'enflammer au récit des exploits de ma jeunesse; il n'a point encore tiré l'épée contre l'ennemi. Sa renommée n'a point encore commencé. Je viens avec lui au combat pour diriger son bras. Sa gloire sera l'astre qui éclairera mon ame à l'heure ténébreuse où je quitterai la vie..... Ah! puisse le nom de Morni être oublié des guerriers, et qu'en me voyant désormais, les héros disent seulement: *Regardez le père de Gaul* ».

« Roi de Strumon, reprit Fingal, Gaul combattra, mais à mes côtés; mon bras protégera sa jeunesse. Va te reposer dans Selma; tu entendras bientôt parler de nos

exploits. Dis aux bardes de prendre leurs harpes et d'élever leurs voix, afin de réjouir les ombres de ceux qui vont périr dans le combat, et de remplir de joie l'ame de Morni. Toi, Ossian, tu as combattu plus d'une fois; le sang des étrangers a coulé sur ta lance: Ossian, accompagne Gaul dans le combat; mais ne vous éloignez pas de Fingal, de peur que l'ennemi ne vous surprenne seuls, et que vous ne voyiez tous deux périr votre gloire naissante ».

Je vis Gaul sous les armes, et mon ame se confondit avec la sienne; car le feu de la guerre brillait dans ses yeux. Il fixait l'ennemi avec joie. Nous nous dîmes en secret les paroles de l'amitié. Seuls derrière la forêt, nous fîmes jaillir ensemble les éclairs de nos épées, et nous essayâmes la force de nos bras dans le vuide de l'air.

La nuit descendit sur Morven: Fingal était assis devant le chêne brûlant, et Morni était à ses côtés. Ils s'entretenaient ensemble des temps passés et des actions de leurs ancêtres. Trois bardes touchaient en même temps la harpe. Ullin près d'eux mêlait sa voix à leurs accords. Il chante le puissant Comhal. A ce nom le front de Morni s'obscurcit. Son œil enflammé lance un regard terrible sur Ullin,

et le barde cessa de chanter (2). Fingal s'aperçut de l'agitation du vieillard, et lui dit avec douceur : « Roi de Strumon, pourquoi cet air sombre? Que le passé s'efface de notre mémoire. Nos pères se sont livré de terribles combats. Mais nous nous asseyons ensemble aux fêtes de l'amitié. Nous avons tourné nos armes contre l'ennemi : il a disparu devant nous. Oublions les querelles sanglantes de nos pères, vaillant roi de Strumon ».

« Roi de Morven, répliqua Morni, je me souviens toujours avec plaisir de ton père. Il était terrible dans le combat; mes yeux se remplirent de larmes quand je le vis tomber. Le brave périt, ô Fingal, et le lâche vieillit sur ses collines. Que de héros j'ai vu disparaître dans le cours de ma vie! J'ai cependant bravé comme eux tous les dangers, et je n'ai jamais évité le combat. Fingal, la nuit nous couvre de ses voiles ; ordonne le repos à tes guerriers, afin qu'au retour de la lumière ils se lèvent pleins de force et de courage pour aller combattre le vaillant Lathmon. J'entends le bruit de son armée; Ossian, et toi, Gaul, vous êtes légers à la course ; montez sur cette colline couverte d'arbres ; observez les ennemis de Fingal. Mais n'approchez pas. Vos pères ne seraient point à vos côtés pour

vous couvrir de leurs boucliers. Ne vous exposez pas tous deux à perdre votre gloire : la valeur de la jeunesse peut s'égarer ».

Nous obéîmes avec joie aux ordres de Morni. Nous partons couverts de nos armes. Déjà nous sommes dans les bois de la colline. Le ciel était enflammé d'étoiles : les météores, présage de la mort des héros, volaient sur la plaine, et le bruit lointain de l'armée ennemie frappait notre oreille. Ce fut alors que Gaul, emporté par son bouillant courage, la main sur son épée à demi-tirée, me dit : « Fils de Fingal, pourquoi sens-je brûler mon ame? Mon cœur bat avec violence. Mes pas sont mal assurés, et ma main tremble sur mon épée. Quand je tourne les yeux vers l'ennemi, il me semble que mon ame s'élance au-devant de moi, et me montre leurs troupes endormies. Ossian, est-ce que le cœur du brave tremble ainsi dans le combat?... Ah ! quelle joie pour mon père, si nous fondions sur l'ennemi ! Notre renommée croîtrait dans les chants des bardes, et les braves nous verraient marcher leurs égaux ».

« Fils de Morni, lui répondis-je, mon ame se plaît aussi dans les combats. J'aime à briller seul dans le champ de bataille et à faire chanter mon nom par les bardes. Mais si l'en-

nemi avait l'avantage, irais-je sans toi m'offrir aux yeux de mon père ? Les yeux de mon père sont terribles dans sa colère, ils lancent les feux de la mort. Non, je ne m'offrirai point à ses regards indignés. Ossian va mourir ou vaincre. Mais est-il quelque gloire pour les vaincus ? Ils passent comme l'ombre.... Ossian ne passera pas ainsi, ses exploits égaleront ceux de ses aïeux. Gaul, fondons l'épée à la main sur l'ennemi. Si tu reviens seul du combat, va dans les murs de Selma. Dis à la belle Evirallina (3), que je suis tombé avec gloire. Porte-lui cette épée. Dis-lui de la donner à mon fils Oscar, dès que sa jeunesse commencera à fleurir ».

« Retourner à Selma, quand Ossian ne serait plus, dit Gaul en soupirant ! Que dirait mon père ? Que dirait Fingal ? Le faible détournerait de moi sa vue avec mépris et dirait : *Voyez ce brave Gaul, qui a laissé son ami baigné dans son sang.* Non, vous ne me verrez qu'environné de ma gloire. Ossian, l'ame s'agrandit dans les dangers, et mon père m'a souvent raconté les exploits des héros, quand ils ont combattu seuls ».

« Fils de Morni, répliquai-je, en m'avançant le premier sur la colline, nos pères loueront notre valeur en pleurant notre

mort; et si leur yeux se remplissent de larmes, leurs cœurs nageront dans la joie. Ils diront: *Nos enfans ne sont point tombés comme l'herbe des champs; ils ont semé la mort autour d'eux.* Mais pourquoi nous occuper du tombeau. L'épée défend le brave; la mort poursuit le lâche dans sa fuite, et son nom périt avec lui ».

Nous nous élançons à travers les ténèbres de la nuit. Un torrent tournait autour de l'armée ennemie, et roulait entre des arbres, dont l'écho répétait son murmure. Nous arrivons sur ses bords, et nous voyons les ennemis endormis, leurs feux éteints, leurs gardes éloignées; je m'appuyais déjà sur ma lance pour franchir le torrent, quand Gaul me prenant par la main, me parla en héros.

« Le fils de Fingal veut-il fondre sur un ennemi qui dort? Veut-il ressembler au vent furieux qui déracine en secret les jeunes arbres au milieu de la nuit? Ce n'est pas ainsi que Fingal a immortalisé son nom. Ce n'est pas pour de tels exploits que la gloire couronne les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ossian, frappe le bouclier des combats. Que tous ces ennemis se réveillent, qu'ils viennent attaquer Gaul; c'est sa première bataille, il veut essayer la force de son bras ».

Ce discours me transporta, et me fit verser

des larmes de joie. « Oui, fils de Morni, l'ennemi viendra te combattre en face. Ta gloire va s'élever jusqu'aux cieux. Mais ne te laisse pas emporter trop loin, ô mon héros! Que les éclairs de ton épée étincellent toujours près d'Ossian; restons unis dans le carnage, et que nos bras frappent ensemble. Gaul, vois-tu ce rocher dont les flancs obscurs sont faiblement éclairés par la lueur des étoiles? Si nous n'avons pas l'avantage, appuyons-nous contre ce rocher, et faisons face à l'ennemi : il craindra d'approcher de nos lances, car la mort est dans nos mains ».

Je frappai trois fois mon bouclier : l'ennemi tressaille et se lève; nous nous précipitons à l'instant; ils fuirent en foule au travers des bruyères, ils crurent que Fingal lui-même les poursuivait; la force et le courage les abandonnent. Le bruit de leur fuite ressemblait au mugissement de la flamme qui parcourt et dévore les forêts.

Il fallait voir alors comme la lance de Gaul volait, comme son épée frappait; Cremor tombe, et Lech avec lui. Duntalmo se débat dans son sang; l'acier traverse le flanc de Crotha au moment où il se relevait sur sa lance : le sang coule de sa blessure, et jaillit sur les tisons à demi-éteints du chêne em-

Ossian; sa gloire le rend digne de se mesurer avec moi ; dis-lui que Lathmon lui propose le combat. Sulmath vint à nous; j'acceptai avec joie le défi de Lathmon. Je posai mon bouclier sur mon bras, et Gaul plaça dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes au bord du torrent. Lathmon s'avança couvert de ses armes brillantes, et son armée roulait derrière lui comme un amas de nuages ».

« Fils de Fingal, me dit-il, ta gloire s'est accrue de nos désastres. Quelle foule de guerriers je vois ici terrassés de ta main! Lève maintenant ta lance contre moi, étends Lathmon mourant au milieu de son peuple, ou meurs toi-même : il ne sera jamais dit que les guerriers de Lathmon aient péri sous ses yeux, et que son épée soit restée oisive à son côté. Les beaux yeux de Cutha (5) rouleraient dans les larmes; elle cacherait sa douleur dans mes vallons solitaires ».

« Et il ne sera jamais dit, répliquai-je, que le fils de Fingal ait fui; quand il aurait déjà un pied dans le tombeau, Ossian ne fuirait pas. Une voix intérieure lui crierait : *Quoi! le barde de Selma craint l'ennemi!* Non, il ne le craint pas, et les combats font ses délices ».

Lathmon perce mon bouclier de sa lance; je sentis la fraîcheur de l'acier contre mon

flanc. Je tire aussitôt l'épée de Morni. Je coupe en deux la lance de mon adversaire; la pointe brillante roule sur la bruyère. Lathmon, brûlant de rage, lève son bouclier; il en est couvert, et je ne vois plus que ses yeux sombres rouler au-dessus de ce rempart d'airain. Mais ma lance en perça les bosses éclatantes, et alla s'enfoncer dans l'arbre qui était derrière lui; le bouclier reste suspendu au bout de la lance tremblante. Cependant Lathmon s'avançait toujours; Gaul voulut prévenir la chute de ce héros; il étendit son bouclier devant mon épée au moment où elle tombait comme un trait de feu sur mon adversaire.

Lathmon regarde le fils de Morni, il ne peut retenir ses larmes; et, jetant son épée sur la terre : « Pourquoi, nous dit-il, pourquoi Lathmon combattrait-il les premiers des mortels? Vos ames sont des rayons du ciel; vos épées sont des flammes dévorantes. Qui peut égaler la gloire de ces héros, dont la jeunesse s'illustre déjà par de si grandes actions? Ah! que n'êtes-vous dans le palais de mon père; il ne dirait pas que son fils cède à des faibles guerriers.... Mais quel est celui qui s'avance vers nous; les côteaux tremblent au bruit de sa marche. Un essaim d'esprits aériens

voltigent au milieu des éclairs qui partent de ses armes : ce sont les esprits tutélaires (6) des guerriers qui doivent tomber sous les coups du roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal! Tes enfans combattront dans tes guerres; ils te devancent, et reviennent à toi couverts de gloire ».

Fingal s'approche d'un air doux et serein. Il se réjouit en secret des exploits de son fils. Le contentement éclate sur le visage de Morni; les yeux du vieillard sont obscurcis par des larmes de joie. Nous allons tous ensemble au palais de Selma, et nous nous asseyons à la fête de Fingal. Les filles de Morven viennent à nous en chantant; la douce et timide Évirallina (7) les accompagne; sa chevelure noire tombe sur son cou d'albâtre. Elle tourne en secret les yeux sur Ossian. Sa main légère touche la harpe, et nous applaudissons tous à la fille de Branno.

Fingal se lève, et parle à Lathmon. A chaque mouvement de son bras, l'épée de Trenmor tremble à son côté. « Fils de Nuath, pourquoi viens-tu chercher la renommée dans Morven? Nous ne sommes pas de la race des faibles, et nos épées sont teintes du sang des braves. Avons-nous jamais porté la guerre dans ta patrie? Fingal ne se plaît point

dans les combats, quoiqu'il sente la force de son bras. Ma gloire s'accroît par la chute des téméraires qui m'outragent, et ma foudre tombe sur les guerriers superbes : le combat s'engage, les tombeaux de mes guerriers s'élèvent de toutes parts. O mes ancêtres! bientôt je resterai seul; mais du moins je resterai couvert de gloire, et mon départ de la vie laissera derrière moi une trace de lumière. Retire-toi, Lathmon, va porter la guerre dans d'autres contrées. La race de Morven est renommée dans les combats; et malheur à ses ennemis!

FIN DU POËME DE LATHMON.

NOTES DU POËME DE LATHMON.

(1) Morni était chef d'une tribu nombreuse du temps de Fingal et de Comhal son père. Comhal fut tué dans un combat contre cette tribu qui s'était révoltée. La conduite et la valeur de Fingal la ramenèrent bientôt à l'obéissance.

(2) Ullin avait mal choisi son sujet; Morni craignait qu'en chantant les exploits de Comhal, le barde ne réveillât dans l'ame de Fingal le souvenir de leurs anciennes querelles.

(3) Femme d'Ossian.

(4) On nomme encore aujourd'hui Duvran, une rivière d'Ecosse qui a son embouchure à Banf.

(5) Femme de Lathmon.

(6) Les Calédoniens croyaient que chaque homme avait son esprit tutélaire.

(7) Evir-Allin.

GAUL,

POËME.

SUJET.

Ossian, retiré pendant la nuit parmi les ruines du palais de Fingal, s'occupe à gémir sur le changement de son sort. Le hasard lui présente un morceau de bouclier, et il le reconnaît pour avoir fait partie du bouclier de Gaul, fils de Morni. Là dessus il entre en matière. Il raconte une expédition de Fingal, dans laquelle Gaul ne put signaler sa bravoure, parce qu'il arriva sur la côte ennemie quand le roi de Morven n'y était déjà plus. Les habitans fondirent sur lui. Il commença par leur opposer une résistance vigoureuse; mais à la fin, accablé par le nombre et couvert de blessures, il demeura abandonné sur le rivage. Cependant la tendresse et l'inquiétude avaient engagé Evirchoma, son épouse, à s'embarquer avec Ogal, leur enfant, pour aller au-devant de lui. Elle le trouva dans cette situation, et s'efforça de le ramener; mais les vents contraires, la faiblesse de Gaul et sa propre fatigue l'obligèrent de renoncer à son projet, et de s'arrêter dans la baie d'une petite île. Ossian, qui cherchait les deux époux, survint comme ils expiraient l'un et l'autre, et les reconduisit à Strumon. La peinture de la désolation qui régnait dans ce séjour, et les regrets dont Fingal honora la mémoire de Gaul, l'un de ses plus fameux guerriers, terminent ce poëme, qui est adressé à Malvina, fille de Toscar.

GAUL,

POËME.

La nuit règne dans sa majesté silencieuse; elle déploie son noir manteau sur le vallon. La bruyère enveloppe le chasseur endormi. Son chien, au poil fauve, a la tête appuyée sur son genou. Il poursuit en songe les fils de la montagne, et sa joie l'éveille à demi.

Dors, jouis de ton repos, jeune amant des fatigues de la chasse. Ossian ne troublera pas ton sommeil. Dormez, enfans du travail; les étoiles ne sont qu'au milieu de leur carrière, et il n'y a qu'Ossian d'éveillé sur les collines. J'aime à errer seul, lorsque tout est sombre et paisible. L'obscurité de la nuit s'accorde avec la tristesse de mon ame, et le soleil, reparaissant le matin avec tous ses rayons, ne peut me ramener le jour.

O soleil, ménage donc tes rayons! Comme le roi de Morven, tu es prodigue de tes bienfaits. Ne sais-tu pas qu'un jour ta lumière peut s'éteindre comme la sienne? Ménage les flambeaux que tu allumes par milliers dans ton palais d'azur, lorsque tu vas reposer derrière la porte obscure de l'occident. Pour-

quoi hâter le moment où ils doivent s'éteindre, et te laisser seul dans ton palais attristé, comme ont fait les amis d'Ossian? Pourquoi, astre sublime, épuiser tes rayons sur Morven, quand les héros ont cessé de les contempler, quand il ne reste plus d'œil ouvert pour admirer leur splendeur? Morven, comment tes clartés se sont-elles éteintes? Elles se sont affaiblies comme l'éclat des chênes enflammés dans tes salles, et leur séjour est la demeure de l'obscurité. Tes palais eux-mêmes, comme ceux qui s'y livraient au plaisir, sont tombés sur la bruyère, et maintenant l'ombre de la mort les environne. Témora est tombé; Tura n'est qu'un monceau de ruines; le silence habite Selma. Depuis long-temps on n'y entend plus résonner le bruit des coupes. Les chants des bardes et le concert des harpes ne s'y font plus entendre. Des tertres verdoyans, des pierres mousseuses, qui lèvent d'espace en espace leurs têtes grisâtres, voilà tout ce qui conserve leur mémoire. Le matelot porté sur les ondes ne voit plus leurs fronts majestueux à travers les nuages; le voyageur ne les distingue plus lorsqu'il vient du désert.

Je cherche Selma: je rencontre des ruines accumulées et confuses, où croissent la

bruyère et des herbes fétides. Le souffle des vents nocturnes y fait vaciller sur sa tige le chardon solitaire qui fléchit sous le poids de la rosée. Le hibou voltige autour de mes cheveux blancs. Le daim, couché sur son lit de mousse, s'éveille à ses cris, et bondit sans crainte, car il voit que ce n'est autre chose que le vieil Ossian. Hôte des ruines de Selma, ta mort n'est point dans la pensée du barde. Tu t'es levé de la couche où reposèrent souvent Fingal et Oscar; et penses-tu qu'Ossian voulût l'ensanglanter? Non. Habitant de la couche de Fingal et d'Oscar, ta mort n'est point dans la pensée du barde. Seulement j'étends ma main vers la place où du toit élevé de Selma pendait le bouclier de mon père. Mais, ô Selma, tu n'as plus d'autre toit que la voûte azurée du ciel. Je cherche parmi les ruines le large bouclier. Ma lance frappe une de ses bosses rompues. C'est celle où résidait le signal du combat; le son qu'elle rend flatte encore mon oreille. Il éveille le souvenir des temps qui ne sont plus, comme les vents rallument sur la bruyère le feu mourant des villageois. Je sens mon ame affligée de nouveau. Sa douleur croît à l'égal d'un torrent. Mais le fardeau de la vieillesse la force de reculer. Retirez-vous, pensées de

guerre! ténébreuses années qui avez disparu, retirez-vous! Retirez-vous avec vos boucliers qui s'entre-choquent, et ne disputez point au repos l'ame d'un vieillard. Pourquoi la guerre m'occuperait-elle encore, lorsque j'ai oublié comment on manie la lance? Oui. La lance de Témora n'est aujourd'hui que le bâton d'un aveugle. Jamais elle ne frappera le bouclier retentissant. Mais elle donne contre un bouclier. Tâchons de reconnaître sa forme. Il ressemble à la lune sur son déclin; il est à demi rongé par la rouille des ans. Gaul! compagnon de mon Oscar, ce bouclier fut le tien. Mais d'où vient cette émotion qui me saisit? Enfant de ma tendresse, tu as reçu ta portion de gloire. Je vais faire revivre le nom de Gaul dans mes chants. Harpe de Selma, où es-tu? où es-tu, Malvina? Tu entendras avec joie parler du compagnon de ton Oscar.

La nuit était sombre et orageuse; les ombres parcouraient la bruyère en poussant des cris; les torrens se précipitaient en mugissant du faîte des rochers. Le tonnerre roulait au sein des nuages avec un bruit semblable à celui des rocs qui se brisent; et sur leurs ailes, d'un rouge obscur, les éclairs parcouraient les cieux. Nos héros étaient

assemblés dans le palais de Selma, dans ce palais maintenant en ruines; un chêne embrâsé resplendissait au milieu d'eux. Sa lueur éclairait leurs visages, et la coupe passait de main en main avec sa liqueur réjouissante (2). Les bardes chantaient, et la douce main des vierges tremblait sur les cordes de la harpe.

La nuit se retira sur les ailes de la gaîté. Nous pensions que les étoiles n'avaient fourni que la moitié de leur course, lorsque la blancheur de l'aube apparut sur les nuages de l'orient. On frappa le bouclier de Fingal. Cette bosse avait alors un autre son. Les héros entendirent sa voix, semblable au tonnerre éloigné, et ils accoururent avec joie de tous leurs fleuves. Gaul l'entendit aussi; mais les eaux du Strumon s'étaient changées en torrent; et qui pouvait traverser leur courant rapide ?

Nous voguâmes vers Ifrona (3); nous combattîmes et recouvrâmes les dépouilles enlevées sur nos rivages. Pourquoi n'attendis-tu pas notre retour près de ton fleuve bordé de mousse, ô toi que distinguait l'azur de ton bouclier? Pourquoi, fils de Morni, ton ame fut-elle si impatiente du combat? Mais tu ne voulais perdre ta portion de renommée dans aucun champ de gloire. Gaul prépara une

barque qui fendait légèrement les vagues écumantes ; il déploya ses voiles au premier rayon qui teignit le bord des nuages de l'orient. Il suivit la route du chef vers Ifrona.

Quelle est cette jeune beauté debout sur le rocher battu des flots, triste comme le brouillard du matin ? Ses cheveux noirs flottent au gré des vents ; sa main blanche ressemble au milieu d'eux à l'écume des fleuves ; deux gouttes de rosée brillent dans ses yeux, qu'elle attache sur la barque de Gaul, et un enfant qui sourit est suspendu à sa poitrine. Elle lui chante un air tendre ; un soupir l'interrompt. O Evirchoma ! tu ne songes point à ce que tu chantes ; tes pensées voguent avec ton bien-aimé. La barque n'est plus qu'à demi visible. Un nuage s'abaisse et s'étend dans l'intervalle qui t'en sépare, et tu ne la vois plus. « Vogue sans péril, ô toi qui fends la mer écumeuse ! ô mon bien-aimé ! quand te reverrai-je » ?

Evirchoma (4) retourne aux salles de Strumon ; mais sa marche est lente, et son front chargé de tristesse. Image d'une ombre solitaire qui, sous un ciel calme, lorsque le vent des collines se tait, marche au milieu d'un marécage, souvent elle regarde en arrière, soupire, et tourne ses yeux en pleurs du côté

de l'Ocean. « Vogue sans péril, ô toi qui fends l'onde écumeuse ! quand te reverrai-je, ô mon bien-aimé » ?

La nuit, accompagnée de ses plus épaisses ténèbres, surprit le héros au milieu de sa course. La lune se cacha dans les antres des nuages, et pas une étoile ne se montra dans l'étendue du ciel. La barque de Gaul rasait silencieusement les vagues; et nous, qui revenions à Morven, nous passâmes sans le voir.

Ifrona se dérobe aux yeux dans le brouillard du matin. Gaul marche au hasard sur le rivage, il s'étonne de ne pas entendre le bruit de la bataille. Il frappe son bouclier pour que ses amis soient informés de sa venue. Il dit : « Fingal est-il endormi ? ne livre-t-on point de combat ? héros de Morven, êtes-vous sur ces bords » ?

Ah ! plût au ciel que nous y eussions été ! Cette lance t'aurait défendu, ou son maître aurait cessé de vivre. La lance de Témora n'était pas alors un bois inutile, l'appui d'une vieillesse chancelante. C'était l'éclair qui renverse les arbres majestueux dans sa brûlante course, lorsque les monts tremblent devant lui. Ossian n'était point alors un arbre frappé de la destruction qui, seul au milieu de la

bruyère, est ébranlé par le moindre souffle, et à demi renversé sur le fleuve par les vents d'orage. Non. J'étais droit comme le pin de Cona; j'avais autour de moi tous mes verdoyans rameaux, qui souriaient à la vue de l'ouragan, et se balançaient avec joie dans le mugissement des airs. O que n'étais-je près du chef de Strumon, quand la tempête d'Ifrona vint se déchaîner contre lui!

Ombres de Morven, où donc étiez-vous? Le sommeil vous versait-il ses douceurs dans vos salles aériennes, éclairées d'un faible crépuscule, ou bien folâtriez-vous avec la feuille desséchée qui amuse les enfans, lorsque vous négligeâtes d'avertir vos descendans du péril de Gaul? Mais vous ne négligeâtes point de nous en avertir, ombres amicales de nos pères. Deux fois vous ramenâtes nos voiles aux rivages d'Ifrona, en faisant retentir vos cris terribles sur la mer. Nous ne comprîmes point vos ordres. Nous crûmes que vous étiez les ombres de nos ennemis, qui voulaient s'opposer à notre retour. Fingal fit passer son glaive à travers les replis de vos robes grîsâtres, tandis que vous planiez sur sa tête. « Allez, vous dit-il, poursuivre sur d'autres rivages les fleurs du chardon; allez continuer vos jeux avec les descendans des faibles ».

Vous vous éloignâtes d'un air affligé. Le bruit de votre fuite ressemblait aux soupirs qui, venus des montagnes, se prolongent sur les rivières obscurcies, dans ces instans où les grues prédisent l'orage. Quelques-uns d'entre nous crurent avoir entendu le nom de Gaul à demi prononcé par vous.

« Suis-je seul entre des milliers d'ennemis? N'y a-t-il point ici de glaive pour briller avec le mien dans l'obscurité du combat? Le vent souffle du côté de Morven; c'est vers Morven que se dirigent les vagues blanchâtres. Gaul déploiera-t-il ses voiles? Ses amis ne sont pas avec lui. Que dira Fingal, qui ordonnait à ses fils de remarquer les actions de Gaul dans les batailles (5)? Que diront les bardes, s'ils aperçoivent un nuage sur la renommée du fils de Morni? Morni, mon père, ne rougirais-tu pas si ton fils prenait la fuite? Oui. Avec tes cheveux blancs, tu cacherais ta figure vénérable en présence des héros du temps passé, et tes soupirs grossiraient les vents sur la vallée de Strumon. Les ombres des faibles te contempleraient en disant: « Voilà le père de celui qui prit la fuite sur les rivages d'Ifrona ». Non, Morni, ton fils ne prendra pas la fuite. Son ame est un rayon de feu. Morni, viens, porté sur ton nuage

immense, et regarde ton fils. Ton ame était un fleuve qui s'enflait et se couvrait d'écume, lorsque, dans d'étroits passages, des rochers s'opposaient à son cours. Il en sera de même de l'ame de Gaul. Evirchoma! Ogal!.... Mais des rayons aimables ne se mêlent point avec les tempêtes; ils attendent, pour briller, que l'orage ait cessé. Gaul ne doit songer qu'au combat. Loin de moi toute autre pensée. Ah! plût au ciel que tu fusses avec moi, Ossian, comme à la bataille de Lathmon! Mais mon ame est semblable à l'esprit des orages: animée d'une ardeur sombre, elle se précipite seule au sein de la mer turbulente. Elle jette des millions de vagues sur les îles ébranlées, puis voyage avec indifférence sur le char des vents ».

Ifrona entend une seconde fois le son du bouclier de Morni (6). Alors, alors ce bouclier n'était pas une plaque à demi-rongée et couverte d'une croûte de fange. Ifrona retentit de ce son, et ses guerriers s'assemblèrent autour de Gaul. Mais l'épée de Morni étincèle dans la main du chef; et comme les branches vertes de la forêt, leurs rangs s'éclaircissent devant lui. Leurs armes azurées sont éparses sur la terre, et les oiseaux de la mort voltigent à l'entour.

O Malvina, tu as vu quelquefois une vague énorme reculer des larges flancs d'une baleine, lorsque celle-ci traversait la mer écumante. Tu as vu, au sommet de cette vague, un groupe de mouettes assemblées autour de la baleine dont elles n'osaient approcher, quoiqu'elles la vissent flotter à demi-morte et renversée sur le courant. Tels paraissaient les enfans d'Ifrona, saisis de terreur et retenus sur le bord par l'épée de Gaul.

Mais le chef de Strumon commence à perdre de sa force. Il s'appuie contre un arbre. Son sang roule en taches pourprées sur son bouclier d'azur, et cent flèches aiguës lui ont déchiré le flanc. Il continue cependant de tenir son épée, son épée qui, dans ses mains, est un météore homicide, et les ennemis sont frappés de crainte.

Mais, ô guerriers d'Ifrona, que veut dire cette pierre que vous vous efforcez de soulever? Est-ce pour attester votre gloire aux âges futurs (7)? Non, vos pensées ont la rudesse de l'airain. Sept d'entre vous peuvent à peine arracher ce roc de la montagne; il roule vers la cuisse de Gaul. Le chef tombe sur ses genoux; mais sa face, qui s'élève au-dessus de son large bouclier, imprime encore la terreur. Les ennemis tremblent d'appro-

cher. Ils le laissent mourir comme un aigle gissant sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes.

Généreux fils de Morni, plût au ciel que dans Selma nous eussions été informés que c'était là ton sort! nous n'aurions écouté ni les chants des jeunes filles, ni la mélodie des bardes. La lance de Fingal n'aurait pas dormi si tranquille près de la muraille, et le fils de Luno (8) ne se serait pas reposé sur sa couche. Nous n'aurions pas été surpris de voir Fingal se lever à demi de son siége, et dire, en regardant son bouclier ; « J'ai cru que la lance aérienne d'une ombre avait légèrement touché sa surface ; mais ce n'était que le vent ».

Ombre de Morni, pourquoi ne pas le toucher avec plus de force ? Pourquoi ne pas verser ta science dans nos songes ? Pourquoi ne pas venir auprès d'Ossian ? Pourquoi ne pas lui dire : « Eveille-toi, retourne sur les vagues ». Mais tu avais pris un essor rapide vers Ifrona, pour aller pleurer sur ton fils.

Le matin reparut sur les rives du Strumon. Evirchoma sortit d'un sommeil agité par des rêves effrayans. Elle entendit les cris des chasseurs de Morven, et s'étonna que la voix de Gaul ne fût point mêlée parmi les leurs. Elle écoute ; mais l'écho des rochers ne lui

répète point ses cris. Les bosquets de Strumon n'entendent que les soupirs d'Evirchoma.

Le soir vient; mais elle n'aperçoit point de barque fendre légèrement le sein de l'onde. L'ame d'Evirchoma est triste : « Qui peut retenir mon héros dans l'île d'Ifrona ? Pourquoi, mon bien-aimé, n'es-tu pas revenu avec les chefs de Morven ? Tu les as peut-être perdus sur la mer; mais tu aurais pu être de retour plutôt. Combien de temps faut-il qu'Evirchoma se panche du haut de ce rocher battu par les vagues ? Combien de temps les pleurs doivent-ils, comme un fleuve chargé de brouillards, rouler sur ses joues ? Ne te souvient-il plus de l'enfant de notre amour ? Si tu ne l'as pas oublié, où sont les caresses auxquelles tu l'as accoutumé ? Les larmes d'Ogal (9) se confondent avec les miennes, et ses soupirs répondent aux miens. O si son père pouvait l'entendre balbutier à demi son nom, il hâterait son retour afin de le consoler. Mais, hélas ! je me rappelle le songe que j'ai fait, et je crains, ô mon bien-aimé, que le moment de ton retour ne soit passé ».

« Il me semblait que les enfans de Morven poursuivaient les hôtes de leurs forêts; mais

le chef de Strumon n'était point avec eux. Je l'ai aperçu dans l'éloignement, appuyé sur sa lance et ne se soutenant que sur un pied. Son autre jambe était pareille à une colonne de brouillards. Chaque souffle de vent le faisait changer de forme. Je me suis approchée de mon amant ; un vent terrible a soufflé du désert, et il a disparu. Mais les songes sont les enfans de la crainte. Chef de Strumon, je te reverrai. Tu lèveras devant moi ta tête, charmante comme le rayon de l'orient, lorsqu'il regarde la bruyère de Cromla, fréquentée par les ombres. Pendant toute la nuit le voyageur a tremblé en leur présence. Les esprits de ténèbres se retirent, et le voyageur, plein de joie, prend son bâton noueux et continue sa route ».

« Oui, mon amant, je te verrai. N'est-ce pas ta barque qui gravit sur les vagues lointaines? Ses voiles ressemblent à l'écume des rochers, à un arbre qui balance sa cime dans la neige. C'est elle, ou c'est un nuage de brouillards qui, à travers les ombres épaissies, abuse mon œil éploré. Il a encore la forme de la barque de mon amant ; oui, c'est elle-même. Nuit sombre, ne me cache point ses voiles ; tu commences à les envelopper de tes ailes ténébreuses. Mais je volerai dans

cet esquif sur la mer obscure, et j'irai au devant de mon bien-aimé ».

Elle exécuta son dessein (10) ; mais il ne vint point de barque à sa rencontre. Ce qu'elle avait vu n'était qu'un nuage abaissé sur les vagues, la barque sans substance d'un matelot des anciens jours, qui se plaisait encore à parcourir l'Océan.

L'esquif d'Evirchoma laisse les vents derrière lui. Il entre de nuit dans la baie d'Ifrona, où les vagues solitaires roulent dans l'obscurité des bois qui l'ombragent. La lune glisse à travers les nuées ; on l'entrevoit parmi les arbres vers le sommet d'une colline. De temps en temps les étoiles se montrent au milieu de leurs brouillards divisés, et se cachent de nouveau sous leur voile de vapeurs. A cette clarté languissante, Evirchoma considère la beauté de son enfant : « Tu es aimable, lui dit-elle, dans les songes qui amusent ton repos ». Elle se penche quelque temps sur lui en poussant des soupirs ; ensuite elle le laisse au fond de son esquif. « Sommeille en paix, ô mon enfant ! je vais chercher ton père le long de ce rivage ».

Trois fois elle le quitte, et trois fois elle revient à lui. Elle est comme la tourterelle qui laisse ses petits dans la fente du rocher

d'Ulla, lorsqu'elle va errer sur la plaine, afin de chercher sa nourriture. Elle aperçoit des fruits noirs sur la bruyère; mais l'idée du faucon vient troubler son ame, et souvent elle retourne contempler sa famille avant de les goûter. Ainsi l'ame d'Evirchoma est partagée, de même qu'une vague que le vent et le rocher se disputent tour à tour. Mais quelle est cette voix qu'apportent les vents? Elle semble partir des arbres qui bordent le rivage solitaire.

« Seul et triste, je lamente ici mon sort. De quoi me sert que mon bras ait été fort dans la bataille? Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian ne savent-ils pas que je suis étendu sur cette rive ténébreuse? Astres qui me regardez par intervalle, dites-le dans Selma, exprimez-le à l'aide de vos signes rougeâtres, lorsque les héros sortiront de la salle du festin pour admirer votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons nocturnes, si Morven se rencontre dans votre course rapide, contez-le, en passant, à l'oreille de Fingal; dites-lui que je meurs ici, que j'ai ma froide demeure dans Ifrona, que deux jours ne m'ont point apporté de nourriture, et que ma seule boisson est la vague amère; mais ne le dites point aux bords de Strumon. Que votre science

n'aille point troubler les songes d'Evirchoma! que le bruit des vents qui vous annoncent, retentisse loin de ses salles! N'agitez pas vos ailes, même en passant loin de sa demeure. Ma bien-aimée pourrait vous entendre, et de lugubres pressentimens se feraient jour dans son ame. Eloignez-vous, esprits nocturnes, et que ma bien-aimée ait d'agréables songes. Evirchoma, le matin est encore éloigné. Dors avec ton aimable enfant dans tes bras, et que tes songes soient doux comme le murmure du Strumon. O Evirchoma! que tes songes soient rians dans la vallée des daims; qu'ils ne soient pas troublés par le souvenir de Gaul! ses peines sont oubliées, lorsque les songes de sa bien-aimée sont rians ».

« Et penses-tu que ta bien-aimée puisse goûter le sommeil, tandis que tu gémis? Penses-tu que dans ton absence, Evirchoma puisse avoir des songes rians? Non. Je n'ai point un cœur insensible à l'égal de ce rocher. Je n'ai pas reçu le jour dans Ifrona. Mais comment parviendrai-je à te secourir? Où trouverai-je de la nourriture dans cette terre ennemie? Je me rappelle l'histoire de Casdu-Conglas. J'étais jeune; mon père, me tenant dans ses bras, m'emportait une nuit sur les eaux avec Crisollis, ce rayon d'amour,

La tempête nous poussa sur un rocher. Là étaient trois arbres vieux et solitaires ; ils balançaient dans les vents leurs têtes dépouillées. A leur pied, couvert de mousse, croissaient quelques fruits sauvages. Casdu-Conglas les cueillit ; il les cueillit, mais sans les goûter. Tu en as besoin, dit-il, ô Crisollis ; demain le cerf des montagnes nourrira Casdu-Conglas ». L'aube vint ; le soir lui succéda ; mon père fit une barque avec des branches d'arbrisseaux (11). Mais le défaut de nourriture lui ôta ses forces. « Je vais sommeiller, dit-il, ô Crisollis ; quand la mer sera appaisée, vas à Idronlo avec ton enfant. L'heure de mon réveil est éloignée. Les collines d'Idronlo, répondit-elle, ne me verront jamais sans mon bien-aimé. Ah ! que ne me disais-tu que la force te manquait ? Les fruits sauvages nous auraient soutenus tous les deux. Mais le sein de Crisollis fournira de la nourriture à son bien-aimé. Je sens qu'il est rempli de lait ; bois-le, ô mon amant ! Il faut que tu vives pour l'amour de moi, et que tu ne tombes pas endormi sur ce rocher ». Il se leva ; sa force revint. Le vent se tut : ils gagnèrent Idronlo. Souvent mon père m'a conduite près du tombeau de Crisollis en me racontant cette histoire : « Evirchoma, disait-il,

quand les jours de ta jeunesse seront venus, aime ainsi ton époux ». Et je l'aimerai ainsi, cher Gaul. Ces mammelles te nourriront cette nuit. Demain, échappés à tous les périls, nous reverrons gaîment le rivage du Strumon ».

« O la plus aimable de ta race, répondit Gaul. Retire-toi sur les bords du Strumon ; que la lumière ne te retrouve point dans Ifrona. Remonte dans ton esquif avec Ogal. Pourquoi serait-il renversé comme une tendre fleur, que l'impitoyable guerrier brise avec la pointe de sa lance ? Il la brise avec toutes ses gouttes de rosée, tandis qu'il se promène d'un air indifférent, et chante à demi voix des paroles cruelles. Va, laisse-moi dans Ifrona ; pareille aux fleuves taris par l'été, ma force est désormais anéantie. Je sèche comme l'herbe devant le souffle de l'hiver. Les rayons du soleil ami, le retour du printemps ne me ranimeront plus. Dis aux guerriers de Morven de me conduire dans leur patrie. Mais non. L'éclat de ma gloire est terni. Qu'ils se contentent de m'élever une tombe sous ce grand arbre. L'étranger la verra, lorsqu'emporté sur les vagues, il regardera autour de lui. Il secouera la tête en soupirant, et dira : « voilà tout ce qui reste d'un héros ».

« Voilà tout ce qui reste d'une belle », dira-t-il aussi. Je reposerai dans la tombe où reposera mon amant. Notre couche étroite sera la même ; nos ombres s'uniront dans les obscurs replis du même nuage. Les vierges de Morven distingueront nos pas aux rayons de la lune. Elles diront : « Voyez, ces ombres sont aimables ». Oui. Etranger porté sur les vagues, laisse couler une double larme. Ici repose la tendre Evirchoma, près de Gaul son bien-aimé ».

« Mais quelle voix arrive jusqu'à nous sur les ailes du vent? Mon oreille est frappée des cris d'Ogal délaissé. Ils tirent mon ame de sa léthargie. Oui, je la sens qui s'agite au dedans de moi. Et pourquoi l'ame de Gaul est-elle ainsi agitée ? Pourquoi ce soupir s'exhale-t-il du sein d'un guerrier ? Les cœurs des pères sont-ils à ce point sensibles aux maux de leurs fils ? ont-ils quelquefois le cœur des mères? Oui, tu partages l'angoisse que j'éprouve. Eh bien, je te porterai à l'esquif où j'ai laissé notre enfant. Viens ; mon bien-aimé sera pour moi un léger fardeau. Evirchoma n'est point faible lorsque Gaul est en péril. Donne-moi cette lance ; elle supportera mes pas sur le rivage ».

Elle le porta vers son esquif. Toute la nuit

elle lutta contre les vagues; les étoiles, à leur départ, virent sa force à son déclin; l'aube la vit tomber comme le brouillard qui fond devant le soleil. Je dormais cette nuit-là sur la bruyère du chasseur; Morni m'apparut dans un songe avec ses boucles grises et flottantes; il s'appuyait sur un bâton vacillant; sa figure vénérable était ombragée par la tristesse; les larmes y avaient imprimé leurs traces; elles coulaient encore le long de ses joues; les sillons profonds que le temps y avait creusés étaient remplis de ses pleurs; trois fois il tourna vers la mer ses yeux rougis; il soupira trois fois. « Est-ce à présent, dit-il d'une voix languissante, que l'ami de Gaul devrait sommeiller » ? Une bouffée de vent passa avec bruit à travers les arbres inclinés; il éveilla le coq de bruyère; au pied de son buisson ténébreux, il leva sa tête de dessous son aile; et tremblant d'effroi, poussa un cri plaintif et triste. Ce cri m'éveilla; je crus voir Morni s'éloigner sous la forme d'un nuage. Je suivis la route qu'il semblait m'indiquer; je trouvai l'esquif sur les vagues azurées, près d'une île déserte. La tête de Gaul était appuyée sur un de ses bords; sous son coude était son bouclier sanglant, qui laissait apercevoir sa blessure. Je levai le casque du

héros ; ses boucles blondes, trempées de sueur, descendaient sur ses yeux. Au bruit de ma douleur, il essaya d'ouvrir sa paupière ; mais elle était pesante. La mort vint et le couvrit de toute son obscurité. Gaul, jamais tu ne verras le père de ton Oscar.

Derrière le fils de Morni est étendue la pâle Evirchoma ; son enfant sourit paisiblement dans ses bras et joue avec le bout de la lance. Les paroles qu'elle m'adressa furent en petit nombre et prononcées d'une voix faible. Je lui tendis la main ; elle la posa sur la tête d'Ogal, tandis qu'en soupirant elle me perçait l'ame par son touchant regard. Evirchoma ne se lèvera plus. Doux orphelin, ne t'appuie plus sur le sein de ta mère ! Ossian te servira de père ; mais Evirallin n'est plus, et qui te tiendra lieu d'Evirchoma ?

Je sens l'affliction déchirer de nouveau mon ame. Pourquoi Ossian se rappellerait-il les maux dont il fut témoin ? Leur souvenir a des charmes ; mais il est douloureux, et mes pleurs n'y suffiraient pas.

Nous atteignîmes l'embouchure du Strumon ; le silence habite ses rivages. On ne voit plus de colonnes de fumée s'élever en tourbillons bleuâtres du palais qui fut la résidence de leurs maîtres. On n'y entend ni

voix harmonieuse ni le doux frémissement des harpes ; le vent se précipite en sifflant sous ses porches ouverts ; l'aigle est déjà perchée sur son faîte majestueux, et le désigne comme le lieu de son repos. « Ici, semble-t-elle dire, je puis placer mon nid sans rien craindre ; qui gravirait au haut de ce faîte pour épouvanter mes petits ? Le faon, jeune et timide encore, l'examine, errant au dessous d'elle, et la prend pour un rocher dont la chute le menace ; il la contemple et l'effroi le saisit ; il se cache sous un large bouclier suspendu près de la porte ; l'agile Cos-Ula est couché en travers du seuil ; il entend un bruit qui s'approche ; il croit que ce peut être le pas de Gaul ; plein de joie, il se lève et secoue une larme qui flottait dans son œil obscurci ; mais à la vue du faon il détourne la tête, s'étend de nouveau sur la froide pierre, et pousse des hurlumens lugubres.

Mais qui peut peindre la douleur des héros de Morven ? chacun d'eux vient en silence de la vallée qu'il habite ; ils avancent lentement comme l'ombre du brouillard sur la plaine rembrunie, lorsque les vents caressent à peine les herbes des collines ; ils voient le boulevard de la bataille renversé, et leurs larmes descendent comme fait l'écume des

torrens. Fingal, la tête penchée, était debout près d'un sapin qui soutenait la tête de Gaul; sa chevelure blanche cachait à demi ses pleurs ; mais elles roulaient sur sa barbe vénérable.

« Es-tu donc renversé, dit-il, ô toi le premier d'entre mes héros? n'entendrai-je plus ta voix dans mes salles, ni le son de ton bouclier dans mes batailles? ton glaive n'éclairera-t-il plus le sentier de mes périls? ta lance ne dispersera-t-elle plus des armées entières d'ennemis conjurés contre moi? ton vaisseau ne fendra-t-il plus les ondes orageuses, tandis que les rameurs joyeux chanteront en se courbant sur les montagnes d'eau? les enfans de Morven ne me tireront-ils plus de mes rêveries en me criant : « Vois le navire de Gaul » ? N'entendra-t-on plus, à ton arrivée, les harpes des vierges et les chants des bardes? Je n'aperçois point la pourpre de ta bannière flottante; le bruit de tes pas ne résonne plus au sein des bruyères; tes chiens ne bondissent plus sur les collines : ils gémissent à la porte de ta maison déserte ; le cerf broute devant eux; mais ils pleurent, ils ne prennent pas garde à lui, car ils ne te voient pas revenir. Hélas! enfans de la chasse, le jour de son retour est passé ; sa voix joyeuse ne vous ap-

pellera plus le matin à la poursuite des chevreuils au travers des montagnes pierreuses ; ici, sans mémoire de ses premiers plaisirs, il repose, et le son même du bouclier de Morven ne saurait l'éveiller ».

« Force du guerrier, qu'es-tu ? aujourd'hui tu roules devant toi la bataille en nuages de poussière ; tes pas sont jonchés de morts, comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'une ombre. Demain, le rêve momentané de la bravoure est fini ; ce qui épouvantait des milliers d'hommes a disparu ; le moucheron, porté sur ses ailes noires, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et t'insulte impunément ».

« Pourquoi, enfant du faible, désirais-tu la force du chef de Strumon, quand tu le voyais radieux à la suite de son glaive, comme une colonne de glace brille au milieu des rayons du soleil ? ne savais-tu pas que la force du guerrier déclinait en peu de temps, comme cette glace se dissout à la chaleur ? Sa durée est courte, elle passe comme le nuage brillant du soir ; le chasseur le voit de son rocher, lorsqu'il se hâte de regagner sa demeure, et il admire sa pompe rehaussée des couleurs de l'arc-en-ciel. Mais dans leur vol d'aigle, passent quelques momens ; le so-

leil retire sa lumière ; le vent orageux dirige de ce côté son souffle, et du brillant météore il ne reste qu'un brouillard obscur. Voilà, cher Gaul, tout ce qui reste de toi ; mais, ô chef des héros de Fingal, ta mémoire te survivra ; ta gloire n'est pas un nuage de vapeur qui s'évanouisse, elle est portée sur ses propres ailes.

« Bardes, élevez sa tombe ; élevez aussi la tombe de sa bien-aimée Evirchoma. Cette pierre grise indiquera au voyageur la place de son repos, et ce grand chêne l'ombragera contre la chaleur du midi ; les vents diront à ses branches de verdir, et maintiendront leur beauté ; on verra poindre ses feuilles et bourgeonner ses fleurs printannières, tandis que d'autres arbres seront encore nus et que la mousse sera flétrie autour d'eux ; les oiseaux de l'été, en arrivant de leur pélérinage lointain, se percheront d'abord sur le chêne de Strumon ; ils apercevront de loin la beauté de sa verdure ; l'ombre de Gaul entendra leurs chants de son palais de nuages, et les vierges des races futures loueront Evirchoma. Leur mémoire à tous deux voyagera dans les années à venir tant que subsisteront ces monumens ; et lorsque cette pierre se réduira en poudre, lorsque cet arbre séchera de

vieillesse, que ce fleuve rapide cessera de couler, et que les ruisseaux de la montagne ne fourniront plus à son courant; lorsque vos chants, ô bardes, seront perdus dans le fleuve ténébreux du temps, et que votre souvenir, avec la mémoire de ceux que vous chantez, sera balayé dans son cours et oublié, alors, seulement alors on n'entendra plus parler de la renommée de Gaul, et l'étranger demandera: « Qui fut le fils de Morni? qui fut le chef de Strumon » ?

FIN DU POËME DE GAUL.

NOTES DU POËME DE GAUL.

(1) Ce poëme est très-connu dans les montagnes d'Ecosse, mais il est généralement défiguré par des interpolations absurdes, telles qu'en fournissent les *Ur-sgeuls,* ou contes modernes, ouvrage de cette foule de bardes dégénérés, qui substituèrent, dans les siècles postérieurs à Ossian, l'extravagance et l'hyperbole à sa manière simple et grande tout à la fois.

(2) Il y a diverses opinions touchant la liqueur dont on faisait usage dans ces fêtes. La plus probable est qu'elle était composée d'un suc extrait du bouleau et fermenté. Cette boisson était plus agréable que celle qu'on dit avoir été tirée d'une sorte de bruyère, et pouvait mieux répondre aux besoins des guerriers d'alors que les provisions de vin qu'ils emportaient de temps en temps des provinces romaines. Il se peut aussi qu'ils fissent venir de la bière des autres partie de l'île, avant que leur attention se tournât vers l'agriculture.

(3) On ne sait pas précisément ce que c'était qu'Ifrona; mais cette île paraît avoir été remarquable par la cruauté de ses habitans. L'auteur d'un fragment sur la mort de Clonar la peint sous des traits dont plusieurs caractérisent l'enfer des Celtes.

« Ifrona, île horrible, couverte d'un brouillard épais et perpétuel, séjour impur d'animaux sauvages et veni-

meux, terre de douleur où la gloire et l'amitié sont étrangères, je tremble d'approcher de tes bords ».

Comme une vallée voisine de la Clyde, conserve encore le nom de *Glen-Freoin*, il est à présumer que l'action de ce poëme se passa sur cette côte, dont les habitans étaient continuellement en guerre avec ceux de Morven. La situation de plusieurs lieux fait voir qu'anciennement *I* ou *Innis* ne signifiait pas toujours une île, mais quelquefois aussi un promontoire, une presqu'île, etc.

(4) Femme de Gaul et fille de Casdu-Conglas. Il est fait mention d'Evirchoma dans le troisième chant de Temora, et dans quelques autres poëmes d'Ossian.

(5) « Fillan, Oscar à la brune chevelure, aimable Ryno, à la lance redoutable, marchez vaillamment au combat; ayez les yeux sur le fils de Morni. Que vos épées soient rivales de la sienne, et contemplez les exploits de son bras. *Fingal* c. VI.

(6) Gaul peut être accusé de témérité, pour avoir attiré sur lui une armée entière, lorsqu'il était seul; mais comme il avait auparavant frappé son bouclier, dans l'espérance que ses amis n'étaient pas éloignés, il est probable qu'il n'aurait pu sans deshonneur refuser un combat que lui-même avait provoqué. Sa manière d'agir en cette occasion s'accorde très-bien avec le caractère qu'Ossian lui prête dans le poëme de Lathmon, et avec les mœurs de ce temps, où il était honteux pour un héros de reculer sous quelque prétexte que ce fût. La conduite d'Oscar dans la guerre de Carros en est un exemple remarquable. La ressemblance frappante des usages celtiques et des lois de la chevalerie, donne lieu

de penser que les premiers avaient suggéré la plupart des notions sur lesquelles étaient fondées les secondes.

(7) Dans les anciens temps, on érigeait souvent des colonnes de pierre sur le champ de bataille, pour servir de monumens de la victoire.

(8) L'épée de Fingal, forgée par Luno.

(9) Ogal, jeune Gaul. Les enfans ne recevaient point alors de nom propre, qu'ils ne se fussent distingués par quelque action glorieuse, ou qu'ils n'eussent offert dans leur personne ou dans leur conduite quelque trait caractéristique. Cette coutume, comme presque toutes celles des anciens Ecossais, était des plus propres à faire naître dans le cœur des jeunes gens l'amour de la vertu et de la valeur, seul chemin qui conduisit parmi eux à cette immortalité de gloire dont ils étaient si jaloux.

(10) L'expédition d'Evirchoma cessera de paraître extravagante ou contre nature, si nous considérons que dans ce temps-là les femmes avaient souvent part aux entreprises les plus périlleuses de terre et de mer. Outre cela, elle n'avait probablement pas dessein d'aller fort avant, puisqu'elle se figurait voir l'esquif de Gaul à peu de distance.

(11) Les *Curachs* (*viminei alvei* de Solin) qui furent les premiers bateaux des Calédoniens, étaient faits d'osier et couverts de peaux. Le nom semble avoir encore subsisté quelque temps après que ces peuples eurent perfectionné la construction de leur vaisseaux, car les anciens poëmes donnent souvent le nom de Curach à des navires d'une grandeur considérable. Celui qui

amena Columban et ses compagnons à Iona [1] était ainsi appelé, quoique long de près de quarante pieds, s'il faut ajouter foi à la tradition.

[1] L'une des Hébrides. *Voyez*, au sujet de Columban et de cette île, le *Voyage de Pennant en Ecosse*, ou l'extrait qu'en ont donné les rédacteurs du *Nouveau recueil de voyages*, t. 1, p. 221 et suiv.

SUJET.

Le poëme s'ouvre par une apostrophe à la vallée de Cona. Ossian y fait contraster le silence qui règne dans son enceinte, avec les scènes bruyantes dont elle a jadis été le théâtre. Au sujet de ces dernières, la mort tragique de Dermid lui revient à l'esprit, et il la chante au fils d'Alpin. Dermid venait de tuer un sanglier énorme. Connan, dont il était le rival préféré, le pria de mesurer, à rebrousse-poil et nuds-pieds, la longueur de cet animal. Dermid fit ce qu'il désirait, et périt victime de sa complaisance.

Cependant, les discours d'un vieillard avaient inspiré des alarmes à Graïna, l'amante de ce héros. Elle lui avait apporté une lance, au moment même où il avait rompu la sienne, en combattant le sanglier. Mais une flèche lancée au hasard, lui avait fait une blessure mortelle; forcée de s'asseoir à peu de distance de son amant, elle le vit expirer. On les plaça dans le même tombeau, et leur éloge fut chanté par les Bardes.

DERMID (1),

POËME.

COMME tu es paisible cette nuit, ô vallée de Cona (2) ! on n'entend ni la voix de tes chiens, ni le son de tes harpes. Les fils de la chasse sont retirés au lieu de leur repos, et les bardes sont livrés au sommeil. On distingue à peine le murmure de ton ruisseau, et le zéphyr n'ébranle pas même la rosée suspendue aux gazons qui te parent. Le chardon grisâtre incline sur tes pelouses sa tête engourdie, et son duvet chargé de l'humidité du soir. La femelle du chevreuil dort sans crainte dans la cabane du chasseur dont la voix a cessé de la troubler, et dont elle aperçoit la tombe devant elle au sein de la fougère. Son petit saute légèrement sur le tertre qui renferme la dépouille du chasseur. Il détache avec sa corne la mousse dont la pierre est couverte, et se couche sur le tas qu'il en a formé, lorsqu'il est las de folâtrer et de bondir,

Vallée de Cona, comme tu es changée ! Et toi, montagne de Golbun, comme ta bruyère est maintenant paisible ! Tu voiles ta tête de brouillards obscurs, et tu dors quand le soleil atteint le milieu de sa carrière. Tu n'es réveil-

lée ni par la voix du chasseur, ni par les jappemens de ses chiens. Sa voix et leurs jappemens ne voyagent plus le long de tes flancs rembrunis. J'avance : tout est calme. Je prête l'oreille, avide d'entendre l'écho de tes rochers. Mais tu gardes le silence, ô Golbun, dans ton lit de nuages ! Je n'entends point ta voix, si ce n'est lorsque tu réponds aux cris joyeux des bêtes fauves, tandis que le soleil se cache à demi dans les vagues de l'occident ; et alors même tu ne laisses échapper que quelques sons, et tu te replonges bientôt dans ton sommeil accoutumé.

Tu n'étais pas si tranqu'ille, ô vallée de Cona, lorsque Fingal poursuivait tes cerfs, et que le bruit de ses pas retentissait sous tes ombrages. Tu ne gardais pas le silence comme aujourd'hui, ô Golbun, quand le fils de Duino chassait ton sanglier féroce, vomissant une écume semblable à celle du Lora, dans sa course tournoyante.

Fils d'Alpin, écoute cette histoire : tu répandras sa lumière sur le courant ténébreux des années à venir.

Le jour se levait paisiblement sur Cona. Les montagnes voyaient leurs têtes dorées se réfléchir dans l'Océan. Le jeune habitant des bois contemplait sa naissante ramure dans

l'onde des ruisseaux, lorsque tout à coup le cor de Fingal se fit entendre. Le faon tressaille ; il demande à sa mère ce que veut dire ce bruit. La biche tremblante lui commande de fuir au désert.

« Aujourd'hui, dit Fingal, nous poursuivrons le sanglier, le terrible sanglier de Golbun ».

Nous envoyâmes les fils de la chasse sur les hauteurs. Pendant qu'ils les gravissaient, Golbun et toutes ses forêts retentirent de leurs aboiemens.

Dermid les entendit du fond de la caverne où il reposait étendu. Son ame éprouva la même secousse que les gouttes d'une forte pluie font éprouver aux torrens des montagnes. « Où es-tu, s'écria-t-il, ô ma lance? O mon arc, où es-tu » ?

Graïna ne partagea point ce transport de joie dans la caverne où elle avait cherché, avec l'objet de son amour, un refuge contre la haine de Connan. Le farouche Connan avait aimé Graïna, mais elle avait donné son cœur à Dermid. « Ne prends pas garde, lui dit-elle, aux aboiemens des chiens. Les héros ne sont point venus chasser sur la colline ».

— « Tu es belle, ma bien-aimée. Ta beauté ressemble à la fleur printannière. Mais il faut

que je te laisse aujourd'hui, avec ton enfant, dans cette caverne. Il faut que j'aille sur Golbun, me mêler parmi les héros ».

« Pourras-tu me quitter, reprit Graïna, toi le plus aimable des hommes? Pourras-tu m'abandonner, lumière de mon ame obscurcie par la douleur? Ai-je quelque plaisir loin de Dermid? Suis-je en sûreté ailleurs que sous ton bouclier? Me laisseras-tu seule, ô toi qui es plus beau que le soleil, lorsqu'après la pluie il égaie de son sourire le feuillage du bouleau; toi qui surpasses en douceur ses derniers rayons, lorsqu'ils se jouent sur le duvet des montagnes. O Dermid, si tu t'absentes, ton fils et moi nous serons accablés de tristesse».

« Graïna, ne te souvient-il pas des gémissemens que la grue a poussés, lorsque nous errions ce matin sur la colline de l'amour (3)? Emue de compassion, tu as demandé au vieil habitant du rocher pourquoi cet oiseau formait de si douloureux accens. Il t'a répondu: « Cet oiseau a demeuré trop long-temps dans la fougère, et le froid a saisi ses pieds paresseux. Que les amans de l'oisiveté se rappellent son malheur, pour n'être pas réduits un jour à gémir comme lui ». Graïna, je ne resterai pas un instant de plus. Fingal dirait en soupirant : un de mes héros a perdu sa

force. Non. L'ame de Dermid n'est pas un fleuve qui puisse tarir. Le murmure joyeux de son onde accompagnera toujours tes pas. O ma bien-aimée, repose dans ta caverne. A l'approche de la nuit, je reviendrai chargé de la dépouille des chevreuils ».

Il partit, en achevant ces mots, avec la rapidité d'une flèche qui fend l'air en sifflant. Graïna pensive monte à pas lents sur la colline pour observer la chasse. Son maintien est doux, mais triste. Elle ressemble à la lune, quand cet astre, dans une nuit paisible, s'avance silencieusement à travers les nuages, comme l'obscur bouclier d'une ombre appendu dans son palais aérien. Graïna rencontre dans les bois un fils de la vieillesse, penché sur une tombe et l'arrosant de ses larmes. « Ici, dit-il, repose ma compagne chérie. Ici j'ai couvert ses restes d'un monceau verdoyant. Nous avons vécu long-temps parmi ces bruyères. Nous avons vu passer une génération comme les feuilles de l'automne. Nous avons vu une génération nouvelle s'élever à sa place et vieillir de même. Nous avons vu dépérir de caducité des arbres dont nous avions autrefois détourné nos pas, de peur de blesser leurs jeunes tiges. Nous avons vu les ruisseaux changer leurs cours,

et des ronces croître aux mêmes lieux où des chefs avaient dressé leurs tables hospitalières. Notre bonheur s'était soutenu durant tout cet espace de temps. Nos jours étaient sereins. L'hiver, malgré ses torrens de neige, ne nous faisait point sentir sa froidure; la nuit nous paraissait brillante, de quelques nuages qu'elle fût enveloppée. Le front de Minalla était une clarté durable, un rayon qui dirigeait mes pas sans jamais s'affaiblir. Mais hélas! il resplendit maintenant sous un autre ciel. O ma bien-aimée! quand me retrouverai-je avec toi?

« Fille charmante, tu vois cet autre tombe; c'est la froide demeure du fils de Colla. Elle fut élevée par les tremblantes mains de son père. Le sanglier des forêts mit mon fils à mort. Il tomba près de la caverne qui lui servait d'habitation. Son épouse apprêtait le banquet destiné à célébrer son retour. « Je vais, lui dis-je, regarder s'il approche ». J'allai. Je l'entendis se plaindre, je courus à son aide autant que l'âge put me le permettre. Son fils m'accompagna en se tenant à ma robe. Nous le trouvâmes expirant. Le sanglier avait rompu sa lance en deux, et son glaive était demeuré dans la caverne. Son enfant lui prit la main, et lui dit de se lever.

« Pourquoi, ajouta-t-il, sommeiller ainsi en plein air »? Hélas! il ne t'entend pas. Les défenses du sanglier l'ont mis en pièces, et il s'est endormi pour toujours. — Ce matin le cor de Fingal annonce qu'il va poursuivre le sanglier funeste ; mais sa voix n'atteint pas l'oreille de Tuthal. Elle est éloignée, l'aube où mon fils se réveillera. O Tuthal! pourquoi n'avais-tu pas la lance de ton père »?

« L'histoire de Colla est triste, dit Graïna, Je répandrais un déluge de larmes sur les tombes de ton épouse et de ton fils; mais je suis forcée de m'éloigner. Mon Dermid est à la poursuite du fatal sanglier. Et qui sait, ô mon bien-aimé, si tu n'auras pas besoin d'une lance? Colla, garde cet enfant jusqu'à mon retour. Je vais porter à Dermid une lance plus forte que celle dont il est armé ».

Dermid était venu dans la vallée de Cona, semblable à une belle lumière qui s'accroît dans l'obscurité. Nous nous réjouîmes à sa vue, comme font les matelots quand l'étoile qui leur servait de guide, après avoir été long-temps cachée derrière un nuage, éclaire de nouveau leur course ténébreuse, et déploie autour d'eux ses rayons. Nos chants sont portés jusqu'à la mer, et les phoques élèvent leurs têtes au-dessus des vagues

tremblantes, pour écouter leur mélodie.

Nous montons sur les vertes collines de Golbun, où l'on voit dans le brouillard la ramure des cerfs et le lit mousseux des chevreuils. Nous faisons partir du creux des rochers le sanglier roux et meurtrier de Golbun. Nous lançons tous nos chiens à sa poursuite; mais il les laisse derrière lui, nageant dans leur propre sang.

« Qui d'entre vous, dit Fingal, tuera le sanglier de Golbun, le sanglier teint du sang des héros, et dont nos meutes ont tant souffert? Il aura pour salaire une lance qui me fut donnée par un chef illustre, un bouclier enrichi de clous d'or, avec des herbes mystérieusement cueillies au bord des eaux solitaires, et dont la vertu souveraine guérira toutes ses blessures ».

« J'obtiendrai, dit Dermid, la récompense que Fingal promet, ou je tomberai sous les atteintes de mon farouche adversaire, et je serai privé du chant funèbre qui doit conserver ma gloire ».

Il dit et vole à travers les bruyères, vêtu d'un acier resplendissant. Il ressemblait dans sa course au nuage ardent qui porte le tonnerre au-dessus des campagnes sombres et taciturnes de Morven. Les héros de Fingal,

saisis de crainte, lèvent les yeux et contemplent dans le ciel le combat des ombres. Ils voient Trenmor qui fait éclater son courroux contre les enfans de Lochlin, assemblés à la poursuite du cerf aérien destiné à ses amusemens.

Déjà les cris de Dermid retentissent sur Benala ; de Benala, il vole à Benlora; bientôt ses pas ébranlent la colline de Ledroma, d'où un moment le porte sur Elda.

Le sanglier fuyait devant lui, mais avec moins de vîtesse. Ses pas étaient marqués par des flots d'écume. Le bruit de sa course était pareil à celui des vagues qui roulent sur l'île des Tempêtes, pareil à l'éboulement des rochers sur les bosquets du désert. Tous deux gravissent Drimruath. La lance de Dermid atteint le sanglier. Il tombe pesamment sur le côté, et le sang inonde ses flancs hideux. Le bruit de sa chute est pareil à celui que font de vieux arbres en tombant sur un rocher ; il résonne dans toute l'étendue des vallons : mais tout à coup les yeux du monstre étincèlent de fureur. Il se retourne ainsi qu'un tourbillon de flamme, lorsque les vents ont soudain changé sur la colline. Il brise la lance de Dermid comme si ce n'était qu'un roseau fragile des bords du Lego.

« O Graïna, que n'es-tu près de moi! Plût au ciel que ma bien-aimée sortît de sa caverne, et m'apportât la lance dont je me sers dans les batailles »!

« — Je te l'apporte, cher Dermid. J'ai vu ta détresse du seuil de ma caverne. Je vais m'y retirer de nouveau. Viens-y quand la chasse sera terminée »!

Et que lui servira de t'y retrouver, ô malheureuse amante? La mesure de tes jours est accomplie. Une flèche lancée par un chasseur avait rencontré cette belle, et s'était fixée dans son sein d'albâtre; mais à l'aide de sa robe elle sut la cacher à Dermid. Tu as payé cher, ô Dermid, cette arme qui vient à ton secours. Personne n'osera te dire ce qu'elle te coûte.

Recueillant sa force terrible, le chef lève sa lance. Elle retombe aussitôt comme un sanglant météore, messager du trépas, qui s'élance d'un nuage épaissi sur Lano. La pointe s'enfonce dans la poitrine du sanglier; le bois vole parmi les arbres. Dermid fait briller son épée, ancienne compagne de ses exploits dans les heures périlleuses. Elle perce le cœur du monstre qui demeure étendu sur la terre, dans un fleuve de sang et d'écume (4).

Nous nous réjouissions de voir Dermid

hors de péril; nous nous réjouissions tous, excepté Connan, à l'ame envieuse et faible. « Mesure, dit-il à Dermid, mesure avec ton pied découvert le sanglier que tu viens de mettre à mort. Jamais on n'en a vu d'aussi grand ».

Dermid conduit doucement son pied le long du corps de l'animal, et n'en est point endommagé.

Connan reprit : « Mesure à présent le sanglier en remontant vers la hure, et tu recevras, ô chef des lances, le prix qu'il te plaira de demander ».

L'ame de Dermid ne connaissait pas la crainte. Il obéit de rechef à la voix de Connan; mais des poils aigus comme des flèches, et durs comme un fer de lance, hérissent le dos du sanglier de Golbun. Le pied du héros est percé de toutes parts; son sang empourpre la terre, et coule en ruisseaux à travers le gazon. L'on applique sur ses blessures les herbes de la montagne; mais leur vertu est insuffisante. Tel qu'un grand sapin coupé par la racine, Dermid tombe sur la bruyère (5).

Ah! comme ses joues se décolorent subitement! Elles avaient l'incarnat du fruit qui fait pencher l'arbre des montagnes; elles deviennent pâles comme l'herbe flétrie. Un nuage

sombre se répand sur ses traits, pareil à l'épais brouillard qui, dans les soirées précoces de l'hiver, couvre la face du soleil.

« L'obscurité s'épaissit sur mes yeux. Je sens ma force qui m'abandonne. Le sang qui se portait rapidement à mon cœur s'est écoulé par une autre route, et me laisse immobile et glacé. O Graïna, tu seras informée de mon sort, et la tristesse s'emparera de toi. Ah! ce qui me rend la mort plus cruelle, c'est d'être séparé de ma bien-aimée. Mais l'obscurité s'épaissit sur mon ame. Laissez reposer Dermid; ses paupières sont appesanties ».

Qui se chargera de porter cette nouvelle à Graïna? Mais elle est à peu de distance. Appuyée derrière un arbre, elle entend les derniers gémissemens de son bien-aimé, et ils tirent son ame de sa léthargie. Elle mêle les faibles accens de sa voix à l'haleine tranquille du zéphir. Son sang coule avec ses larmes sur sa poitrine éclatante de blancheur, comme des eaux noirâtres sur des montagnes couvertes de neige.

« Mon amant n'est plus! Etendez-moi dans son lit funèbre, au pied de ce rocher qui lève parmi ces vieux arbres sa tête ombragée de lierre. Le fleuve, en prolongeant son triste murmure, roulera ses eaux jusque sur notre

tombe; mais gardez qu'un jour il ne l'entraîne dans sa course. Le chasseur qui passera en sifflant, apercevra l'arc de Dermid; peut-être il aura avec lui son épouse. Elle verra cette flèche dans ma poitrine, et dira, en essuyant ses pleurs : « Graïna fut déposée en ce lieu, près du guerrier qu'elle aimait ». Les deux époux s'éloigneront en silence, occupés de l'étroite demeure. Ils se regarderont l'un l'autre les yeux humides. « Hélas, diront-ils, les plus tendres amans doivent se séparer un jour »!

« Mais demeurez, chasseurs de la montagne, et payez le tribut de louange que cette tombe attend de vous. Celui près de qui vous avez passé avec tant d'indifférence, n'était point un obscur chasseur inconnu hors de son humble vallée. Sa renommée était grande parmi les héros de Morven, et son bras se signala dans leurs batailles. Et qu'ai-je besoin de parler de sa beauté? N'en conservera-t-on pas à jamais la mémoire? Son sein était blanc comme le duvet des montagnes, comme la neige amoncelée sur les arbres du vallon, lorsqu'ils balancent leur tête au soleil. Les joues de mon amant avaient la couleur des roses, ses yeux la teinte de l'azur. Ses sourcils étaient comme la verdure des rochers,

qui s'incline mollement au souffle du zéphir; et ta voix, ô Dermid, semblait plus douce à l'oreille des vierges, que la musique des harpes, ou les chants dont retentissent les bocages. Ah! nous n'entendrons plus ta voix harmonieuse; rien ne peut désormais récréer mes esprits. Les chants des bardes de Morven ne sauraient alléger le fardeau de ma douleur. Il ne sera point allégé par les concerts des alouettes qui prennent leur essor du fond des vallées, lorsque, par une matinée d'été, les plaines se réjouissent à la vue du soleil. Mais qu'importe à Graïna le soleil du matin? Qu'importe à Dermid la pompe de l'été? Le soleil se levera-t-il; l'été se montrera-t-il jamais dans le tombeau? Le matin égayera-t-il l'horreur des sépultures? O Dermid, jamais nous ne verrons briller l'aurore qui dissipera notre sommeil (6) ».

Nous étendîmes l'aimable couple dans son lit de terre. Nous plaçâmes à côté de Dermid sa lance redoutable et son arc. Près de Graïna repose la flèche qui lui perça le sein. Fingal coucha sa lance sur leur tombe; un torrent de larmes inondait ses joues. Ses bardes virent sa douleur; chacun d'eux prit sa harpe et célébra les deux infortunés. Rangés en cercle, les héros étaient plongés dans la tris-

tesse. On remarqua des pleurs dans les yeux même des chiens étendus à leurs pieds, sur leurs boucliers ténébreux.

« Sommeille en paix, ô Dermid! Que rien ne trouble ton repos dans ta demeure obscure et profonde! Le bruit des armes a cessé; on ne poursuit plus le sanglier des montagnes, les fatigues du jour sont à leur terme, et voilà que, sans penser au retour du matin, tu es allé te livrer au sommeil. Le son du bouclier, le bruit de la chasse ne t'éveilleront pas. Non, Dermid, ton sommeil est pesant.

« Mais, ô chef illustre, quel barde saura te chanter dignement? Ta force était celle des torrens écumeux, ta course rapide comme l'aigle d'Atha, lorsqu'il fond sur le chevreuil du désert. Dans les combats, tu ressemblais au fleuve impétueux qui se précipite sur les rochers, et remplit l'air de son brouillard grisâtre; les rochers sont ébranlés; il entraîne les arbres et la terre mousseuse qui les supporte : mais dès qu'il parvient au lac paisible du vallon, il perd toute sa force et coule en silence. Il a besoin de l'aide du vent pour mouvoir la feuille desséchée qui flotte à sa surface. O fils de Druino, que les vents portent ton ombre au milieu de tes pères; mais que la terre pèse légèrement sur ton beau

corps, et que ton sommeil ne soit pas troublé!

« Un vaisseau fend la mer agitée; il franchit les vagues qui l'assiègent. Ses voiles blanches accueillent les vents dans leur sein déployé. Il brave la fureur de la tempête : c'est l'image du fils de Druino. Oui, étranger, tel était le fils de Druino; mais il n'est plus. Regarde au-dessus de ta tête : voilà son ombre dans les nuages, et près d'elle le sanglier qu'on distingue à demi.

Le cor a sonné sur la montagne. Les cerfs frappés d'épouvante quittent les rives mousseuses de leurs ruisseaux ignorés. Le dard inévitable du chasseur les poursuit sur la bruyère. L'un d'eux s'arrête dans sa fuite : haletant de fatigue, il veut se rafraîchir à une source ; ses jarrêts tremblent comme l'herbe agitée par les vents. Il tombe en voulant escalader le rivage. Ses compagnons s'efforcent de le relever à l'aide de leur ramure; mais c'est en vain. Ils sont contraints de l'abandonner et de fuir. Ils fuient; mais le chasseur est sur leurs pas. Son agilité ressemble à celle de Dermid. Le fils de Druino sommeille dans son humble demeure, et le cor du chasseur ne peut l'éveiller.

« L'ennemi paraît. Sa nombreuse armée

rencontre un torrent impétueux qui la repousse, qui renverse ses forêts de lances. Le fils de l'étranger s'écrie : « C'est un des guerriers de Morven; telle est la force de Dermid. La force de Dermid n'existe plus, lui dit son compagnon; en passant au pied de ce rocher couvert de lierre, j'ai vu son tombeau. La fougère cachait à demi les pierres qui couvrent sa tête. J'ai arraché ses nombreux rejetons : Herbe vile, lui ai-je dit, est-ce à toi d'obscurcir la renommée d'un héros ».

« Un jeune homme traverse la plaine; le soleil se réfléchit sur son armure éblouissante. Sa beauté est semblable aux rayons pénétrans de cet astre, et sa valeur égale sa beauté. Les jeunes filles, rassemblées sur la colline verdoyante, vêtues de robes qu'on prendrait pour l'arc-en-ciel, laissant flotter leur chevelure pareille aux tresses du soleil, lorsque dans un ciel calme elles flottent sur les vagues de l'occident, admirent la beauté majestueuse du guerrier, et la noblesse de ses mouvemens. « Ce jeune homme, disent-elles en soupirant, ce jeune homme ressemble à Dermid ». Le souvenir du fils de Druino s'élève dans leur ame ainsi qu'un trait de lumière s'échappe à travers les bords déchirés

d'un nuage obscur. Elles baissent la tête avec douleur; les larmes brillent à travers leur chevelure, comme des étoiles dans le brouillard onduleux qui entoure l'astre des nuits. Elles coulent ainsi que les pleurs d'Ossian, lorsqu'il lamentait la perte de son fils Oscar.

« Les enfans de la jeunesse agitent leurs petites lances; ils voient le héros sur la plaine : «Voici Dermid », s'écrient-ils, et ils jettent leurs lances de roseau; ils abandonnent leur bouclier fait d'écorce de saule. Ils se hâtent d'aller au devant de celui qui leur fabrique des arcs ; mais ils reconnaissent que ce n'est pas lui, et s'arrêtent à moitié chemin. Ils retournent lentement à leurs jeux; mais on n'entend pas le bruit de leurs combats simulés. Le souvenir du trépas de Dermid a répandu la tristesse dans leurs ames innocentes.

« Le concert des voix et des harpes retentit dans le palais de Fingal. Le voyageur, que la nuit a surpris, est charmé à mesure qu'il approche. Il s'appuie un moment sur le bâton qui le soutient, et penche son oreille attentive. « C'est Dermid », dit-il, et sur-le-champ il presse sa marche pour mieux entendre. Son ame est soudain frappée d'un jour éclatant, mais terrible. Il fait deux pas

inégaux et s'arrête au milieu du troisième. « Dermid n'est plus ». Il s'essuie les yeux avec le bord de sa robe, et le cœur gros de soupirs, achève lentement sa route. C'est la voix des bardes que tu entends, ô étranger; ils versent la gloire de Dermid sur les temps à venir; ils parent son nom des beautés de leur chant nocturne. Pour le chef lui-même, tu ne le trouveras plus dans Selma. Il dort avec Graïna dans son étroite demeure. Tu trouveras cette demeure sur la bruyère de Golbun, près du fleuve fréquenté par le chevreuils. Un rocher surbaissé, couvert d'un manteau de lierre, la met à l'abri des orages. Un torrent la blanchit de son écume, et s'en éloigne avec un triste murmure. Un if déploie à côté ses branches d'un verd sombre. Le pilote indique cette tombe aux matelots en passant sur les vagues, et raconte l'histoire douloureuse de ceux qu'elle renferme. Leurs yeux se mouillent de pleurs. Ne pouvant reconnaître l'endroit, ils se contentent de gémir, et voguent à la terre des Etrangers. Là, autour des feux de la veillée, ils redisent l'histoire de Dermid à une foule attentive. Les vierges répandent des larmes, et les enfans de la jeunesse sont attristés. Ils n'oublient point Dermid et Graïna dans les songes de

leur repos, et s'en souviennent tout le jour».

Souvent aussi, enfant de la beauté, vous visitez Ossian dans ses songes! Souvent vous remplissez son ame, lorsqu'il est assis et seul près de votre tombeau, et qu'il écoute s'il entendra le chant des ombres. Votre faible voix m'arrive par intervalle dans les soupirs des vents, lorsque je repose sous l'arbre qui vous avoisine, et suspends ma harpe à ses branches verdoyantes.

Mais Ossian est un arbre desséché (7). Ses branches sont dépouillées et sans gloire. Son tronc aride ne porte plus de rejetons. Le zéphir siffle dans sa mousse grisâtre; le vent destructeur ébranle sa tête vieillie. Bientôt il sera renversé par l'orage; bientôt il couvrira la terre de ses branches, et mêlera sa poussière à la tienne, ô Dermid, à celle de tous nos illustres morts, dans la tournoyante et fertile vallée de Cona.

Comme tu es paisible cette nuit, ô vallée de Cona! Tes guerriers et tes chasseurs ont tous été se livrer au sommeil. Qu'on apprête aussi la couche du barde, car l'obscurité s'épaissit autour de lui, et ses paupières sont pesantes.

FIN DU POËME DE DERMID.

NOTES DU POËME DE DERMID.

(1) Il est souvent fait mention de Dermid, fils de Druino, dans les autres poëmes d'Ossian, et dans les fictions des bardes postérieurs. Ceux-ci mêlant leur merveilleux avec l'original de ce poëme, l'ont rendu pour la plus grande partie extravagant et absurde. Mais il y a tant de différence entre le texte et les interpolations, qu'il est facile de les séparer.

(2) Quelques personnes ont supposé que le lieu appelé *Gleann-Caothan*, ou Cona, par Ossian, était Glenco, pays situé dans le comté d'Argyle. D'autres ont cru y reconnaître Strathconan, qui fait partie du comté de Murray. Mais ces deux endroits paraissent être à une trop grande distance du lieu de la scène, si l'on doit s'en rapporter à la tradition qui la place aux environs de Kintyre. Ce qu'on peut dire à ce sujet de plus probable, c'est que Fingal changeait souvent d'habitation pour la commodité de la chasse, et qu'il donnait à ses différentes demeures le nom de celle où il faisait sa principale résidence.

Parvam Trojam, simulataque magnis Pergama.

(3) Il existe, près de Kintyre, une montagne qui s'appelle encore ajourd'hui *Slia-Gooil*, ou colline de l'Amour. Elle passe pour avoir été le séjour de Dermid et de Graïna, et pour avoir été nommée ainsi, en mémoire de ces deux amans.

(4) Le clan des Campbells, qui prétend descendre du héros de ce poëme, a pris, en conséquence de cet événement, une hure de sanglier pour cimier de ses armoiries. Cette famille est souvent appelée dans les ouvrages des bardes modernes, *la race de Dermid qui tua le sanglier.*

(5) On trouvera de la bizarrerie à la manière dont meurt Dermid. Il est probable qu'il avait reçu d'avance une blessure mortelle, et que nous n'avons plus la partie du poëme où se trouvait un récit plus naturel de sa mort. Suivant la tradition, il ne pouvait être blessé dangereusement qu'à la plante du pied, et la ruse de Connan n'avait d'autre objet que de mettre en péril cette partie de son corps.

(6) Le terme employé par Ossian, pour désigner ce jour de reveil, signifie dans son acception littérale et primitive, *le jour de l'incendie,* et c'était l'expression en usage parmi les druides pour désigner la fin du monde opérée par le feu; ils en avaient une autre pour le déluge, l'une et l'autre de ces révolutions devant, dans leur système, se succéder alternativement. Ces deux mots pris dans un sens métaphorique, signifiaient *jamais,* ou jusqu'à la fin du monde; et pendant plusieurs siècles, ils n'ont pas été entendus autrement. Il suit de là qu'un traducteur est conduit naturellement à interpréter ces mots et d'autres semblables dans l'acception qu'ils ont aujourd'hui, sans avoir égard à leur étymologie ou à leur ancienne signification. C'est une des raisons pour lesquelles on ne trouve pas un plus grand nombre d'allusions religieuses dans les ouvrages d'Ossian, qui, si on les examinait dans le texte, présenteraient

évidemment plusieurs traces de la doctrine des druides. Le mot qui nous occupe, quoiqu'il signifie généralement *jamais*, fut employé, long-temps après l'introduction du christianisme, pour désigner l'embrâsement du monde, comme parmi les druides de qui il était emprunté. Dans cette fameuse prophétie de Columban, à laquelle son monastère doit la plus grande partie de sa renommée, il a cette signification, *sept jours après la fin du monde, un déluge couvrira tous les royaumes, mais Iona surnagera au-dessus de lui.* Ossian qui emploie souvent ce mot dans ses poésies, y attachait probablement la même idée, beaucoup plus souvent que celle de *jamais* que nous y attachons à présent.

(7) Aucune image n'était plus propre à l'abandon du poëte que celle dont il a fait choix. Les mots dont il se sert pour le décrire sont en même-temps remplis de ce son doux et triste qui est exprimé dans la langue gallique par la diphtongue *ao* et la diphtongue *aoi*, particulières à cette langue, et très-convenable à une douleur tendre et mélancolique.

SUJET.

CATHULA, roi d'Inistore, ayant invité Fingal à une fête qu'il donnait dans son palais de Caric-Thura, reçoit avis, pendant le festin, d'une invasion projettée contre son île. Fingal dissipe les inquiétudes que cette nouvelle lui cause, en le faisant souvenir de la gloire de leurs ancêtres, qu'ils sont destinés, lui dit-il, à transmettre à leurs descendans. A ce propos, Cathula déplore le malheur qu'il a eu de perdre, comme il le croit, son fils unique, lorsqu'il était encore enfant. Son barde raconte les particularités de cet événement, et Fingal console Cathula, en lui disant que son fils n'est peut-être pas mort.

Apprenant le lendemain que Manos, chef de Lochlin, vient de débarquer, ils s'avancent pour lui livrer bataille. Ils laissent le commandement des troupes à trois jeunes guerriers; mais les voyant sur le point de succomber, Fingal, Connal et Cathula vont à leur secours. Le dernier se mesure avec un jeune homme, qu'il tue, et qu'il reconnaît ensuite pour son fils.

Manos vaincu est réprimandé par Fingal, et renvoyé, sur la promesse qu'il fait de ne plus inquiéter Morven ni ses alliés. — Le poëme est adressé à un HABITANT DU ROCHER, ce qu'il faut entendre d'un culdée solitaire, ou d'un druide.

CATHULA,

POËME.

Notre vie est semblable au rayon du soleil d'hiver, lorsqu'il paraît au milieu de la pluie sur le sommet de Lena. Le chasseur levant la tête sur sa colline, voit ce rayon et salue l'astre du jour. Il le salue, mais l'astre bienfaisant s'est déjà retiré. Des nuages sombres conduisent les ténèbres sur ses pas. Qui pourrait suivre sa course rapide? Les forêts dépouillées de feuillages, regrettent son départ. Leurs branches semblent soupirer à chaque souffle des vents, et l'herbe des montagnes se flétrit. O forêts, le soleil reparaîtra bientôt; bientôt vos feuilles verdoyantes s'épanouiront à sa douce chaleur. La saison de votre jeunesse reviendra, et vos rameaux dépouillés se réjouiront. L'habitant des palais aériens abaissera du haut des cieux ses regards sur la terre; il sourira à travers les gouttes étincelantes de la pluie sur les herbes desséchées. Alors elles sortiront des retraites où l'hiver les exile, et dresseront leurs tiges florissantes au bord des ruisseaux. Elles sortiront de leurs sombres demeures; mais ceux

qui gissent dans le tombeau resteront à la même place ; le rayon du soleil ne les ranimera point. Cependant votre renommée, ô compagnons de ma gloire, subsistera toujours. Vos belles actions descendront sur les temps à venir comme un trait de lumière, et seront l'entretien des années qui viendront après nous. Ecoute le chant d'Inistore, habitant du rocher. L'ame du barde est encore frappée de sa lumière. Elle se présente à lui, semblable à la faible clarté de la lune, réfléchie par les vagues lointaines, quand la baie de Lumon redoute la tempête.

La fête de Cathula était préparée, et Fingal déploya ses voiles. Le vent se précipite en mugissant de nos montagnes ; les chênes gémissent sous ses pas, et les vagues rugissent sur les abîmes de l'Océan. L'île d'Inistore, placée dans la mer des baleines, élève sa tête couronnée de verdure, au-dessus des nuages abaissés, et considère avec joie notre flotte qui s'approche. Son peuple entrevoit nos vaisseaux à travers les brouillards, et l'allégresse est répandue dans Carric-Thura.

Mais quels sont ces guerriers qui viennent à notre rencontre ? L'un est comme un grand arbre grisâtre ; les deux autres sont semblables à deux chênes verdoyans. Leur démarche

est majestueuse. Salut, ô Connal, toi qui viens de Tagorma, l'île des flots bleuâtres! Salut, fils de Rinama! Sois le bien-venu, fils de Ruro, de l'île des sangliers.

« Que le festin commence, dit Cathula, et que l'inépuisable coquille se transmette à la ronde! Que le son des harpes s'unisse à la voix des bardes, et que la joie de mes amis soit grande dans mes salles retentissantes! O bardes, Cathula est au milieu de ses amis. Ce jour est pour lui un jour d'allégresse; qu'il ne soit voilé d'aucune ombre! Que dans sa course errante, aucun nuage ténébreux ne passe sur Carric-Thura ».

Telles furent les paroles de Cathula; mais combien les rêves de bonheur sont peu durables, fils des jours de peine et de trouble! Ils ressemblent à ces instans de calme, produits par l'inconstance des vents dans la nuit de la tempête. Le chasseur penche la tête dans sa cabane, des songes de plaisir commencent à l'environner; de jeunes vierges s'approchent de lui avec leurs harpes; les bardes entonnent le chant de sa louange: le bouclier résonne, et son cœur tressaille de joie dans l'espérance de la bataille. Les champs de la gloire s'ouvrent devant lui; bientôt il y voit briller des milliers de lances;

mais, au milieu de ce bonheur imaginaire, le vent secoue sur la cabane ses ailes terribles, et les heureuses illusions du sommeil s'évanouissent. Le chasseur lève la tête au fort de l'orage, et dit : « Songes que je chérissais, pourquoi vous être enfuis, ou plutôt pourquoi m'avoir trompé? Les vierges n'étaient que des nuages; la voix des bardes n'était que le bruit du vent à travers la bruyère ; le son de la bataille était le bruit de la foudre, et la clarté des lances, le feu des éclairs qui sillonnaient l'horison ».

Chasseur des bruyères, ton rêve a été court, mais agréable ; et telle fut ton allégresse, ô Cathula !

Le festin d'Inistore avait cessé. La flamme du chêne avait perdu sa force, et les héros, placés à l'entour du foyer, écoutaient encore les chants, tandis que Cathula observait le spectacle de la nuit.

« La mer, dit-il, est paisible. Les étoiles étincelantes se penchent à l'occident pour admirer leur beauté que réfléchit la surface deseaux. Telles les jeunes vierges, quand elles s'inclinent au bord de leurs ruisseaux cachés, et considèrent, en souriant, leurs attraits répétés par l'onde limpide. Un bruit léger se fait entendre, elles tressaillent. Con-

fuses, elles regardent autour d'elles, et n'aperçoivent que le chevreuil courant parmi les feuilles desséchées. Mais la rougeur reste sur leurs aimables visages. C'est ainsi que j'ai vu rougir quelques-uns de ces astres. Je crains que ce signe ne soit un présage de sang. Mais je veux contempler la face de la lune. Je découvre à demi son disque à travers les arbres. Des ombres incertaines sont portées sur ses rayons. J'aperçois leurs membres de vapeurs. Je te reconnais, ô mon père, dans ton nuage obscurci; mais dis-moi pourquoi tes soupirs agitent le feuillage ».

La réponse ne parvint qu'à demi à son oreille; l'air emporta le reste. Cathula rentre dans ses salles; mais son visage est triste. Fingal connut qu'il avait vu ses pères; mais les paroles du héros de Morven ranimaient toujours l'espérance. Son langage était comme le son de la harpe dans les mains blanches de la fille de Toscar.

« Les années qui se sont écoulées, ainsi que les ruisseaux se rendent en silence au bassin des mers, ont vu nos pères courir ensemble dans la lice de la gloire. Sarno, Colgar et Comhal étaient trois météores éclatans qui brillaient dans tous les dangers. La bataille roulait devant eux comme un

nuage de poussière dans le tourbillon des vents, lorsqu'une ombre irritée l'emporte dans une vallée étroite. Il vole en colonnes brisées jusqu'à ce qu'il ait trouvé un abri dans les bois, et qu'il se soit caché dans la mousse du désert. Alors l'ombre insouciante remonte dans les nuages, et cherche quelqu'autre amusement. Tels ils marchaient dans les champs de l'honneur, les guerriers dont nous sommes issus. Ils n'étaient pas tristes dans ces jours de péril, où ils enfoncèrent les rangs de Lochlin, venus à leur rencontre. Cathula, ne sommes-nous pas leurs enfans? Pourrions-nous être tristes, quand le danger s'approche? Nos pères se détourneront de nous dans leur course aérienne, leurs voix ne se feront plus entendre dans nos songes, leurs palais ne s'ouvriront pas pour recevoir nos ames dégénérées, lorsque notre tête blanchie tombera dans quelque vallée inconnue. Pareils à la feuille desséchée, nous deviendrons le jouet des vents dans le brouillard sombre et marécagenx du Légo. Non, chefs de Togorma et d'Inistore, nos pères nous ont laissé leur renommée, et ce fleuve, grossi par notre propre gloire, roulera, ainsi que le Lubar débordé, jusques à nos descendans ».

« Ah ! puissent long-temps, dit Cathula, les descendans de Fingal se réjouir de la renommée de leur père ! Puissent-ils briller au milieu des rayons dont il sera entouré dans l'obscurité des âges futurs, et que le barde dise dans ses chants : Il est de la race de Fingal. Mais ma renommée ne sera transmise à aucun de mes fils. Elle ne luira pas autour de ma postérité ! Conloch, enfant de mon amour, cette nuit cruelle, où ta mère et toi fûtes enlevés de mes bras, se retrace à ma vue avec toutes ses horreurs, et navre de nouveau mon ame. Elle s'élève devant moi, comme la mer d'Inistore dans cette affreuse tempête. Les rochers entendent le fracas des vagues. Ils en retentissent de même que les forêts. L'esprit de la montagne rugit le long des cascades, et l'habitant d'Inistore craint que son île ébranlée ne s'engloutisse. Mais la douleur suspend la voix de Cathula. Son ame, échauffée par des souvenirs déchirans, se fond comme un ruisseau de glace. O barde ! que j'entende ton chant lugubre. Il réveille mes douleurs, et cependant il me plaît ».

— « J'entends (1) le bruit des armes dans Icroma. J'entends a travers les forêts l'écho qui répète le son des boucliers. Je vois briller les épées à la clarté de la lune. Je vois se

dresser la lance de la bataille. Le chevreuil effrayé s'élance au sein de la nuit du lieu de son repos, et Turlethan redoute le danger. Pourquoi donc es-tu effrayé, chevreuil des collines? Sgaro, pourquoi trembles-tu dans tes salles? Le chef de Sora est puissant; mais le vent du nord a soufflé. Cathula vient, porté sur ses ailes nébuleuses, comme l'ombre enflammée et menaçante de la nuit, quand le chasseur tremble sur Stuca. Les rangs des guerriers s'éclaircissent devant lui, comme les tissus de l'araignée au souffle des vents. Les braves sont dispersés en sa présence. Sora s'est enfui dans les ténèbres. Il a disparu sur l'Océan, comme la trace de son navire. Sgaro, suspends ton bouclier et reprends ta harpe, pour que les filles d'Icroma se réjouissent ».

« J'entends la voix du chant dans Icroma. J'entends l'écho des harpes dans ses salles. L'épée de la guerre est dans le fourreau. Le bouclier est paisiblement attaché à la muraille, semblable au disque sombre de la lune couverte de nuages. A côté repose la lance des batailles. Le chevreuil se réjouit sur son rocher. Les filles de Turlethan, du haut de ce palais, contemplent avec joie les campagnes. Le soleil brille sans nuages; mais elles ne le

considèrent pas. Leurs yeux sont fixés sur Cathula qui s'avance revêtu d'armes brillantes. Elles bénissent ce rayon bienfaisant qui dissipe les ténèbres du danger. Que nos voix s'élèvent, disent-elles ; que nos harpes résonnent, et que le chef de Carric-Thura soit le sujet de nos chants ».

« Mais quelle est cette belle, qui sort à la rencontre du chef? Ses pas sont dirigés à travers la rosée du matin. Des larmes de joie sont suspendues à ses paupières, semblables aux pleurs que la nuit déposa sur l'herbe penchée, lorsqu'elle brille au soleil du matin. Ses longs cheveux épars cachent à demi ses traits ; mais le rayon perce à travers, et va briller sur ses joues teintes d'un doux incarnat. C'est ainsi que le soleil éclaire le bouton de rose, dont les couleurs se développent au milieu des gouttes de rosée. Qui pourrait-ce être, si ce n'est Rosgala, la plus belle des filles d'Icroma? Sgaro la donne au chef qui a dispersé les nuées de ses ennemis. Cathula, lui dit-il, je suis père de dix jeunes vierges ; chefs des héros, tu peux choisir entr'elles ».

« Trois années, sur leurs ailes rapides, se sont enfuies du palais de Turlethan ; le faucon ne fond pas sur sa proie avec plus de

silence et plus de vitesse. Cathula considère ce temps écoulé; de même le chasseur, quand il est éveillé, se rappelle l'espace qu'il a parcouru en songe. Il est temps, dit ce chef, de retourner à Inistore, aux bosquets de Carric-Thura, arrosés par des ruisseaux limpides ».

« Les voiles de Cathula sont déployées. Tantôt Rosgala se réjouit, tantôt elle est triste. Adieu, dit-elle, île bien-aimée, adieu séjour de ma jeunesse. Mes amis sont sur le rivage. Les chevreuils regardent en s'avançant sur le rocher couvert de buissons. Mais pourquoi Rosgala verserait-elle des larmes? Elle part avec le chef de Carric-Thura. Conloch, ce jeune gage de leurs amours, est dans les bras de sa mère. Ses beaux sourcils ressemblent à deux rayons de lumière, prolongés sur un nuage. Son petit casque est formé de la peau d'un faon. Il s'endort, bercé par le mouvement des vagues, et sourit dans les songes de son repos. Il croit entendre le bourdonnement des abeilles des montagnes, et se croit près de leurs magasins de miel. Ce n'est pas l'abeille bourdonnante que tu entends, ô Conloch, c'est le vent qui s'élève, et qui siffle dans les voiles. Mais ton sourire est toujour aim a-

ble. Tu ressembles à la fleur du Lena, embellie par les couleurs variées de l'arc-en-ciel, dans le jour d'un soleil inconstant. Le chasseur qui se hâte de gagner l'abri d'un sombre rocher, passe à côté de cette fleur, et la considère en soupirant, car il voit la pluie de la tempête qui s'avance sur l'aile des vents orageux. Le nuage est soutenu par des colonnes de grêle. Fleur du Lena, dit-il, tu es aimable; mais l'orage est voisin de toi ».

« Des soupirs étouffés soulèvent la poitrine de Rosgala; elle est blanche comme l'écume des vagues, soulevée par la tempête au milieu de l'obscurité. Les gouttes brillantes des larmes sont dans ses yeux. Elles tombent sur le visage de Conloch. Elle les essuye en le pressant de ses lèvres. Il s'éveille et voit la tempête. Il s'étonne de ce spectacle nouveau pour ses yeux, et, saisi de frayeur, il se serre contre le sein de Rosgala. Elle étend sur lui les pans de sa robe, ainsi que l'aigle de Lora étend ses ailes noirâtres sur ses petits, lorsqu'ils cherchent à se garantir de la grêle, et qu'ils entendent le bruit de l'orage. Ne crains rien, enfant de mon amour, dit Rosgala, car ton père est près de nous. Toi-même, dit Cathula, ne sois pas effrayée.

Je connais la mer d'Inistore. Souvent je l'ai parcourue, quand le mugissement des flots était le plus terrible. Rosgala demande de quel côté est Inistore. Mais cette île est encore éloignée. La mer cache ses rivages derrière des collines d'écume. Les soupirs de la belle épouse de Cathula s'élèvent de temps en temps, et se mêlent au bruit des vagues ».

« La nuit descend sur leurs abîmes. Le tonnerre l'accompagne, la flamme des éclairs, les traits de la foudre atteignent les ombres. On entend leurs cris dans les airs. Elles se précipitent pour éteindre dans les ondes leurs robes à demi-consumées. Les baleines mêlent leurs rugissemens aux rugissemens des flots. La lune entend ce fracas dans son palais de nuages : elle est effrayée, lorsqu'elle lève sa tête au-dessus des montagnes. Les étoiles s'enveloppent dans le manteau de brouillards qui se déploie sur Lano (3). Tremblantes, elles regardent quelquefois à travers les nuages déchirés; mais elles retirent promptement leurs chevelures ondoyantes. Elles ressemblent au chasseur qui met de temps en temps la tête en dehors de sa cabane, mais n'ose risquer d'en sortir, que la tempête ne se soit éloignée. Chasseur du chevreuil des montagnes, tu es parmi les bruyères, sur le

rivage. O que Rosgala n'est-elle près de toi » !

« Mais quels accens répétez-vous cette nuit, rochers d'Icroma, tandis que celle dont vous entendîtes souvent la harpe est sur les abîmes de la mer ? Ecoutez-vous le bruit des vagues qui rugissent à vos pieds, ou le tonnerre qui roule sur la cime brûlée de vos sapins? Les cris de Sulingorma vous frappent plus que ces bruits terribles. Elle est éperdue de douleur ; elle tremble pour sa fille et son petit-fils. Elle demeure sur le rocher sans craindre le fracas de la tempête. Souvent les flots écumeux qui se brisent dans le lointain lui paraissent des voiles. Mère de Rosgala, éloigne-toi. Evite l'orage nocturne. Rosgala ne peut entendre tes cris ».

« En se retirant, Sulingorma se retourne pour contempler la mer encore une fois. On aperçoit à demi une barque errante qui entre dans la baie. O ma fille ! es-tu sauvée » ?

« Quelle voix se fait entendre sur le rocher, dit le matelot ? Mes compagnons, abaissez les voiles ».

« Le cri, mélange de joie et de frayeur, retentit de nouveau : Rosgala, es-tu sauvée » ?

« Voilà, reprend le matelot, le cri de cette belle ombre que nous avons vue sur la mer. Regardez-la. Viens, ombre aimable, sur les

rayons de la lune. Parais dans nos songes, quand la nuit sera paisible, quand la tempête sera éloignée ».

« Sulingorma entend ces paroles, et se retire pénétrée de douleur. Les rochers redisent le nom de Rosgala ».

« Cependant Rosgala est sur la mer d'Inistore. L'ombre des chênes éloignés paraît encore sur l'Océan. Cathula considère l'objet de son amour, comme l'ombre d'une belle vierge, portée sur les rayons de la lune. Il voit dans ses bras son fils, semblable à une étoile dans le sein de la lune inclinée, quand sa face est presque voilée de tristesse, et que les ténèbres qui la couvrent s'accroissent encore. Il considère son épouse et son fils; mais il est triste, et pousse des soupirs à demi-étouffés. L'air qui passe les porte à l'oreille de Rosgala ».

« Pourquoi, dit-elle, ce soupir, ô mon bien-aimé? bientôt la tempête finira. La lune paraîtra dans sa beauté silencieuse. Nous la verrons glisser en paix au-dessus des montagnes. Les étoiles montreront leurs yeux bleus et brillans à travers les nuages, et les vents s'éloigneront de la mer d'Inistore. Inistore n'est pas à une grande distance. On voit d'ici les feux de ses salles ».

—« Lumière de l'ame de Cathula, la tempête ne tardera pas à s'éloigner. Les feux d'Inistore s'élèveront bientôt sur les vagues appaisées. Mais qu'importe à Cathula la nuit, la tempête ou la distance d'Inistore, pendant qu'il admire ta beauté et le calme de ton ame? Que je te voie, ô ma bien-aimée, et je te bénirai, quand tu viendrais des salles de Sora, quand tu m'aurais conduit jusque sur les rochers escarpés ».

« Tu n'es que trop près de ces rochers, ô Cathula ; ton esquif s'est brisé sur leurs pointes. Le chef escalade l'humide écueil, portant Rosgala et son fils. Mais il n'y trouve pour abri que des herbes marines. Ce lieu est par fois l'habitation des phoques ».

« La terre est à peu de distance. O ma bien-aimée, je connais ma force. Je pourrai gagner le rivage. Là, je trouverai sans doute une barque qui nous sauvera de la fureur de Sora, avant que la lumière ne s'élève. Demeure ici, Rosgala. Ce lieu est à l'abri de la tempête. Les étoiles se montrent au sommet des nuages brisés, et la pâle lune brille à travers des arbres qu'on aperçoit dans le lointain. Bientôt je serai de retour. Demeure en ce lieu, chère Rosgala. Lumières du ciel, brillez sur l'objet de mon amour, et vous,

esprits qui voyagez sur leurs rayons, tenez-vous près d'elle sur ce rocher; quand vous l'entendrez dire : Cathula, pourquoi tardes-tu? dites-lui que vous me voyez revenir ».

« Puisses-tu aborder, lui répond Rosgala! Mais je crains l'agitation des flots. Un coup de vent peut les soulever. Une ombre irritée peut les bouleverser dans sa course. Il faut que tu partes, ô mon bien-aimé, et je tremble. La mer peut s'enfler, les ténèbres disparaître, et Sora s'éveiller avant que tu ayes quitté le rivage. Mais non. Mon époux reviendra bientôt. Esprits de mes pères, prenez Cathula sous votre protection ».

« Il part, il atteint le rivage; mais il ne trouve point de nacelle. Il court au loin pour en chercher. La pensée de son ame est avec Rosgala, sur le rocher humide ».

« Que deviendra cette épouse désolée? Son œil est tourné vers le rivage obscur; mais Cathula ne revient point. Les vagues s'accroissent sur le rocher. Déjà elles baignent les pieds de Rosgala; mais elles ne t'atteignent pas, ô Conloch, tu es dans les bras de ta mère ».

« Quel obstacle peut te retenir, ô mon bien-aimé? Les vagues ont-elles arrêté ta course sur le rivage, ou les barques de Sora

étaient-elles trop éloignées? O mon enfant! que n'es-tu en sûreté? C'est pour toi que tremble Rosgala ».

« Elle attache son fils sur le bouclier de Cathula. Un arbre renversé qui errait sur les vagues est jeté sur le rocher. Elle attache Conloch à son sommet ».

« T'éveillerai-je, mon enfant? Non. Tes cris perceraient mon cœur. Ah! puisses-tu être porté sain et sauf sur le rivage! La pitié touchera peut-être en ta faveur le chef de Sora. Peut-être seras-tu rencontré par ton père. Mais, cher Conloch, je crains que ton père n'ait cessé de vivre. Son ombre attend la mienne sur le nuage. Arrête, Cathula, ta bien-aimée va te joindre ».

« Comme elle parlait encore, une lame d'eau couvre le rocher et engloutit Rosgala. Adieu, s'écrie-t-elle, mon cher Conloch »!

« Cathula arrive trop tard dans la barque de Sora. Il cherche l'écueil, mais il ne le voit plus dominer les flots. La mer croissante a couvert son sommet. Rosgala, Conloch n'y sont plus! O que la même vague n'a-t-elle englouti Cathula! Rosgala, nous aurions souri à la mort; nous aurions serré Conloch dans nos bras enlacés, et les rochers n'auraient pas déchiré ses membres

délicats. Dois-je vivre? dois-je mourir »?

« La lumière, à demi-mélangée avec les ténèbres, brille sur les collines de Sora. Près de là est une petite île. On trouve sous ces rochers une caverne humide, dont un vieux chêne ombrage l'entrée. Cinq générations ont vu l'Océan monter et décroître depuis que ce chêne a servi de réfuge au chef de Sora. Autrefois il cacha son épouse dans la caverne sur laquelle il se penche, lorsqu'il partait pour la guerre. Demain, lui dit-il, je reviendrai avec la tête de Lanfadda. Il partit. La lance de Lanfadda ouvrit ses flancs et l'empêcha d'exécuter sa promesse. Deux jours et deux nuits se passèrent, et n'amenèrent point de nouvelles de ton retour, Ulan-Orchul à la chevulure ardente! Oidana est triste dans sa caverne. Ses cheveux noirs voltigent dans l'air, et sa main blanche frappe sa poitrine, semblable à l'écume des vagues. La voix de sa douleur remplit la nuit de sons lamentables. Le matelot, qui passe aux environs, l'entend et se retourne pour voir si c'est le chant d'un esprit de la mer; ainsi fut découverte cette caverne secrète. C'est dans son sein que Cathula attend la nuit. Elle vient, parée de toutes ses étoiles. Rosgala descend dans l'ame de son bien-aimé.

Elle arrive en glissant doucement sur les flots. Son vêtement est formé de cette vapeur brillante qui s'élève sur Cona, lorsque la rosée du matin se fond aux rayons du soleil. Mais les tresses de sa chevelure sont encore mouillées. L'eau en découle, ainsi que les perles de la nuit découlent des roses sur le rivage du paisible ruisseau qu'elles embellissent. Rosgala apprend à son époux quel a été son sort; elle lui raconte comment elle a laissé Conloch sur son bouclier. Eveille-toi, Cathula, lui dit-elle, mets-toi en sûreté, en gagnant Inistore ».

« Il se lève et s'avance sur les vagues dans le silence de la douleur. Depuis ce jour, il est souvent plongé dans la tristesse. Ses larmes coulent le matin pour Rosgala, et sur le soir on l'entend soupirer au souvenir de Conloch ».

« La cause de ta douleur est grande, dit Fingal à Cathula. Mais peut-être Conloch est-il encore vivant. Ton bouclier l'aura porté au rivage, et le peuple de Sora en aura eu pitié. Un jour, aura-t-il dit, il portera le bouclier pour nous défendre. Oui. Ils l'auront épargné, et les guerriers pourront un jour dire de lui : Son bras est comme celui de Cathula, sa lance ressemble à une des lances de Morven. Pourquoi donc la tristesse

habiterait-elle dans l'ame du vaillant? Cathula n'est pas seul, quand le bruit des boucliers se fait entendre ».

Ainsi se passa la nuit dans les salles de Carric-Thura. A la fin le crépuscule grisâtre paraît à l'orient. Ses yeux sont ouverts à demi, comme ceux du chasseur fatigué, lorsque, courbé sur la bruyère, il cherche le sommeil. La lumière commence d'éclairer les vagues, et les forêts élèvent à moitié leur cime au jour naissant. Les étoiles cachent leurs têtes obscurcies dans leurs cavernes, parce qu'elles voient le fils du matin montrer sa blonde chevelure derrière les collines, et jeter ses vastes regards plus loin que n'ont jamais été les infatigables conquérans du monde (4). Elles aperçoivent l'astre du jour, et se retirent de sa présence, comme les filles de l'étranger quand elles voient Malvina.

En ce jour, les rayons du soleil ne réjouissent point la sentinelle d'Inistore. Du haut de son rocher, elle examine l'Océan. De noirs vaisseaux touchent les côtes. Ils y vomissent leurs guerriers, de même que les abeilles sortent du creux d'un chêne, quand le soleil est au-dessus de la vallée fleurie. Le guerrier qui faisait le guet précipite sa marche. « Cathula, dit-il, Lochlin est sur ton rivage ».

« Qu'il vienne, dit Cathula, puisque mes amis sont près de moi! Mais pourquoi ne les as-tu pas aperçus plus tôt? Pourquoi, ô soleil, avoir tant différé ton retour? Peut-être, ainsi que Cathula, écoutais-tu l'histoire de tes malheurs, en pleurant sur la destinée de ton épouse et de son fils. Oui, flambeau sublime! puisque tu parcours seul tes campagnes azurées, et qu'aucun astre semblable à toi ne t'accompagne dans ta carrière glorieuse, ton épouse a été arrachée de tes côtés par la tempête. Ton fils a été enlevé par la nuit, tandis que tu parcourais les mers agitées (5). Oui, bel astre, tu as essuyé comme moi une nuit désastreuse. A présent tu n'as plus d'épouse; tu n'es plus père d'un autre Conloch. Au moins ta douleur n'aura qu'un temps; tu parais dans ta majesté, et tes sombres ennemis disparaissent. Les esprits qui, dans ton absence, répandaient la mort sur les plaines, se cachent à ton arrivée dans les antres des montagnes. Ainsi s'élèvera la renommée de Cathula, dans l'intervalle de sa tristesse. Aucun nuage lugubre ne lui dérobera la vue de la bataille; son ame se gonflera comme le ruisseau des montagnes; elle s'élèvera dans le péril, comme le flot de la mer, lorsqu'il rencontre des rochers ».

On frappe le bouclier d'Inistore. Connal prend sa lance, et le glaive de Luno est dans la main de Fingal; l'étendard de Rinama flotte dans l'air, semblable à l'arc-en-ciel. Le fils de Ruro et moi nous étions comme deux colonnes du nuage brûlant de l'été ; elles sont belles en dehors ; mais leur sein recèle la foudre, et le mugissement du tonnerre est à l'entour.

Ainsi qu'un orage de grêle s'avance avec impétuosité sur l'Océan, et chasse devant lui les vagues, jusqu'à ce qu'elles se brisent contre les flancs d'une baleine, ou la côte humide d'une île ; ainsi qu'un esprit malfaisant élève dans la tempête les flots blanchissans, et les précipite en écume sur un banc de sable, avec un bruit sourd ; de même nos armées se précipitent, dans leur formidable appareil, à la rencontre de l'ennemi. Nous voyons les rangs serrés de Lochlin rassemblés autour de Manos, comme les troupes d'oiseaux marins autour de leur rocher. Ses flancs brunâtres sont couverts de leurs ailes pressées ; mais sa tête avec ses pointes mousseuses, s'élève au-dessus d'eux, et ne s'abaisse pas au bruit de la tempête qui s'approche.

Ce fut alors que Fingal adressa la parole à Connal et au chef d'Inistore. Tous les jeunes

gens le bénirent, lorsqu'ils entendirent son discours.

« Nos noms, chefs des batailles et des lances, sont déjà consacrés par les chants de gloire, tandis que d'autres guerriers ont besoin de faire leur renommée. Laissons aux fils de la jeunesse l'honneur de la bataille d'Inistore. Nous nous tiendrons sur la colline, prêts à fondre sur le vallon, s'ils ont besoin de notre secours ».

La main d'Ogan (6) est sur son épée ; le fils de Ruro lève à moitié sa lance, et les regards d'Ossian sont attachés sur Fingal.

« J'aperçois, dit Fingal, trois chefs devant les trois colonnes de Lochlin. L'un brille comme un rayon de lumière. Peut-être voici sa première bataille ; mais il n'est point faible sous ses armes. Ossian, tu combattras le chef : mais n'éteins pas tout d'un coup sa gloire. Les larmes sont peut-être dans les yeux de son épouse, son père est peut-être accablé sous le poids des ans (7), et peut-être ce vieillard n'a-t-il pas d'autre fils! Ossian, épargne ce jeune héros. Pour toi, Ogan, ce sombre chef sera ton adversaire ».

« Et moi, dit le fils de Ruro, j'attaquerai Manos, le chef des lances ».

Les chefs demeurèrent sur les collines,

et nous nous précipitâmes au combat, semblables à trois baleines entourées de flots d'écume. Mais la troupe de Manos soutint notre attaque, inébranlable comme un rocher de la mer d'Inistore. Les baleines frappent ses flancs, les vagues escaladent sa hauteur. Il demeure ferme, et tous leurs efforts ne sauraient l'ébranler.

Les fils de Lochlin ne restèrent pas tranquillement à leurs places, quand la bataille devint furieuse, quand les guerriers furent animés par le chant des bardes. Ogan est lié de mille courroies, et la lance de Manos renverse le fils de Ruro. Le jeune chef pressait Ossian ; je parais ses coups ; mais j'évitais de le faire tomber au commencement de sa carrière.

« Fils du courage », me dit-il, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, « tu méprises donc ma jeunesse, puisque tu ne daignes pas lever ta lance sur moi. Frapperai-je toujours en vain ton bouclier, ainsi qu'un faible enfant frappe une roche ? Ne pourrai-je remporter aucun honneur, pendant que mes amis renversent des rangs de guerriers ? Je veux pourtant chercher la gloire ».

Il avance : ses guerriers l'accompagnent, et moi, je le suis lentement. Je vois les chefs

descendre des collines, ainsi que trois torrens se précipitent des montagnes dans la vallée, avec la terre, les arbres et les rochers qu'ils entraînent. Manos rencontre Fingal. Le choc de leurs armes est terrible; mais qui peut résister à Fingal? la lance de Manos est arrachée de ses mains. Il est lié de fortes courroies. Connal prend la place d'Ogan, Connal, dont le bras n'était pas faible dans les combats.

Cathula rencontre ce rayon de jeunesse qui avait combattu avec Ossian. Il cherchait dans le champ de bataille à mériter la gloire. Son cœur s'émut en faveur de cet étranger, en le voyant briller d'une beauté majestueuse, « Quel dommage, dit-il en lui-même, que cette lumière s'éteigne si promptement! Pourquoi, aimable guerrier, t'exposes-tu à périr si jeune? tu ressembles au jeune arbre de la vallée. Le vent de l'été joue à travers ses fleurs et répand leurs parfums dans les champs voisins. Retire-toi, enfant de la jeunesse, de peur que ta tendre mère n'ait à déplorer ta perte; retire-toi pour l'amour d'elle, afin que tu puisses combattre encore dans les occasions qui te sont destinées ».

« Je veux signaler la première », dit le jeune homme en se précipitant sur Cathula.

— « Ce sera donc en succombant sous la pesanteur de mes coups, répond le chef en levant sa lance ».

Comme deux torrens qui se rencontrent, comme deux vagues poussées par des vents contraires, ainsi combattent les deux héros. Le choc de leurs boucliers ressemble au bruit des flots qui se brisent contre un rocher. Leurs lances rompues volent en éclats; mais leurs épées sont dans leurs mains semblables à deux météores agités par des ombres ennemies. Le bouclier du jeune homme est percé dans le milieu; l'épée de Cathula traverse sa poitrine; le chef la retire empourprée de sang. Un ruisseau vermeil coule de la plaie sur le bouclier.

Ainsi qu'un grand sapin à demi-coupé est renversé par le vent des montagnes, fait dans sa chute trembler au loin la terre, et bouleverse les rochers qui l'entourent, ainsi le guerrier tombe sur ses armes retentissantes. Son pied est plongé dans un petit ruisseau, et son sang mêlé avec l'onde qui murmure.

« Je tombe, dit-il, lorsque la bataille cesse; je tombe dans le premier de mes combats, et ma renommée ne me survivra point. Mais non, je succombe à la force d'un héros, et mon nom subsistera avec le sien,

dans son chant de louanges. Le barde dira : Ce fut l'épée du chef de Carric-Thura qui perça le sein d'Anal. O barde, porté sur l'aile des vents, je t'entendrai, et je voyagerai avec joie sur mon nuage. Cathula, élève ma tombe sur cette verte éminence ; place à ma tête cette pierre grise. Mais le fils des âges futures ne la connaîtra pas. Il l'emploiera à construire un pont sur quelque ruisseau. Un vieux barde, ne la voyant plus à son ancienne place, dira : Qu'est devenue la pierre de celui qui fut vaincu par Cathula ? Ainsi mon nom demeurera dans l'oubli. O que n'as-tu cette épée, Annir de Sora ? tu l'arroserais de quelques larmes, quoique ton jeune ami soit tombé sans gloire. Cathula, suspends ce bouclier dans tes salles ; quoiqu'il ne m'ait pas garanti, il m'est encore cher. Jadis il me porta sur la mer orageuse ».

Ces derniers mots furent des flèches de mort pour l'ame de Cathula. Il reste immobile, comme l'arbre atteint par la foudre ; car il reconnaît le bouclier de ses pères ; il tombe sur le visage de son fils.

Nos héros se rassemblent autour d'eux. Nous étions debout, dans le silence de notre douleur, comme les pins de Gormla, observant la chute de leurs compagnons, lors-

qu'un esprit nocturne abat, dans sa colère, leurs têtes verdoyantes. Nous entendions par intervalles les paroles entrecoupées de Cathula, et nous répondions à sa douleur par nos soupirs.

« As-tu péri, disait-il, enfant de mon amour. As-tu péri, Conloch, par les mains de ton père? Etait-ce pour un tel exploit que j'ai tiré l'épée? O que n'ai-je péri au lieu de toi! Qu'on appelle désormais Cathula l'homme de douleur »!

Fingal vit l'accablement de son ami, et ses larmes coulèrent long-temps en silence. A la fin, il ordonna d'élever le tombeau de Conloch, et aux bardes de chanter son hymne funèbre. Il fit dénouer les courroies qui liaient les mains de Manos, et parla ainsi au chef des lances :

« Pourquoi, chef de Lochlin, fais-tu tes délices de la guerre? Pourquoi fais-tu perdre aux jeunes guerriers leur renommée future, en les dévouant à la mort au printemps de leur âge, comme la fleur qui ne vit qu'un instant? Pourquoi obscurcis-tu les jours des vieillards, et ajoutes-tu le fardeau de la tristessse à celui des années, sous lequel se courbe déjà leur tête blanchie? Pourquoi fais-tu répandre des larmes aux jeunes vier-

ges, et prends-tu plaisir aux sanglots des orphelins? Leurs soupirs sont-ils pour ton oreille comme l'harmonie des harpes, puisque tu les excites si souvent? Leurs larmes te semblent-elles un ruisseau rafraîchissant, puisque tu en es si altéré? Peux-tu sourire quand elles pleurent celui qui poursuivait les chevreuils de leurs collines? Le fils du chasseur ne rencontre-t-il pas assez de peines dans chaque bruyère? N'a-t-il pas assez à faire pour les vaincre? Pourquoi veux-tu répandre encore plus de maux sur sa route, et la joncher de glaives? Ne peux-tu, sans marcher dans le sang, parcourir le court espace qui nous sépare de la tombe? Le cerf de tes propres collines ne saurait-il te suffire? Veux-tu, pareil à ce brouillard, parcourir chaque plaine, tandis que le vent bruyant, qui doit dissiper sa sombre vapeur, est si proche de lui? Vois le sang de Conloch, et la douleur de Cathula. Vois l'épée forgée par Luno; mais mon épée, ô Manos, ne cherche point ton sang. Pars, retourne vers ton épouse, et poursuis tes cerfs. Mais que tes vaisseaux n'avancent plus vers Morven ni sur la côte orageuse d'Inistore ».

« S'ils y reparaissent, dit Manos, puisse ce bouclier, par lequel jurait mon père, ne

plus défendre ma poitrine! ô que n'ai-je toujours pensé de même! car celui qui est tombé était cher à mon cœur ».

Il partit, plongé dans l'affliction ; nous suivîmes le chef de Carric-Thura. Il marchait lentement et en silence, et souvent au milieu d'un soupir interrompu, il considérait le tombeau de son fils.

FIN DU POËME DE CATHULA.

NOTES DU POËME DE CATHULA.

(1) Le barde de Cathula commence son récit. — Le tumulte de la guerre est heureusement contrasté dans ce paragraphe avec les plaisirs de la paix décrite dans le suivant.

(2) Ce chant des filles d'Icroma paraît avoir été un chœur, espèce de composition très-ancienne, et fort usitée encore aujourd'hui dans les montagnes d'Ecosse. La mesure de ces chants est adaptée aux différens exercices des rameurs, des moissonneurs, des foulons, etc. Ils allègent beaucoup le travail, et animent les travailleurs. (*Page* 332. « J'entends la voix du chant dans Icroma.

(3) La situation de Cathula était d'autant plus alarmante, qu'il avait encouru le déplaisir du chef de Sora, en donnant contre lui des secours à Sgaro.

(4) Toutes les fois que les anciens poëtes erses font usage de cette expression, c'est des empereurs romains qu'ils veulent parler.

(5) Les anciens poëtes erses avaient un bonheur particulier dans le choix de leurs comparaisons. Ils les tiraient toujours d'objets frappans et familiers, capables par conséquent de faire une impression vive sur l'imagination, tandis qu'une certaine combinaison de sons harmoniques et correspondans les uns avec les autres, particulière à la poésie celtique, s'emparait fortement

de l'oreille et de la mémoire. Cette vivacité dans les images et cet arrangement des sons contribuaient infiniment à la conservation de leurs ouvrages par la tradition orale.

(6) C'est le nom du fils de Rinama.

(7) Cette image est admirablement continuée dans l'extrait suivant d'une élégie composée à Saint-Kilda.

« Soyez tranquilles, mes chers enfans. Votre père ne tardera pas à revenir avec la dépouille du rocher. Qui peut te retenir, ô mon bien-aimé? Pourquoi ton absence est-elle si longue aujourd'hui? As-tu oublié ta jeune épouse et tes enfans, ta sœur chérie et ta mère accablée de vieillesse? Non, mais peut-être les oiseaux ont été rares, ou dispersés au loin; peut-être, hélas! la corde de ton arc a été faible, ou le rocher glissant. Qui peut te retenir, ô mon bien-aimé? Je veux, de cet avancement du rocher, voir si tu reviens ».

« Je ne vois venir personne à travers les coteaux grisâtres. Mais qu'aperçois-je à leur pied? Quel est cet infortuné dont les vagues se jouent? Ah! c'est lui, c'est mon bien-aimé; il sera tombé de leur hauteur effrayante. O mon bien-aimé, ne m'entends-tu pas, n'es-tu pas touché des pleurs de ton épouse et de tes petits orphelins? Ta sœur t'appelle aussi, et dans la faiblesse de ses vieux ans, ta mère est en proie à la douleur. Mais tu ne m'entends pas; tu ne te lèveras plus. O mon bien-aimé, dans quel abandon tu nous laisses! Désormais le poisson folâtrera en sûreté dans la mer; les oiseaux traverseront librement les cieux; leurs œufs resteront dans la fente des rochers. Celui qui nous les apportait n'est plus. O mon bien-aimé, dans quel abandon tu nous laisses »!

MANOS,

POËME.

SUJET.

Ce poëme est une continuation du précédent. A son retour d'Inistore, Fingal trouve dans Icola, petite île déserte, un vieillard navré de douleur, qui lui raconte son histoire. Fingal et ses guerriers l'emmènent avec eux, et lui promettent de venger les injures dont il se plaint. En arrivant sur la côte de Morven, ils trouvent Manos qui, nonobstant sa promesse, a mis à profit leur absence, et s'est hâté d'y aborder avant eux. Ils lui offrent la paix, Manos la rejette. Après un duel comique entre deux de leurs vassaux, Fingal et Manos décident leur querrelle seul à seul. Le dernier est vaincu et blessé à mort. Le combat fini, Umad, le vieillard amené d'Icona, retrouve sa fille qu'il n'espérait plus voir, et obtient des secours de Fingal.

MANOS (1),

POËME.

DESCENDS du lieu de ton repos, harpe plaintive de Cona! descends, ô toi qui es suspendue entre les boucliers de mes pères, entre ces boucliers couverts d'une rouille épaisse! Les vents sont déchaînés. Les ombres voyagent sur leurs ailes bruyantes. Au son de ta voix, elles arrêteront peut-être leurs coursiers aériens, afin de s'entendre célébrer. Oui; car déjà la nuit est calme : rien n'agite la surface azurée de l'Océan; l'air n'ébranle pas même la feuille desséchée; le duvet du chardon y demeure suspendu; la lune repose dans son palais; ses rayons se jouent sur la vapeur abaissée du vallon; les bords grisâtres de cette vapeur sont l'habitation des ombres; elles se penchent silencieusement sur le barde, car elles aiment encore ses chants.

Ombres chéries, non, Ossian ne trompera point votre attente. La harpe de Cona ne gardera point le silence, tandis que vous planez dans son voisinage. Elle n'est pas mélodieuse comme les harpes aériennes, car sa

voix, affaiblie par l'âge, est désormais lugubre. Vous l'aimez cependant, parce qu'elle réveille la mémoire des événemens passés, et rappelle nos jours de bonheur. Vous vous penchez sur le bord de vos nuages pour l'entendre, comme un barde écoute la faible voix de la sauterelle dans une vallée que le soleil échauffe de ses rayons. « Je l'écoute, dit-il, parce que dans ma jeunesse je me plaisais à l'entendre ». C'est ainsi que vous aimez encore les chants d'Ossian. Mais n'est-il point de bardes qui vous suivent dans vos courses ténébreuses, qui fassent retentir vos salles obscures des chants de la nuit? Où est Ullin, le vieux barde des temps anciens, avec sa harpe dont les sons tremblans étaient si doux? Alpin, où résonne ta voix charmante? Et toi, harmonieux Garril, où es-tu? Avez-vous oublié les chants de Selma? Gardez-vous le silence quand il s'agit de célébrer les héros de Morven? Non, fils du chant, vous faites encore retentir vos harpes en leur honneur. Vos sons se mêlent aux soupirs de la montagne. La biche attentive les écoute sous les arbres de son ruisseau, quand les rayons de la lune brillent sur la vallée, et que tout est calme à l'entour. Quelquefois aussi j'entends vos douces voix dans le vent

frais de la nuit, quand il agite à peine le bord des feuilles desséchées du chêne. Des milliers d'ombres, remplies d'une joie mélancolique, se rassemblent autour de vous pour écouter leurs louanges. Elles s'appuient sur leurs lances immortelles; leurs boucliers, semblables à l'immense vapeur qui entoure la lune obscurcie, sont suspendus sur leurs baudriers à demi-cachés. Le météore qui leur tient lieu de glaive se prolonge derrière elles, enfermé dans son obscur fourreau.

Mais que vous êtes devenus faibles, ô mes amis, vous dont la force était jadis si terrible! Un tourbillon se précipite; il chasse devant lui le barde et sa harpe, et les héros roulent pêle-mêle dans le même nuage. Leur mélodie se répand encore dans le silence de Morven; on les entend dans le vent éloigné. Ils mêlent leur voix au murmure du Lora.

Ce n'est pas ainsi que je vous ai vus jadis, héros des forêts de Morven! Vous n'étiez pas tels lorsque, comparables pour la force aux mille fleuves de Fingal, vous le suivîtes aux combats où l'appelait Manos, Manos qui fit éclater sur Lora le tumulte de la guerre, comme on voit éclater sur le Lumon la tempête soudaine qui enveloppe le matelot au moment où il repose sa tête, et dit à ses com-

pagnons : « A présent nous aurons le calme ».

Nous partîmes de la baie de Carric-Thura. La nuit tombante s'étendait de vagues en vagues, et les uuages accumulés cachaient les étoiles. « O Nuit, s'écrièrent les bardes, comme tu es sombre! O Morven, lève ton front parmi les nues! O Selma, répands ta clarté! Tonthena, secoue ta chevelure enflammée au-dessus des brouillards. Uloicha (2), fais voir ta lumière aux voyageurs de l'Océan; et toi, lune favorable, élève ton large disque sur les flots, et déploie sur les nuages l'éclatante blancheur de tes voiles.

Mais quelle est cette faible lueur qui jette dans l'obscurité ses rayons incertains? Elle ressemble à l'œil d'une ombre, quand il lance une sombre flamme, et que des vents orageux soulèvent par intervalles sa chevelure de vapeurs. C'est quelque esprit bienfaisant qui vient nous servir de guide; dirigeons notre course sur ses traces.

Nous atteignîmes la lueur, mais nous ne trouvâmes point d'esprit bienfaisant. C'était le flambeau de la caverne d'Icola (3). Il était près de s'éteindre, après avoir brûlé pendant la moitié de la nuit. Comme nous approchions, l'accent de la douleur frappa notre oreille. Des soupirs fréquens se mêlaient au

bruit des roseaux agités ; ils sortaient du creux du rocher à travers l'herbe mousseuse qui en couvrait l'entrée. Nous nous arrêtâmes pour prêter l'oreille à ces sons. Nos ames belliqueuses en furent attendries.

« Tu es tombé, ô toi, l'ami de ma vieillesse, et je demeure seul dans la caverne de mon rocher ! Je succombe sous le poids de la douleur et des ans. O toi, le dernier de mes amis, pourquoi m'as-tu quitté si promptement ? O que n'ai-je péri avant toi ! tu aurais versé des larmes sur mon corps inanimé, et répandu de la poussière sur ma froide argile. Mais tu n'aurais pu me survivre long-temps. Tu aurais dépéri dans ta douleur comme la fleur d'Etha, quand sa racine est rongée par un ver invisible. Je me rappelle ton affliction, quand la nourriture m'a manqué ; ta proie restait entière auprès de toi. Si j'étais mort, tu serais descendu avec moi dans la tombe ; puis-je faire moins pour toi ? Mais puis-je désirer de vivre, privé de l'usage d'un pied ? M'est-il possible de poursuivre les bêtes fauves d'Icola ? ou bien ai-je d'autres amis qui, dans leur chasse, apportent les cerfs à ma caverne ? Ah ! faut-il que le dernier d'entre eux y soit venu ! C'est avec lui que tu es tombé mort sur le rocher.

« Mais tu ne voudrais pas me laisser seul, ô Gorban (4)! Je crois avoir entendu les pas de ton ombre. Jusqu'à ce qu'Umad t'ait rejoint, tu ne songes pas à poursuivre les biches des nuages. Bientôt il ne restera plus rien du cerf que tu m'as laissé, et alors j'irai te retrouver dans les nues. Jusque-là, continue d'errer aux environs de ma caverne. Je te creuserai un tombeau sous l'ombrage épais qui l'avoisine; et puissent des mains officieuses, dans le cours d'un voyage maritime, ouvrir mon étroite demeure à côté de la tienne »!

« Habitant de la caverne, dit Fingal, pourquoi soupires-tu pour l'étroite demeure? La nuit du tombeau n'est-elle pas assez longue, sans que tu désires d'accélérer ses ténèbres? Tu n'es pas dénué de secours, quoique tes membres soient engourdis par la vieillesse, et que tes amis aient pris la route des années qui ne sont plus. Habitant du rocher, ceux qui t'environnent maintenant ne sont pas les ennemis du faible ».

— « Je sais, enfans de la Nuit, que vous n'êtes pas les ennemis du faible; mais vous êtes faibles vous-mêmes. Vous ne sauriez poursuivre le cerf pour Umad, ni creuser son tombeau quand il aura cessé de vivre; mais vous n'êtes pas les fils des vents : je vois

briller vos armes d'acier. Venez, ô étrangers, dans ma caverne; venez et cessez de voyager dans l'obscurité. Souvent j'ai préparé la fête pour les fils des autres terres; souvent leur présence a réjoui mon cœur; mais à présent je ne vois plus d'étrangers, quoique ma caverne soit ouverte pour les recevoir, et que j'y tienne un flambeau toujours allumé pour diriger leurs navires. Venez, interrompez vos courses nocturnes, et partagez mon repas. C'est le dernier présent de l'ami que j'ai perdu. Le voilà sans vie, mon fidèle Gorban!... Le voilà étendu pour ne se relever jamais »!

Nous entrâmes, et nous vîmes le chien blanc que pleurait le vieillard, penché sur lui, et s'étayant d'une lance sans pointe dont l'extrémité supportait sa joue baignée de larmes. Le vent qui parcourait la caverne étendait sur sa poitrine sa barbe de neige, et faisait flotter sur son col ses cheveux blancs et rares. « Tu ne te lèveras plus, disait-il en soupirant; tu ne sauteras plus avec joie dans les bruyères. Tu n'apporteras plus à ma caverne le fils fatigué de la montagne; non...., mais, ô Gorban! nous nous retrouverons sur les nuages (5) ».

Nous partageâmes le repas d'Umad, et nous écoutâmes son histoire.

« Celui que vous voyez tremblant sous le poids des années, n'était pas autrefois, nous dit-il, l'habitant d'une caverne solitaire. Il était chef de la vallée retentissante de Stramora. Stramora, vallée chérie, des ruisseaux azurés coulaient aux pieds de tes rochers grisâtres, et des bois verdoyans couronnaient tes hauteurs majestueuses. Une foule de héros prenait part à mes fêtes durant la paix, et venait se ranger sous mes bannières flottantes dans les jours de la guerre. Mes cerfs parcouraient plusieurs montagnes, et se désaltéraient dans les ruisseaux éloignés. Le soleil du matin se levait avec joie sur ma demeure, et les voiles du soir n'étaient point dans mes salles les avant-coureurs des ténèbres. On y voyait resplendir deux aimables lumières, la valeur naissante de Morad, et la douce beauté de Lamina. Mais elles ressemblèrent à ces rayons qui ne brillent que peu de temps dans une vallée riante. La tempête accourut, et elles s'éclipsèrent. Calmar vit la beauté de ma fille, et rechercha son amour; mais elle suivit Morloch aux ruisseaux de Glendivar. Calmar furieux me déclara la guerre. L'âge affaiblissait le bras d'Umad, et mon fils était encore jeune. Il ne pouvait encore lever qu'une lance légère, et le bouclier de sa jeu-

nesse était mince. Il avait ouï vanter la gloire de l'ami des étrangers, de Fingal, chef du montueux Morven ; il partit dans la nuit pour aller lui demander du secours. Mais Calmar apprit ses desseins, et une mort prématurée m'enleva mon fils. Son dernier cri frappa mon oreille. Je pris mon bouclier, mais je le trouvai pesant. J'endossai ma cuirasse ; mais mes genoux tremblèrent sous son fardeau. En vain je m'efforçai de tirer mon glaive. Calmar m'envoya dans cette île déserte. Gorban reconnut le bruit de mes pas. Depuis deux jours il était sur le tombeau de mon fils, et l'arrosait de larmes. Les cerfs ne l'occupaient point dans ses songes. Quoiqu'endormi, il pensait à Morad ; Morad était l'objet de ses fréquens soupirs, car Morad ne devait plus le conduire à la chasse, et parcourir avec lui le désert. Gorban entendit mes pas et me suivit. Mais sa marche était triste et lente, comme était la mienne quand je portais Morad à sa dernière demeure. Depuis ce jour, trois longues années ont fui devant moi. Une chute m'a ravi l'usage d'un de mes pieds ; quoique, pour le vieux guerrier, le fardeau de la vie soit aussi lourd que celui des armes, j'aurais encore pu le supporter si tu étais resté avec moi, ô mon cher Gorban ; mais à présent

que tu m'as quitté, je n'ai plus d'autre espérance que celle de te suivre bientôt ».

Nous fûmes touchés du récit du vieillard. Fingal lui promit de le rétablir à Stramora. Il jeta les yeux sur Gorban, et nous l'entendîmes soupirer. « O si ta tombe pouvait être auprès de la demeure d'Umad »! Nous le lui promîmes, et la face du vieillard fut réjouie.

Le vent sifflait à travers l'herbe desséchée, et agitait les arbres ondoyans. Un souffle plus violent descendit de la montagne. Sa marche était comme le tonnerre éloigné au-dessus d'un fleuve profond. Ce vent portait un fantôme à demi-caché. Il agitait en passant un météore semblable à une épée. Plus haut, on entrevoyait la lune à l'extrémité des bruyères. Elle paraissait teinte d'un rouge sombre. Quelques-uns d'entre nous entendirent les paroles du fantôme : « Guerriers de Morven, hâtez-vous », nous disait-il en passant sur son tourbillon.

Nous déployâmes nos voiles, et nous volions sur la mer. Notre vîtesse était semblable à celle de la baleine d'Inistore, quand l'orage de Lochlin est près de l'atteindre. Nous arrivâmes en silence à la côte de Morven. Manos y était déjà. Il avait su que Fingal était absent, et l'air avait emporté ses sermens.

Le matin s'élance des portes de l'Orient. Morven élève sa tête dans la lumière grisâtre. La vapeur blanche monte du ruisseau de Lora; elle s'élève à la moitié de la colline, et découvre à notre vue une armée encore endormie. « Je veux, dit Connan, monter vers ces troupes, et donner la mort à leur chef. Pourquoi nous tromperait-il encore avec ses promesses »?

« Cœur pusillanime, dit Fingal, peux-tu croire que si Manos est un parjure, Fingal veuille se rendre méprisable à son exemple? Aucun de mes guerriers, pareil à la flèche de la nuit, a-t-il jamais attaqué l'ennemi sans avoir auparavant frappé le bouclier? Jeune Fergus, où es-tu? Va à cette armée, dis-lui que Fingal n'a jamais tiré son glaive qu'on n'ait refusé la paix (6) ».

Fergus obéit, doux comme le soleil du matin sur la montagne, quand ses rayons baignent dans la rosée et que les arbres fleuris paraissent s'épanouir dans le lac; mais la bise s'élève et ride pour un moment la surface unie. Les collines dorées et les arbres qui se peignaient dans l'onde disparaissent. Toute leur beauté s'évanouit pour un temps. Tel parut mon frère bien-aimé quand il revint de l'armée de Lochlin. Fingal vit qu'il fallait

combattre. « Manos demande le combat des héros ».

« Il aura le combat des héros, dit le présomptueux Connan; je veux apporter à Fingal la tête de ce chef ».

Connan pouvait-il ignorer la faiblesse de son bras (7)? Il avance; mais Manos ne veut pas combattre avec le faible. Il commande à Fuathas, dont le caractère est semblable à celui de Connan, d'aller se mesurer avec lui.

Dans les batailles de Lochlin, Fuathas restait toujours en arrière, et là même il ne cessait encore de craindre. Une nuit que l'on combattait à la clarté de la lune, Fuathas était derrière l'armée, sur le rivage d'un ruisseau éloigné. Un héros de haute taille paraît à l'autre bord; sa lance semble encore plus élevée que lui. Fuathas prend la fuite; le guerrier le poursuit de près. Fuathas, dans sa frayeur, tombe en sautant le ruisseau. A sa grande joie, l'ennemi tombe sous lui. « En vain demanderais-tu quartier », lui crie-t-il en tirant son épée. Mais Fuathas ne saisit que son ombre. A présent, Fuathas, tu n'as pas moins sujet de craindre, puisque tu vas engager le combat avec Connan.

Nous le vîmes sortir de l'armée de Lochlin; mais la rouille était sur sa lance. Le bruit

de son bouclier ressemblait aux cris que poussent les oiseaux, lorsqu'ils se préparent à combattre les vents ou les vagues. Connan tremble; mais il se rappelle qu'il est sous les yeux de Fingal. Il s'élance avec son épée, et frappe le panache gris qui flotte sur le casque de Fuathas. A ce coup, l'habitant de Lochlin tombe saisi de peur. Il se croit blessé à la tête. Connan se retourne pour voir si Fingal l'examine. En même temps l'épée de Fuathas vient par derrière, et sépare ses deux oreilles de sa tête vaniteuse. Eperdu, gémissant, il se précipite dans notre armée, il tombe aux pieds de Fingal : « Je meurs en brave, s'écrie-t-il! Fingal, venge la mort de ton héros ».

L'armée de Manos s'avance, et développe à nos yeux ses boucliers, ses lances, ses cuirasses et ses épées sans nombre. Plusieurs de ses guerriers sont armés de haches meurtrières (8). Nous marchons tranquillement à leur rencontre, et la joie s'étend sur Morven.

Mais quel est celui qui descend à grands pas de nos collines? Ce guerrier est dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Sa lance est haute comme un arbre, son bouclier est semblable au disque argenté de la nuit. Il est de la terre des Etrangers, et demande s'il peut combattre dans notre armée. Fingal

considère avec joie ce guerrier, et bénit la valeur de sa jeunesse. Mais Manos a demandé le combat des héros; car il se souvient d'avoir été fait prisonnier dans Inistore, et son orgueil s'élève comme le tourbillon des vents sur les vagues sombres, quand le matelot frémit de l'approche du danger.

Nous nous arrêtons, rangés en bataille. Fingal avance dans sa force. Le son de ses armes est pareil au bruit que fait l'esprit de Loda, quand il répand son souffle sur la terre, et que ses pas sont marqués par la mort et la terreur. Il frappe de sa lance son large bouclier: sa cuirasse retentit dans sa marche. Ce bruit est comme le mugissement de cent vagues élevées par l'ouragan furieux, contre les flancs noirâtres d'un rocher. La tempête s'amasse sur le front du héros. Sa main élève la brillante épée de Luno. Sa chevelure est agitée par le souffle des vents, comme l'écume blanche d'un ruisseau qui tombe du rocher de la montagne. Les humbles collines retentissent derrière lui, et la terre tremble sous ses pas. Lochlin voit sa face terrible. Il voit le feu de la bataille étinceler dans ses yeux, et le cœur de ses guerriers bat avec plus de vîtesse.

Les chefs se joignent: les armées regardent

avec une admiration mêlée de crainte ce combat mortel. Mais qui pourrait essayer de le décrire? Leurs boucliers se partagent. Leurs épées bleuâtres sont brisées, et leurs lances volent en éclats. Les rochers répètent leurs coups, et l'air en retentit. A la fin, Manos est renversé.

« Tenez le perfide, dit Connan, jusqu'à ce que je lui aie coupé la tête ».

« Je suis, dit Manos, entre les mains de Fingal. Sa colère ne jette point, comme la tienne, une flamme méprisable ».

« Oui, tu es entre mes mains, dit Fingal; mais ma renommée ne sera pas souillée par le sang d'un ennemi vaincu. Sois libre encore une fois; mais ton épouse pleurera, si tu tombes de nouveau sous mes coups ».

Il dit; mais la pâleur couvre le visage de Manos. Il se meut, et sa lance tremble sous le poids de son corps. Son pied rencontre un chardon. Manos est étendu sur la bruyère. Une large blessure est dans ses flancs. Son bouclier s'est écarté de son sein, pour l'offrir à l'épée de Fingal; car il fut témoin des sermens que Manos a trahis (9).

On éleva sa tombe; mais que pouvaient dire les bardes (10)? Manos était un parjure. Quand on lui demandait ce qu'étaient deve-

nues ses promesses : « Hélas ! disait-il, je les ai laissées où je les ai faites ». Manos, tu étais vaillant, mais ton ame était sanguinaire et perfide.

Nous arrivâmes aux salles de Selma. Le jeune héros qui avait joint notre armée était avec nous ; mais sa contenance était triste. Souvent il jetait les yeux sur la colline. « C'est là, disait-il, que j'ai laissé sur les bruyères l'épouse de mon amour. Nous avons fui la force de Calmar ; car les héros qui le suivaient, les héros des fleuves de Borba étaient nombreux, et les amis de Morloch étaient tombés ».

Ces mots parvinrent à l'oreille d'Umad, appuyé sur son bâton, et tel qu'un arbre à demi-renversé sur Léna. Son ame se rouvrit à la joie. « Lamina, s'écria-t-il ! elle vint et courut dans les bras de son père. Nous vîmes l'alégresse mutuelle de leurs ames, et nous nous étonnions de verser des pleurs au milieu de notre alégresse. Ces larmes étaient douces ; telle la rosée qui tombe du chêne de Morla, quand son vert feuillage s'épanouit dans les jours du soleil.

« Aujourd'hui, dit Fingal, nous fêterons les étrangers. Demain nous secourrons les enfans de la douleur. Le bouclier de Mor-

ven couvrira l'infortuné. Cette épée brille avec joie quand elle est tirée pour le défendre. Alors seulement le glaive que forgea Luno, dit : J'ai long-temps à être baigné dans le sang ».

On passa la nuit dans les chants et les festins. Tu ne fus pas muette, ô ma harpe! alors tes accens n'étaient pas lugubres; tu fus environnée de tes compagnes, comme moi de mes amis. Fingal, les bardes et les héros se penchaient de côté sur leurs siéges pour t'écouter. O ma harpe! en ce moment nos amis n'étaient pas un brouillard silencieux, étendu sur la vallée, et tes accords ne ressemblaient point à une voix plaintive dans l'arbre creux de la montagne. Ossian lui-même n'était pas un arbre couvert d'une mousse grisâtre, et dépouillé de toutes ses feuilles.

FIN DU POËME DE MANOS.

NOTES DU POËME DE MANOS.

(1) Plusieurs circonstances de ce poëme sont si bien calculées pour s'imprimer dans la mémoire de la multitude, et frapper son imagination, qu'il est un de ceux que répètent le plus souvent les amateurs de ces chants anciens. Plusieurs font un poëme séparé du morceau où il est question d'Umad et de son chien. Umad signifie *un homme passionné*.

(2) *Tonthéna, Uloicha,* noms d'étoiles. *Voyez* l'explication des noms de villes, etc.

(3) Ce nom est encore celui d'une des Hébrides; mais on n'ose assurer que ce soit l'île dont parle Ossian, presque toutes les Hébrides ayant perdu leurs anciens noms, et conservé uniquement ceux qui leur furent donnés par les étrangers qui s'en rendirent maîtres, lorsqu'elles étaient sujettes de la Norwége. Voilà pourquoi on ne saurait trouver dans la langue gallique l'étymologie des noms de ces *Innsegall,* ou îles des étrangers, tandis que ceux de tous les cantons, promontoires, etc. de l'Ecosse sont en général significatifs, et ont leur étymologie dans la langue.

(4) Les plaintes d'Umad ne sembleront ni extravagantes ni contraires à la nature si l'on considère la situation où il se trouve : boiteux, âgé, seul dans une île déserte et dépourvu de tout autre moyen de se procurer sa subsistance, son chien était tout pour lui. Cet animal paraît aussi avoir été remarquable par son

attachement et son intelligence. Il avait passé deux jours et deux nuits sur le tombeau du fils de son maître, comme s'il avait eu dessein d'y mourir, si les besoins de ce vieillard ne l'avaient entraîné loin de ce tombeau, dans un exil volontaire.

Si nous jugeons de ce qu'étaient alors ces animaux par ce qu'ils sont aujourd'hui, nous nous méprendrons grossièrement. L'utilité dont ils étaient pour les hommes de ces temps reculés, les élevait à un rang auquel ils n'ont plus de titres. Leur éducation, leurs occupations étaient les mêmes que celles de leurs maîtres, et ils jouissaient constamment de leur compagnie et de leur amitié, ce qui devait beaucoup perfectionner leur instinct, si porté à l'imitation et si susceptible de reconnaissance. Ils logeaient sous le même toit que l'homme, ils s'endormaient à ses côtés, ils le voyaient à leur réveil, et ils cherchaient à lui ressembler, parce qu'il était le plus beau modèle qui frappait leurs regards. C'était à lui qu'ils étaient redevables du rang distingué qu'ils occupaient dans la nature, et lui en témoignaient leur gratitude en s'efforçant de lui plaire et de le servir. Cette amitié réciproque devenait à la fin si intime que presque tous les peuples chasseurs croyaient que, jusque dans leur paradis, ou ce ciel qu'ils espéraient avoir pour demeure dans l'autre vie,

Leur chien, fidèle ami, serait toujours près d'eux.

POPE.

(5) J'ai déjà observé que l'histoire d'Umad et de son chien est au nombre des fragmens d'Ossian qui sont le plus répandus. Comme les anciens Calédoniens vivaient de chasse, il était naturel qu'ils eussent un attachement particulier pour leurs chiens, et qu'ils fissent grand cas

des poëmes où cet attachement était célébré. Un ancien proverbe renfermé dans un distique, et qu'on omet rarement lorsqu'on chante cet épisode, le place au même rang que Dargo, comme étant digne d'une attention distinguée.

(6) Cette phrase a passé en proverbe, et on la cite pour faire entendre que la force doit toujours être accompagnée de la clémence, ou qu'on ferait bien, s'il était possible, d'éviter les querelles.

(7) L'héroïsme de Connan, différent de celui de tous les autres guerriers de Fingal, gît principalement dans ses discours. Il est, par cette raison, tourné en ridicule toutes les fois que l'occasion s'en présente. Peut-être aussi quelques malheurs dont il avait été cause, et en particulier la mort de Dermid, avaient contribué à le faire haïr. Il est appelé, dans un des poëmes d'Ossian, l'héritier de tout ce qu'il y eut jamais d'hommes malfaisans. Souvent aussi il le nomme *l'opprobre des héros de Fingal.* Et son aventure avec Fuathas lui valut le surnom de *Connan sans oreilles.* Rien ne dépose davantage en faveur non seulement de la bravoure, mais encore de la vertu de ces héros, que l'habitude où ils étaient de regarder comme un phénomène extraordinaire un seul d'entre eux qui manquait de ces qualités, et de le noter ainsi d'infamie. Le nom de Connan a passé en proverbe dans la langue gallique, pour signifier un homme de méchant naturel.

(8) Il n'est pas fait mention de cette arme parmi celles de Fingal. Elle était probablement particulière aux Scandinaves, et la même que la hache de Lochaber, adoptée depuis par les Calédoniens.

(9) Allusion au serment qu'il avait fait sur son bouclier, à la fin du poëme précédent, de ne plus inquiéter Fingal ni aucun de ses alliés. L'horreur du poëte, ou plutôt de la nation dont il exprimait les idées, pour de semblables perfidies, est fortement marquée par le ressentiment qu'il en attribue au bouclier de Manos. Connan lui-même, malgré sa bassesse, était si frappé de l'énormité de ce crime, qu'il le jugeait digne d'une mort soudaine.

(10) De tous les malheurs possibles, le refus du chant funéraire était regardé par les anciens Ecossais comme le plus terrible. Des chants du barde dépendait non seulement leur réputation en ce monde, mais encore leur félicité dans l'autre. Cette persuasion ne pouvait manquer d'avoir une heureuse influence sur leur conduite, puisqu'elle les excitait sans cesse à des actions nobles et généreuses. Même quelque temps après l'extinction des druides, les bardes conservèrent leur supériorité, et s'acquittèrent de cette partie de leurs fonctions sans acception de personnes. Dans l'occasion actuelle, nous voyons l'impartialité d'Ossian dans le portrait qu'il fait d'un ennemi. Il célèbre sa générosité ici et ailleurs, mais malheureusement il y joint toujours le plaisir qu'il trouvait à répandre le sang.

Les bardes celtiques ne punissaient personne dans l'autre monde, à l'exemple des poëtes grecs et romains, pour avoir été malheureux dans celui-ci. Les bardes ne rendaient les morts responsables que de leurs propres fautes; et comme ils ne faisaient jamais quartier aux vices, ils condamnaient les coupables à des châtimens proportionnés à leurs crimes, non seulement pour une centaine d'années, mais pour toujours, ou du moins

jusqu'au temps où l'univers devait subir une révolution générale par l'eau ou par le feu. La morale qu'ils enseignaient n'était pas ce qu'il y avait de moins précieux dans leurs poëmes. Et c'est une chose à observer, que tous les passages moraux d'Ossian sont courts et frappans dans l'original, comme s'il avait eu dessein de les graver dans la mémoire, et de les faire passer en proverbes, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs d'entre eux. Lorsque quelqu'un manque à sa promesse, on lui rappelle assez ordinairement le crime et le sort de Manos, en lui citant des vers de ce poëme.

DUTHONA,

POËME.

SUJET.

FINGAL, en poursuivant Dorla qui avait pillé Selma durant son absence, aborde de nuit à l'île de Duthona, où demeure Conar, son ami. Dorla, qui est aussi venu dans cette île, et qui a vaincu Conar, s'aperçoit de l'arrivée de Fingal, et veut l'empêcher de prendre terre. Fingal, persuadé qu'il n'a en tête que des amis, se contente de les faire un peu reculer. Mais quand le jour vient, il reconnaît sa méprise. Il est instruit des malheurs de Conar, qu'on découvre par hasard dans une caverne où l'a enfermé Dorla. Il envoie des batteurs d'estrade observer les démarches de l'ennemi. Le lendemain, ses guerriers et ceux de Conar livrent bataille à Dorla, qui est défait. Minla, fille de Conar, que l'on a trouvée déguisée en jeune barde, est rendue à son père au moment où il l'espérait le moins, et il la donne en mariage à l'un des héros de Fingal.

DUTHONA,

POËME.

« OMER, pourquoi mugir avec tant de force sur les côtes escarpées de Morven? O vent du midi, pourquoi déployer ta furie contre la base de mes collines retentissantes? Est-ce pour retenir mes vaisseaux loin de la terre de l'ennemi et retarder l'accroissement de ma gloire? Océan, tes vagues rugissent en vain; et toi, vent du midi, en vain souffleraient-tu avec plus de violence. Vous ne pouvez retenir les voiles de Fingal loin du rivage écarté qui recèle Dorla. Votre rage bruyante s'affaiblira bientôt, et la surface des mers où je règne sera calme, ô vent du midi, quand tu seras retiré dans les bocages du désert! Oui, ta force s'épuisera; mais la renommée de Fingal est durable; elle parviendra jusqu'aux régions lointaines ».

Le chef a parlé, et ses héros se sont rassemblés autour de lui. La chevelure épaisse de Dumolach flotte dans l'air. Leth se penche sur son bouclier d'airain; on y voit les traces nombreuses des coups dont il fut frappé. Morlo brandit sa lance éclatante, et

la joie de la bataille brille dans les yeux de Gormallon.

Nous avançons avec impétuosité à travers les flots écumeux de l'Océan ; les baleines épouvantées fuient devant nous sur les vagues ; les îles se rangent de côté pour nous ouvrir un passage, ou se cachent derrière notre vaisseau. Celle de Duthona élève sa tête comme le rocher du rivage marécageux dont la vague éloignée semble de temps en temps intercepter la vue. « Voici la terre de Conar, dit Fingal, la terre où demeure l'ami de mon peuple ».

La nuit descend sur les noirs abîmes ; le matelot annonce par ses cris les ténèbres qui l'enveloppent ; il erre sans suivre de route certaine, et cherche en vain l'étoile qui doit le guider. Un moment, il l'entrevoit sur les bords déchirés d'un nuage, et la montre avec joie à ses compagnons ; mais bientôt la nuée se referme, et la clarté bienfaisante disparaît de nouveau. « La nuit est sombre ; que notre course soit dirigée vers la côte, jusqu'à ce que l'aurore jaunisse l'orient ; que les vagues obscurcies se revêtent de lumière, et que les monts présentent au jour leurs sommets parés de verdure ».

Nous touchons à la rade de Duthona ; mais

quel horrible fantôme nous apparaît sur le rocher ! il est haut comme le pin sur lequel il s'appuie. Son bouclier est un nuage immense, derrière lequel on aperçoit dans l'obscurité la lune qui s'élève. Cette colonne de brouillard d'un bleu sombre, terminée par une étoile ardente, lui sert de lance ; il a pour glaive ce météore qui resplendit sur la bruyère. Les vents soulèvent par intervalles sa chevelure comme des tourbillons de fumée ; et ces flammes qui roulent au fond de deux cavernes placées un peu plus bas, ce sont ses yeux.

Souvent Fingal a vu le fantôme qui annonce les batailles ; mais qui pouvait s'attendre à le trouver dans le séjour de Conar, l'ami de Morven ?

Fingal monte sur le rocher ; le glaive de Luno, agité par son bras, semble un météore lumineux ; Carril marche derrière lui. Le fantôme considère le guerrier qui s'approche, et s'envole sur l'aile du vent qui le porte. Fingal le poursuit de la voix. Les collines de Duthona entendent le son de cette voix redoutable ; leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Averti par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères, et allume les signaux d'alarme.

Fingal est de retour. — « Levez-vous, mes guerriers, dit-il en soupirant, levez-vous. Que chacun revête sa cotte de mailles, et place devant lui son large bouclier. Il faut combattre, mais non avec la joie que nous fait éprouver d'ordinaire le tumulte prochain des batailles. Nos amis trompés par les ténèbres viennent se mesurer avec nous, et Fingal ne veut pas dire son nom (1). Si nos ennemis venaient à savoir qu'il eût commis cette lâcheté, ils diraient : Les guerriers de Morven ont eu peur une fois. Non, il n'en sera pas ainsi ; que chacun revête sa cuirasse, et se couvre de son bouclier. Cependant, que la lance ne soit dirigée vers aucun but, et que les flèches volent dans l'air. Avec la lumière du matin, nos amis pourront nous voir, et notre joie sera grande dans Duthona ».

Nous rencontrâmes dans notre marche bruyante une armée qui s'avançait au milieu des ténèbres ; les flèches tombèrent sur nos boucliers comme un orage de grêle ; mais nous voulions épargner nos amis. Ils se rassemblèrent autour de nous comme les flots autour d'un rocher. Fingal vit que son peuple devait ou combattre ou périr ; il descendit de sa colline avec une impétuosité terrible,

semblable à une ombre qui s'est entourée des nuées de la tempête. La lune paraissait au-dessus de la colline, elle jetait ses rayons sur la lame étincelante du glaive de Fingal. Il brillait dans sa main comme un pilier de glace dans la cascade de Lora, quand le soleil est au milieu de son cours ; l'armée de Duthona vit cette flamme, mais elle ne put en supporter l'éclat ; elle se retira comme l'obscurité devant le jour naissant, et s'enfonça dans une forêt.

Nous avancions lentement comme le Lubar, quand il serpente dans les plaines de Dura, et nous arrivâmes aux bords d'un ruisseau profond qui coulait devant nous entre les bruyères ; ses rives étaient couvertes de fougères et d'antiques bouleaux ; là, nous parlâmes des combats et des actions des premiers héros. Carril célébra les temps anciens, et Ossian chanta les hauts faits de Conar, sans oublier la beauté de Minla, fille de sa tendresse. Les chants cessèrent. Le souffle d'un vent frais se joignit au murmure du ruisseau. Il nous apporta les accens de la douleur. Ses sons étaient doux comme la voix des ombres au sein des bocages, lorsqu'elles planent sur les tombeaux.

«Va, Ossian, dit Fingal, et cherche le

long du rivage ; quelqu'un de nos amis, renversé dans le choc de cette nuit, est sans doute étendu sur son noir bouclier. Amène-le à Fingal pour qu'il puisse appliquer sur sa blessure l'herbe de la montagne, de peur qu'un nuage obscurcisse notre joie dans la terre de Duthona ».

Je partis, et je prêtais une oreille attentive au chant de l'infortuné que j'allais secourir ; mes larmes coulaient en silence sur le ruisseau.

« Ma demeure est sombre et abandonnée, dans l'orage de la nuit ; au lieu de la voix de l'Amitié, je n'entends que le cri du hibou dans la fente de son rocher ; aucun barde n'est près de moi dans ma caverne solitaire, pour tromper par ses chants la durée des ténèbres ; mais la nuit et le jour sont la même chose pour moi. Le rayon du soleil ne pénétra jamais cette retraite obscure ; je ne vois point à l'Orient sa chevelure dorée, ni du coté de l'Occident les traits de pourpre qu'il répand quand il va disparaître. Je ne vois point la lune sortir avec éclat des nuages pâles, ou vaciller à travers les arbres sur la surface azurée du ruisseau. L'astre du jour, l'astre de la nuit n'éclaireront jamais l'antre de Conar. O que ne suis-je tombé dans la

bataille de Dorla! pourquoi la dernière demeure n'a-t-elle pas reçu ma fille? La gloire de Duthona a passé comme le rayon silencieux du soleil d'automne, lorsqu'il tombe sur les boucliers à travers l'ombre des brouillards. Les enfans sous le chêne de Duthona ressentent la chaleur, et bénissent le rayon bienfaisant; mais s'il est passé, ils tendent leur arc, et ne s'en souviennent plus. Oubliez-moi aussi, enfans de mon peuple, si toutefois Dorla ne vous a pas détruits, comme la gelée meurtrière détruit dans les bois les tendres boutons de rose. O que n'ai-je péri avant vous quand je marchai avec Fingal contre l'armée de Swaran! alors on eût élevé mon tombeau devant le rocher, et la voix d'Ossian eût célébré ma gloire; les bardes des années futures rassemblés en hiver autour du foyer d'un chef illustre, auraient dit à l'issue des festins: Ecoutez le chant de Conar. Mais on ne parlera point de ma gloire, mon tombeau ne sera pas connu. L'étranger rencontre une pierre noire dans Duthona, elle est couverte d'une herbe épaisse qu'il écarte avec la pointe de sa lance. Il aperçoit le tombeau qui se détruit. Quel est, dit-il, celui qui repose dans cette étroite demeure? L'enfant de la vallée lui répond: Nous ne le

connaissons pas ; aucun chant n'a conservé son nom ».

Conar, ton nom sera conservé ; tu ne seras pas oublié par la voix de Cona. Viens, quitte ta caverne, et lève de nouveau la lance de la bataille. L'ennemi tombera devant toi comme la fougère, et ta renommée fleurira comme le chêne vert de Duthona quand il montre sa tête majestueuse au-dessus du brouillard de la vallée, et qu'il déploie son feuillage luisant pour recevoir la pluie échauffée par le soleil.

— « Enfant de la nuit, ta voix est celle de l'Amitié, car les ombres ne m'effraient pas ; non, leur voix est agréable à Conar abandonné des siens ; oh! viens converser avec moi dans ma caverne ; nous parlerons des tombeaux et de la demeure aérienne des héros, nous nous entretiendrons des autres mondes ; mais, hélas ! nous nous tairons sur mes amis et sur ma renommée : elle s'est évanouie, ainsi que le brouillard se dissipe sur Mora quand le soleil est ardent, et que les nuages se retirent dans le désert. Mes amis sont éloignés de moi ; ils dorment à côté de leurs boucliers paisibles, et aucun rêve ne trouble leur repos en leur rappelant mon souvenir. Ah! laisse-les reposer, ombre de celui qui m'aima ; j'aurai bientôt comme toi pour demeure les

lieux paisibles où tu reposes ; nous visiterons ensemble les enfans de la douleur dans leurs grottes ténébreuses ; nous bannirons loin d'eux les soucis qui tourmentent leurs songes (2) ; nous transporterons leurs esprits dans les champs de la gloire ; là, nous ferons trembler l'homme vaillant à leur aspect : la courroie dont ils sont liés se changera en riche vêtement, et leur caverne deviendra le noble palais de Selma. Le bruit du vent sera pour eux la musique des harpes, et ses sifflemens à travers l'herbe sauvage leur sembleront les chants des jeunes vierges..... Mais jusque-là, enfant de la nuit qui voyages dans les airs, visite souvent Conar. J'aime ta voix, enfant aérien des ténèbres ».

Je coupai les courroies qui liaient les mains du chef de Duthona, et je l'amenai à Fingal. Leurs visages brillèrent de joie sous leurs cheveux blancs, quand ils se revirent ; ils se rappellèrent les jours de leur enfance, ceux où ils commencèrent à tendre l'arc dans la vallée mousseuse des ruisseaux, quand le duvet errant du désert était pour eux le cerf ou la biche des montagnes ; ils avaient ensuite passé l'un près de l'autre les années de leur jeunesse, et le chevreuil avait bondi sur Gormal devant leur course légère.

« Quel est, dit Fingal, celui qui a confiné l'ami de Morven dans sa caverne ? son bras doit être puissant, il faut que son épée soit inévitable dans les combats ».

— « Dorla sut que mon bras avait perdu sa force, il vint à ma demeure tandis que mes amis étaient absens. Je combattis ; mais le nombre l'emporta. Dorla est encore dans Duthona, Minla est triste en sa présence, et mon peuple est dispersé dans ses vallées les plus secrètes ».

Fingal entend les paroles de Conar, et son front si doux devient terrible comme le nuage qui couve la tempête ; il agite sa lance et fixe ses regards sur le glaive forgé par Luno. « Ce n'est pas le temps, dit-il, de reposer quand celui qui a pillé Morven est si proche ; son peuple est nombreux ; c'est lui que nous avons rencontré au milieu de la nuit, et nous l'avons pris pour l'armée de Conar. Ossian, Gormallon, dirigez vos pas le long du rivage. Dumolach et Leth, allez à la demeure de Conar ; si vous y trouvez Minla, étendez devant elle vos noirs boucliers et défendez-la. Que Morlo se poste au-dessus des bruyères, pour ôter à notre ennemi le pouvoir de déployer ses voiles avant que le soleil ait éclairé notre combat. Où es-tu,

Carril? viens près du chef de Duthona avec ta harpe. Ses sons ressemblent au rayon de lumière qui brille au milieu de la tempête; dès qu'il paraît, l'orage cesse, et l'obscurité s'enfuit dans le désert ».

Carril vint avec sa harpe; ses accords étaient doux comme le murmure des ombres sur le rivage de Lora, quand elles se cachent dans la vapeur blanche du milieu du jour, et que leur voix est portée par l'air frais du ruisseau..... Coule en silence, ruisseau de la nuit; permets-nous d'entendre le chant du barde.

« Sur le ruisseau de Lara penche un vieux chêne; au-dessous un seul chardon s'élève entre deux pierres mousseuses; il verse dans le ruisseau qui passe, les gouttes de rosée qu'il a recueillies. Là, paraissent deux ombres, quand le soleil est sur la plaine et que le silence règne dans Morven. L'une de ces ombres est la tienne, vieux Ural; tes cheveux flottent de même qu'une vapeur blanche sur deux nuages qui représentent tes yeux obscurcis. Que voit-on dans cette nuée de neige placée devant toi! mais quelle autre serait-ce que ta fille »?

« Les jeunes gens de Lara étaient à la chasse; ils préparaient la fête dans la ca-

bane du désert. Colgar les vit, et vint en secret à Lara, semblable au torrent qui se précipite tout à coup de la colline quand la vallée exposée au soleil n'a pas encore aperçu la pluie.... « Fille d'Ural, il faut suivre Colgar ; je vais enchaîner ton père. Il frapperait son bouclier, et se ferait entendre des jeunes chasseurs ».

— « Colgar, je ne t'aime pas ; laisse-moi ici avec mon père ; ses yeux sont faibles, et personne n'est près de lui dans sa vieillesse ».

« Colgar refusa de l'écouter. La fille d'Ural fut obligée de partir avec lui ; mais sa contenance était lugubre. Elle avançait accablée de tristesse, semblable au brouillard de la pluie quand le soleil est couvert de nuages, et que le silence règne dans les vallons. Un chevreuil bondissait sur la bruyère. Il fuyait le long d'un petit ruisseau ; ses flancs fauves paraissaient de temps en temps à travers l'épaisse fougère. « Colgar, dit Morala, prête-moi ton arc, je sais percer les bêtes fauves ». Colgar lui donna l'arc, elle le tendit, et perça la poitrine de Colgar. Elle retourna seule et victorieuse aux collines de Lara, et l'ame de son père fut réjouie. Le soir de sa vie fut semblable au coucher du soleil sur la montagne qu'embellit le printemps ; au feuillage

qui, dans l'automne, se détache doucement des rameaux, pour jaunir la vallée solitaire. Les jours de Morala furent nombreux sur ses collines. Après sa mort elle dormit paisiblement avec son père..... Sur le ruisseau de Lara penche un vieux chêne; au-dessous sont deux tombeaux. L'un de ces tombeaux est le tien, ô Ural; l'autre couvre tes restes, ô fille de Lara (3) ».

Je parvins au rivage avec Gormallon. Sous le rocher qui le domine nous trouvâmes un jeune homme. Son bras sortant d'une cuirasse brillante était appuyé sur une harpe brisée, et le bois d'une lance était à côté de lui. La lune qui s'élevait sous la forme d'une moitié de bouclier, éclairait à travers l'herbe du rocher, sa tête pendante et balancée dans l'excès de sa douleur, comme un pin assiégé par tous les vents.

« Quel est, dit Gormallon, celui qui demeure ainsi solitaire au milieu de la nuit? Es-tu de l'armée de Dorla ou des salles de Conar »?

« Je suis, répondit le jeune homme tremblant comme la feuille exposée au vent, comme l'herbe agitée par son souffle, je suis un des bardes qui vivaient dans le palais de Conar; Dorla entendit mes chants, il épar-

gna ma vie. Mes chants rappelleront désormais qu'il enleva les armes de Solma, et porta la guerre dans les campagnes de Duthona ».

— « Garde, si tu veux, le souvenir de sa clémence envers toi ; mais que pourrais-tu dire à sa louange? Il déroba les armes de Selma, et vint assaillir Conar en l'absence de ses amis. Son bras est faible dans le péril ; mais il est fort quand il ne trouve personne en état de lui résister. C'est un nuage qui ne s'élève que dans le calme ; un brouillard obscur qui ne monte au-dessus des marais que quand le vent de la vallée s'est retiré. Mais bientôt la tempête de Morven enveloppera ce nuage, Fingal détruira sa beauté ».

« Je me rappelle Fingal, dit le jeune homme, pour l'avoir vu dans les salles de Duthona. Je me rappelle la voix d'Ossian et les guerriers majestueux de Morven ; mais Morven est éloigné de Duthona ».

Les soupirs lui coupèrent la parole, et l'excès de sa douleur éclata, comme la glace qui se brise sur la surface du Légo, ou comme le vent de la montagne dans la caverne d'Ardven.

« Ton ame est faible, reprit Gormallon, tu n'es pas un habitant des salles de Conar, tu n'es pas de la race de ses bardes, ils célè-

brent par leurs chants les héros qui périssent dans les batailles. Leurs armes s'épanouissent dans les dangers de même que les voiles de Fingal s'enflent sous le vent de Morven ; tu es des amis de Dorla. Va donc, jeune homme timide, et dis à Dorla que Morven le poursuit ; qu'il ne reverra jamais ses collines dépourvues de cerfs, et son désert hérissé de bruyères ».

« Gormallon, lui dis-je, épargne tes reproches à ce jeune homme ; l'ame du brave peut quelquefois s'affaiblir ; mais son courage renaît bientôt, ainsi que le soleil après l'orage sourit du haut de sa course, et disperse les nuages. Le pin toujours vert n'agite plus sa tête pyramidale, la surface bleue de la mer est paisible, et les vallées se réjouissent au milieu des rayons du soleil ».

Je pris le jeune homme par la main, et je le conduisis à Carril, pour qu'il restât près de lui jusqu'à ce que les périls de la bataille fussent dissipés, car la lumière commençait à briller sur les armes de Dorla ; son peuple pâle et interdit considère la force de Morven et l'épée de Conar ; il est immobile comme le chasseur que la nuit a surpris sur Cromla quand la terreur des ombres s'est emparée de lui ; une sueur froide obscurcit ses yeux ;

ses genoux tremblans trompent sa fuite, il tombe au milieu de sa course.

Dorla vit l'effroi dans les yeux de son peuple, et ses paupières se gonflèrent de larmes. Il adressa les paroles suivantes à ses guerriers, tandis que la lance de Morven brillait dans sa main : « Pourquoi demeurons-nous ici dans un morne silence, semblables aux arbres desséchés qui nous entourent ? Les guerriers de Morven sont en petit nombre, et le nôtre peut l'emporter. S'ils ont leur renommée, n'avons-nous pas aussi combattu avec les héros ? Quelqu'un de nous penserait-il à la fuite ? Mais avons-nous un autre chemin pour regagner nos vaisseaux, si ce n'est à travers nos ennemis ? Fondons sur eux dans notre colère, déployons la force de nos bras, et que la joie de nos amis soit grande quand nous retournerons près des ruisseaux de Caruth ».

Conar frappa le bouclier de Duthona ; son peuple quitta ses retraites : c'est ainsi que les ruisseaux de Cona, cachés sous les pierres des torrens dans les jours de sécheresse, en sortent lorsque la pluie de l'été est descendue, et les précipite avec fracas de chaque colline.

Nous combattîmes ; Dorla tomba sous la lance de Conar.

Fingal vit l'ennemi abattu, il s'avança, la douceur empreinte sur le visage, et parla ainsi au peuple vaincu de Dorla :

« Fingal ne se plaît pas à la chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé à tirer l'épée. Retournez à vos collines ; mais ne revenez plus dans Morven, ni sur les rivages de Duthona. Les jours de celui qui lève l'épée contre Fingal sont orageux et courts ; la vie de ceux qui combattent les guerriers de Morven est comme une colonne de fumée dans la tempête. Retournez dans votre pays et portez-y le corps de Dorla, afin que la blanche main de son épouse puisse élever sa tombe, et que ses yeux remplis de larmes considèrent son ombre dans le brouillard de Caruth. Pourquoi quittes-tu si matin le lieu de ton repos, épouse du malheureux Dorla ? Pourquoi es-tu là, penchée sur le rocher noir, tandis que ta chevelure éparse est humectée par la rosée ? Pourquoi tes regards errent-ils sur la vague éloignée ? Ce ne sont point là les voiles de ton bien-aimé. Ce n'est que l'écume agitée autour de la baleine qui joue sur la profondeur de la mer qui bouillonne. Le Caruth, qui coule en murmurant, entend les soupirs de la belle épouse de Dorla, et ses rives apprennent son nom. Les deux enfans

embrassent les genoux de leur mère ; ils voient couler des larmes sur ses joues, et lèvent leurs petites mains pour saisir ces perles transparentes. « Pourquoi, disent-ils, notre mère pleure-telle ainsi ? Dans quels lieux notre père a-t-il dormi la nuit dernière » ?.... C'est ainsi, Ossian, que ton Evirallin est peut-être inquiète sur ton sort. Elle conduit le petit Oscar sur la hauteur de Morven, d'où l'on voit l'Océan dans le lointain. Oscar agite devant lui sa lance de jonc, et regarde d'un air courageux son petit bouclier tissu de roseaux. Pense, ô mon fils, à Oscar et à sa mère, et épargne les guerriers qui, de même que l'infortuné Dorla, ont laissé derrière eux une épouse gémissante ! Hélas ! Dorla, pourquoi es-tu tombé si promptement » ?

Evirallin, Oscar, rayons de joie qui n'êtes plus aujourd'hui, comment Ossian peut-il faire résonner sa harpe et chanter les combats, tandis que vos aimables images, semblables à des étoiles qui tombent, viennent frapper son ame ? ô que ne puis-je vous accompagner dans votre route aérienne, et voyager revêtu de lumière au-dessus des montagnes ! Quand mon ombre pourra-t-elle rencontrer les vôtres dans les nuées et glisser

doucement sur le vent du soir, lorsque son souffle fait à peine incliner le sommet des pins sur Cona? Quand élèverons-nous sur d'autres terres nos têtes couvertes d'une épaisse chevelure, ainsi que les astres de la nuit dans le désert? O que le temps n'arrive-t-il bientôt où le lieu de mon repos sera préparé dans le sein des nuages! Le tombeau est pour le barde accablé de tristesse ce qu'est un lit de fougère pour le chasseur fatigué. Ossian désire le repos! O pierre grisâtre, de concert avec le chant des bardes, préserveras-tu mon nom de l'oubli! Non.... tu viendras comme moi sur le déclin de ton âge, et tu tomberas avec moi sur l'humble lit de terre où repose le voyageur fatigué. L'étranger s'appuiera sur sa lance, et demandera quelle est cette place? Mais les fils de l'homme faible ne le sauront pas. Lumière du chant, peux-tu montrer à l'étranger la place où fut élevé le tombeau? Peux-tu lui dire où repose la pierre du barde? Non: ton âge, ainsi que le mien, est avancé; le brouillard des années a voilé tes rayons. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà se présente d'une manière obscure à l'esprit du barde de Morven.

Le peuple de Dorla vogue en silence sur

l'Océan. Aucun chant ne s'étend devant lui sur les flots. Les bardes appuient leurs têtes sur leurs harpes, et leurs chevelures blanches errent le long des cordes mouillées de larmes. Le matelot, dans sa rêverie, s'éloigne de sa route, et le rameur s'arrête en soupirant au milieu de son travail. Hélas ! enfans de la douleur, n'oubliez pas que vous êtes sur des abîmes, que la nuit et la tempête sont derrière vous !

Nous arrivons aux salles de Conar ; mais ce chef est triste. Les soupirs agitent les mailles de sa cuirasse sur sa poitrine ; elle s'élève comme une vague qui porte la tempête dans son sein. Ses yeux ne brillent pas, dans sa demeure, de leur éclat ordinaire ; ils sont obscurcis comme le soleil de l'hiver, quand la pluie qu'accompagne la foudre voyage devant lui dans ses nuages sombres. Personne n'ose dire à ce chef : « Pourquoi es-tu triste » ? Car on croit qu'il regrette l'absence de Minla.

Fingal vit l'accablement de Conar, et voilà sa propre tristesse du panache de son casque. « Où es-tu, Carril, ame du chant, dit-il d'une voix douce ? viens, et apporte ta harpe avec toi ».

Carril vient, courbé sur le bâton qui lui

sert d'appui. Ses doigts font résonner sa harpe. Derrière lui marche le jeune barde du rivage de la nuit. Mais sa légère cuirasse tombe, une main blanche se lève pour cacher la rougeur qui se répand sur son visage. Quelle est cette main si blanche ? quel est ce visage si doux qui se couvre du fard de la pudeur à travers une chevelure éparse ? « Minla, c'est toi », s'écria Conar ! Ses bras se jettent en silence au cou de son père. L'ame du vieillard reparut dans tout son éclat comme le soleil quand la tempête est éloignée ; il donna la belle en mariage à Gormallon, et nous déployâmes nos voiles avec de chants joyeux pour retourner à Morven (4).

FIN DU POËME DE DUTHONA.

NOTES DU POËME DE DUTHONA.

(1) Dans ces âges d'héroïsme, on évitait comme une lâcheté la précaution d'apprendre son nom à l'ennemi. On aurait semblé vouloir, à titre de parenté, se soustraire au combat. La même notion paraît avoir subsisté chez d'autres peuples anciens. Jason, dans l'expédition des Argonautes, avait été bien accueilli de Cyzicus, roi des Déliones; il fut ensuite rejeté pendant la nuit sur les côtes de son pays, et ses guerriers et lui furent pris pour des Pélasques, avec qui ce roi était alors en guerre. Plutôt que d'enfreindre cette bizarre loi du point d'honneur, Jason combattit jusqu'au jour; on s'aperçut alors du quiproquo, mais Cyzicus et un grand nombre de ses sujets en avaient été les victimes. Voyez *l'Histoire universelle d'une société de gens de lettres : Temps fabuleux et héroïques.*

Valérius-Flaccus a consacré une partie du troisième chant de son poëme sur les Argonautes à la description de cette bataille nocturne; mais il ne fait aucune mention du scrupule attribué à Jason par les historiens.

(2) Ce passage ferait conjecturer que, dans les idées de notre barde, les songes étaient quelquefois produits par l'intervention des ombres douées du pouvoir d'exciter à leur choix des sensations agréables et pénibles.

(3) Les bardes ne manquaient jamais d'adapter les sujets de leurs chants à la situation de leurs auditeurs. Celui-ci était amené par la ressemblance qui se trouvait entre

l'aventure de la fille d'Ural, et celle de Minla, fille de Conar; et comme il se terminait heureusement, il avait le mérite d'offrir un rayon d'espérance à ce vieillard infortuné.

(4) Ce poëme est du petit nombre des ouvrages erses qui présentent des dénouemens heureux. A ce seul titre, il serait digne d'être conservé. Il n'est pas douteux que les anciens bardes n'employassent leurs talens à célébrer des événemens joyeux, aussi bien que des scènes d'affliction. Mais ces dernières étant plus propres que les autres à laisser dans la mémoire une impression durable, on se les rappelle encore tous les jours, pendant que celles-ci sont oubliées depuis long-temps.

SUJET.

Les enfans de Morven questionnent Ossian par rapport à deux ombres qu'ils croient avoir vues dans les nuages. Il les reconnaît pour celles de Finan et de Lorma. Il rappelle le jour où Murno, leur père, déposa solennellement ses armes. Ensuite, après avoir rapporté l'hymne que les bardes chantèrent dans cette occasion, il met dans la bouche de Murno le récit du malheur qui le priva de ses enfans. Il fait paraître sur la scène Uran, jeune homme épris de Lorma, laisse présumer l'affliction dont il fut pénétré à la vue de son tombeau, et termine le poëme par un épisode qui lui servit dans le temps à consoler Murno et l'amant de sa fille.

FINAN

ET LORMA (1),

POËME.

QUE voyez-vous dans l'étendue de la nuit, enfans des jours d'alégresse? Est-ce la neige dont la blancheur enveloppe les collines de Morven? Apercevez-vous la lune à travers les nuages pâles; ou bien les ruisseaux paisibles qui arrosent la vallée de Cona réfléchissent-ils son image? Entendez-vous l'esprit mélancolique de la montagne? Prêtez-vous l'oreille à la voix des ombres, portée sur l'haleine des vents?

« O barde! la neige blanchit les collines de Morven, la lune se réfléchit dans le ruisseau, l'esprit de la montagne se fait entendre, et nous distinguons la voix des ombres dans le murmure des vents qui s'appaisent. Mais ces objets n'occupent point nos pensées; nos yeux sont fixés sur deux nuages, ou plutôt sur deux ombres : la vapeur qui les forme est argentée par les rayons de la lune; leur course est rapide comme celle des chevreuils d'Alva, et leurs cheveux épars flottent sur

l'air de la nuit. L'une est celle d'un jeune homme, suivi de deux chiens de couleur grisâtre; sa main brunie est armée d'un arc tendu. L'autre a l'apparence d'une jeune fille: de ses flancs d'albâtre coule un ruisseau vermeil; sa longue robe semble teinte de sang. Son visage est triste, mais aimable; des larmes inondent encore ses joues. O vent, cesse un moment de souffler pour nous donner le temps d'examiner ces ombres. Mais tu les entraînes parmi des nuées obscures, et tu disperses leurs membres comme des tourbillons de fumée. Le brouillard fugitif les promène tantôt sur la vallée marécageuse, tantôt sur la colline peuplée de biches. O toi, barde des temps passés, connais-tu ces ombres? peux-tu apprendre leurs noms aux enfans de Morven»?

Les années révolues se reproduisent à mes yeux. La mémoire d'Ossian est remplie des chants anciens. Leur voix s'y fait entendre comme le bruit des vagues qui se mêle au vent du soir, après que sa force s'est brisée sur le rivage lointain, et que l'orage est appaisé. Enfans de Murno, je me rappelle votre chant funèbre; il a long-temps résonné dans Selma.

Jeunesse de Morven, vos yeux, comme

les miens, peuvent un jour être privés de la lumière. Vous demanderez alors aux enfans des années à venir ce qu'ils voient dans les nuages. « Nous voyons, vous diront-ils, deux jeunes ombres : près d'elles, dans cette nuée grisâtre, se penche leur vieux père ». Ils voudront que vous leur racontiez l'histoire de ces ombres. Apprenez-la d'Ossian, de peur que vous ne soyiez obligés de leur répondre : « Nous ne la savons pas ».

Quel est celui qui s'avance en tremblant, appuyé sur le bâton de la vieillesse ? Ses yeux sont couverts d'un nuage rouge et sombre, et baignés par des ruisseaux de larmes. Sa chevelure blanche est agitée par les vents, et sa voix s'exhale en soupirs lamentables. Murno, pourquoi cette tristesse? Les yeux de Finan n'étincellent-ils pas dans la bataille ? Ne lève-t-il pas le bouclier avec les héros? Lorma ne parcourt-elle pas la colline des chevreuils ? ne bande-t-elle pas l'arc de la chasse avec les jeunes vierges de Morven? Pourquoi donc, Murno, ton front vénérable est-il chargé d'ennuis? la harpe de Torman ne rend-elle plus de son?

« Ce n'est pas sans raison que Murno est affligé; ce n'est pas sans sujet que son air est sombre. Finan, tu ne lèves plus le bou-

clier dans la bataille; Lorma, tu n'erres plus avec les vierges sur la colline des chevreuils. O mes enfans! vous êtes tous deux endormis dans la tombe, et l'ame de votre père est triste; elle conserve sa tristesse au milieu des harpes accordées par la joie.

« Prends, dit-il, ô Torman! ce large bouclier; prends cette épée semblable à un rayon de lumière, cette lance haute comme le chêne de la vallée, et ce casque poli qui brille de tant d'éclat. Ces armes ont été celles du père de Murno, du courageux Ardan. Il les enleva au chef d'une terre étrangère la *première* fois que Trenmor et lui levèrent ensemble la lance contre l'ennemi. Que vos premières campagnes, disaient leurs pères, soient marquées par des exploits; la gloire d'un héros dépend du premier nom qu'il a mérité.

« Ils volèrent à la guerre de Clutha avec l'impétuosité de deux jeunes aigles qui poursuivent pour la première fois le faon timide de Dora. Ils étaient nombreux, les héros qui roulèrent dans la poussière devant Trenmor. Ardan conquit ces armes sur Duthorran; mais ta race, ô Ardan, ne les portera plus. Tout ce qui nous reste d'elle, ce sont deux arbres plantés sur le rivage d'Alva. L'un d'eux est dépouillé de ses branches mousseuses, et

la verdure de l'autre est flétrie comme la fleur séparée de sa tige est fanée par le soleil. Le fils a été précipité dans le tombeau, et le père se penche sur son étroite demeure. Le premier souffle va l'y renverser, et sa race ne subsistera plus.

« Torma, suspends dans les salles d'Ardan les armes de la bataille. Le faible les verra dans les jours à venir, et il admirera la race qui s'est éteinte; il s'efforcera de soulever ces armures; mais ne pouvant y réussir, il dira: « Elle était puissante, la race d'Alva ».

Deux bardes portèrent ces armes à Dunalva; ils les y placèrent pour les siècles futurs. L'un des boucliers était suspendu. Il ressemblait à la lune obscurcie. L'autre, avec le fer d'une lance, était enfoui dans la terre. On ne déposa pas les armes des héros dans leur demeure sans chanter leurs louanges.

« Descends, ô Ardan, toi qui es porté sur la nue de la tempête au-dessus de Morven; descends et contemple tes armes. Qu'un sourire de joie brille au milieu de tes pleurs. Ta race n'a point souillé d'opprobre le glaive dont tu fus armé, quoiqu'elle ne puisse plus en faire usage. Ta lance, dans la main de tes descendans, étincela toujours où la mêlée était le plus terrible; mais le sang du faible ne

teignit jamais sa pointe bleuâtre. Ton bouclier était un rocher que frappa souvent l'éclair de la bataille. Jamais il ne fut levé par un faible bras. Murno était un ouragan qui brisait les chênes; Finan, une flamme qui consumait les forêts.

« Descends, Ardan, de ton nuage. Garde dans Dunalva le bouclier de ta race (3); ne permets pas que des lâches osent y porter les mains; que celles de l'homme barbare osent en approcher. Ils n'étaient ni faibles ni cruels ceux qui portèrent ton bouclier et qui ceignirent ton glaive, les guerriers de la famille d'Ardan. Retire-toi, fils de l'ame timide; que ferais-tu de l'armure des héros? Retire-toi près du ruisseau caché, où l'on n'entendit jamais le choc des glaives et le bruit des combats; passe là ta vie avec les cerfs; que ta chevelure y blanchisse parmi l'herbe sauvage. Dors avec elle sous le gazon où la mort t'aura placé. Ton nom sera privé des chants des bardes; ta tombe sera ignorée; tes descendans seront inconnus; ils tomberont l'un après l'autre autour de toi sans avoir été remarqués. Telle la fougère dans la fente profonde d'un rocher. Elle croît, elle se flétrit, elle meurt, sans que le voyageur ait jamais dit: « Regardez cette plante ». Le vent de

l'hiver arrive du désert. Sur ses ailes de nuages est assise la pâle, l'effrayante mort, armée de mille carquois, de mille arcs toujours tendus. Elle traverse la vallée solitaire, et voit l'homme sans courage étendu dans son lit. L'arc est courbé. La flèche vole en silence, elle frappe, elle tue; mais la plaie qu'elle a faite ne se voit pas sur la poitrine, bien différente des blessures mortelles qu'ouvre le fer du brave dans les chants de la gloire. Héros! n'élevez pas le monument du faible. Bardes! n'entonnez pas son chant funéraire. Vierges! ne faites pas résonner vos harpes. L'ame sans valeur est tantôt suspendue dans le sein obscur des brouillards chargés de neige, comme le poisson dans les ruisseaux glacés de Lano; tantôt elle est ballottée sur les nuages humides, jouet des vents impétueux. Souvent elle erre avec les vapeurs de la mort, qui planent sur les lacs marécageux, et répand son souffle comme des traits invisibles, pour détruire les nations. Jamais cette ame avilie ne parcourra les collines couvertes d'arbres toujours verts, et ne se promènera avec les héros dans les plaines réjouies par la chaleur du soleil (4).

Mais tes fils, ô Ardan, ceux qui portèrent ton bouclier, n'eurent pas des armes meur-

trières. Garde ce bouclier du haut des nuées où tu résides parmi les orages. Frappe de terreur l'homme timide, quand il s'approchera de tes salles ; mais un jour elles n'existeront plus, elles tomberont comme un vieux chêne que le vent a renversé dans le torrent. L'onde trop resserrée changera son cours, et serpentera à travers leurs ruines. Là, l'aubépine et l'églantier dressaient leurs têtes fleuries ; la bruyère croissait entre les pierres couvertes de mousse, et servait de lit aux chevreuils. Le ruisseau vient ; il renverse le monceau de terre. Le bouclier couvert de rouille est jeté sur le rivage bouleversé. Le chasseur l'aperçoit dans ses courses, lorsqu'il traverse le ruisseau. « Quel est, dit-il, ce disque noir ? Il est obscur comme le cercle qui entoure le croissant de la lune nouvelle ». Il écarte la terre avec sa lance. Son esprit mélancolique parcourt les âges qui ont passé. Il jette les yeux sur ce qui l'environne, et voit dans ces tombeaux couverts de mousse le palais des temps anciens. « C'était là, dit-il, la demeure des héros. Ici s'élevaient les salles des chefs dans les années qui ne sont plus ». Oui, étranger, tu t'es arrêté dans les salles des héros. Mais garde-toi de toucher à leurs boucliers, si tu n'es pas de la race des braves.

Ce bouclier fut celui d'Ardan. Ardan! toi qui habites le séjour des tempêtes, descends de ton nuage; descends sur le souffle mugissant des airs, et reçois tes armes. Garde-les dans la salle de Dunalva (5) ».

Tel fut le chant des bardes quand ils suspendirent les armes de Murno. Mais l'ame de ce chef est encore triste. On entend par intervalles les soupirs de sa poitrine comme le bruit de la vague solitaire, ou le gémissement des vents à travers le gazon qui couvre un tombeau. Nous le conduisions à Selma dans le silence de la douleur, lorsque nous rencontrâmes deux tertres funèbres qui élevaient leurs faîtes encore verts. Murno s'assit dans le champ qui les séparait. Personne ne lui dit : « Lève-toi », et nous nous plaçâmes sur l'herbe autour de lui pour entendre l'histoire déplorable de ses enfans.

« L'aurore se levait sur l'île de Croma, et le cor de mon fils se fit entendre. Trois dogues s'agitaient autour de lui, et écoutaient avec joie l'instrument de la chasse. Ils sautèrent dans la barque qui traversa le détroit, et poursuivirent le cerf de Croma. Le soir nous vîmes revenir l'esquif: les vagues s'enflèrent. Nous apercevions de temps en temps la barque sur leurs sommets blanchâtres, et

tout à coup elle disparut, engloutie ou dans la mer ou dans l'obscurité.

« Je tremblais pour mon fils; mais vieux comme j'étais, que pouvais-je faire? J'appelais à mon aide ces années de vigueur qui s'étaient écoulées; elles ne m'entendirent pas; elles étaient éloignées, et la voix de Murno était faible. Ma fille poussait des cris perçans qui bouleversaient mon ame, comme le vent agite la feuille desséchée qui roule dans le désert. « O mon frère, disait-elle, mon frère chéri, es-tu perdu dans les flots? Es-tu perdu, ô mon frère »?

« Elle se précipite au rivage; ses yeux étaient égarés. La mer abaissée laissait à découvert un rocher noir. Lorma vole à son sommet; ses regards et ses cris parcourent l'étendue des flots. « Mon frère, mon frère, unique objet de mon amour, n'entends-tu pas les cris de ta sœur »?

« Un point noir paraît sur la cime écumeuse d'une vague. Est-ce l'herbe errante, ou bien est-ce toi, ô mon frère »? Finan entendit sa voix, et lui répondit d'une voix faible. La crainte et la joie partageaient tour à tour l'ame de Lorma. Deux des chiens atteignirent le rivage; le troisième avait péri. A la voix défaillante de Finan, les dogues se

jetèrent de nouveau à la mer. La troisième vague les ramena avec leur maître; mais l'un d'eux expira en abordant.

« Lorma porta son frère au-dessus du rocher. « Laisse-moi, lui dit-il d'une voix éteinte, laisse-moi reposer un moment en ce lieu; mes forces sont épuisées ».

« Elle couvrit sa poitrine de ses vêtemens, et reposa sa tête sur un monceau d'herbes.

« Il paraît s'endormir. Lorma attentive est penchée sur son visage. « O vagues, disait-elle, soyez paisibles! Éloignez-vous, monstres mugissans de la mer! éloignez-vous aussi, vents impétueux des montagnes! Coule avec un doux murmure, ruisseau de la vallée; torrens, que le fracas de votre onde ne fasse pas retentir les bois; et vous, chevreuils, timides habitans des montagnes, que votre course n'agite pas les feuilles frémissantes. Laissez dormir mon frère, car ses yeux sont appesantis. Cher Finan, dors en paix sur son rocher. O mon frère, que ton sommeil soit tranquille!

« Mais, hélas! son visage est pâle. Il est semblable à la lune aperçue à travers le nuage pluvieux. Son aspect me glace d'effroi. Peut-être un songe lui représente-t-il encore la mer en furie, car son front est triste. Il est obscurci comme le visage des enfans,

lorsque dans leur sommeil ils croient voir (6) des loups fondre sur eux. Mères, dont l'ame est si tendre, les éveillez-vous alors? Dissipez-vous leurs rêves effrayans, comme le vent dissipe le brouillard? Oui, vous les éveillez; mais je laisserai dormir mon frère jusqu'à l'arrivée du matin, car ses forces sont épuisées; son sommeil est pénible. Cher Finan, les insectes de la nuit te persécutent. Comment pourrai-je les écarter de toi? Je voudrais couvrir ton visage du mien; mais je crains de troubler ton repos.... Ah! mon frère, tu es glacé; tu ne respires plus. Tu es mort, mon frère, ô mon frère »!

« Ses cris s'élevèrent du rocher. Je m'avançai; ils frappèrent mon oreille. Cependant la mer croissait; elle ne s'en apercevait pas. L'air retentissait de ses cris. Elle se frappait la poitrine avec violence, et les dogues poussaient des hurlemens farouches. Mon ame se fondait de douleur sur ce funeste rivage. Cent fois je voulus me précipiter pour secourir mes enfans; mais une voix intérieure me disait: « Murno, tu es vieux et faible. Les jours où tu fendais les flots d'un bras vigoureux sont bien loin de toi ».

« Les vagues enlevèrent mes enfans du rocher, et les jetèrent sur le rivage. Etendus

sur la poitrine, ils heurtèrent les écueils, et le côté de Lorma fut déchiré. Son sang teignit les vagues. Le même vent emporta son ame et celle de Finan.

« Dans quelle tristesse, ô mes enfans, vous avez laissé votre vieux père ! le doux nom de père ne me sera plus adressé. Je suis resté au milieu des bruyères comme un chêne frappé de la foudre. Mes branches ne reverdiront plus. L'automne répand la tristesse dans la plaine ; les arbres sont dépouillés de leur feuillage ; cependant leur verdure renaîtra quand les ruisseaux reprendront leur cours ; mais le feuillage de ma vie ne se relèvera plus dans les pluies de l'été ; la race d'Alva est dissipée comme la fumée de ses salles, quand les troncs de chênes sont consumés. La cause de la douleur de Murno est grande : dans une nuit il a perdu tous ses enfans. Voici ta tombe, ô Finan ! voilà la tienne, ô Lorma » !

L'ame du vieillard était sombre. Les transports de sa douleur éclatèrent de nouveau. Nous demeurâmes en silence à nos places, comme les ombres quand les vents sont calmés, ou comme un ruisseau de glace entre deux rivages de neige, quand il montre à la lune sa surface hérissée de pointes brillantes.

Mais quel est celui qui erre ainsi sur les montagnes, semblable au chevreuil qui a perdu sa compagne parmi les ruisseaux des forêts? Il s'approche d'un air farouche : ses cheveux blonds flottent au gré des vents impétueux. Sa marche est inégale, et les soupirs de la douleur s'exhalent de sa poitrine. Ils ressemblent au bruit de l'air enfermé dans une caverne, quand les vagues qui viennent se briser sur ses bords sont agitées par la tempête.

Celui qui s'approche est Urran, habile à tendre l'arc ; c'est l'amant que tu préférais, ô jeune Lorma! il était venu à Dunalva, dans la nuit orageuse. Le silence régnait dans les salles. Deux astres avaient accoutumé d'y briller ; mais Urran ne les y retrouva plus, il n'y retrouva plus les yeux de Lorma.

« Lorma, où reposes-tu? Ma bien-aimée, quel est le lieu de ton sommeil? La nuit t'aurait-elle surprise seule à la chasse? Les ténèbres arrêtent-elles tes pas dans le désert? Fille de l'arc, où reposes-tu? Oh ! si je le savais, comme je me hâterais de t'aller trouver! Dors-tu au pied d'un rocher noir? ou bien la mousse qui borde les ruisseaux te serre-t-elle de couche? Hélas ! s'il en est ainsi, la poitrine de ma bien-aimée sera exposée à l'hu-

midité, et la nuit est froide ; mais si tu reposes, elle est tranquille pour moi. Toi qui remplis l'ame d'Urran, puissent des songes agréables t'occuper de lui » !

« Fantômes de la nuit, ne troublez pas son repos du sein de vos nuages. Vents, ne dérangez pas sa chevelure ; n'enlevez pas le sourire qui repose sur les lèvres de ma bien-aimée. Ma bien-aimée est calme au milieu de l'orage, parce qu'aux heures du sommeil Urran est l'objet de sa pensée. Coulez doucement pour elle, ruisseaux du vallon des chevreuils ; et vous, fauves, enfans des montagnes, sautez doucement parmi vos buissons. Aigles de la colline des biches, portez au loin dans le désert le bruissement de vos ailes. Gardez-vous de troubler les rêves de ma bien-aimée, d'interrompre le sommeil de Lorma. Dors, ô Lorma ! que le murmure du ruisseau ou les rugissemens de la tempête à travers les arbres ne puissent t'effrayer ! Dors paisiblement, et j'irai te réveiller dès l'aube du matin. Je t'éveillerai ; mais ma voix sera douce. Elle résonnera à ton oreille comme le bourdonnement de l'abeille des montagnes, quand elle s'éloigne sur les ailes d'un vent frais. De temps en temps ce faible bruit s'interrompt, tandis que l'insecte léger s'a-

breuve de la rosée des fleurs sur les rivages isolés où croît la rose vermeille. Continue de dormir, ô Lorma ; et si le repos descend sur l'ame d'Urran, parais dans ses songes avec un regard doux et aimable ».

Il se coucha sur le rivage mousseux; le sommeil descendit à demi sur son ame. Son oreille fut moins frappée du murmure d'Alva. La lune, perçant le feuillage, éclairait encore ses yeux, car ses paupières n'étaient pas entièrement fermées. Deux fois Lorma expirante parut devant lui. Elle ressemblait à un nuage blanc, placé devant l'astre de la nuit, lorsque sa lumière est faible et son aspect lugubre. Urran reconnut l'ombre de sa bien-aimée. Triste et farouche, il errait parmi les bruyères. La voix de Murno parvint jusqu'à lui. Il aperçut les deux monceaux de gazon. Soudain son arc lui échappe. Il tombe..... Mais comment réussirais-je à vous peindre la désolation d'Urran?....

Le silence fut long sur la colline. Le barde de Morven prit enfin sa harpe. Nous joignîmes d'avance nos soupirs à ses touchaus accords.

« Turloch vivait près du Lubar. Ses cheveux blanchirent parmi des actions honorables. L'étranger connaissait le chemin de ses salles, et l'herbe sauvage ne croissait pas

dans ses larges sentiers. Aucune porte ne fermait l'entrée de sa demeure. « Pourquoi, disait-il, l'étranger la verrait-il fermée »? Turloch était grand comme le chêne de la vallée. A côté de lui une belle branche élevait sa tête verdoyante. Les enfans de Turloch étaient semblables à deux jeunes arbres qui s'épanouissent à l'ondée printannière, et contemplent le soleil à travers l'arc-en-ciel. Les héros admiraient la beauté de Migul, et les vierges considéraient avec un plaisir secret la démarche d'Althos. « Il est majestueux comme le fils de Turloch, disait l'étranger. Elle est belle, disait-il encore, comme la fille des eaux écumantes du Lubar ».

« Long-temps les années de Turloch s'écoulèrent paisiblement. Leur marche était silencieuse comme celle du ruisseau dans la vallée. Le sourire de la gaîté brillait sur le visage de ce chef, comme les rayons du soleil sur le penchant de ses collines, quand on ne voyait flotter aucun nuage dans l'étendue de l'horizon (7).

« Mais les jours de l'homme sur les montagnes sont inconstans, comme l'aspect du ciel. Le calme et la tempête roulent dans sa vaste étendue; la lumière et l'obscurité y règnent tour à tour.

« Un jour Migul sortit pour la chasse. Dans sa main blanche était un arc recourbé; et deux dogues grisâtres bondissaient sur ses pas à travers la rosée du matin. Légère comme le nuage qui vole à travers le ciel, quand les vents soufflent avec violence, elle poursuit le cerf sur les collines. Elle tend son arc. Ses flèches emplumées sont inévitables, comme celles de la mort; et les fils des montagnes tombent expirans sur les bruyères noirâtres.

« La chasseresse s'assied sur un roc. On entend le tonnerre gronder sur les hauteurs, et les nuages rassemblés présentent l'image de la nuit. Les torrens blanchissent en se précipitant des montagnes, et le Lubar roule ses eaux semblables à des tourbillons de fumée. Comment, ô fille timide, pourras-tu les traverser pour retourner à ta demeure?

« Althos voit approcher sa sœur. Il remarque deux rocs dont les sommets se rapprochent au-dessus du torrent. Un vieux chêne le couvre de ses branches. Souvent dans les temps passés, le chasseur tremblant se laissa glisser le long de son écorce mousseuse. Ce fut là qu'Althos se plaça au-dessus de l'eau profonde. « Donne-moi la main, dit-il, ô ma sœur »! Tous deux montent sur la branche

courbée. Elle vacille, se brise et tombe.

« Turloch allumait le feu dans ses salles. « Ma fille, disait-il, est exposée à la pluie sur la colline ».

« Il soufflait la flamme. Tout à coup un cri frappa son oreille. Il sort à l'instant, et voit ses deux enfans entraînés par le torrent, se tenant à une vieille branche ».

Il poussa des cris, mais ce fut en vain. Les ténèbres qui descendaient sur la vallée étaient profondes. Les rochers entendirent ses plaintes jusqu'au matin; et le cerf, s'éveillant à ce bruit, s'enfuit épouvanté des rivages du Lubar. Le jour suivant vit encore ce malheureux père errant çà et là, et la nuit l'enveloppa dans les mêmes lieux. Mais il ne trouva point ses enfans dans le Lubar, et retourna désolé à sa maison déserte. Long-temps elle retentit de ses soupirs; long-temps il erra autour du torrent fatal, quand l'enfant des vallées était retiré au lieu de son repos.

« A la fin, on frappa le bouclier de la bataille. Turloch l'entendit, comme il pleurait sur les rives du Lubar. Il s'embarqua avec son peuple pour Ialin; mais dans la traversée ils débarquèrent à Ithulmo. Là, ils rencontrèrent sur le rocher deux aimables rayons de lumière. Déjà ils tendaient l'arc, quand le

chevreuil bondissait devant eux. La douleur obscurcit les yeux de Turloch, tandis qu'il considérait leur beauté. « O mes enfans, s'écriait-il, vous brilliez ainsi à ma vue. Tel était, ô Althos, ton air noble et assuré ! Telle était ta beauté, ô Migul !

« Ils entendirent la voix de leur père dans cette île où la branche de chêne les avait portés sur le courant. Ils l'entendîrent, et, transportés de joie, ils s'élancèrent dans ses bras. L'allégresse brilla encore sur son visage, et revint aux bords du Lubar.

« Tes enfans, ô Murno, ajouta le barde, sont seulement perdus pour un temps, comme ceux de Turloch. Ils sont allés devant toi à la terre du bonheur. Là, tu les verras bientôt élevant leurs jeunes fronts au milieu des héros. Déjà ils sont portés par cette vapeur qui erre sur la surface de la lune, quand elle brille à travers les nuages sur les ruisseaux d'Alva. Urran, oublie donc ta douleur, puisque tu retrouveras ta bien-aimée. Que les yeux de Murno cessent de répandre des larmes, puisqu'il rejoindra ses enfans ».

Leur tristesse se calma par degrés. Urran était comme un arbre qui, malgré la tempête, balance encore sa tête ondoyante. Le sein de Murno s'éleva sans être gonflé par

les soupirs, comme les vagues roulent par intervalles sur elles-mêmes, après que les vents se sont appaisés.

FIN DU POËME DE FINAN ET LORMA.

NOTES DU POËME DE FINAN ET LORMA.

(1) Comme la multitude des noms qui paraissent dans ce poëme y répand de l'embarras, sur-tout vers le commencement, le lecteur voudra bien se rappeler que Murno était le père de Finan et de Lorma, qu'Ardan était le père de Murno, Torman son barde, et Dunalva le lieu de sa résidence.

(2) Cette phrase est un proverbe consacré dans la langue gallique. On l'emploie pour recommander aux jeunes gens de s'attacher de bonne heure à mériter une considération personnelle. (*Voyez* les notes sur le poëme de Gaul, n° 9).

(3) Il est probable que des visions imaginées dans le cerveau des poëtes, ou d'antiques notions de ce genre, ont donné lieu à l'idée où sont encore aujourd'hui les montagnards d'Ecosse; savoir, que tous les principaux manoirs des familles distinguées sont habités par un ou deux génies, qu'ils supposent chargés d'en surveiller l'intérieur, et attentifs à punir sévèrement les désordres qui s'y commettent. Des châtimens infligés pendant la nuit aux valets dont on était mécontent, donnèrent jadis encore plus de poids à cette croyance, quoique leurs vestiges prouvassent le plus souvent qu'ils n'étaient pas l'ouvrage de ces agens insubstantiels.

(4) Ce passage fait allusion à ce que les tribus celtiques pensaient de l'état de l'ame, après la mort. Elles

faisaient principalement consister les punitions de l'autre monde dans d'épaisses ténèbres, accompagnées d'un froid excessif. On peut juger de leur mépris pour ceux qui menaient une vie paresseuse et oisive, puisqu'elle reléguaient leurs ombres dans cette effroyable région.

(5) Il est évident, par le nombre de passages des anciens poëmes erses, qu'outre cet acte par lequel le dernier survivant d'une famille se désistait de ses armes en faveur des ombres de ses pères, ou des génies protecteurs de sa race, tous les héros avaient le droit, à un certain âge, *d'appendre leurs armes dans la salle*, et pouvaient dès-lors s'abstenir des travaux guerriers.

(6) Quelques personnes ont trouvé mauvais que, dans la traduction de Macpherson, Ossian ne parlât jamais des loups, si communs dans son pays, au temps où il vivait. Mais elles devraient observer qu'une grande partie de ses ouvrages est perdue, et que, suivant toute apparence, ceux que la tradition n'a point conservés, étaient remplis d'une foule de traits relatifs, non seulement à ces animaux, mais encore à des particularités intéressantes, sur lesquelles nous n'avons que des regrets à former.

(7) Une partie de ce morceau semble empruntée d'un éloge qu'Ossian fait ailleurs de son fils Oscar.

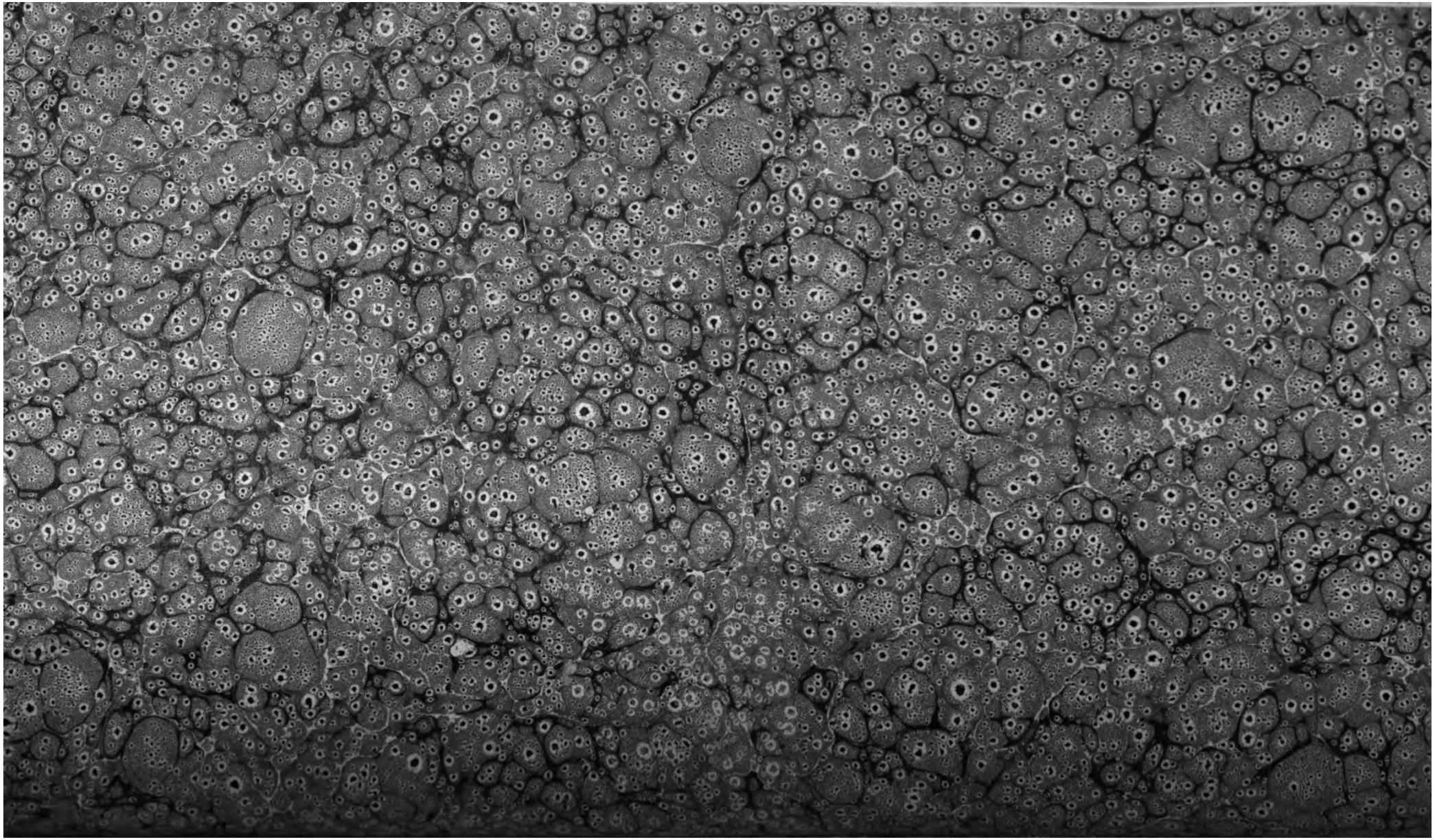
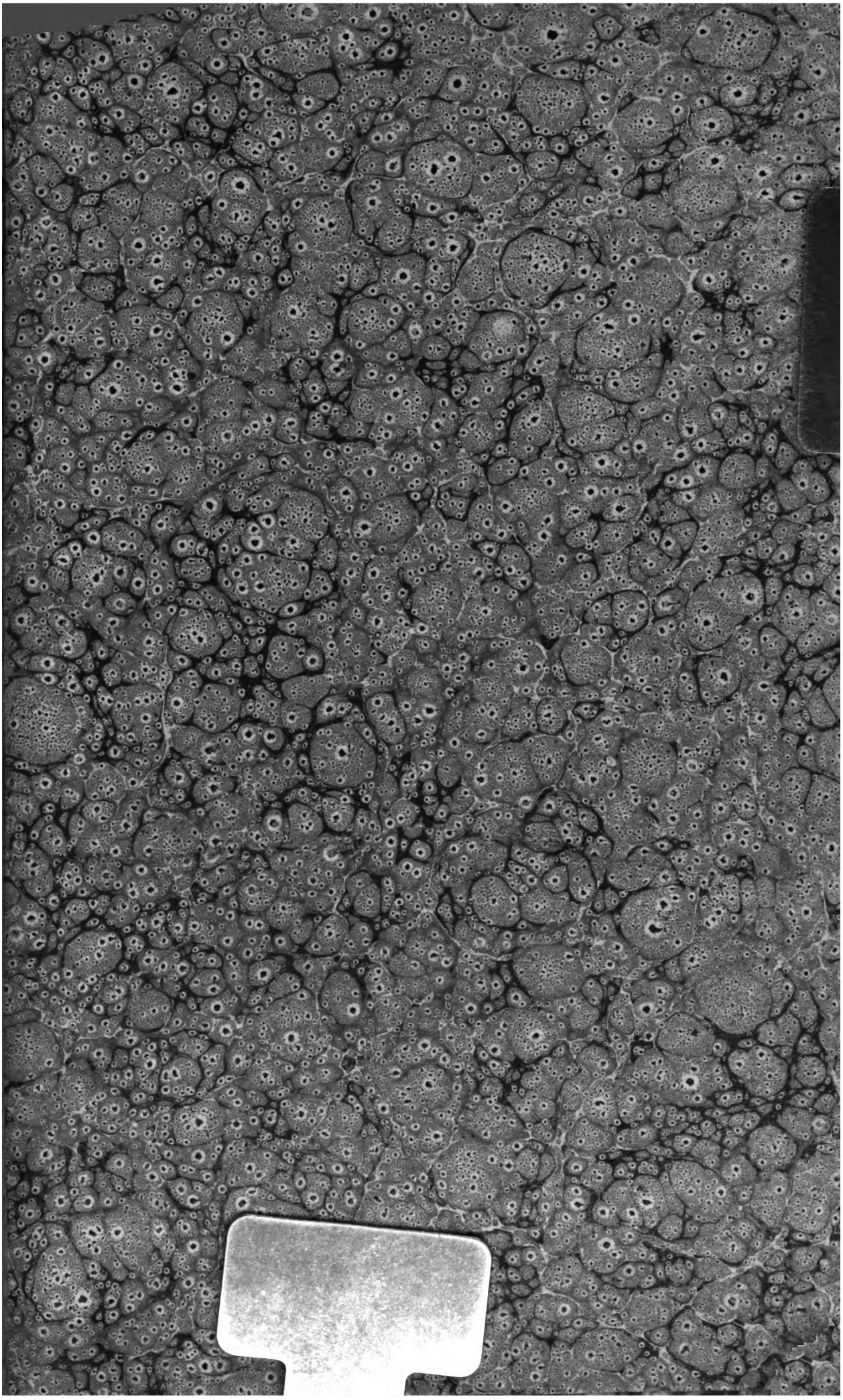
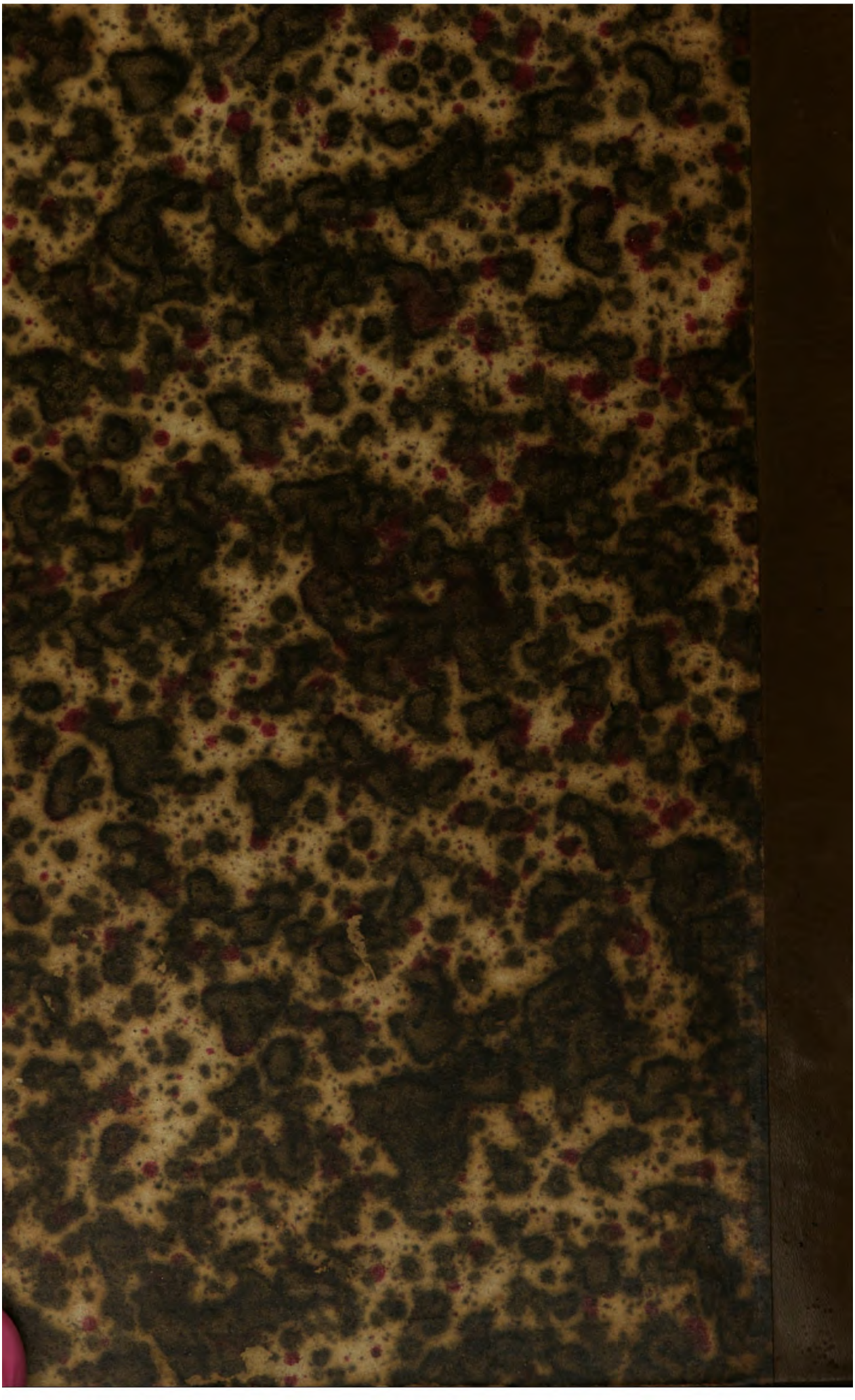
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES POËMES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT du Libraire, page 1
Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, 5
Discours préliminaire, j
Explication des noms galliques d'hommes, de villes, etc. xlj
Fingal, 1
Comala, 129
La guerre de Caros, 141
La guerre d'Inistona, 155
La bataille de Lora, 167
Comlath et Cuthona, 181
Carrictura, 191
Les chants de Selma, 217
Calthon et Colmal, 233
Lathmon, 249
Gaul, 269
Dermid, 301
Cathula, 325
Manos, 359
Duthona, 383
Finan et Lorma, 407

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

852562

R. Waterfield Ltd.
7. 2. 1956
[ZAH.]